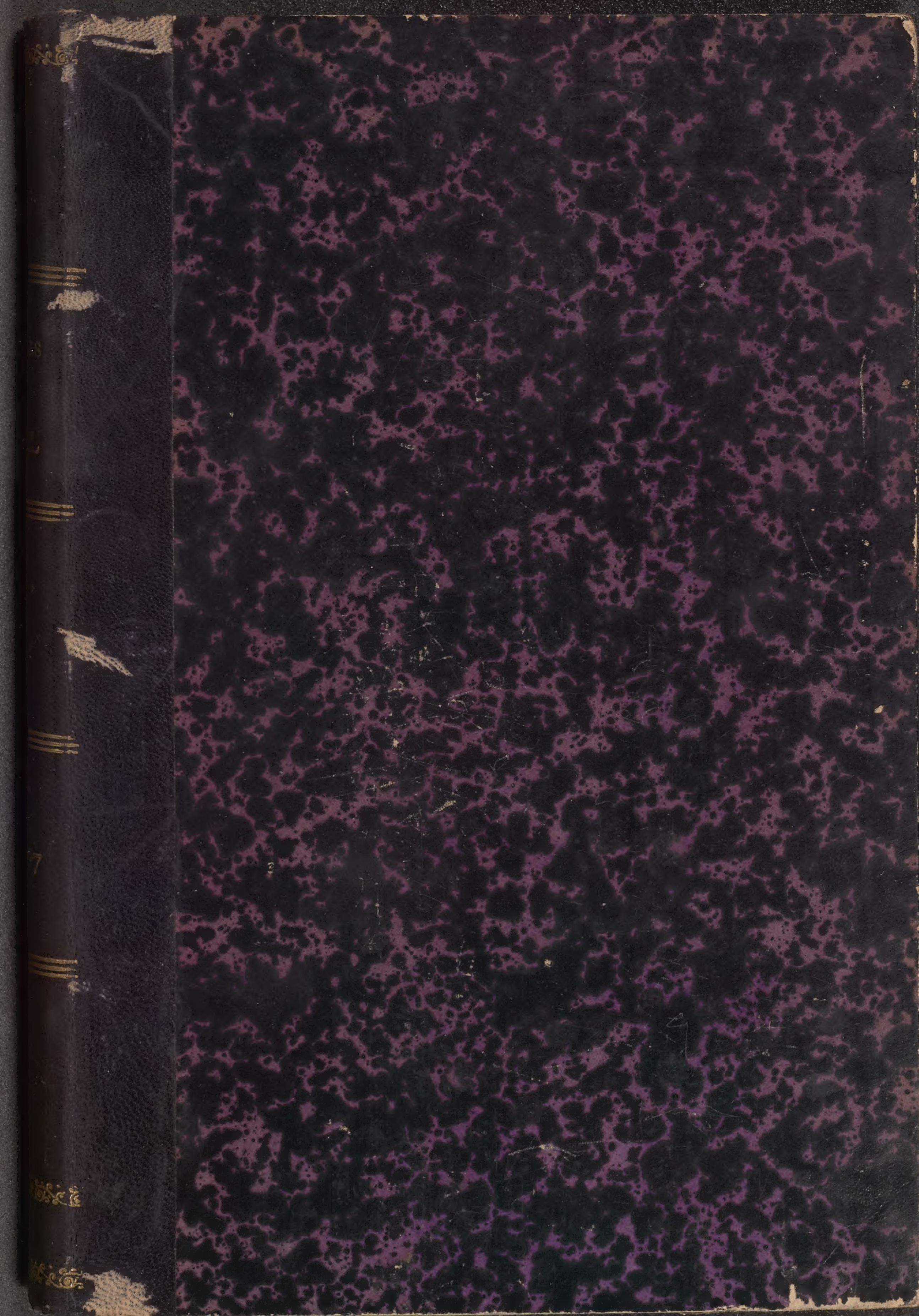






A. M. D. G.

LETTRES
DES
SCHOLASTIQUES
DE
LAVAL

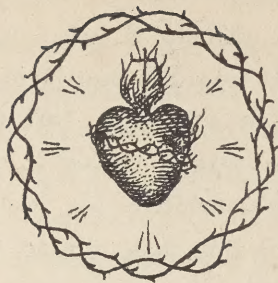
N.° I . MARS . 1876 .



Magnopere juverit crebrò alios de aliis certiores fieri, ac audire quæ ex variis locis ad ædificationem et eorum quæ geruntur cognitionem, afferuntur. — Constitut. VIII., I.



SCHOLASTICAT DE LAVAL .



LES SCHOLASTIQUES DE LAVAL

aux Pères et Frères de.....

Nos R.R. P.P. et nos T. Chers Frères,

P.C.

Chine. — Tchély — Extrait d'une lettre du R. P. Gonnet, Sup. de la Mission.

Dénouement de l'affaire Kuam-pim-fou.

L'évènement le plus marquant de cette année et que depuis près de 2 ans nous appelions de tous nos vœux, c'est l'heureux dénouement de notre déplorable affaire de Kuam-pim-fou. Au mois d'Octobre 1873, une troupe de soldats, de passage dans cette ville, de concert avec un certain nombre de lettrés et autres ennemis irréconciliables, se ruèrent sur notre maison, en forcèrent la porte principale qui donne sur la rue, et dévastèrent tout à leur aise notre établissement, entraînant avec eux notre gardien à demi mort de frayeur. Comme toujours en pareille circonstance, ce pauvre néophyte fut fort maltraité. Cette invasion en plein midi et cette violation de notre domicile était d'autant plus désastreuse pour toutes nos œuvres dans cette importante section qui, à elle seule, embrasse presque la moitié du vicariat, que c'était pour la 3e

fois depuis 4 ans que se renouvelaient dans cette même ville ces scènes de dévastations et de pillage de notre maison. Au dire des payens qui s'efforçaient de répandre dans tout le pays les bruits les plus sinistres, pour cette fois c'en était fait de notre établissement dans la ville et des 50 et quelques centres de chrétiens que le P. Octave, chef de la section, a eu la consolation d'y fonder dans l'espace de 8 à 10 ans. Aussi l'épouvante était grande parmi nos pauvres néophytes encore si faibles dans la foi, et si par une faveur toute spéciale de Dieu nous n'avons pas eu de défections à déplorer chez ceux qui avaient déjà reçu la grâce du baptême, il faut avouer qu'il y eut un mouvement de recul bien marqué chez ceux qui n'étaient encore que catéchumènes. Bon nombre d'entre eux jugèrent prudent d'attendre des jours meilleurs, et de voir quelle tournure prendraient ces événements inattendus. Cependant le chef de la section s'était hâté de porter plainte devant les mandarins de la ville, et de demander que justice nous fut rendue. Ceux-ci firent les plus belles promesses, et n'en mirent aucune à exécution. Il ne nous restait plus d'autre moyen que de déférer l'affaire à la légation de France à Pékin. Le ministre voulut bien s'y intéresser, et faire dans plusieurs occasions des démarches pour presser le gouvernement Chinois de faire punir les coupables. Le Vice-roi de la Province et les hauts mandarins de Pékin firent la sourde oreille, et nous laissèrent dans l'embarras. Enfin, après 17 grands mois, lorsque tout paraissait désespéré, arriva de nouveau à Pékin comme chargé d'affaires, Mr le Cte de Rochechouart, l'insigne bienfaiteur et ami des Missions. Déjà à l'époque de la terrible visite que firent à notre Résidence les rebelles en 1868, et plus tard lors des massacres de Tien-tsin et aussi lors de cette guerre avec la Prusse si désastreuse pour la France, lorsque notre malheureuse patrie ne semblait pouvoir se relever de tant de ruines, Mr de Rochechouart à force d'activité et d'énergie avait su faire respecter le nom de la France. Ne pouvions-nous pas compter que cette fois encore il viendrait à notre secours ? Nos espérances ne furent pas trompées. Des démarches pressantes furent faites auprès du Vice-roi. Soit revirement de politique, soit pour toute autre raison, ce haut personnage se montra plus

traitable et écouta favorablement cette requête. Des mandarins subalternes furent aussitôt envoyés à Kuam-pim-fou. Le P. Octave averti de ce qui se passait se rendit au tribunal. La circonstance de la mort de l'Empereur de Chine, qui venait d'être connue, rendait l'avenir incertain : le Père se montra conciliant et tout fut réglé à l'amiable. On convint que les réparations suivantes nous seraient faites : 1° Les principaux chefs des coupables furent châtiés au tribunal selon la loi chinoise. 2° Trois d'entre eux furent condamnés à porter la cangue, et à se tenir un mois entier à la porte de notre maison, ayant cet instrument de supplice au cou. 3° Toujours chargés de la cangue, ils furent conduits par les satellites à 2 lieues de la ville, dans un village où se trouvaient quelques familles de nouveaux chrétiens qui avaient été les plus maltraités lors du pillage. On leur demanda pardon et de plus on leur servit un bon dîner pour cimenter la réconciliation. 4° Une amende pécuniaire leur fut infligée, et cette petite somme fut aussitôt distribuée aux officiers du tribunal. 5° Les mandarins de la ville publièrent des édits, menaçant de peines sévères quiconque oserait se livrer désormais à des actes malveillants contre les missionnaires et leurs chrétiens. 6° Enfin tous les mandarins de la ville, grands et petits vinrent faire une visite solennelle au P. Octave, en forme de réparation, et comme signe de la bonne union qui règnerait désormais entre les habitants de la ville et les missionnaires.

« De fait, m'écrit le P. Octave, depuis cette époque les dispositions des habitants de la ville paraissent infiniment meilleures. On dit même que quelques uns d'entre eux veulent se faire inscrire comme catéchumènes. La paix règne dans chacune des nouvelles chrétientés érigées dans le territoire de cette Préfecture et des 9 villes de 3e Ordre qu'elle a sous sa dépendance. Après Dieu, c'est à Mr le Cte de Rochechouart que nous devons un si heureux résultat. » Le même missionnaire m'écrit encore : « le petit mouvement de conversions que nous avons ici dans l'Ouest depuis un certain nombre d'années continue toujours, et cette année en particulier il s'est étendu au Sud-ouest de Tai-mim-fou où nous avons une chrétienté nouvelle dans laquelle j'ai baptisé 30 personnes le même jour. Ses commencements ont été bien humbles. Impossible, tant

la pauvreté était grande, de trouver un bâtiment pour y réunir ces nouveaux fidèles. Il a fallu se creuser un souterrain qu'on a recouvert tant bien que mal de quelques bottes de paille. Mais au printemps les eaux ont envahi cette Chapelle d'un nouveau genre, et il a fallu se remettre à la belle étoile. Dernièrement, un peu plus au midi, vient de se former un autre centre de catéchumènes à peu près aussi nombreux que celui dont je viens de parler, malheureusement ou heureusement peut-être, dans les mêmes conditions de pauvreté matérielle. En passant par Kai-tcheou, je me suis avancé jusque sur les bords du fleuve jaune que j'ai même traversé à 7 lieues Sud-ouest de Kai-tcheou. Ce fleuve jette au Sud la ville et une grande partie de la Sous-préfecture de Tong-ming qui appartiennent à notre mission. J'ai pu bâtir une mauvaise chambre sur la rive droite de ce grand cours d'eau, et nous avons là quelques catéchumènes. Malheureusement le fleuve ravage presque régulièrement chaque année une grande partie de la contrée par des inondations qui ruinent les habitants. Du reste ils paraissent simples, et leur pauvreté les rendra peut-être plus dociles à écouter et à suivre les préceptes du St Evangile. J'ai l'espoir de voir bientôt cet humble commencement de mission s'affermir et se développer en ce pays tout nouveau.

J. Gonnet. S.J.

Extraits de plusieurs lettres du P. Rabaudy à Madame de Rabaudy religieuse du Sacré Cœur.

Ma vie de missionnaire. — Le Bon Dieu donne parfois de singuliers goûts à ceux qu'il destine à certains ministères spéciaux. Il me souvient qu'en France, étant chargé des Saltimbanques, j'avais un singulier plaisir à entrer dans leurs baraques, à monter dans leurs voitures, et à m'y asseoir pour passer de longues heures à converser avec eux. Je me disais : voilà une manière d'existence qui me sourirait assez. Passer ma vie en voiture et rouler par le monde! ... Si j'avais eu le malheur de manifester ce singulier désir pour la vie nomade, il n'est personne qui ne m'eût traité d'exagéré,

d'original, d'esprit bizarre... Hé bien je mène aujourd'hui la vie que je rêvais alors, et qui plus est, je m'y trouve bien. Vous allez en juger.

Représentez-vous un Curé-missionnaire ayant à desservir 44 paroisses, disséminées sur une étendue de 10 lieues de l'Est à l'Ouest, et de 15 lieues du Nord au Sud. Ces paroisses comptant chacune 30, 50, 70, 90, 100, 180, 200 chrétiens, sont distantes les unes des autres de 3, 4, 10... lieues. C'est-à-dire que je passe une grande partie de mes journées en voiture, par tous les temps et par tous les chemins. Or dans cette voiture on est assis comme les tailleurs; par devant sont assis deux personnes indispensables, les jambes pendantes de chaque côté des limons. A droite le catéchiste, à gauche le cocher; derrière la voiture une caisse renfermant la Chapelle; à l'intérieur: couvertures, draps de lit, livres.... car ici il faut porter tout avec soi comme les saltimbanques. Lorsque vous arrivez vous logez n'importe où, quand il y a de la place. Aujourd'hui mon campement est des plus Bohémiens que l'on puisse imaginer. Le mulet et le cheval sont chez des païens; la voiture sous une vieille remise qui n'a plus de porte. Le cocher couchera dans sa voiture pour la garder contre les voleurs. Le catéchiste est ailleurs chez des chrétiens. Quant à moi je me suis emparé de 3 chambres appartenant à un chrétien pauvre. Chaque chambre a juste 10 pieds cubes. Or la première est occupée par un âne, et du fourrage. La seconde, espèce de cuisine, est encombrée de corbeilles, de pots et de pauvres ustensiles de toute sorte. Elle est de plus habitée par une couvée de poulets qui gloussent dans un large panier. La troisième, renferme un métier de tisserand, une armoire, 3 grandes caisses, un grand bahut, plus la garde robe de mes hôtes. On s'efforce en vain d'apporter une table et un fauteuil, il n'y a pas place pour les disposer. Donc je suis réfugié sur le camp. Je suis assis sur une boîte à ornements d'église; ma boîte à chapeau, ma cuvette et une troisième boîte superposées me fournissent la table sur laquelle je vous écris cette lettre. Au-dessus de ma tête pendillent, accrochées au plafond une cage vide, et une citrouille en guise de lustre. Le

tout recouvert d'une épaisse couche de poussière. Demain je dirai la messe dans ce réduit. Les assistants seront accroupis dans la cuisine, et la tête de l'âne viendra frôler l'unique rideau qui sépare sa chambre de la mienne. Il pourra voir son maître comme son confrère le vit à Bethléem. Et dites que notre vie n'est pas digne d'envie!!!

Une de mes journées. — Les journées du missionnaire en excursion sont assez uniformes et bien monotones, c'est une série de petites occupations et de petits évènements si vulgaires, qu'en vérité on s'imagine se moquer des gens en les entretenant de pareilles bagatelles. Faire sa méditation, pendant que tous nos gens dorment profondément, dire la messe et prêcher pendant 1/2 heure plus ou moins, faire le catéchisme aux enfants, réciter son bréviaire, prendre ses repas, et parler à peu près continuellement avec toute espèce de gens, voilà le menu d'une journée. Je ne dis rien des baptêmes d'adultes qui de temps en temps viennent relever la monotonie des occupations journalières. Hier par exemple j'en baptisai 4 : Une bonne grand'mère de 84 ans, sachant tout juste faire son signe de croix, mais croyant à Dieu, au diable, au paradis et à l'enfer, d'une foi inébranlable, sans trop rien comprendre à toutes ces choses. Le second, appelé Pierre, avait pour parrain un Bachelier, qui me sert de catéchiste. Le troisième, Paul, est un aveugle fort intelligent d'une trentaine d'années; enfin la quatrième était une jeune fille de 15 ans, fiancée depuis bien longtemps, et qui devait le lendemain accepter pour époux un jeune gars de 16 ans. Après cette cérémonie, qui fait la joie du missionnaire, je fis le catéchisme à toute une école de petites filles.. Ah! elles savent joliment parler elles aussi, même à l'église! Et malgré leurs pieds microscopiques, elles montent sur les arbres et sur les échelles avec une prestesse inconcevable. A les voir marcher vous diriez qu'elles ont des pieds aussi agiles que ceux des chèvres. Jamais de bonnet, mais une chevelure noire comme l'ébène, abondante et longue, ornée de fleurs et de tresses rouges, d'épingles et d'autres inventions, comme disait le bon St. François de Sales, fournit à tout le monde une coiffure bien gracieuse, qui ferait des envieuses en certains pays que je sais, mais que je ne dirai pas.... Et puis elles ont de belles boucles d'oreilles et un charmant petit costume.

Donc, une douzaine de petites filles étaient là, rangées autour de leur maîtresse, jeune vierge de 22 ans, pétillante d'esprit, fort instruite, fort dévouée, et fort pieuse. Je demandai le catéchisme à tout le monde successivement. Pas une qui ne m'ait récité sans broncher son catéchisme d'un bout à l'autre. J'en surpris une qui fesait le rôle de souffleur. Elle avait si bien dissimulé son petit corps derrière une colonne qu'on la voyait à peine, mais on l'entendait, et je crois qu'elle n'était pas trop fâchée d'être entendue. Dam! Nous avons de l'amour propre, nous aussi! Je la fis venir au milieu, toute seule, et là, avec une gentillesse de débit incroyable, elle fit savoir à toute l'assemblée qu'elle n'était pas fille à se laisser surprendre en flagrant délit d'ignorance. Il fallut faire des compliments et dire que c'était bien! Très bien!.. Les fronts rayonnaient de joie. On a du cœur par ici comme chez les Français. On sait ce qu'on vaut. Après quoi je commençai l'explication des grandes images de la doctrine Chrétienne, appendues aux murs de l'église: Les commandements de Dieu; On y voit Moyse sur le Sinaï recevant à genoux les tables de la loi des mains du Père Eternel; au pied de la montagne les Hébreux entêtés et idolâtres; rangés autour du Père éternel sont les anges qui soufflent dans d'immenses trompettes avec un fracas à faire frémir tout le peuple.... Je vous fais grâce de la description des autres tableaux. L'enfer, la bonne et mauvaise mort; le Paradis; le Purgatoire.... Les enfants comprennent très facilement... Si vous désirez avoir de ces images fort belles, le F. Hamann peut vous en procurer à des prix très-modérés... Voilà une ligne de réclame qui vient bien à propos, et qui vaut son pesant d'or!...

Mes difficultés. —— Les jours se suivent et ne se ressemblent guère. Hier les consolations abondaient, mais aujourd'hui ce sont des désolations... J'en suis tout triste! Je viens de faire une tournée de missions chez les nouveaux Chrétiens du Nord Est de Hien. Hélas! Le semeur de zizanie a passé, beaucoup d'épis ont été étouffés par les ronces. C'est une vraie désolation! Ici 30 apostats, plus loin 19, plus loin une vingtaine; ailleurs des familles menacées d'une ruine imminente dans la foi; En voilà un qui a congédié sa femme, pour en prendre une autre. Le pauvre malheureux s'est engagé dans une

impasse inextricable. Déjà on ne prie plus dans la famille.... En voici un autre qui a perdu sa vache ; il s'en va trouver le Père pour le prier de se mettre à la poursuite du voleur inconnu ; le Père répond qu'il n'est pas chargé de donner la chasse aux coquins. Là-dessus le chrétien se fâche, et dit qu'il n'est plus chrétien, puisque l'Eglise ne traite pas ses affaires ; à l'heure qu'il est l'animal est retrouvé, mais la foi est perdue. Ce qu'il y a de navrant, c'est la manière et le ton de ces pauvres apostats vous annonçant leur désertion le sourire sur les lèvres "Le Père s'est vraiment donné beaucoup de peine pour sauver nos âmes ; mais il nous est impossible de soutenir plus longtemps les tracasseries des payens"... "Que le Père désormais cesse de nous visiter, disent les autres, sa visite ne pourrait que nous compromettre en nous faisant connaître!" Ils ont perdu la foi! C'est fini sans remède!... Voilà des Crève-Cœur ! Mais en revanche il y a quelques consolations. Ici 6 baptêmes ; plus loin 2 ; ce sont des fleurs au milieu des ruines. Plus loin 105 catéchumènes qui se lèvent dans un seul village. Je leur envoie une vieille chrétienne pour les instruire, et je viens d'hypothéquer 2 chambres pour la somme de dix mille sapèques, afin que les néophytes puissent se réunir pour prier et apprendre la doctrine. Que sortira-t-il de là ?. Combien persévèreront et recevront le baptême ? Dieu seul le sait. Et après le baptême combien y aura-t-il d'apostats ? Autre mystère de prédestination. Ne soyez pas surprise de ces immenses difficultés. Songez que nous mordons sur un bloc de granit composé de plus de 390 millions d'idolâtres. Il n'y a que des saints qui puissent faire quelque chose. à nous les François Xavier!

J'ai passé les fêtes de Pâques dans la chrétienté de Tsai-Kien. Jolie petite église en briques sur champ, qui revêtent comme d'un manteau, des murs en terre. 190 Confessions et Communions. Ce sont tous des nouveaux chrétiens. Il faisait mauvais temps ; il pleuvait... J'ai donné l'extrême onction à l'un de mes plus fervents administrateurs, qui est aux prises avec le typhus. On dirait que le bon Dieu fait exprès d'accumuler les difficultés afin qu'il soit parfaitement évident qu'il n'y a que lui seul qui puisse sanctifier, conserver et sauver ses élus. Tout autre que lui ne saurait sortir d'un pareil labyrinthe. Nous

devions avoir un orchestre venant de plus de 70 lys, mais les grandes eaux, les pluies, les maladies ont tout arrêté. La fête en a peu souffert. La piété était grande, et l'on priait de tout son cœur. 16 baptêmes d'adultes ont couronné les cérémonies paschales.

Un trait de mœurs Chinois. — Voici un trait de mœurs qui sent bien son Chinois. Dans ce beau pays de Tou-Chain, nous comptons depuis quelques années une petite chrétienté dont voici l'origine. Notre R. P. Supérieur venant de Tien-Tsin à Tchang-Kia-Tchouang passa par Tou-chain. C'était au mois de mai, et le village était gracieusement assis sur les bords d'une petite rivière, au milieu d'une vraie forêt de Jujubiers et de pêchers en fleurs, qui lui formaient une riche couronne. Le bon père fut frappé de ce spectacle, et il se prit à regretter que Notre Père qui est aux cieux, et qui se montrait si prodigue des biens de la terre envers ces pauvres payens se soit montré si parcimonieux des biens du ciel. Il exposa son désir et ses regrets au missionnaire chargé de ce district. On se rendit à ses désirs, et, à tout risque, on entreprit une mission. Le succès couronna comme toujours cet acte d'obéissance. Il y eut une nouvelle chrétienté à Tou-chain.

Or il est arrivé en ces jours derniers une aventure assez curieuse. Je venais de donner la mission de Tou-chain, et selon la coutume, chez les nouveaux chrétiens, je joignis en partant l'aumône corporelle, aux aumônes spirituelles des jours précédents. Oh! que la vie du missionnaire est remplie et digne d'envie! Nos journées sont une série non interrompue d'œuvres de miséricorde de toute sorte!... Donc je m'en allai laissant de l'argent, mais pas assez toutefois pour couvrir tous les frais. Il devait y manquer 2f, 50. J'annonçai ce déficit bien volontaire à mon auditoire, en leur exprimant mon désir de leur voir faire une œuvre de miséricorde spirituelle. Jugez si c'était facile: 2f, 50c à payer entre 70 personnes! mais il ne faut pas oublier que nos nouveaux-nés sont de petits enfants au berceau, comme parle St Paul, et qu'il faut leur donner du lait comme à de faibles créatures. Donc, chacun de se récrier que le Père est trop bon, qu'il demande trop peu, qu'on a de l'argent.... Bien! je pars.... Et

voilà que deux jours après j'apprends qu'on s'est dit de gros mots, qu'on a refusé de payer, qu'on s'est maudit, qu'on a presque apostasié : "Hé bien! puisque c'est comme çà, je n'irai plus prier à l'église!... Non!... Je ne suis plus chrétien!..." Tapage d'enfer. Il fallut toute l'habileté de plusieurs entremetteurs pour rétablir le calme et la paix dans les esprits. Pauvres enfants!... Or la nuit qui suivit ce scandale, des voleurs s'introduisirent dans la chapelle, et emportèrent Chandeliers, vases, images... sans parler de divers instruments d'agriculture qui se trouvaient dans la cour. Grand émoi! On parla beaucoup. Enfin de compte on vint me raconter 15 jours après, ce que je savais depuis 15 jours, et me demander ce que j'en pensais. J'en pense, dis-je, que je prends cette affaire en main, et que je vais la mener rondement. Connais-tu le chef des voleurs de Tou-Chain? - Oui Père... Quel est le maire? - C'est un tel. - Va dire au maire de ma part, que j'ai l'intention de pousser cette affaire qui regarde l'église; que j'ai même été sur le point de prévenir le mandarin; mais que pour éviter un éclat j'aime mieux procéder doucement. Je prie le maire de faire rentrer tous les objets trouvés, dans les 24 heures; sans quoi je me verrai forcé de prévenir le mandarin. Or il faut savoir que M. le maire, M. le chef des voleurs et mon interlocuteur sont des cousins germains. Noble famille!.. il est à propos de remarquer encore qu'en Chine il est d'usage que lorsque les gendarmes sont à la poursuite des voleurs sans pouvoir les découvrir, le mandarin s'en prend au maire, qui est responsable de tout ce qui se passe dans son village. Le pauvre homme est pris, et fouetté jusqu'à ce qu'on ait retrouvé les objets perdus.... Moyen infaillible... Bref, 24 heures après les objets étaient retrouvés. Oh! noble race de Sem!...

Mon mandarin et la justice. — Les aventures de notre mandarin se suivent et ne se ressemblent pas; mais toutes semblent indiquer un ~~homme~~ adroit, ferme autant que bienveillant, qui tient d'une main habile les rênes de son gouvernement, et qui n'est point d'humeur à se laisser tromper.

Un jour donc qu'il quêtait aventure, déguisé sous un costume d'emprunt, il avisa sur la route un pauvre homme, à la figure

honnête, qui reportait chez lui quelques livres de sel et une livre de viande. La conversation ne tarda pas à s'engager entre les deux compagnons de route, et le brave paysan répondant fort ingénument aux questions insidieuses de son interlocuteur, lui raconta comment sa mère étant fort malade, il venait d'employer ses pauvres économies à acheter pour elle cette viande et ce sel, chez un tel boucher, et chez un tel marchand de sel. Tout en causant on arriva à la ville, et nos deux hommes vinrent à passer devant le Ya men. Ils y entrèrent. On fit peser la viande et le sel. Il manquait 2 onces à celle-là, et 4 onces à celui-ci. Boucher et marchand de sel sont mandés et interrogés. Ils reconnaissent l'un et l'autre leur marchandise et leur acheteur. On recommence les pesées en leur présence. Ils sont convaincus l'un et l'autre d'avoir exploité la simplicité d'un pauvre homme, condamnés à suppléer ce qui manquait au poids légal, puis à payer, à leur victime chacun 10 tiao de dommages; environ 25 f. chacun. Le mandarin voulut ensuite voir la malade, et après avoir constaté la vérité du fait, il fit l'éloge de la piété filiale de cet honnête ouvrier, et lui laissa une belle aumône en souvenir de sa visite. Voilà les mandarins que nos Chinois appellent de dignes imitateurs de leur incomparable Confucius.

Origine des 2 Chrétientés de Lin-Cham-sse, et Siao-ly-Tsuen. —— Je veux vous dire l'origine d'une de nos Chrétientés. — Un brave marchand de nerfs de bœufs, préparés pour la fabrication des Arcs, s'en allait à Pé-Kin pour son commerce, il y a de cela 140 ans. Le bonhomme fervent païen, se trouva par un effet de la Providence de Dieu, attablé dans une méchante hôtellerie, à côté d'un pauvre homme, lequel buvait son thé en débitant une doctrine inconnue. On l'écoutait avec un certain intérêt. Quand il eut bien parlé et longuement disserté, à la façon Chinoise, quelques uns, au nombre desquels se trouvait notre marchand, se hasardèrent à lui demander où il avait appris ce qu'il venait de développer avec tant de feu. L'autre de répondre qu'il est chrétien, et que c'est sur les genoux de sa mère qu'il a fait ses études. De plus en plus émerveillé, le vendeur de nerfs s'en alla à la résidence des Jésuites, et

là un catéchiste l'instruisit autant qu'il pouvait l'être. De retour dans son pays, il raconta ce qu'il savait. On rit et personne ne voulut l'écouter. Ayant appris qu'à quelques lys de là il y avait des chrétiens, il se rendit à leur village pour achever de se faire instruire. (Ce village appelé Im-tüen compte encore aujourd'hui 30 chrétiens, comme alors, ni plus ni moins. C'est une de mes bonnes chrétientés. Il a donné naissance par sa propagande à presque toutes les chrétientés des environs, sans cependant augmenter le nombre de ses fidèles.) Donc mon homme, appelé Li, après avoir séjourné quelque temps à Im-tüen, s'en revint à Li-cham-sse son village, armé d'une foi robuste et éclairée. En mourant il laissait une dizaine de chrétiens, et les choses persévérèrent dans cet état pendant plus d'un siècle. Il y a 20 ans Li-cham-sse comptait 20 chrétiens. Arrivèrent nos Pères sous la conduite de Mgr Languillat. Le moment de la grâce était venu. Aujourd'hui, Li-cham-sse compte 287 chrétiens. Il a donné naissance à 4 autres chrétientés dont le nombre des chrétiens s'élève à plus de 500. Et c'est votre serviteur qui cueille depuis 3 ans de magnifiques raisins dans cette vigne défrichée et cultivée par d'autres.

Chrétienté de Siao-Ly-Tsuen. —— Je suis ici, accompagnant Monseigneur dans sa tournée de confirmation. Bonne chrétienté de 70 personnes. Tous nouveaux chrétiens. Misérable chapelle en terre, noire, enfumée, servant de chambre aux maîtres de la maison, hors du temps de la mission. — Il y a 13 jours mourait presque subitement le vieux chef de la chrétienté. Il était âgé de 78 ans. Je viens d'administrer sa femme dont la figure démesurément enflée en a fait un monstre. Pauvre machine humaine!

Chacun sait les fruits que porta la fameuse conversation des disciples d'Emmaüs. La chrétienté de Siao-Ly-Tsuen doit son origine à une conversation du même genre, quoiqu'entre personnes d'une dignité infiniment moindre. Donc, il y a 10 ans environ notre portier s'en revenait de Ho-Kien-Fou dans son village. Chemin faisant il fut accosté par un jeune païen de 25 ans environ, vif, alerte et spirituel, s'exprimant avec une rare facilité. On parla de toutes choses,

et de plusieurs autres encore : de la pluie, du beau temps, de la récolte, du prix des denrées etc. .. On avait ainsi cheminé pendant longtemps, quand il échappa comme par hasard au chrétien de dire : " nous autres c'est là notre manière de voir..." Vous autres ? fit l'autre, et que voulez-vous dire par ces mots ?- Est-ce que vous n'êtes pas comme les autres ? - Je veux dire nous autres chrétiens, répliqua le portier. - Chrétiens ? Qu'est-ce que c'est que cette porte ? - Oh !... ne faites pas attention... çà m'est échappé.... restons en là... - Mais pas du tout ; dites-moi ce que vous enseignez vous autres. - On dit quelques mots de doctrine. On se quitta bons amis avec promesse de se revoir à la première occasion. On se revit en effet, on parla de doctrine, et la conclusion fut la conversion du jeune homme. Mais à peine fut-il de retour au village qu'il se mit à prêcher à son tour. On se convertit au nombre d'un soixantaine. Aujourd'hui Siao-Ly-Tsuen est une bonne et fervente chrétienté. Nous serons obligés d'y bâtir une eglise d'ici à peu. C'est une affaire de 3000 fr. Connaissez-vous des donateurs ? - Pendant la guerre des rebelles, les gens de ce village ont été admirables de dévouement pour les F.F. Audoin et Winsback, lesquels, parlant à peine quelques mots de Chinois, s'enfuyaient devant les rebelles, ne sachant pas trop où se réfugier, et courant un peu à l'aventure. On devina leur identité on les recueillit pendant plusieurs jours, en attendant que le calme fut un peu rétabli.

Où l'on verra que la Conversion des infidèles n'est pas toujours très pacifique. —— Il y a un mois environ, 25 familles de catéchumènes se levaient dans un village du Ho-Kien-hien. J'allai leur faire une visite. On se mit à apprendre la doctrine avec ardeur. Mais un jour que tous étaient réunis dans une chambre pour y entendre les instructions du catéchiste, le maire du village vint à passer dans la rue, et les maudit. Grand fut l'émoi des néophytes ; on court avertir les villages voisins, on fait appel aux armes, et plus de 70 individus armés de piques, de bâtons, de fourches de sabres et de fusils à mèche se donnent rendez-vous au village insulté. Le prudent magistrat avait jugé fort sage de n'être pas chez lui. On s'en revint sans coup férir. Mais une accusation en règle était déjà portée au tribunal

de Ho-Kien-Fou. Et l'insulteur, appelé à comparaître, était condamné à recevoir 200 soufflets. Je vous laisse à penser s'il s'en revint la rage dans le cœur. Les chrétiens avaient la face.... mais lui l'avait fort tuméfiée. A quelques jours de là, nos gens s'en revenant de la foire, rencontrèrent le susdit maire qui s'en revenait de son côté. On monta sur le même char et l'on se mit à échanger de gais propos. Mais le payen de dire : "Oh ! tu veux rire ! mais ce n'est plus comme autrefois ! maintenant que tu es chrétien, tu ne me connais plus, je ne suis plus ton ami, comme alors." et ce disant il fit un mouvement du bras pour frapper l'autre avec sa blague à tabac, par pure manière de plaisanterie. L'autre piqué au vif, prit la chose de travers, et dit quelques paroles pleines d'aigreur. On se quitta. Une demi lieue plus loin, une bande de chrétiens attendaient sur la route le maire à son passage. Celui-ci accompagné de ses deux fils ne tarda pas à paraître. Mais en voyant l'attitude hostile des néophytes, ils ramassèrent quelques fragments de briques pour se mettre en défense. Cette précaution fit que nos honnêtes assaillants n'osèrent pas en venir aux mains. Les païens coururent à un village voisin, et s'armèrent en secret d'une hache et d'un long couteau qu'ils dissimulèrent sous leurs vêtements, en cas d'évènements. La précaution ne devait pas être inutile. A leur retour au village, ils furent une seconde fois interpellés par une bande de catéchumènes qui cette fois les croyant désarmés, leur mirent la main sur le collet, et commencèrent à battre cruellement le maire. Le fils de ce dernier, à la vue du danger, s'arme de son couteau et frappant à droite et à gauche blesse cinq des adversaires de son père, qui à la main, qui au bras, qui à la tête, qui dans les côtes. Cette dernière blessure fut si grave que le blessé vient d'en mourir. On plaide. Le fils de la victime paraît vouloir se contenter de 300,000 sapèques, que lui offrent les assassins. Dans ce cas le procès n'aura pas de suite.

Voici une autre aventure. Les chrétiens d'un village voisin, situé à 12 lys m'arrivent en char ou à pied pour se confesser. Vous pourriez croire que le feu de la dévotion les dévore ! Pas du tout. On s'est disputé, on s'est battu ; on a fendu la tête de l'administrateur d'un coup de

bâton; des entremetteurs ont parlementé, le battant est condamné à payer 40.000 sapèques de dommages pour plaies et bosses faites en pleine connaissance de cause. Tout le monde est furieux, et l'on ne veut plus aller prier à l'église située dans la maison de la victime, qui, dit-on, est une mauvaise langue, qui ferait battre des montagnes...
Je viens d'aller faire une visite à ces pauvres chrétiens... vrais enfants! on a promis d'être bien sage, de se réconcilier, on a prié ensemble, on a fait une grande prostration au bon Dieu... Je reviendrai voir dans 15 jours où ils en sont..

Fêtes de Noël à Fou-tang. — J'arrive de No-Fou-tang où j'ai passé les fêtes de Noël. No-Fou-tang, est une nouvelle chrétienté d'environ 170 personnes baptisées depuis 7 ou 8 ans à peine. C'est-à-dire que tout y est en formation, et que rien n'y est achevé, pas plus l'église matérielle que l'église spirituelle. Celle-là se compose de trois misérables chambres en terre, dont l'une sert de presbytère au Père missionnaire, et les deux autres d'oratoire, beaucoup trop petit. Plus tard on bâtira quand le bon Dieu nous enverra de quoi acheter un terrain et des matériaux de construction soit environ 3 à 4.000 Fr. Quant à l'édifice spirituel il se compose de pierres vivantes sans doute, mais toutes branlantes, et sans aplomb. Ce sont de vrais enfants de 7 ou 8 ans qu'il faut porter et bercer dans les bras de la charité chrétienne. Donc pour passer là les fêtes de Noël il a d'abord fallu bâtir une église provisoire, capable de contenir 7 à 800 personnes. Soit une tente en nattes, haute de 20 pieds, rappelant assez les barraques des physiciens qui vont de foire en foire, mais ayant une manière d'église. Les invitations sont faites dans toutes les paroisses à 4 ou 5 lieues à la ronde. Pas une des 18 ou 20 chrétientés du Ho-kien-Hien qui n'ait répondu à l'appel. Chacune était représentée par 3, 5, 10, 15.. de ses membres tous apportant quelques pains, ou de la farine, ou des pâtes de fécule pour aider quelque peu les ordonnateurs de la fête, à recevoir convenablement leurs nombreux invités, dont le nombre d'ailleurs était parfaitement indéterminé. Je ne dis rien des chrétientés du Jen-Kiou qui arrivèrent en foule. Le bruit s'était répandu au loin qu'il y aurait une musique. Or les Chinois sont passionnés pour leur musique dont les accords

impossibles n'ont absolument rien de commun avec notre harmonie. C'est un charivari à déchirer les oreilles. (Nous trouvons cela nous autres barbares d'occident, mais ils ne sont pas de notre avis, et notez que nos contradicteurs sont au nombre de plus de 500.000.000; ce qui m'incline à penser qu'ils pourraient bien avoir raison.) Donc il y avait une musique, je veux dire un orphéon Chrétien, composé de 40 personnes. On était allé les chercher à 40 lys de là sur 4 grands chars à foin. Ils arrivèrent triomphants et fiers, en grande tenue avec tous leurs insignes et tout l'attirail necessaire pour donner une fête religieuse complète. De leurs immenses caisses ils tirèrent des livres de prière, des tapis, des banderoles, des images immenses du Sauveur, de la Ste Vierge ... les litanies de la Ste Vierge écrites en grandes lettres sur autant d'oriflammes qu'il y a d'invocations, .. tout cela fut appendu avec art aux murailles de jonc, et donna un air de fête à notre église improvisée. Huit grands chandeliers, des vases de fleurs artificielles, un beau tabernacle apporté de plus de 3 lieues, décoraient l'autel. Des lanternes vénitiennes de toute forme avaient fait succéder le jour à la nuit. Le temps était serein. Un clair de lune magnifique. 800 personnes à genoux et en silence attendirent jusqu'à minuit dans une attitude vraiment religieuse. Aux morceaux de musique succédaient les prières, à celles-ci la prédication (on leur donna trois grandes instructions) enfin la prière du soir fut chantée en musique. Pendant ce temps-là j'entendais plus de 200 confessions, et à la seconde messe plus de 100 personnes s'approchèrent de la sainte table. Grâce à la présence de nombreux catéchistes on put chanter deux grand'messes. Bref après une nuit toute embaumée de piété, chacun se retira le cœur joyeux après avoir mangé les agapes fraternelles... On ne parle partout en ce moment que de la grande fête de No-Fou-Tang. Je n'ai rien dit des fusées, des pétards, des coups de fusil... un vacarme à tout étourdir... Et la police ne s'en émeut pas, et voilà la liberté dont nous jouissons dans l'Empire Céleste, en plein paganisme. Qu'en pensez-vous? Adieu - je me recommande à vos prières, moi et mes enfants. En ce moment de 2 à 300 catéchumènes se son levés.

P. de Rabaudy. S.J.

Extrait d'une lettre du P. Edel.

Moyens d'instruire le peuple. – Durant le mois de Mai dernier j'ai fait une excursion évangélique dans une quinzaine de chrétientés plus importantes; deux jours par ci un jour par là, 3 jours au plus dans les grands centres. C'est on ne peut plus intéressant, quoique un peu fatiguant à cause du continuel changement de domicile; mais au fond rien de plus facile que ces rapports avec les braves paysans Chinois. Voici le répertoire ordinaire des demandes et réponses qu'un nouveau Père est obligé de subir 10 fois le jour à chaque arrivée d'une bande de visiteurs. Quel âge a le Père ? – 55 ans ! De quel pays est le Père ? – De la France, du grand royaume. A quelle distance se trouve le noble Père ? 40,000 lys ! Y a t-il aussi du blé en France ? – Oui, et 4 fois plus haut que le vôtre ! Y a t-il des poules ? Certainement ! Depuis combien de temps le Père est il en Chine ? Che Père parle déjà très-correctement .. tout le monde comprend... ses expressions sont bien choisies .. etc (Purs compliments que ces braves gens déclament par habitude sans trop penser a ce qu'ils disent).. Il ne faut donc pas les croire sur parole, et surtout ne pas en tirer vanité – Car si vous voulez bien attendre le prochain sermon vous observerez sur leurs physionomies, que pas un ne saisit vos paroles; que bientôt les têtes s'inclinent, les baillements se font entendre, et vous n'en n'êtes encore qu'au second point, que déjà les 3/4 de votre honorable assistance sont endormis profondément.

Remarquez en ceci une attention délicate de la Providence pour les Pères récemment débarqués, encore novices de la langue chinoise. Ils prêchent : on les écoute avec respect, on s'endort à l'unisson, et l'orateur a le choix de continuer son discours en n'importe quel idiôme; mais surtout il lui est loisible de reprendre son même sermon, un grand nombre de fois, devant les mêmes auditeurs, sans s'exposer au reproche de se répéter, de n'avoir jamais du nouveau ... et autres critiques adressées aux prédicateurs européens. Ce n'est donc pas au sermon que le Missionnaire instruit son peuple; c'est au Catéchisme, c'est dans les conversations particulières, durant ces continuelles visites du matin au soir qu'il est obligé de subir, même et surtout durant ses repas.

C'est la coutume chinoise. Pour faire honneur à un personnage on vient assister à son repas, debout devant la table, attentif au service, empressé, obséquieux, complimenteur, et plus ou moins suivant l'importance du grand homme – Pour expliquer plus facilement le catéchisme, j'ai fabriqué, non sans peine ni patience, une gigantesque image de 8 à 10 mètres de long. sur 1m. de larg.; pouvant se plier et se déplier très aisément. Cela représente l'histoire du genre humain depuis la création jusqu'à nos jours; Adam, Eve, le serpent, le Déluge, Moïse, Tobie, Confucius, Martin Luther, Mahomet... enfin la bonne mort, la mauvaise mort, le jugement, l'enfer, le purgatoire, le paradis. Cette image les intéresse plus que je n'avais osé l'espérer; l'explication rapide se fait en 1 ou 2 heures; mais rien n'empêche de s'y arrêter plus longtemps, d'expliquer en détail certains points spéciaux de dogme et de morale; car on y trouve toute la doctrine chrétienne, les Sacrements, les vertus cardinales et théologales, les péchés capitaux, l'Immaculée Conception, le Souverain Pontife, les Apôtres, les Martyrs, Constantin, les Vierges folles, le chien de Tobie, la femme de Loth, l'histoire de Joseph, les plaies d'Egypte, jusqu'à un pasteur protestant, en redingote et chapeau rond, offrant des Bibles aux naturels du Céleste Empire. Ajoutons que l'image est coloriée des nuances les plus éclatantes; les poses sont correctes, les tenues irréprochables, St. Michel est botté à la Chinoise, St. Thomas, l'apôtre de la Chine porte une queue splendide; tous les costumes sont de la dernière mode de Pé-kin.

Manière de bâtir en Chine – Voilà qu'on vous prépare déjà votre future demeure. Car nous aussi nous bâtissons une aile, comme vous en briques neuves, un pavillon "de Flore" sans toit, ni étage! Connaissez-vous le moyen simple et commode de se procurer des briques dans ce pays-ci? C'est tout-à-fait élémentaire et primitif. Vous voulez bâtir en briques, il vous faut d'abord fabriquer vos briques – acheter un terrain utilisable ad hoc; louer une ou deux compagnies de briquetiers, leur bâtir une maison, leur creuser un puits, leur élever le four à cuire... puis avec le temps et la patience, et pas mal de sapèques vous finissez par obtenir les briques nécessaires. Mais le puits, comment le creusent-ils? Juste à l'inverse de nos puisatiers européens. Chez vous on creuse d'abord le trou puis on l'entoure de maçonnerie;

ici au contraire on commence par la maçonnerie, puis on creuse le trou, ad hoc. – Figurez-vous un large tuyau fait de briques posées sur champ, reliées par de solides cordes de paille. Le tuyau peut avoir de 1 à 2, 3 et 4m. de diamètre.. Il est édifié sur l'emplacement même où l'on soupçonne la présence d'une source, d'une nappe d'eau – Au dessus se trouve un échafaudage, avec échelles, cordes, poulies, paniers ... tout est prêt, le creusement commence! Deux hommes entrent dans le tuyau; avec leurs pics, leurs pioches, leurs pelles, ils retirent la terre sous le dit tuyau ... les panniers sollicités par des bras vigoureux enlèvent prestement cette terre, cette boue, ces cailloux ... le tuyau commence à descendre, à mesure que la terre se dérobe sous lui ... Avant la fin du jour, le puits est achevé, dès le lendemain on y a fixé un treuil avec le pannier-sceau, l'échafaudage a disparu; on se trouve en jouissance d'un réservoir superbe, surtout quand l'eau n'est pas salée, ni amère, ni trop calcaire .. comme cela arrive très-souvent dans ce capricieux terrain d'alluvion. Creusez à droite: eau salée; plus loin, à gauche, l'eau est amère; un peu plus loin c'est une eau délicieuse, sans qu'on puisse rien prévoir à l'avance.

Dans ces récentes fouilles nos ouvriers ont déterré plusieurs tombeaux antiques – Vous savez qu'en Chine il n'y a pas de cimetières proprement dits: chaque famille enterre ses morts où bon lui semble, ordinairement dans un champ jadis cultivé par le défunt – on élève un tertre de terre au dessus du cercueil, ou bien une pierre, et ce monument reste ainsi consacré à perpétuité, sans même que l'acquéreur du champ (supposé que la famille soit obligée de vendre) puisse l'enlever, ou le changer de place, ou le diminuer ... or les dits tombeaux, contenaient selon l'usage le pot de terre où les païens mettent des provisions de bouche pour le défunt, plus, des sapèques à l'usage du mort dans l'autre vie. Un de ces pots, forme étrusque, est remarquable de finesse, simplicité, solidité: il paraît être tout neuf – mais les deux sapèques trouvées au fond indiquent son âge: il a pour le moins 1162 ans, suivant l'inscription monétaire datant l'empereur Kê-tuen, l'an 713 de N.S. – Ces deux sapèques et ce vase, sont tout pareils aux sapèques et aux vases d'aujourd'hui – elles pourraient entrer en circulation tout aussi bien que celles du jeune Empereur , et le vase étrusque ne semblerait drôle à personne sur l'étalage d'un marchand de poteries. Rien ne change de ce pays.

" Les chars de nos jours roulent dans l'ornière de l'antiquité" Pas un Chinois qui ne connaisse, ne révère, et n'applique cette maxime de l'invariable Milieu -. Si par hasard le vénérable Confucius revenait sur terre visiter son peuple j'estime que ce vieux philosophe aurait de quoi s'applaudir de son œuvre de civilisation stable... Depuis lui rien n'est changé ... et tout promet de ne changer jamais. Le bonhomme retrouverait sa propre famille, une nombreuse génération, dont le chef est comte de l'Empire, par droit national héréditaire; il retrouverait sa maison paternelle, le viel arbre qui abritait son enfance jusqu'aux monnaies courantes de cette époque reculée. Je possède moi-même deux sapèques de ce temps-là - plus une collection d'autres monnaies relativement récentes, puisqu'elles n'ont guère que 1000 a 1500 ans! Chez cette nation chinoise 2 ou 3 siècles, c'est à peu près comme 2 ou 3 ans en Europe - un bonhomme vous parle de Kang. Hi, de Kien-long etc comme si c'était d'hier; il vous cite la liste de ses ancêtres, avec les faits et gestes des susdits, jusqu'à des époques qui nous paraissent fabuleuses... trait caractériste; l'autre jour j'ai prêté l'oreille à une conversation intime entre deux paysans; devinez le grave sujet de leur entretien? Il s'agissait de Yao et Choün, et de Wen-Wan, et d'autres Empereurs qui auraient gouverné la Chine presque immédiatement après le déluge! Ils en parlaient à peu près comme en France on parle de Louis XVIII et Charles X, et Louis Philippe!

Grande route impériale _ Depuis plusieurs semaines presque tous les mandarins du Tchély sont devenus terrassiers; ils construisent à leurs frais, avec leurs hommes, une grand-route impériale, large de 50 pieds, longue de 15 lieues, partant du palais de Pékin, pour aboutir au cimetière-Est des défunts fils du Ciel. Vous avez deviné qu'il s'agit des funérailles du haut et puissant seigneur Tang-Tche, de son vivant souverain du Céleste Empire. Ce seront des cérémonies aussi magnifiques que coûteuses. Bref, notre nouveau sous-préfet en est pour ses 3/4 de lieue à terrasser, en plein champ, par voie d'expropriation, d'impositions et bastonnade. Quand les précieux restes du défunt auront cheminé par cette grand'route, tout sera fini, les terrassiers rentreront chez eux, les propriétaires pourront laisser repasser la charrue sur les terrains momentanément annexés: car cette route ne

peut et ne doit servir qu'une fois ! Aussi la cérémonie va-t-elle se recommencer prochainement pour les funérailles de l'impératrice morte quelques mois après son cher mari. C'est sans doute pour payer les frais de ces enterrements pompeux que nous avons en ce moment le privilège des mutations de mandarins : quand l'Etat manque d'argent, il met les places au concours, et c'est au plus offrant que la cure est adjugée. Notre pauvre mandarin n'ayant que 10 mois de stage, croyait n'avoir rien à craindre ; il espérait du moins que 1000 taëls offerts au Vice-Roi lui assureraient sa place jusqu'à l'expiration des 3 années réglementaires - mais son concurrent plus riche, et partant plus heureux offrit 5.000 taëls (40.000 fr.) et l'emporta. L'autre s'en alla, le cœur gros, la bourse vide, maugréant contre le destin : avant de quitter son poste, il vint faire ses adieux à la Résidence, aux Pères d'abord, puis au bon Dieu ; car cet original ne manquait jamais, lors de ses visites, d'aller faire ses prostrations devant le Dieu d'Europe, très-puissant, disait-il, sur terre comme au ciel - Cette fois-ci il le remercia de sa protection durant son Mandarinat, lui demanda ses faveurs pour l'avenir, etc. Il est aujourd'hui mandarin d'un petit Chien, condition égale quant au titre, mais extrêmement inférieure quant au revenu ; on n'y récolte peu de sapèques, partant peu de fortune ; de là impossibilité d'offrir des lingots aux autorités, plus d'espérance d'avancement. Le plus beau de ces marchés c'est que les acquéreurs eux-mêmes, pour se faire valoir, publient sur les toits la quantité d'argent dépensé par eux pour l'acquisition de telle ou telle cité trop heureuse d'avoir l'honneur d'un si riche gouvernant.

Menace de famine au Tchély — La question du jour est celle des subsistances, dans le Tchély ; nous sommes, paraît-il, menacés de la famine. Ici la sécheresse a brûlé les moissons, là les sauterelles ont tout dévoré, presque partout l'inondation couvre les champs sans espoir de récoltes, ni même d'ensemencement ; des dizaines et des dizaines de villages ont leur territoire sous l'eau, et, tandis que nous périssons de soif dans le Chien-chien, la préfecture de Ho-Kien-Fou, située 6 lieues plus au Nord, est transformée en véritable cité lacustre, une île qu'on ne peut aborder qu'à la condition d'embarquer sa personne, ses chevaux, sa voiture, ses effets à plus d'une lieue de la ville. Tout cela en dépit d'un canal nouvellement construit,

ayant pour but d'emmener les eaux, mais hélas: il n'a pour effet que d'en amener d'autres, vu les niveaux et pentes qu'on avait négligé de calculer. Nous sommes bien loin aujourd'hui de cette race des antiques Chinois, entrepreneurs de la grande muraille, fondeurs émérites, artistes en touts genres, ingénieurs du merveilleux canal impérial, autrefois si bien entretenu. De nos jours pour faire un canal nos mandarins, chacun de son côté, fait creuser des fossés ayant une profondeur de, - une largeur de -, allant dans la direction du Mandarinat voisin; là les fossés se raccordent comme ils peuvent; quand tout est fini, on possède un fossé, une mare, parfois sans tenants ni aboutissants (j'en connais un échantillon tout près d'ici) parce que les mandarins voisins boudent, ou qu'ils sont d'une préfecture différente, ou simplement parce que cela leur déplaît de creuser la terre.
Si l'autorité supérieure se fâche, on sait comment l'apaiser, on offre des lingots, après avoir au préalable imaginé quelque nouveau prétexte d'imposer des centimes additionnels. - En resumé, le sec et l'humide, et les sauterelles, ont amené la disette à nos portes. Tout le peuple Chinois se demande avec inquiétude comment il s'en tirera d'ici aux récoltes problématiques de l'année prochaine. En outre, les voleurs abondent, et toujours par bandes; on vient d'en prendre encore cinq l'autre jour sur la grand'route impériale. Leur affaire est claire, à ceux-là, vu l'absence de jury en Chine, et l'ignorance de circonstances atténuantes; on ne connait que la loi: voleur de grand chemin pris, tête coupée - cela ne fait pas un pli - En outre, on parle d'une guerre imminente avec messieurs les Anglais; vous savez pourquoi; vous savez aussi ce que demandent nos voisins d'outre-mer en réparation du meurtre d'un de leurs hommes, quels avantages commerciaux ils espèrent. Les journaux vous renseignent sur toutes ces choses. Pour moi je constate un fait; c'est le bonheur du peuple chinois d'être à l'abri des intempéries de la presse quotidienne, pas de journaux, pas de nouvelles inutiles, pas d'inquiétudes ni d'extravagances. Les mandarins sont seuls à connaître les motifs et l'imminence de la guerre; ils en éprouvent à l'avance une vague peur d'être horriblement battus. L'autre jour l'un d'eux disait, d'un air assez naïf, à un Père: " L'inconvénient de se battre avec ces barbares-là,

les Anglais, c'est qu'on a beau en tuer, les autres avancent toujours ! Que faire contre des gens qui avancent toujours ?" Le mandarin trouve cette tactique assez peu civilisée ; en tous cas peu conforme aux préceptes du beau livre (Art de la guerre) écrit vers le milieu du 5e siècle, avant notre ère par le célèbre Sun-tseu. — Provisoirement ces braves mandarins espèrent que la conciliation se fera, et je ne serais pas étonné que messieurs les Anglais aient in petto les mêmes sentiments pacifiques ... pourvu qu'on veuille bien abaisser le tarif des cotonnades de Liverpool, et de l'opium des Indes.

Difficulté de guérir la maladie de l'opium — A propos d'opium voici quelques lignes que m'écrit du Kiang-Nan le R.P. Gandar (mon connovice, en Chine depuis 10 ans.) Vous verrez par là combien cette maladie de l'opium est commune, invétérée en Chine ; combien les Chinois infectés voudraient s'en guérir, mais ne peuvent pas faute d'énergie. " Nous avons à Tcheng-Kiang un chrétien du Su-tchuen, qui vient d'ouvrir le mois dernier, une boutique-pharmacie où l'on ne vend qu'une seule espèce de drogue, à savoir, la célèbre, l'infaillible pilule contre l'opium. Quiconque en fait usage est du coup immanquablement guéri de sa redoutable passion ; achetez, l'expérience coûte peu ; 320 sapèques (3 f.50) la boite — Ces boites font fureur ! Quatre personnes sont occupées matin et soir au débit de ces fameux remèdes ; et ce qui leur demande le plus de temps c'est de compter les sapèques, d'éviter les encombrements de clients dans l'officine. Chaque jour on fait de 20 à 30.000 sapèques de boni !

Ces quatre messieurs ne sont encore que des subordonnés. Leur maître occupé à faire la pilule dont il connaît seul le secret, reste au Su-tchuen. C'est aussi un chrétien. La boutique qu'il vient d'ouvrir à Tcheng-Kiang est sa 32e ; celle de Hang-Kéou fait 32 piastres par jour. Vraiment les Chinois sont bons enfants ; c'est la mode de fumer, on fume ; et je compte 7 ou 8 fumeurs sur 10 hommes pris à l'âge de 25 ans dans mon district. Vient la mode des pilules contre l'opium : on en prend avec un vrai acharnement. Somme toute, on continuera de fumer, car l'opium est comme un 8e péché capital invétéré ; les pilules n'y peuvent rien ; il faudrait de l'énergie, de la vertu ; pour beaucoup de fumeurs, qui savent pourtant qu'ils n'en ont plus guère à vivre et à dépenser, la cessation

brusque de l'usage du poison serait la cause d'une mort presque immédiate. Pauvres Chinois ! Ils ne veulent pas de l'Evangile, et voilà ce que le diable leur offre en place, la mort physique et morale, sous les apparences d'une drogue infecte, presentée par la blanche main des Anglais.

P. Edel. S.J.

Kiang-Nan-(Tong-Ming)-Lettre du P. Launay à son Neveu.
Une maison d'école en Chine.

Je veux vous faire faire connaissance aujourd'hui avec nos Instituteurs chinois et vous faire jouir du spectacle que présente une de leurs maisons d'école —. Prenez donc la peine de passer la mer en imagination, et de faire un voyage de 3.000 lieues, bon vous voilà arrivé à Tsong-min ; vous ne ferez pas un long chemin avant d'arriver à une maison d'école ; car il y en a dans toute la campagne. Je vous vois jeter autour de vous un regard curieux, et quelque peu désappointé. Où est donc une maison d'école dites-vous ? Je ne vois rien, absolument rien ! — Patience un petit instant... tenez ici en face. Voyez-vous ce grossier treillis de roseaux, placé en dehors de cette maison en paille, sur le bord de la rue pour empêcher les passants de jeter à l'intérieur un regard indiscret ? Parfaitement, me répondez-vous. C'est là une école primaire ; écoutez plutôt. N'entendez-vous pas des voix d'enfants ? — oui ; mais c'est une révolte ? Quel vacarme ! Je plains ce pauvre maître qui ne peut pas tenir sa classe.

Erreur, erreur, la classe marche magnifiquement ; approchez plutôt, jetons un coup d'œil discret sur l'appartement, et voyons sans être vu. — Vous avez sous vos regards une douzaine de bambins, assis sur de modestes banquettes, se balançant agréablement le buste, d'arrière en avant et d'avant en arrière ; chacun crie sa leçon à qui mieux mieux. — Entrons et inspectons. Voyez ce petit bambin de 7 à 8 ans qui regarde avec attention écrits sur 4 carrés de papiers 4 gros caractères ; le voilà depuis ce matin assis devant quatre caractères, les répétant à satiété, pour se les mettre dans la tête ou comme disent nos bons chinois dans le ventre. p. exemple ces quatre caractères

天地人 (illegible) . Tiē, Ti Zen, Zen.

Voyez cet autre, et son livre, dont certains caractères sont marqués du pinceau rouge; l'élève doit apprendre ces caractères, et lorsque le doigt du maître les indique rapidement à l'élève, l'élève doit sur le champ les nommer. - Jetez un coup d'œil sur les autres livres vous y lirez le Chiao Kin (le livre de la piété filiale), le tchong-iun, (l'invariable milieu), le ta-Chio (la grande étude), le len-gue (les sentences de Confucius) le Men-tse, (philosophe chinois) et même le che-Kin (livre des vers), recueil d'odes et même de chansons chinoises de la plus haute antiquité. Ne me demandez pas l'air de ces chansons, ni à aucuns chinois, on ne le connaît pas.

Mais attention; un élève s'approche de la table du maître; inspectez celui-ci; son costume n'est pas des plus riches; ses habits sont passablement rapés; tout près de lui est sa longue pipe, d'un mètre et plus, sur sa table une haute pile de livres, à la nature de ses livres on devine que c'est un prétendant au bouton de bachelier: chaque année il se présente, chaque année il échoue; n'importe, il se présentera jusqu'à sa mort, n'arrivât-elle qu'au delà de 60 ans. Magnifique persistance digne d'un meilleur sort! - mais revenons à notre élève qui va réciter sa leçon - Vous le voyez tourner le dos au maître, et se dandiner sur les 2 pieds en récitant sa leçon; la leçon récitée il retourne à sa place et un autre élève lui succède. Tous doivent dans la journée réciter leur leçon. Pour ne pas oublier ce qu'ils ont appris il y a quelque temps déjà; ils ont un temps fixé pour repasser les livres déjà précédemment vus. Mais, me dites-vous, quelle est cette espèce de règle si large et si épaisse déposée sur la table du maître? Vous voulez en savoir l'usage? Tenez, voyez l'élève qui récite maintenant sa leçon; il hésite, il répète trois ou quatre fois la même phrase, il tousse, il s'arrête, bref il ne sait pas sa leçon. Le maître alors prend la fameuse règle qui vous intrigue tant; et prenant la main de l'enfant, lui en applique quelques coups sur la paume. - C'est la férule chinoise, qui joue un si grand rôle, et que subit le bachelier lui-même en présence du mandarin, lorsqu'il est coupable de méfaits qui lui méritent cette distinction.

J'entends bien les enfants réciter, me direz-vous, mais d'application point. - C'est vrai, nos enfants débutent seulement, et le maître se contente de leur lire correctement, ou plutôt, passez-moi l'expression, à leur corner la leçon suivante. Il faut qu'ils prononcent bien, avec

l'accent requis (il y en a 5) chaque mot de leur livre ; si l'on change l'accent d'un mot on a un sens tout différent ; vous avez l'intention de dire que vous voulez acheter quelque chose, et, à cause d'un accent différent, vous direz que vous voulez vendre. – Donc nos bambins pour le moment ne s'occupent qu'à exercer leur mémoire, et à meubler leur tête de caractères chinois – Et l'écriture, me direz-vous ? L'écriture a son temps ; voyez cet élève qui tient verticalement son pinceau à la main ; il est occupé à calquer un caractère qu'il aperçoit au travers de sa feuille mince, très mince de papier chinois. Il répétera longtemps cet exercice avant de passer à un autre plus difficile, où il calquera un caractère dans un petit carré, et répétera encore 3 fois ce meme caractère dans 3 autres carrés, mais sans calquer. Plus tard l'élève aura sous les yeux différents modèles d'écriture qu'il s'appliquera à imiter le mieux possible. Le calcul, me demanderez-vous a-t-il sa place dans l'enseignement primaire ? Au commencement non ; plus tard quand l'élève sera plus grand, on lui mettra un Souan-pan, une machine à compter dans les mains, et on l'exercera à faire par cette machine à compter, les quatre règles fondamentales. Je dois vous dire que ce n'est pas dans le programme des Etudes. Il apprendra, cet élève, le calcul, dans ses moments perdus. – Et la Geographie ? – Oh ! vous en demandez trop, de ces pauvres élèves. Ils se bornent, ou on les borne pour le moment à se meubler la tête de caractères ; ils écrivent aussi et voilà tout.
Et l'enseignement religieux ? Hélas ! ces enfants que vous avez sous les yeux sont dans toute la force du mot des petits sans Dieu, tels qu'on voudrait en avoir en France ; c'est-à-dire les révolutionnaires. Pas un mot de Religion, le maître n'en a point. Cela fend le cœur de voir ces petits enfants encore si simples, si candides, si droits ne sachant rien et n'entendant pas un mot sur leur origine, leur devoir et leur fin. Remercions Dieu de n'appartenir point à un peuple sans Dieu, mais d'être au foyer de la vraïe lumière et de la vivifiante chaleur de la charité chrétienne.

Voilà l'instruction primaire, elle est assez répandue ; mais que devient ce précoce exercice de memoire qui sera bien vite interrompu pour faire place au labeur des champs, ou au pénible apprentissage d'un metier ? Il deviendra un simple souvenir et rien de plus. –

Avec cette éducation sans Dieu, que peut devenir un peuple ? Il aura des phrases creuses pour code ; en pratique, rien ne sera pratiqué que la morale du loup et du renard. Vienne le temps où un fonctionnaire ait la velléité de porter remède aux mœurs, aux jeux, à l'opium, etc. Le peuple dira : Médecin guérissez-vous vous même et fera comme d'habitude -

P. Launay. S.J.

Lettre du P. Cordier au P. Lemarié. (Sept. 1875.)

Mon Révérend et bien cher Père, P. C.

Votre lettre, est venue me trouver à Ngan-King.
Cherchez sur la carte le Kiang, après Nanking et vous trouverez. J'étais donc là et j'y suis encore depuis au moins trois semaines, seul, quand votre bien-venue est arrivée. Seul, dites-vous ? Pas tout à fait. J'ai mes livres chinois puis le maître qui me donne des leçons - voilà ma position a 43 ans de mon existence et après 20 de vie religieuse. J'ai sous moi temporairement 4 ou 5 catéchistes une catéchiste et 3 ou 4 chrétiens - Vous avez entendu parler de l'affaire Margary. Massacre d'un anglais dans la province du Yun-nan (Sud-est de la Chine.)
Les anglais ici poussent à la guerre - Qu'en sera-t-il ? Probablement rien. Ils sont forts peu contents de leur Mr. Wade l'ambassadeur anglais, d'autant que Mr l'ambassadeur de France vient d'avoir un beau succès dans une autre affaire de ce genre, mais un peu plus grave.
Voici : il y a eu deux missionnaires des missions étrangères tués au Su-tchuen. Mr. Roquette de l'ambassade française y est allé avec un certain Mr. De Bézaur élève interprète, je crois - C'est un jeune homme de 20 à 22 ans, pas plus grand que le Père Heude avec autant de barbe. Mr. de Roquette l'envoi tâter le terrain - ce jeune homme se présente au tribunal où se trouvaient alors une dizaine de mandarins. Il leur parle de l'affaire ; ces messieurs conviennent de tout puis ajoutent : conformément à notre loi, nous vous donnons tant pour chaque Européen - Je ne sais plus quelle somme la loi chinoise donne aux familles dont un membre a été tué - Voilà mon petit de Bézaur pris dans ce moment d'un mouvement sublime, il tire son revolver : Messieurs dit-il - j'ai une belle fortune je vous paie vos vies sur

le champ, y êtes-vous ! et il menace. Jugez du coup de temps. Le fait est que le résultat a été bon. 300.000 f. (je crois à la mission. 1 mandarin exilé 1 dégradé 2 hommes étranglés 2 autres décapités, 1 déterré pour être décapité. Mr. de Rochechouard nous disait que ça été le point le plus difficile a avoir - à cause du respect des tombeaux : cet homme parait-il était des plus compromis - On y a tenu parce que, conformément à l'usage chinois sa tête sera mis dans une petite cage et restera là suspendue au bout d'un bambou pendant peut-être 10 ou 20 ans - ça dépend des conditions - Mr. de Rochechouard va nous quitter, il est trop jeune dit-on pour être ambassadeur et il n'a pas que des amis dans le monde diplomatique de Chine, du moins - Il est dans les meilleurs termes avec le R. P. Supérieur. Il sera difficile d'en avoir un aussi bon - Mgr. Laplace évêque de Pékin n'est pas précisément son ami; il arrive de Paris - Un certain Mr. Lagrenée ancien élève d'Amiens vient de passer ici se rendant a Pékin afin dit-on d'être ambassadeur - Ceci fait allusion a toute une modification dont je vous dirai un mot plus tard. J'ai hâte de vous parler de nos PP. - Nous sortons tous de Zi-Ka-Wei où nous avons passé le temps des vacances du 15 juillet au 15 aout. C'est vraiment bien là que l'on oublie que l'on est en Chine et de fait on est comme en europe, sauf les chaleurs qui sont terribles - à l'ombre le thermomètre va de 35 à 38° jugez du soleil - Ce qu'il y a de plus fatiguant c'est que les nuits sont aussi chaudes que les jours d'où manque de sommeil - Puis tous les animaux de la création vous fatiguent; les cousins, les moustiques et surtout 3 ou 4 espèces de cigales qui font un bruit à vous empêcher de parler. Beaucoup de PP. surtout les nouveaux ont un mal qui ressemble au feu des petits enfants en france et aussi des clous en grand nombre - Le pauvre P. Platel a beaucoup souffert. votre serviteur n'a, Dieu merci, rien eu de tout cela, c'est pour une autre année, dit-on - A part ces deux mois le temps est fort agréable, et le climat bon. Du reste il suffit de regarder les Pères. Tous ont des mines excellentes, certainement moins rachitiques que dans les colléges en France. Le P. Pouplard seul était très-fatigué, mais il ne sait pas se contenir - Le F. Beauchef m'écrit qu'il est guéri et retourné dans sa mission. Le P. Heude est à la Côte à

Chang-Hai. Pour le moment il corrige des épreuves d'un essai de Conchyliologie; puis il me remplace dans l'école pour le Français. Le P. Pittar est toujours excellent et original comme par le passé; Le P. Capitaine n'a point maigri je vous prie de croire.

J'en étais là de ma lettre, quand du bruit entendu dans la cour m'avertit que quelqu'un arrive, c'est le Père Garnier. Ce bon Père vient de visiter mes paroissiens et aussi un peu ceux des autres PP. car il est ministre d'une section - Nous êtes sans doute curieux de savoir le nombre de mes brebis. Ecoutez le chiffre 14. Ne soyez point surpris c'est un pays tout païen, où l'on n'a point encore pénétré - Encore ces 14 ne sont probablement pas tous des saints. ce sont de nouveaux Chrétiens, et le chinois est tellement empaganisé qu'il en reste toujours un peu - C'est une raison de plus, mon pauvre ami, de prier pour ce pays que le diable tient d'une façon que l'on ne peut comprendre en Europe. Ne confondez pas cette partie de la mission avec Chang-Hai - C'est un pays, je vous le répète, tout nouveau, qui n'a jamais entendu parler de la religion chrétienne - Nous sommes en tout 20 Pères. il y a 36.000.000 d'habitants comme en France. Vous voyez que l'ouvrage ne manque pas.

Pour le moment je travaille fort la langue, car j'ai appris le patois de Chang-hai, et ici on parle le mandarin - Enfin heureusement que tout cela compte pour le Ciel!.

E. Cordier. S.J.

Lettre du P. Gandar. (Industrie et générosité d'une baptiseuse.

Une pauvre mendiante de Yang-tcheou nommée Cécile Li-hiuze, mère de plusieurs enfants dont le plus jeune n'est âgé que de quelques mois, estropiée, et ne marchant qu'à l'aide d'un bâton, vit dans la plus grande misère. Mais si les richesses de la terre lui manquent, celles de la grâce ne lui font pas défaut. Au mois de Juin dernier, n'écoutant que son zèle et guidée par l'esprit de Dieu, elle est parvenue à s'introduire dans l'orphelinat païen de la ville. Il fallait pénétrer à l'infirmerie. Quelques présents faits aux femmes qui en sont chargées, lui en ont ouvert la porte. Dans une main elle a des remèdes qu'elle montre et qu'elle distribue, dans l'autre elle serre une éponge

et baptise les enfants moribonds. Tous les deux jours elle fait une visite à l'orphelinat, et chaque fois elle baptise de deux à six enfants dont pas un seul, dit-elle, n'échappe à la mort. Son registre des baptêmes est parfaitement tenu; et cela, sans encre ni pinceau. Il consiste simplement en un bout de cordon rouge auquel elle fait des nœuds. Chaque nœud représente un baptême. Le premier cordon a été envoyé à Monseigneur comme bouquet de fête du 8 septembre. On y comptait 89 nœuds.

Il y a quelques jours, Li hiu-ze s'est entendue avec la directrice des nourrices de l'orphelinat pour y être admise comme bonne d'enfants et nourrice tout à la fois. On lui offrait 800 sapèques par mois, si elle n'amenait pas avec elle son petit garçon âgé de deux ans; dans le cas contraire elle ne devait recevoir aucun salaire. Le seul motif de cette démarche est le vif désir qu'elle éprouve d'envoyer aux ciel un plus grand nombre d'âmes. Mais avant de prendre aucune détermination définitive elle a voulu consulter le P. Gandar, comme elle a encore son mari et trois autres enfants, et que de plus il lui serait fort difficile de cacher longtemps sa pieuse industrie en demeurant continuellement à l'orphelinat, le Père lui a conseillé de ne pas quitter sa famille.

En 1868, à l'époque des émeutes suscitées à Yang-tcheou contre les missionnaires, son mari nommé Lite yi, fut arrêté dans une rue comme chrétien, au moment où il portait dans ses bras une petite orpheline. Conduit au tribunal, il confessa courageusement sa foi et refusa d'affirmer les calomnies qui se débitaient contre nous. Le mandarin le fit jeter en prison, et il y resta plusieurs jours attendant patiemment sa délivrance. Ce bon chrétien est presque constamment malade. Touché de son état, le P. Gandar lui fit porter, l'hiver dernier, une légère aumône. Lite yi la refusa. "Il ne convient pas, dit-il, que le missionnaire dépense de l'argent pour moi." Les voisins, témoins de la misère de cette pauvre famille, lui viennent en aide de différentes manières. L'un d'eux offrit d'adopter un des enfants, et il s'engageait à donner immédiatement 30 piastres; avec cette somme la famille pouvait vivre en faisant un petit commerce. Cécile repoussa cette offre avec indignation. "Quoi! dit-elle, vous savez que mon enfant est chrétien; et vous voulez me le prendre pour le livrer au démon. J'aime mieux le voir mourir de faim à mes pieds, que de vous le donner." Actuellement ce qui tourmente le plus cette pieuse chrétienne c'est la difficulté de réussir à baptiser des enfants à l'orphelinat sans s'exposer à dire quelque mensonge.

P. Gandar S.J.

Kiang-nan. — Shang-hai. — Extraits "des nouvelles de la mission", Journal autographique paraissant tous les 15 jours. — Rapports de quelques unes des autorités Chinoises avec nos Pères.

Voici quelques faits qui montreront quels sont nos rapports avec plusieurs des autorités Chinoises. Le 23 Mars de l'année dernière, la maison de Tong-Ka-dou avait reçu Hong-tsin-Kouang, nouveau Tao-tai de Shang-hai. Comme il se montrait satisfait de tout ce qu'il voyait le R.P. Supérieur l'invita à venir voir nos établissements de Zi-Ka-Wei. Il répondit qu'il le ferait volontiers et promit de se rendre à cette invitation. C'est le 3 Août qu'il a accompli sa promesse. Il s'est montré fort aimable; la conversation a surtout roulé sur les sciences: il a demandé si les Missionnaires les étudiaient. Oui, a répondu le R.P. Supérieur; plusieurs même de nos devanciers dans le Céleste empire s'y sont distingués. Il examina toutes choses avec attention et intérêt; en se retirant il demanda le portrait du P. Verbiest dont il avait été question durant la visite. Le R. Père Supérieur le lui promit. Il en a fait peindre un à l'Orphelinat et le lui a envoyé. Voici la lettre qu'il a reçu en remerciement. " J'ai visité votre belle maison, où vous m'avez honoré en m'offrant un banquet somptueux. J'ai vu vos travaux grandioses d'astronomie et de géographie: ils m'ont instruit comme si j'avais lu les excellents livres de Lin hié (c'est un astronome fameux). Je repassais dans mon esprit les souvenirs des sciences célestes et humaines que j'avais vues chez vous, lorsque j'ai reçu votre lettre. Elle a jeté dans mon esprit des rayons de lumière semblables à ceux que la lune fait briller sur les hommes dans la saison d'automne! Le portrait que vous m'avez offert ressemble à l'homme d'or. (Personnage vénérable, que vit en songe un empereur de la dynastie des Han.) " Sa vue m'a charmé comme un vent de

" printemps. Pendant que j'étais à Pékin, j'ai visité l'obser-
" vatoire. Je vois maintenant la véritable image de Celui qui l'a
" établi; comme Confucius vit Lao-tse et l'appela Dragon. Li
" long-mie et Kou fou-den étaient deux peintres habiles. (D'après
le génie de la langue chinoise il faut sous-entendre ici: "Celui qui a peint ce
portrait égale leur talent.") "Comment donc ne serais-je pas heu-
" reux de l'avoir reçu de vous! J'aurais plutôt raison de m'étonner
" qu'il puisse y avoir dans le monde tant de génie et d'habileté. Ce
" don d'un ami est aussi estimable que l'homme illustre dont il
" rappelle le visage. Je vous remercie et vous salue."

La carte du Tao-tai envoyée sous le pli de la lettre remplaçait sa signature.

Le 1er Janvier la maison de Tong-Ka-dou a de nouveau reçu le Tao-tai. Il venait faire sa visite officielle. Il était accompagné des 4 Mandarins de Shang-hai; le Tcu-ien, le Hai-bang-ting, le Tse-hien et le Juge de la Cour mixte. La réception s'est faite à la salle de récréation suivant l'usage. La visite fut pleine d'affabilité, surtout de la part du Tao-tai. Arrivé au réfectoire, Hongtsin Kouang demanda au R. P. Foucault sa photographie, en disant qu'il serait heureux de la recevoir. Le R. P. Foucault promit de la lui envoyer et lui adressa de son côté la même demande. Quelques jours après il y eut mutuel échange de photographies. Le Tao-tai envoyait avec la sienne la lettre suivante:
" J'ai reçu dernièrement votre magnifique lettre et votre précieuse
" photographie. Ce portrait me dit que votre visage est clair
" comme l'eau de l'automne et aimable comme le vent du printemps.
" temps. Je le placerai sur ma table, et je le regarderai, comme
" si je m'entretenais avec vous. Je vous envoie aussi le mien, je
" vous prie de l'accepter, et je désire qu'il soit un témoignage de
" notre perpétuelle amitié. Le 9 de la 12e lune" La photographie du Tao-tai sera placée à l'Observatoire.

Trois semaines auparavant, il avait donné à Monseigneur un gage moins officiel et plus spontané de sa bienveillante amitié. Ayant appris que Sa Grandeur était malade. Il lui avait envoyé en présent, six espèces de comestibles destinées à le guérir. Voici la

lettre dont il les accompagna. "J'ai pris part autrefois à un
"repas chez Votre Grandeur, et j'ai pu jouir de votre agréable con-
"versation; depuis ce jour je vous conserve un vif sentiment de
"reconnaissance, et comblé de vos bienfaits je ne saurais les oublier.
"Je viens d'apprendre que Votre Grandeur est malade; et, comme
"je désire vivement qu'elle se guérisse, sans avoir besoin de prendre
"des remèdes, je lui envoie six petites espèces de Comestibles; je la
"prie de vouloir bien les recevoir et d'agréer mes salutations."

Entraîné par l'exemple du Tao-tai ou peut être mu par un sentiment de bienveillance personnelle le Tong-ta ou Commandant en Chef de la garnison du Kao-tsang-miao près Shang-hai a voulu lui aussi visiter notre maison et l'Observatoire de Zi-Ka-Wei. Il se nomme Ou Zong-fa, et est originaire de Loungan-tcheou dans le Ngan-houé. Il porte le bouton rouge et a été gratifié d'un mo-Kotse jaune par l'Empereur. C'est un homme de bonnes manières, d'un ton franc et expansif qui contraste singulièrement avec les allures composées des Lettrés. Pendant sa visite qui a duré environ trois heures il a beaucoup parlé de la religion Catholique et a prié le R.P. Recteur de lui prêter des livres capables de la lui faire connaître. Le lendemain, 9 octobre, il recevait les livres demandés. Il en a sincèrement remercié le R.P. Recteur et lui a annoncé qu'il reviendrait à l'Observatoire pour le faire visiter à ses amis.

A peine un mois après nous étions honorés d'une visite plus haute, celle de notre nouveau Vice-Roi. C'est un ancien gouverneur du Fo-Kien. Il a nom Sen pao-tsen et est fort connu par ses sympathies pour les Français. Il succède à Lieu-Kouen-sé, celui-même qui au mois de Mai dernier était venu voir d'une façon si bienveillante nos établissements de Tong-Ka-dou et particulièrement la Cathédrale où il avait fait sans s'en douter son chemin de croix. C'est le 4 Novembre, vers midi, que Sen pao-tsen a fait son entrée à Shang-hai. Il est arrivé sur un navire à vapeur de vingt canons, construit à Fou-tcheou, et monté par un équipage entièrement Chinois. Peu de temps après son arrivée, il a

envoyé sa carte à Tong-Ka-dou ; il a ensuite annoncé, sur la demande qui lui en a été faite, qu'il recevrait le lendemain à 10 heures.
Le R. P. Supérieur, le P. Boulté et le P. Tsiang lui ont fait une visite à bord de son navire qui stationnait en face de l'Arsenal, sur la rive du Pou-tong ; et, à leur arrivée, ils ont été accueillis par une joyeuse fanfare. Le pont du navire était occupé par deux lignes de mandarins rangés sous une tente disposée en forme de salon. Au fond, une table avec fauteuils à droite et à gauche remplaçait le Kang traditionnel ; de chaque côté s'étendaient deux rangs de fauteuils. Le Vice-Roi a offert la première place au R. P. Supérieur, la seconde au P. Boulté ; il a pris la troisième, au premier fauteuil de la ligne de l'est, et a invité le P. Tsiang à s'asseoir auprès de lui. Sen pao-tsen est âgé de 56 ans, d'une taille élevée, et doué d'un embonpoint et d'un teint qui annoncent une santé vigoureuse. Il ne fume pas l'opium. Son air affable et modeste met à l'aise ceux qui lui adressent la parole ; il cause lentement, et sourit avec bienveillance quand il écoute. Vers la fin de la visite, le R. P. Supérieur a abordé la question qui pour nous résume toutes les autres, et sollicité la protection du Vice-Roi envers les Missionnaires. " Je connais les hommes vénérables de votre noble pays, a répondu Sen pao-tsen. Je sais qu'ils ne viennent ici que pour faire le bien ; et à ce titre, ils ont droit à toute ma protection". Quelques instants après, la visite s'est terminée ; la fanfare s'est fait entendre de nouveau, et un canot du bord, qui avait amené les visiteurs, les a reconduits à la rive de l'Arsenal, où ils sont montés en chaise pour rentrer à Tong-Ka-dou. A midi et demi, le Vice-Roi venait rendre la visite, et faisait son entrée sur l'esplanade de la Cathédrale, au milieu d'un concours considérable de peuple accouru pour le voir. 100 hommes, armés de lances, ouvraient la marche de son cortège ; vingt mandarins marchaient à pied devant sa chaise verte, et la fanfare de son navire jouait des airs européens. A Tong-Ka-dou, il s'est montré aussi aimable que sur le Ouang-pou. Après le goûter, le R. P. Supérieur lui a fait visiter la Résidence, la Cathédrale

et le grand séminaire. Il observait tout avec intérêt. Sa visite n'a pas duré moins de 50 minutes, et, vers une heure et demie, il a quitté Tong-Ka-dou pour se rendre au Consulat-général de France. — Espérons que toutes ces marques extérieures de sympathie ne demeureront pas stériles et serviront à l'avancement de la religion dans cette partie de la Mission.

A Ngan-Kin c'est plus que des espérances que signalent nos Pères; ils marquent encore de vrais services rendus par le Tche-fou ou gouverneur de la ville. — "Depuis trois ans écrit un Père de cette section à la date du 12 novembre, est établi à Ngan-Kin un tribunal chargé de traiter les affaires des Européens, sous le contrôle supérieur du Gouverneur de la province, qui est consulté pour tout, mais dont le nom n'apparaît jamais dans les actes officiels. Nous devons à la justice de dire que ce tribunal nous a toujours rendu avec bienveillance les plus grands services. Son chef est le Tche-fou de Ngan-Kin; il a sous ses ordres deux ou trois mandarins du rang de Tse-hien qui traitent ordinairement eux-mêmes avec le missionnaire chargé de la Section de Ngan-Kin, font leur rapport au Tche-fou qui lui-même fait le sien au Gouverneur, si la chose en vaut la peine et agit en conséquence des ordres qu'il en reçoit. Nous venons de perdre notre excellent Tche-fou Lieou, qui n'a jamais cessé de se montrer plein de bienveillance à notre égard. Les preuves en sont nombreuses; je n'en citerai qu'une. L'année dernière, à la suite du voyage d'exploration que le P. Frin fit dans le Houé-tcheou jusqu'à Ou-yuen, le peuple, non familiarisé avec les Européens, s'émut profondément et organisa une résistance pour le cas où le missionnaire reviendrait. Des placards furent affichés dans la ville et dans les campagnes. Défense au diable d'Europe de revenir. S'il revient, défense de le loger, de lui vendre quoi que ce soit, de communiquer avec lui. Défense surtout de lui vendre un coin de terre, de lui louer le moindre appartement à la ville ou à la campagne. Le mandarin local, bien qu'ayant reçu des ordres favorables au missionnaire voyant son peuple si décidé à la résistance crut

n'avoir rien de mieux à faire que de se mettre de la partie. La nouvelle nous en étant venue, nous en informâmes Lieou Tche-fou, qui ne dit qu'un mot : "Il serait peut-être bon d'envoyer un Wei-yuen. Nous verrons". Laissant nous-mêmes à la providence le soin de calmer cette effervescence populaire, nous n'y pensions plus, quand un mois après, un Wei-yuen vint nous faire visite et nous annoncer qu'il arrivait de Ou-yuen. J'ai fait 23 jours de voyage, nous dit-il. Ce qu'on avait dit est vrai. J'ai vu moi-même les placards, et comme j'y faisais une attention spéciale, le peuple a cru que j'étais un émissaire des Européens; on s'est attroupé autour de moi, et on allait me faire un mauvais parti, lorsque je leur ai annoncé que j'étais envoyé par le Gouverneur pour leur apprendre la vérité sur les Européens qui ne sont pas ce que l'on pense. Les Européens, leur ai-je dit, sont bons, pacifiques et ne veulent de mal à personne. L'empereur les connait. Il y en a à Pékin, ils y ont bâti des églises; l'Empereur l'a permis et autorisé. Il a fait savoir par un édit qu'il les protège. Il y en a à Nankin, à Ngan-King etc. Pourquoi n'y en aurait-il pas dans un petit pays comme le vôtre! arrivé à la ville, j'ai réuni les notables et leur ai expliqué la même chose ainsi qu'au mandarin en leur disant que vous reviendriez certainement, et que vous achèteriez une maison en ville, ce à quoi personne ne pouvait se refuser. Par précaution j'ai retenu des logements pour le missionnaire qui séjournera dans deux tribunaux qui seront en partie à sa disposition et d'où il pourra agir pour acheter ou louer une maison, comme il le voudra. Voilà l'éminent service que le bon Lieou Tche-fou nous avait rendu à notre insu. Ce voyage n'avait pas coûté peu de peines ni aussi peu d'argent. Tout a été supporté par lui. Aussi nous nous faisons un devoir de lui payer le juste tribut de notre reconnaissance. Il est si rare de rencontrer en Chine de pareils hommes! Et cependant voici que par un trait de providence sur lequel nous osions à peine compter, son successeur semble ne devoir dégénérer en rien des traditions déjà

établies. Tchen ta-jen, ex Tche-fou de Ning-Ko-fou a été désigné pour le remplacer à Ngan-Kin. Lui aussi est connu par sa bonté, l'aménité et la droiture de son caractère. Je me suis empressé de lui faire une visite. Le lendemain, il est venu en grande cérémonie me rendre ma politesse et a été charmant... Il a fixé au 9 de la 11e lune, les examens du Fou qui nous amènent ici de 10 à 13.000 candidats. Nous sommes grâce à Dieu, dans un calme parfait au milieu du tumulte des examens, et de la multitude de nos visiteurs. Une excellente proclamation de notre nouveau Tche-fou affichée à notre porte avertit ceux qui en franchissent le seuil des convenances à observer dans notre demeure. La même proclamation est affichée aux quatre portes de la ville et à l'intérieur de plusieurs tribunaux, ce qui est une nouveauté à Ngankin... J'ai reçu depuis ma dernière lettre la visite d'adieu de notre ancien Tche-fou nommé Tao-tai à Nankin. Il a été on ne peut plus affectueux.

Sans montrer tant de vrai zèle à nous servir que les Tche-fou de Ngan-Kin, les autorités de Kien-ping ville de la Section de Ning-Ko-fou nous ont cependant efficacement secondés dans une affaire assez ennuyeuse dont voici le détail: A quelques centaines de pas de la ville de Kien-ping, près de la porte du sud, étaient établies trois familles de catéchumènes venues de Hong-lin-Kiao. Elles avaient bâti des cabanes en paille et s'occupaient à la culture de la terre. au mois de mai dernier quelques soldats profitant de l'absence des hommes, entrèrent dans ces cabanes, demandèrent aux femmes du thé, du tabac, leur tinrent force propos grossiers; se moquèrent des Européens, de leur religion, de leurs adhérents, et brisèrent les objets de piété qu'ils aperçurent. Averti du fait, le P. Ouang envoya dans ces familles un exhortateur nommé Kao pour les protéger et réprimer l'insolence des soldats. Ceux-ci revinrent; l'exhortateur accomplit sa mission et partit. Après son départ, les soldats continuèrent leurs insolences; quelques hommes de ces familles en saisirent deux et les conduisirent au P. Ouang qui fit prier leur chef d'envoyer un homme pour les

reconnaître. Un homme fut envoyé et les reconnut. Comme ils avaient dit qu'ils brûleraient les cabanes des catéchumènes, le P. Ouang, avant de les renvoyer, leur demanda la raison de ces menaces; ils répondirent qu'il ne les avaient proférées qu'en plaisantant; et implorèrent leur pardon; le Père leur pardonna. Tout semblait terminé, lorsque deux jours après les cabanes furent incendiées, au moment où un vieillard était seul à les garder; hommes et femmes travaillaient alors aux champs. aux cris du vieillard, ils aperçurent l'incendie, et virent quatre soldats se dirigeant en toute hâte vers la ville. Des bruits sinistres circulèrent alors aux environs de Kien-ping.. les soldats avaient brûlé les maisons des chrétiens... On allait brûler toutes les églises.... exterminer les chrétiens etc... Les Catéchumènes étaient saisis d'effroi. Plus tard, les Pères Ouang et Chen-leang, se trouvant dans notre maison, virent arriver une bande de vauriens qui voulaient la piller; et cette nouvelle insulte demeura encore sans réparation. Ces deux affaires viennent d'avoir une solution que le P. Seckinger raconte dans une lettre du 17 novembre: "Je me suis rendu à Kien-ping en compagnie du P. Ouang. Nous sommes arrivés, le 11, dans la ville, à la grande surprise des habitants, et nous sommes entrés inopinément au tribunal... on craignait de nouveaux tumultes; mais, Dieu merci, tout est resté dans le calme. J'ai fait à dessein plusieurs courses à pied dans la ville; personne ne m'a insulté. Après quatre jours de débats, nous avons obtenu les résultats suivants: 1° On a mis les sceaux sur le titre d'achat de la maison achetée en ville, et de plus sur les titres de 3 Kong-sou situés à la campagne. 2° Pendant qu'ils faisaient brûler des pétards, les notables suspendaient au dessus de notre porte d'entrée des tentures rouges et une draperie portant l'inscription: Tien-tchou-tang. On exécute actuellement un tableau vernis qui portera en lettres d'or les 3 mots mentionnés ci-dessus. 3° On nous a payé 200 piastres, dont 100 pour les familles incendiées au printemps dernier, et 100 pour compenser les pertes, faux frais etc. du P. Ouang. 4° le mandarin achètera, pour nous

l'offrir, un terrain situé entre la rue et notre maison. A défaut de ce terrain, il paiera 100 autres piastres, le 15 de la 12e. lune. 5°- Il y a eu visites rendues, pé-lie fait par les notables en le Tse-hien, cadeaux et dîners d'apparât aux frais de ce dernier. 6°- Il nous a été impossible de mettre la main sur les soldats incendiaires et le Ti-pao, auteur du tumulte. Cependant ce dernier a été cassé par un jugement qui défend de lui donner désormais pareille fonction. 7°- Une lettre officielle sera envoyée à Ngan-Kin pour réparer la réputation du P. Ouang. (accusé faussement d'avoir frappé le Ti-pao, au moment où la bande d'émeutiers avait voulu piller la maison). Toutes les autorités de la ville nous ont secondés efficacement. Les notables qui ont traité avec nous sont 3 lettrés de la campagne; ceux de la ville vrais coupables, sont trop humiliés et n'ont pas osé se montrer. Ils auront une entrevue avec le P. Ouang d'ici à quelques jours. Ainsi s'est terminée cette affaire. La religion n'en a pas souffert, au contraire elle semble y avoir gagné." Le P. Ouang écrit de Kien-ping, 24 novembre: "Malgré les inquiétudes de ces derniers temps, le nom de Jésus-Christ commence à être connu au nord-est de Kien-ping. Là j'ai formé une Chrétienté composée de 36 familles, et j'y ai établi un maître d'école qui leur servira de guide. J'ai maintenant 6 Kong-sou, 7 exhortateurs ou maîtres stationnaires, 3 excurrents, une école de 26 garçons, une maîtresse d'école du Hou-pè avec 23 filles de néophytes ou de catéchumènes, à la prochaine fête de St. François-Xavier, j'irai baptiser 26 adultes dans la grande salle de Chin-tsen, que j'ai acquise pour 38 piastres; et, à la fête de l'Immaculée-Conception, je baptiserai 36 autres adultes, à Nan-iang-tsen. J'ai acheté une maison pour 130 piastres, à Lie-Kia-Kiao, où j'ai eu d'abord à souffrir les mêmes inconvénients qu'à Kien-ping; maintenant je n'ai plus rien à craindre: la grande croix de fer, qui domine notre maison de Kien-ping, protège nos nombreux néophytes et nos catéchumènes plus nombreux encore."

Extraits du même journal. — Le Diable joué. —

Nous citons sous ce titre quelques traits où le démon comme il arrive quelquefois, a servi contre son gré la Cause de la foi.

Le P. Pittar écrit, à la date du 9 octobre : "Le démon, sans doute malgré lui, vient de me rendre plus d'un véritable service. Je n'ai qu'un instant à moi, et ne puis par conséquent vous envoyer que la substance des faits. Le 20 septembre 1875, j'arrivais à Ke-lo-Kien pour y faire la mission. On m'avertit que la famille Tsang, composée du mari, de la femme et de 3 enfants, et habitant à l'entrée méridionale du bourg de Sao-chiang-sè était tourmentée par le diable et me priait d'aller bénir sa maison. Le lendemain, dans la matinée, je me rendis dans cette famille. Je visitai la maison en présence d'un bon nombre de païens et n'aperçus aucun signe de superstition. Images, statuettes, papiers idolâtriques tout avait disparu. J'entrai dans la chambre de la maîtresse de la maison qui était malade. J'y vis une image de la Sainte-Vierge, un crucifix et de l'eau bénite. Alors, devant tous les païens réunis autour de moi, je demandai au père et à la mère s'ils désiraient sincèrement entrer dans la religion, apprendre les prières et la doctrine nécessaire pour recevoir le baptême. Ils me répondirent qu'ils étaient disposés à faire tout ce qui est requis pour devenir membre de l'église. Je bénis alors leur maison en leur disant que s'ils persévéraient dans leur bonne résolution j'espérais que le démon ne viendrait plus les tourmenter. Depuis ce moment en effet ils sont à l'abri de ses attaques, et la femme qui en avait surtout souffert va de mieux en mieux.

"La mission de Ke-lo-Kien terminée, je me rendis à Ta-lé-Kiao. Le soir de mon arrivée, 30 septembre, trois familles furent reçues au nombre des Catéchumènes. Deux d'entre elles méritent une mention spéciale.

L'une, nommée aussi Tsang, se compose d'un homme déjà avancé en âge, de son fils, de sa bru et de leurs 2 enfants. Ce sont des pêcheurs tourmentés par le diable, comme les paysans de Sao-chiang-sè. Ils m'ont prié de les admettre dans l'Église.

Je les ai interrogés, et leurs dispositions me semblent sincères.

Le fait suivant en est une bonne preuve. Ils possédaient sur leur barque pour 34,000 sapèques d'objets superstitieux, idoles, images etc.; ils ont fait un monceau de toutes ces diableries et y ont mis le feu.

La seconde famille, dont le nom ne me revient pas actuellement à la mémoire, se compose seulement du mari et de la femme. Ils viennent du Ngan-houé. Le mari en entendant parler de la religion chrétienne dans diverses contrées du Kiang-sou, la comparait avec la doctrine des bonzes et se disait que le bouddhisme lui était bien inférieur; il se prit donc à l'aimer. Il ne tarda pas à communiquer à sa femme l'estime qu'il faisait du Christianisme, et lui dit qu'il se sentait porté à en suivre les règles. Celle-ci, loin d'approuver ces sentiments, à l'égard de la religion chrétienne, accueillit avec mépris les paroles de son mari et lui déclara qu'elle ne changerait jamais de croyance. Après avoir fait cette profession de foi, elle se sentit tourmentée par le démon. Son mari lui fit alors remarquer que par son entêtement à vouloir rester payenne elle avait bien mérité ce châtiment. Elle reconnut sa faute et déclara qu'elle voulait renoncer à ses croyances superstitieuses pour embrasser la religion du vrai Dieu. Depuis ce moment les peines que le démon lui causait, ont cessé complètement. Elle apprend actuellement les prières avec son mari, et tous les deux se disposent au baptême.

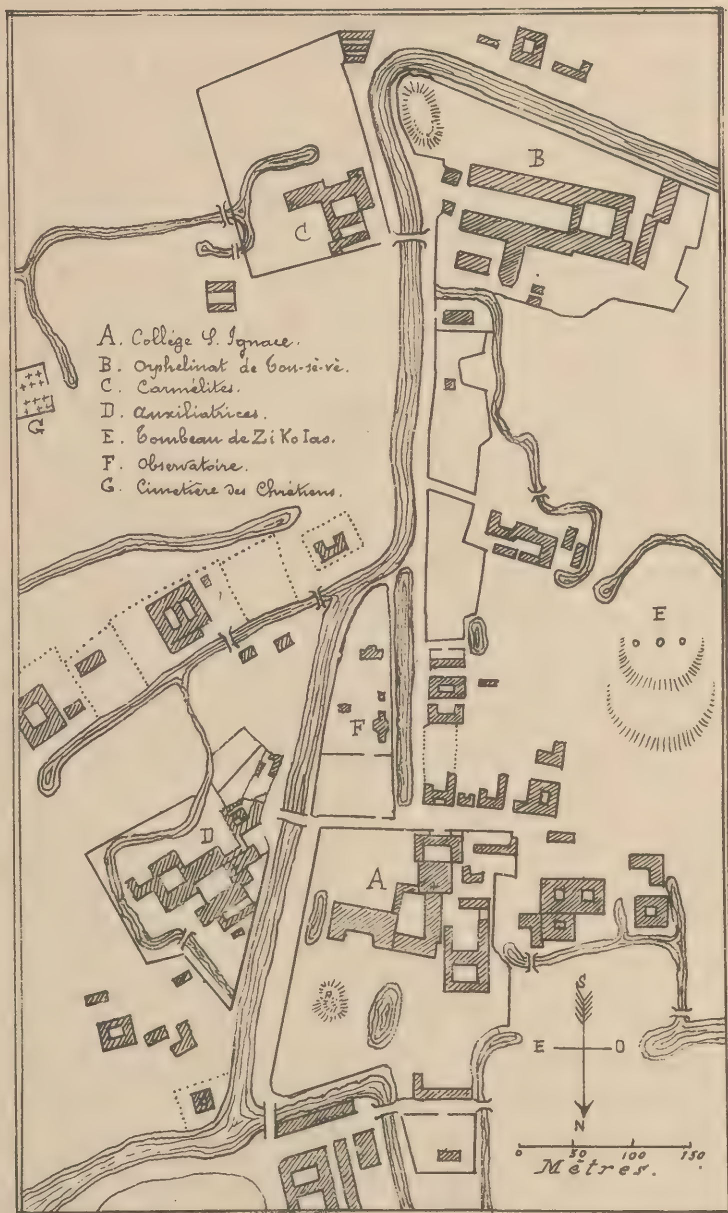
Le diable n'a pas été moins joué à Tse-bang qu'à Ke-lo-Kien et Ta-le-Kiao: Une famille entière s'est déclarée catéchumène à la suite des tracasseries qu'il lui suscitait. Le Chef de cette famille s'appelle Tsu sin-te. Le 24 octobre, je suis allé bénir sa maison où habitent sa mère, sa femme et une petite fille. Je les ai interrogés, et j'ai été surpris de la connaissance qu'ils avaient déjà acquise de notre sainte religion. J'appris qu'ils se préparaient avec zèle au baptême depuis deux mois; alors je conçus l'espoir, vu leur bonne volonté et vu aussi leur influence dans le pays, de pouvoir les baptiser à la fin de la mission, le

jour de la Toussaint. L'avant-veille de la fête, je les interrogeai de nouveau ; ils savaient parfaitement tout ce que l'on exige ordinairement des Catéchumènes. Le jour de la Toussaint, avant la messe, je les baptisai solennellement en présence de tous les chrétiens. Ils reçurent aussi la sainte communion, excepté la petite fille. Bon nombre de païens vinrent au Kongsou à cette occasion, et semblèrent favorablement impressionnés.

Le jour même de la fête, un incident vint dans la soirée en accroître la joie. L'oncle de Tsu-sin-te, agé de 70 ans, avait souvent parlé de son désir de recevoir le baptême ; cependant il ne se rendait point. Malgré son indécision, le bon Dieu allait faire éclater sa miséricorde envers lui d'une manière bien consolante. Il était malade depuis quelques jours ; or, à l'issue du Chemin de Croix et de la bénédiction du Saint-Sacrement, l'administrateur vint m'avertir que ce vieillard était à l'article de la mort et qu'il désirait recevoir le baptême. Vu la circonstance, je crus préférable d'envoyer deux bons chrétiens le baptiser à ma place. Au moment où ils allaient partir, on vint m'avertir que les parents du malade s'opposaient formellement à ce qu'il reçut le baptême. Je dis alors à l'administrateur avec énergie : " Il n'y a pas de parents qui tiennent. Le moribond veut le baptême ; personne n'a le droit de s'y opposer. Qu'on aille vite le baptiser. Montrez de la résolution ; et si l'on fait opposition, j'irai moi-même.

Les baptiseurs à peine partis, je craignis de perdre un temps précieux en allées et venues ; et je me mis moi-même en marche accompagné d'un chrétien. Au moment où j'arrivai près de la maison du malade, j'aperçus les deux baptiseurs qui en sortaient ; je leur demandai le résultat de leur démarche. " Père, me répondirent-ils, nous l'avons baptisé ! "

J'eus alors la pensée d'adresser quelques paroles aux parents qui s'étaient opposés au baptême, et je les abordai. Il n'y avait parmi eux de caractère saillant qu'une vieille femme qui avait un don d'acreté, de volubilité de parole et de geste



Plan de Zi-Ka-Wei.

qu'on rencontre fort rarement. En me voyant, tout redoubla chez elle d'intensité. Je lui laissai le temps de parler tout à son aise ; puis, quand je la vis suffisamment essoufflée, je lui fis signe de mettre fin à son éloquence et de se reposer un peu, pour me permettre de lui adresser quelques paroles. Elle se tut.

"Vous ignorez, lui dis-je alors, le grand bienfait que vient de recevoir ce bon vieillard. Vous n'avez aucune raison de vous fâcher ; vous devriez au contraire remercier. Du reste, j'espère qu'avant peu vous suivrez vous-même les règles de la Sainte Eglise ; et, si vous êtes malade, je viendrai moi-même vous baptiser." Ces paroles excitèrent quelques sourires bienveillants et la vieille me répondit : "Mais j'y pense, à suivre les règles"! Je la félicitai, et nous nous séparâmes en bons termes.

Une petite demi-heure après cette scène, le vieillard mourait en paix. Le lendemain, jour des Morts, son corps fut apporté à l'église, et eut part à la cérémonie qui se célèbre a Tse-haong avec une grande pompe. L'administrateur Sen tsien-pou s'engagea à acheter le cercueil, j'avais reçu de l'étoffe de deuil, et j'en fis présent aux parents du défunt. Les païens étaient tout étonnés de ces actes de charité. ils ne se seraient jamais douté que les chrétiens avaient semblables mœurs.

J'ai été d'autant plus consolé de la conversion de ces payens, qu'elle a fait sensation dans la contrée ; la population de Tse-haong se trouve ainsi entamée, et plusieurs personnes, m'assure-t-on, songent à se faire chrétiennes."

A son tour le P. Louplard raconte un fait passé dans la Section de Mé-Wei, où les superstitions Païennes se sont tournées contre leur auteur et ont fini à sa honte. "Voici dit-il ce qui vient de se passer dans une chrétienté où je me trouvais il y a deux jours. Za-ting-ze, avant son mariage, avait été fiancée à Za-sié sang ; elle était païenne comme son fiancé. Sa famille s'étant convertie au Christianisme ne crut pas devoir rompre les fiançailles et la jeune fille dut épouser Za-sié sang. Elle eut plusieurs enfants qu'elle fit baptiser et instruire dans

la religion chrétienne, malgré son mari, enragé païen. Dernièrement cette chrétienne tombe malade et refuse de coopérer à toute superstition ou jonglerie pour recouvrer la santé. Le mari lui enlève, de dépit, son crucifix, son chapelet et une médaille. La maladie marche son train, et bientôt les signes avant-coureurs de la mort se déclarent. Pour moi, il m'était impossible de pénétrer auprès de la moribonde. Za-sie sang ne le permettait pas. On n'attendait plus que le dernier soupir de Za-king-ze: mais elle répète, à plusieurs reprises, qu'elle ne mourra pas avant l'arrivée de son père, et aussi avant d'avoir recouvré les trois objets de piété dont elle a été dépouillée. Son père arrive et exhorte le mari païen à rendre le crucifix, le chapelet et la médaille pour la consolation de sa fille expirante. Après bien des instances, le mari cède et dépose ce triple trésor sur le lit de sa femme. Celle-ci les saisit avec transport et expire en les baisant. Notre homme est singulièrement surpris de cette coïncidence et de voir la prédiction de sa femme si bien réalisée. Ce n'est pas tout. En bon païen, il désire que sa femme trouve, après son trépas, un lit pour se reposer et des habits pour se préserver de l'intempérie des saisons. Donc il fait procéder à la cérémonie de la crémation du lit et des vêtements de la défunte; et il invite les bonzes à venir faire des prières qui faciliteront à l'âme de Za-king-ze son passage au Ciel d'occident. Le ciel d'occident est le paradis des Bouddhistes. Les chrétiens ont beau exhorter le païen à s'abstenir de toutes ces superstions dont n'a que faire une âme chrétienne, le mari tient bon et force son fils à prendre part à la cérémonie de la crémation du lit. Celui-ci, quoique peu instruit dans sa religion, commence par refuser énergiquement; enfin il cède devant l'inflexible volonté de son père. Il s'arme de trois bâtonnets d'encens qui doivent fumer pendant la crémation du lit et des habits. o prodige! à peine les bâtonnets ont-ils touché la flamme, que subitement et en un clin d'œil tous les vêtements du jeune homme sont consumés. De la tête aux pieds le voilà complètement nu, et

cela sans avoir éprouvé la moindre douleur, ni conservé sur son corps la plus petite trace de brûlure. Jugez de sa confusion et de la stupéfaction soit du père, soit des nombreux témoins de ce fait étrange. "Eh bien! disent les chrétiens s'adressant à Za-sié sang, c'est une leçon que le ciel vous donne. Cela vous prouve que votre femme n'a pas besoin d'habits après sa mort, puisqu'il consume même ceux de votre fils qui est encore vivant." Za-sié sang fut frappé de ce raisonnement qu'il trouva très-logique; et, pour ne pas s'opposer davantage aux volontés célestes, il contremanda les bonzes: inutile évidemment de faire pour sa femme les superstitions bouddhiques. C'est un premier pas vers la religion. Espérons que du haut du Ciel l'âme de la défunte lui obtiendra la grâce d'en faire un second et enfin le pas décisif. Chose curieuse! ce païen veut à toute force rejoindre sa femme après la mort. Il y a donc espoir de Conversion.

Extraits du même Journal _ Pèlerinage de Zo-sè. _

Le P. Crouillère qui dessert le pèlerinage de Zo-sè communique les renseignements suivants:

I. Son passé comme chrétienté. _ En voici la statistique prise sur les Catalogues des ministères annuels. ——— Elle accusait

en : 1866-1867 .... 36 Chrétiens.		1871-1872 .... 31. "
" 1867-1868 ... 33. "		1872-1873 .... 40. "
" 1868-1869 ... 35. "		1873-1874 .... 40. "
" 1869-1870		1874-1875 .... 47. "
" 1870-1871 .... 27. "		

II. Son présent. ——— Zo-sè compte aujourd'hui 100 fidèles ainsi répartis, quant aux lieux qu'ils habitent:

Au sud de la colline (o-sè)	13.
A l'Est (tong-sè)	14.
A l'Ouest (si-sè)	13.
A Zo-sè même	7
A Vong ouangsé, qui vient de lui être réuni	53
Total ...	100.

Quatre familles se sont tout récemment déclarées Catéchumènes.

III. Zo-sè, comme but de pèlerinage depuis trois ans.

En 1872-1873	6,912.	Communions.
" 1873-1874	9,453	"
" 1874-1875	8,772	"

Depuis le 15 Août, jusqu'au 15 septembre 1875, le nombre des Communions a été de 520. Il eût été plus considérable sans les pluies diluviennes qui ont rendu les abords de Zo-sè d'une difficulté extrême pendant près de 15 jours. Parmi les 1,700 personnes venues pendant ce mois dans le sanctuaire de Notre-Dame-Auxiliatrice les neuf dixièmes appartenaient aux Chrétientés du voisinage. Les autres sont venues de Song-Kang, de Shang-hai, de Sou-tcheu etc.

Depuis le 15 du mois dernier la statue de Notre-Dame-Auxiliatrice, s'est vue parée de 4 nouveaux Cœurs d'argent doré ce qui en porte aujourd'hui le nombre à 59.

La sacristie de l'église s'est enrichie depuis une semaine d'un nouveau et magnifique Ciboire, pouvant contenir jusqu'à 600 hosties, d'un calice en vermeil ciselé et émaillé de pierres précieuses et d'un superbe ostensoir. — Près de 150 messes ont été célébrées à Zo-sè depuis un mois.

Il semble que la vue des pèlerins chrétiens, dont l'affluence augmente de jour en jour au sanctuaire de Notre-Dame-Auxiliatrice, soit pour plusieurs de nos voisins idolâtres un stimulant qui les excite à ne pas laisser plus longtemps leurs pagodes en ruine. On dirait qu'ils se reprochent leurs 15 années d'indifférence et qu'ils sont maintenant résolus à relever leurs temples détruits par les rebelles.

Depuis quelque temps des quêtes se font, des souscriptions s'organisent dans ce but; et il est actuellement question de rebâtir la pagode du bourg de Zo-sè. En attendant que les fonds recueillis leur permettent de réaliser leur plan, les païens viennent d'élever un pagodin provisoire à quelques pas de cette vieille tour isolée, qu'on aperçoit au pied de notre belle colline, à sa partie orientale. La crédulité populaire habilement exploitée par quelques

spéculateurs, charlatans de leur métier, a fait seule tous les frais de cette misérable cabane au toit de chaume, reposant sur quelques tiges de bambous. Nos bons voisins se sont laissé persuader qu'en mêlant à leurs aliments un peu d'écorce prise sur le Chêne séculaire, en face duquel vient d'être construit le pagodin, ils seraient promptement et radicalement guéris de toutes leurs maladies présentes et futures.

Aussi le tronc du vieux chêne est-il déjà en grande partie dépouillé de son écorce. Il va sans dire que l'encens ne cesse de fumer dans le nouveau pagodin, nuit et jour illuminé de maintes bougies rouges, le tout aux frais de ces pauvres aveugles qui ne tarderont pas à s'apercevoir qu'ils ont été une fois de plus les dupes de leur ridicule crédulité.

Peut-être ont-ils voulu singer les Chrétiens et établir, eux aussi, leur lieu de pèlerinage! Qui sait? Quoiqu'il en soit, j'ai cru devoir, ne fût-ce qu'à titre de renseignement, vous dire où en sont, à cette heure, les païens du voisinage de Zō-sè. Le diable qui semblait faire le mort, commence à s'y remuer. C'est peut-être pour nous bon signe. Espérons et prions!"

Conversion d'une diaconesse Protestante en Chine.

Le "The North China Daily News" dans son numéro du 29 décembre dernier donnait la nouvelle suivante: "Le 24 décembre, Miss Jane Mac-Leane, membre de l'Association Mildmay des ouvrières de Londres, et dernièrement missionnaire protestante en Chine, a été reçue dans l'Eglise Catholique Romaine à Shang-hai."

Voici l'histoire de cette conversion adressée par la Sup. de l'Institution St-Joseph à Shang-hai, à la Sup. Gen. des Auxiliatrices à Paris.

Nous venons d'avoir la consolation de voir entrer dans le Sein de l'unique Eglise une missionnaire protestante, dont la conversion a été l'œuvre d'une grâce merveilleuse. Miss Mac-Leane appartenait à l'Association des diaconesses de Mildmay, dont le siège est à Londres. Cette Association est

dirigée par Mᵉ Pennefather l'une des femmes les plus influentes par sa fortune, sa position sociale et son caractère. Elle est entourée des dames protestantes les plus distinguées de toute l'Angleterre, qui se réunissent à elle dans le but de participer aux bonnes œuvres et aux prières faites par les diaconesses qui sont toutes ou veuves ou non mariées. Elles portent un costume, font une sorte de noviciat et se consacrent soit à Londres, soit en pays étranger, à l'enseignement de la bible, près des enfants, des dames dans des réunions nommées classes de bible, ou encore près des matelots; c'est à cette dernière œuvre que s'était consacrée Miss Mac-Leane. Depuis quelques années elle réunissait chez elle une vingtaine de matelots protestants anglais, quelquefois même le nombre s'élevait jusqu'à 50. Elle leur expliquait quelques versets de la bible, chantait avec eux des hymnes et employait ainsi chaque soir, environ 2 heures à les entretenir de Dieu et de leurs âmes.

Miss Mac-Leane appartenait comme secte à celle des presbytériens; elle avait été élevée par ses grands parents, dont le caractère était aussi rigide que la forme de leur croyance. Ils lui avaient donné une telle crainte de Dieu que jusqu'à l'age de 16 ans, elle dit n'avoir ressenti que de la terreur au point de rester des nuits sans sommeil, quand il lui arrivait de cueillir une fleur le dimanche, craignant que la damnation fut le châtiment de cette infraction à la loi du dimanche.

Vers l'âge de 16 ans, une cousine protestante lui ayant parlé de la bonté de Dieu, elle ouvrit sa bible avec un peu plus de confiance et commença à trouver quelque suavité dans cette étude qui devait être son unique aliment pendant bien des années; elle la savait en entier par cœur, mais elle s'était surtout attachée à l'Evangile de Sᵗ Jean et au cantique des cantiques dont cependant dit-elle "Je ne comprenais pas l'application telle qu'il me semblait qu'elle devait avoir sa réalisation, j'y voyais seulement l'image de l'union mystique de l'âme avec N.S." Sous l'influence de cette étude

la crainte qui l'avait comme anéantie, commença à disparaître, et la bonté de Dieu, pénétra dans son cœur; alors elle résolut de lui consacrer sa vie, et pour assurer ce désir, elle reçut la confirmation des protestants. Quelques mois après un même désir se fit sentir dans sa sœur jumelle avec laquelle elle était très liée quoique se communiquant peu leurs impressions intimes.

A l'époque de sa donation à Dieu, Miss Jane MacLeane, celle dont nous parlons, eut la pensée de consacrer sa virginité par un vœu, mais le sentiment de crainte, qui avait si longtemps pesé sur son âme la rendit timide, en face de cet engagement, elle n'osa se lier que par une promesse dont elle demandait chaque jour à Dieu d'être le gardien.

L'année suivante, sa sœur eut la même inspiration, mais sans le lui communiquer, elle ne craignit pas de faire le vœu. Ce fut cette même année à l'âge de 17 ans, que toutes deux firent la connaissance de Mr. Pennefather et qu'elles entrèrent à ce qu'elles appellent le noviciat des diaconesses.

Deux ans après, Miss Jane ayant entendu parler des missions demanda à partir pour la Chine, elle y fut envoyée. Son début se fit à *** il n'y avait alors dans ce pays que des Européens; elle fut reçue chez un ministre et elle commença à étudier le chinois, mais la solitude qu'elle éprouva et le genre de vie qu'elle remarqua chez ceux qui se disent ministres de la Bible, et qui pour elle n'étaient que des gens du monde, à la recherche de leur bien être, accablèrent tellement cette âme droite, qu'elle tomba malade et fut envoyée à Shanghai pour y consulter des médecins.

Là son cœur ne fut pas plus consolé; la manière de vivre des missionnaires protestants était loin de détruire l'impression qu'elle avait reçue à ***. Néanmoins son zèle vrai et sincère, son amour des âmes ne se ralentirent pas; elle continua à étudier la langue du pays, et écrivit à sa sœur des lettres si pleines du sentiment apostolique, que celle-ci

vint la rejoindre 6 mois après son départ de Londres. Ayant éprouvé un peu de mieux de son séjour à Shang-hai, Miss Jane retourna dans l'intérieur de la Chine où elle commença à s'occuper des Chinois, mais surtout à étudier en compagnie de sa sœur. Bientôt toutes deux tombèrent de nouveau malades, Miss Jane était presque désespérée, toujours son cœur restait fermé, et elle sentait, malgré tout, que Dieu avait sur elle des desseins particuliers de miséricorde. Elles vinrent toutes deux à Shang-hai. Miss Jane se remit, Miss Marguerite devenant plus souffrante se rendit auprès d'un de ses ministres, tandis que sa sœur s'installait à Shang-hai et s'enrolait pour faire des œuvres dans la Mission de Londres. Elle s'occupa d'abord des classes d'adultes chinois auxquels elle enseignait l'anglais et la bible, puis des classes d'enfants chinois et des réunions de dames.

Toutes ces œuvres et surtout son entourage était loin de satisfaire son cœur. Souvent oppressée par un intime besoin de Dieu, elle partait pour aller rendre visite à quelques ministres afin de leur parler de son âme et demander force et lumière à ceux qui se disent envoyés de Dieu, mais arrivée à leur porte, le courage lui manquait, elle retournait chez elle sans avoir même tenté d'être introduite près d'eux. Elle se sentit même pressée de ne plus se rendre à leur Eglise, tant ce qu'elle y voyait et y entendait révoltait son âme. Sont-ce là les ministres de Dieu, se disait-elle ? et un secret désespoir s'emparait de son cœur; elle se retira complètement de toute pratique extérieure, se contentant de passer une grande partie de ses journées et même de ses nuits à consulter sa bible, à prier et à pleurer.

Enfin, il y a trois ans plus désolée que jamais, elle se renferma pendant 8 jours, renvoya même sa domestique et passa ce temps à prier. Ce fut alors qu'elle abandonna toute mission pour se consacrer au bien selon son attrait. Elle alla trouver le ministre et lui dit que désormais elle ne voulait

plus recevoir d'argent de lui, que les œuvres de Dieu ne se faisaient pas pour de l'argent. Elle conserva son école et se fit l'aide d'une dame missionnaire qui était alors à la tête de l'œuvre des matelots. Toutes deux se trouvaient à la réunion du soir et employaient une partie de la journée à la correspondance afin d'entretenir les matelots qui les avaient quittées dans les sentiments qu'elles avaient essayé de leur inculquer. Cette dame était alors en relation avec nous et plusieurs fois nous avait parlé de Miss Mac Leane et réciproquement lui avait parlé de nous; elle avait même tenté de nous mettre en rapport, Miss Mac Leane y avait toujours répugné; l'heure de Dieu n'était pas venue!

Ces deux âmes professaient un même dévouement à Dieu et à ses œuvres, mais la correspondance à la grâce devait produire en elle un résultat bien différent. En effet, Mme ***. se lassa bientôt de ce dévouement. Après avoir, elle même, exprimé bien souvent que ceux qui se dévouent aux âmes et a Dieu doivent être libres de tous liens personnels et humains, elle contracta une nouvelle alliance, aussi l'annonce de son mariage, fit-il un peu de bruit même parmi les protestants, ces zélés antagonistes du célibat catholique. Chacun en parla à sa façon, mais ce second mariage avait porté un coup de mort dans le cœur sincère de Miss Mac Leane. La nature ardente de Mme *** lui avait un instant donné l'illusion de penser qu'elle était dévouée à Dieu et au bien, aussi tenta-t-elle de la détourner de ce mariage; ce fut en vain, elle ne trouva plus dans l'ancienne compagne de ses pensées qu'une adversaire de la vie célibataire!

Depuis lors Miss Mac Leane se retira davantage et diminua tous ses rapports avec le monde et surtout avec les ministres dans lesquels elle ne voyait plus qu'une réunion de pasteurs sans croyance. Elle se choisit alors une petite maison solitaire sur la concession française pour s'adonner de plus en plus à la lecture de sa bible, aux œuvres et à la prière.

Ce fut là qu'au moment des troubles du 3 Mai 1874, les Chinois l'ayant prise pour une française la traînèrent indignement hors de sa maison et après l'avoir maltraitée en face d'une foule presque furieuse la reléguèrent dans une boutique où l'on boit le thé ; là elle se préparait à la mort lorsque lui vint l'idée de dire qu'elle était anglaise. Aussitôt le calme se fit autour d'elle elle fut remise en liberté et conduite chez ses amies. Sa générosité et son admirable résignation en cette circonstance avait attiré sur elle le regard de Dieu et chaque jour elle se sentait plus pressé de prier. C'est vers cette époque qu'elle sentit que Dieu l'appelait à une plus grande perfection et qu'elle reçut l'impression qu'il attendait d'elle quelque chose que lui seul pouvait accomplir.

Un jour une de ses amies lui proposa une promenade en voiture et l'invita à venir voir notre établissement de Zi-Ka-Wei. Elle refusa d'abord d'adhérer à ce projet, comme entrave à la vie retirée qu'elle avait adoptée et de plus jusqu'alors elle avait toujours refusé de visiter aucun établissement catholique. Le catholicisme était pour elle synonyme d'erreur, quoiqu'elle le connût peu et n'eût jamais cherché à le connaître, elle s'était toujours abstenue néanmoins d'en dire du mal et même d'en parler. Cependant après plusieurs résistances, elle finit par accepter la proposition de son amie et se rendit avec elle à Zi-Ka-Wei. A peine entrée dans notre maison, Miss Mac Leane fut prise d'une impression qui ne peut se rendre ; tout lui parut bon, vrai, pur. Elle se sentit pressée de témoigner de l'affection à celle des Nôtres qui lui fesait visiter l'établissement. Les questions se succédaient avec anxiété, et la honte, comme elle l'avoua depuis, fut le seul sentiment qu'elle éprouva pour elle et pour ses corréligionnaires, pendant toute cette visite. Le petit clocher des Carmélites frappa aussi sa vue, elle se fit expliquer ce que c'était, et au fond de son cœur, en entendant les réponses à ses questions, elle se disait : " Oh ! quelle admirable vie ! que ces âmes doivent être heureuses ! Voilà ce que je cherche ! L'heure

de la lutte, signal de la victoire, pour son cœur généreux et sincère avait sonné! A partir de ce moment il n'y eut plus de repos pour elle.

Le lendemain de ce jour de lumière, elle demanda d'elle-même à visiter notre maison de Yan-Kin-pan. La nièce de son amie l'y accompagna. La Mère Supérieure les reçut, leur fit visiter la maison. Miss Mac Leane fit quelques questions sur le catholicisme auxquelles il lui fut répondu avec simplicité. De nouveau tout la ravit et toucha son cœur. Elle dit depuis qu'au moment où fut tiré le cordon de la sonnette elle éprouva en elle une impression de calme et de repos et crut entendre ces paroles "C'est ici que tu trouveras ce que tu cherches"! La Mère Supérieure l'engaga à revenir, elle promit de le faire, sa seconde visite se fit cependant attendre. La première entrevue qu'elle eut seule avec la Mère Supérieure fut une véritable controverse, mais l'esprit de Miss Mac Leane habitué aux choses spirituelles, et qui n'avait été altéré par aucune passion humaine pénétrait de suite la vérité qui lui était présentée, et elle était forcée de s'avouer vaincue à chaque pas.

A la seconde visite cette pauvre affamée de la vérité essaya de lutter pour pouvoir se rendre le témoignage qu'elle ne s'était pas laissée convaincre faute de résistance. La question du culte à la Ste Vierge et aux Saints ainsi que le Purgatoire furent les sujets du débat de ce jour. La grâce de lumière n'avait pas diminué, mais elle avait amené avec elle l'épreuve et Miss Mac Leane se retira bien malheureuse. La paix intérieure dont elle n'avait cessé de jouir depuis 3 ans, comme protestante, l'avait abandonnée pour la livrer aux craintes fondées, de n'appartenir pas au troupeau du divin Pasteur. Elle se sentit poussée à avoir un nouvel entretien avec cette religieuse dont le souvenir la poursuivait sans cesse, mais craignant de céder à un piège du démon, elle attendit et pria.

Enfin, comme si une main plus forte que sa volonté

se fut posée sur son épaule, et l'eut obligée à avancer elle se décida à une autre visite. Cette fois la Mère Supérieure sortit de sa réserve et lui posa nettement cette question: Pouvez-vous consciencieusement vous croire dans la vérité et les catholiques dans l'erreur? Elle essaya de donner une réponse affirmative, cependant elle n'affirma pas. Alors la Mère Supérieure prenant les passages de la bible, qui expliquent les principaux dogmes catholiques relatifs à l'Eglise lui prouva un à un que la vérification de ces textes n'existait que dans l'église Catholique Romaine. Car, lui fut-il dit, la marque distinctive par excellence de la religion du Christ, c'est l'unité qu'elle seule possède. Le protestantisme au contraire, c'est la division, suite inévitable de toute institution humaine dont le chef a disparu. A ces paroles, le regard de Miss Mac Leane se remplit de tristesse. C'est vrai, dit-elle, oui vos paroles respirent la vérité, je n'ai rien à y répondre, mais j'ai été élevée dans la foi protestante, je connais des protestants qui sont bons et sincères; bien que nos ministres ne soient pas ce que je comprends que doivent être les apôtres du Christ. - Eh! bien, lui fut-il dit, si vous voulez découvrir la vérité, abandonnez toutes vos opinions, humiliez votre esprit et priez, sans juger. Demandez la lumière, sans la chercher par vous même, car ce qui l'intercepte pour les protestants, c'est ou l'ignorance, ou l'orgueil.

Après cette conversation Miss Mac Leane se retira plus troublée que jamais, elle voulut prier selon l'avis qui lui avait été donné, mais une crainte irrésistible s'empara de son esprit il lui sembla que cette prière allait être injurieuse à Dieu, que lui avait révélé la bible. Une grande lutte la réduisit à un état d'impuissance dont elle sortit par un acte de volonté. Eh! bien, se dit-elle, je vais prier comme il m'a été dit, et si je suis coupable, Dieu me le montrera en me châtiant, je l'accepte. Elle commença donc sa prière qu'elle ne continua que sous l'effort de la violence. Les visites à la Mère Supérieure furent un moment suspendues quoique Miss Mac Leane continuât à

lui faire dire des choses aimables par une de ses amies.

Dans ces intervalles arriva la promulgation de l'acte de Consécration au Sacré Cœur envoyé par le Souverain Pontife, pour que tous les fidèles se consacrent à ce Divin Cœur le 16 Juin, jour anniversaire de l'apparition du Sacré Cœur à la B^se Marguerite Marie. Une fête religieuse se préparait à l'Institution St Joseph afin que toutes les jeunes élèves pussent accomplir dans le calme religieux ce désir du Chef suprême de l'Eglise. La Mère Supérieure profita de cette circonstance pour inviter Miss Mac Lane a venir dans notre chapelle. Elle lui écrivit donc qu'elle serait heureuse de la voir assister à cette cérémonie qui aurait lieu à l'issue de la Messe et qu'elle espérait surtout que d'abondantes bénédictions l'aideraient à avancer dans la route de lumières qui lui était ouverte, par sa présence au St Sacrifice de la Messe, pendant lequel pour nous catholiques Dieu descend en corps et en âme sur nos autels et où nous avons le bonheur de le recevoir dans nos cœurs par la Ste Communion. A cette invitation était jointe une photographie du Sacré Cœur.

A la réception de cette lettre, il se fit comme un jour nouveau dans l'âme de cette pauvre protestante; toutes les explications qu'on lui avait faites jusqu'ici n'étaient que ténèbres auprès du rayon divin qui pour elle, s'échappait de cette image. En la contemplant il lui semblait entendre ces paroles: " Une créature humaine peut posséder un Dieu vivant dans son cœur!" Toutefois l'invitation ne fut pas acceptée, désirant rester sans influence directe sous l'impression qu'elle venait de ressentir. Pendant 8 jours elle ne put prendre ni nourriture, ni repos, la prière même lui était devenue impossible. Une seule pensée absorbait tout son être! Un Dieu vivant présent dans une créature mortelle! Lorsque l'émotion produite par cette écrasante lumière se fut un peu calmée Miss Mac Lane revint voir la Mère Supérieure sans toutefois lui laisser pénétrer l'état de son âme, ni le

secret qui l'avait ravie. Celle-ci conserva la réserve des premiers jours se contentant de répondre aux questions qui lui étaient adressées sans chercher à presser cette âme qu'elle sentait soumise à la grâce quoique luttant avec elle.

Vers la fin de Juin Miss Mac Leane vint lui dire qu'elle partait pour le Japon se reposer quelques jours auprès de sa sœur. Dans cette dernière entrevue il lui fut recommandé de continuer à prier. Quelques jours après son arrivée à Yo Ko-hama elle écrivait une longue lettre à la Mère Supérieure, dans laquelle elle répondait à une crainte qui lui avait été manifestée au moment de son départ "Maintenant vous êtes trop éclairée sur la foi catholique pour que votre salut soit en sûreté, si vous refusez de demander à Dieu dans une humble prière, la lumière qui entraîne en même temps qu'elle éclaire! Pour être sincère, disait-elle, comme je le crois que le réclame votre affection, je dois vous dire qu'il me semble impossible de pouvoir jamais adhérer à cette croyance qu'il est nécessaire d'être catholique pour être sauvé. Je compte sur les mérites et le Sang de J. C. et je ne puis être plus tranquille, ni plus sure que je ne le suis sur mon salut me reposant en lui. Miss Mac Leane révélait une fois de plus les tendances de son caractère protestant. Faire le sacrifice de son indépendance lui semblait chose inadmissible et la preuve qu'elle était connue comme telle, c'est que les protestants eux-mêmes disaient en en parlant: Elle est bonne et fait beaucoup de bien mais c'est une femme qui ne veut reconnaître aucune autorité, ni se soumettre à personne; Elle fait ses œuvres seule, sans appui, ni conseil. Dans cette accusation MM. de la réforme n'oubliaient qu'une chose, c'est qu'elle était protestante et par conséquent libre de protester contre toute opinion qui n'était pas la sienne propre.

Les circonstances ne permirent pas à la Mère Supérieure de répondre à Miss Mac Leane. Ce fut donc sous la seule influence de l'esprit de lumière et d'amour, que

cette âme en quête de la vérité, dût soutenir les terribles épreuves que sa sœur et ses amies lui firent subir à l'occasion de quelques paroles dites en faveur des catholiques. Les livres les plus remplis de fausse doctrine et d'interprétations odieuses contre la foi catholique, lui furent remis entre les mains et des commentaires de vive-voix ne lui firent pas défaut. Elle lut tout, discuta tout, mais ce qui la surprenait elle-même et l'embarrassait c'est que, sous le poison évident et subtil de ces livres, se dégageait pour elle, la pureté et la Sainteté de cette eglise si méprisée et si calomniée par ses persécuteurs.

Enfin Miss. Jane repartit pour Shang-hai, après environ un mois de séjour au Japon. Sur le parcours la divine Providence lui ménagea la Compagnie de Mgr Petit-Jean. A peine eut-elle aperçu ce digne Prélat qu'elle reconnut en lui un ministre de la vraie foi. Elle se fit présenter à Mgr et pendant 8 jours que dura la traversée elle eut avec Sa Grandeur de nombreux entretiens sur le Catholicisme.

Le doute, envahit alors son âme et fut plus fort que la paix factice dont elle essayait d'entourer sa croyance protestante. Elle ne pouvait considérer, disait-elle après, ce digne évêque sans se répéter à elle-même : Voilà le véritable apôtre du Christ tel que je le comprends.

De retour à Shang-hai, sa pensée se reporta vers les Auxiliatrices du Purgatoire, de qui, lui semblait-il, elle devait recevoir un secours pour son âme en détresse. La première entrevue avec la Mère Supérieure, fut affectueuse, mais n'étant presque plus maîtresse de dissimuler un trouble, elle avoua que sa croyance était ébranlée. Cet aveu de la part de cette âme si forte, était le triomphe de la grâce, elle était Catholique! Une seconde visite suivit de près cette première, ses doutes alors ne lui laissaient plus de repos. La nécessité de s'en entretenir avec un prêtre lui fut représentée. J'ac-

cepterais, dit-elle si je pouvais trouver un Père Anglais, tout autre ne me comprendrait pas. La Mère Supérieure n'insista pas, lorsque le lendemain, par une coïncidence toute providentielle, un Père Jésuite dans la condition désirée par Miss Mac Leane arrivait de l'intérieur de la Chine pour passer quelques jours à Shang-hai. La Mère Supérieure en informa aussitôt Miss Mac Leane. Ce Père était précisément le fils de Mr. Pittar, dont peu de temps auparavant, elle avait eu occasion de lire la vie. Cette lecture avait été le premier coup porté à sa croyance. Elle accepta une entrevue avec lui. Après cette visite, Miss Mac Leane s'écria: "Je suis Catholique"! et je sens que pour me déclarer telle, il faut faire le sacrifice de mes amis, les plus chers, mais aujourd'hui la vérité a envahi mon âme, il me faut vivre pauvre et inconnue avec les Catholiques: Je suis Catholique!!

Un second entretien ayant eu lieu avec ce bon Père, l'issue ne fut que la confirmation de la première impression reçue. A partir de cet instant, toute lutte avait cessé. Miss Mac Leane disait qu'au moment où elle avait cédé à la grâce en disant: "Je suis Catholique, il lui semblait qu'elle avait reçu un baptême intérieur de Dieu qui l'admettait dans son unique église.

Toute sa joie dès lors en attendant l'époque du baptême, fut de dévoiler les luttes, que depuis quelques mois, elle dévorait en silence. Une des raisons disait-elle, qui m'a fait accepter d'étudier la religion catholique, c'est que la première personne que je rencontrai dans ma vie, ayant pour moi le caractère d'une âme spirituelle et vraiment dévouée à Dieu, fut la Supérieure des Auxiliatrices. C'était la première fois de ma vie que je me sentais comprise, ajoutait-elle, et que je pouvais parler de mon âme sans contrainte.

Cette religieuse ne me disait que peu de chose, ayant de la peine à s'entretenir en Anglais et n'ayant en aucune façon l'espérance qu'une influence directe put agir sur mon

caractère absolu. La vie que je voyais mener aux religieuses de cette petite Communauté, leur dévouement si complet et si apprécié parmi le monde protestant lui-même, me firent penser que cette merveille que je croyais impossible, d'une réunion de femmes vivant heureuses et travaillant ensemble ne pouvait venir que de l'unique vérité qu'elles disent posséder.

Miss Mac Leane commença dès lors à répandre çà et là parmi ses amies la nouvelle qu'elle se disposait à embrasser la foi de Rome. Elle le déclara ensuite séparément aux matelots qui se réunissaient chaque soir chez elle. Ils en furent tous très émus et ne pouvaient ajouter foi à ses paroles, lorsqu'un soir un matelot lui ayant demandé l'explication d'un verset de St. Jacques, Miss Mac Leane développa, pour donner la réponse exacte, le dogme du Purgatoire, dont ce verset contient une des preuves les plus convaincantes. Pour appuyer ses paroles, elle prit un passage de la vie de Mc. Pitlar en démontrant ce que pensait du Purgatoire, une protestante convertie. L'un des matelots voulut prendre ce livre; elle s'y opposa en disant qu'il était catholique. Les autres alors s'écrièrent qu'elle leur prêchait une fausse doctrine, mais leur attachement pour elle était si fort que ce fut en pleurant qu'ils s'en séparèrent. Le lendemain des lettres lui étaient adressées, quelques unes tristes, d'autres presque insultantes.

Le fait étant parvenu aux oreilles des Ministres, ils crurent prudent d'intervenir pour empêcher les matelots de revoir Miss Mac Leane, et ce fut ainsi que le sacrifice d'une œuvre, à laquelle, cette grande âme avait consacré tout son zèle, lui fut arrachée!

Miss Mac Leane se voyait donc libre de toute entrave humaine. Quelques amis d'abord se rapprochèrent d'elle, afin de la détourner du faux pas qu'elle allait faire. Un missionnaire éloigné de Shang-hai, fit même le voyage exprès pour l'arrêter dans son projet, mais il était trop tard. Miss Mac Leane attendait avec une impatience indicible le jour de son

baptême. Les quelques mois qui séparaient cette heureuse élue de son entrée dans le bercail du Christ, furent pour elle un temps de luttes violentes et ouvertes avec ses anciens corréligionaires. Ceux-ci n'omirent rien pour arrêter "le faux pas qu'allait faire cette brebis qui s'égarait". Un ministre des plus importants lui disait un jour : Vous avez été trop loin dans l'erreur, je ne puis plus vous en retirer ; ce qui ne l'empêcha pas de tenter tous les moyens pour détourner Miss Mac Leane de la route de la vérité, dans laquelle elle s'avançait à pas de géant. Je me sens at home, disait-elle, parmi les Catholiques, rien ne me paraît nouveau, il me semble tout reconnaître.

La femme d'un Ministre essayant de la retenir par le souvenir de ce qu'elle avait autrefois témoigné aimer, lui présenta sa bible en lui disant : Consentez-vous donc à abandonner ce précieux livre ? Non, répondit-elle, jusqu'ici je l'avais étudié ; maintenant je vais le pratiquer, car si les protestants possèdent la lettre de la bible, les Catholiques seuls en ont l'esprit.

Après ces nouveaux efforts sans succès, les protestants essayèrent le moyen de la prière, et des prières publiques furent demandées dans les temples et dans des "meetings" pour le retour de cette pauvre égarée. Mais n'ayant pas mieux réussi, il s'agissait de prémunir contre l'imitation, on prêcha donc le dimanche suivant en termes énergiques l'apostasie qui allait devenir le stigmate religieux, posé sur l'acte de conscience qu'allait accomplir cette âme généreuse. Ce n'était pas assez pour ce monde peu soucieux de ce qui touche à l'éternité ; il fallait un stigmate qui atteignît la raison. On répandit donc le bruit qu'elle était folle, et les hommes les plus graves par leur caractère et leur position, ne craignirent pas de faire circuler cette calomnie et même de la lui lancer au visage, en lui déroulant sous les yeux, le plus injurieux tableau du Catholicisme, flétrissant non seulement ses ministres et ses institutions par des accusations infâmes, mais

encore attaquant les principes mêmes qui font de l'église catholique Romaine l'épouse du Christ.

Le bruit s'était répandu dans le public que Miss Mac Leane devait être baptisée la veille de Noël, un certain nombre de protestants parmi lesquels 7 ou 8 Ministres voulurent se donner la satisfaction de voir avec quelle pompe les catholiques allaient faire valoir aux yeux des fidèles cette brillante conquête. Dans l'opinion de ces Messieurs la cérémonie ne pouvait se faire qu'au moment de la messe de minuit. Aussi l'Eglise St. Joseph fut-elle comble au point que toute circulation était devenue impossible, tant la foule remplissait jusqu'aux plus étroits passages. Cependant l'office se termina et Miss Mac Leane n'avait pas paru. Aucun préparatif par ailleurs ne semblait pronostiquer qu'une cérémonie nouvelle dût se produire. Il était temps pour les moins timides de cette foule curieuse et avide de critique d'aller aux informations. S'adressant donc à un Père qui traversait l'église, quelques uns lui demandèrent à quelle heure aurait lieu le baptême? Il y en a eu deux dans la journée, répondit le Père, je ne sais si c'est à ceux-là que vous voulez faire allusion. L'une des baptisées était protestante, l'autre païenne.

En effet le 24 Décembre à 1 heure de l'après-midi, ayant pour parrain le père de l'une de nos élèves, converti depuis quelques années et pour marraine une dame catholique, Américaine, Miss Mac Leane franchissait en compagnie de deux des M. M. le seuil de cette église, d'autant plus chère désormais qu'elle avait été à même de la voir plus méprisée par ceux qui ne la connaissent pas. A genoux, humblement prosternée, à la place où s'arrêtent les païens, cette âme privilégiée, fit selon les rites de la Ste. Eglise Romaine, sa solennelle abjuration. Il y avait dans tout son être un calme, indicateur de la lumière supérieure qui illuminait son âme, et sur son visage un rayonnement de joie qui montrait qu'un voile de ténèbres venait de tomber, laissant voir

dans tout son jour la vérité.

Pour se rendre à l'église, elle avait quitté notre maison, dans laquelle depuis trois jours elle se préparait dans le silence de la retraite à recevoir l'eau régénératrice. Après la cérémonie elle revint dans la solitude attendre l'heure mille fois bénie qui, le lendemain, allait la mettre en possession du Dieu vivant dont la seule espérance avait il y a quelques mois tellement remué son cœur. Arrivée enfin à cette heure tant désirée, elle n'avait d'autres mots pour exprimer les sentiments intérieurs dont elle surabondait que : Je suis catholique ! mon bonheur est inexprimable ! Et dans les heures qui succédèrent à cette heure du Ciel, elle ne pouvait que répéter : Je ne sais rien dire ! mon bonheur ne peut se rendre dans une langue humaine ! Pauvres protestants, ajoutait-elle, Oh ! s'ils savaient ! Mais j'ai prié pour eux et je me suis offerte comme une victime pour tous ceux avec lesquels j'étais autrefois en rapport, afin que la lumière qui vient de briller pour moi, les retire aussi de l'abîme de ténèbres dans lesquels les plongent leur propre estime et leur ignorance.

Près de Miss Mac Leane s'agenouillait à la même table, la mère d'une de nos élèves, qui n'ayant jamais reçue d'autre sacrement que le baptême à l'age de 8 ans venait aussi recevoir pour la 1ère fois le Dieu qui console et qui fortifie. Deux jours après, ces deux régénérées se retrouvaient dans notre petite chapelle pour y recevoir le sacrement de confirmation. Le R. P. Supérieur de la Mission et Vicaire Général de Mgr Languillat venait à défaut de sa Grandeur retenue par la maladie verser sur leur front l'huile sainte et appeler sur elles les dons de l'Esprit qui donne le courage de confesser sa foi, même au péril de sa vie.

Servir la vraie cause après toutes ces grâces reçues, était l'unique ambition de Miss Mac Leane, aussi après avoir chaque jour parlé à des personnes réunies en grand nombre autour d'elle, la voyons nous maintenant s'estimer

heureuse de venir avec nous, apprendre à de pauvres enfants à balbutier le nom de Dieu, et leur enseigner qu'ils sont créés pour le connaître, l'aimer et le servir.

Amérique. — Brésil. Colonies Allemandes de la Province Ste Catherine. — Lettre du P. Cybeo aux Scholastiques de Laval. — Sa Captivité. —

Le 6 du mois d'avril dernier, pendant que je me trouvais dans le centre des montagnes de cette province, visitant ces pauvres Brésiliens, dispersés au milieu de ces immenses forêts, je fus arrêté par ordre du Chef de police, pour avoir soulevé le peuple contre les autorités. J'étais très fatigué et même malade depuis quelques mois. On me donna quelques jours de repos, et tout impuissant que je me trouvais à marcher je fus contraint de suivre le délégué du district jusqu'à sa demeure; où l'on me laissa tranquille pendant deux mois, je dressai mon autel dans la maison du délégué et là on célébra le mois de Marie, la fête du Sacré Cœur, et je pus confesser, marier et baptiser, en un mot exercer tous nos ministères. De nouveaux ordres arrivés m'obligèrent à continuer mon voyage, et enfin, toujours escorté par des gens de la police comme un criminel, j'arrivai le 6 7bre à la ville de Desterro, Capitale de la Province Ste Catherine. Ordre avait été donné par le Ministre d'état, le fameux Alfredo, de m'enfermer aussitôt arrivé, dans un navire de guerre, de m'envoyer à Rio de Janeiro et de là en Europe. Le pauvre Alfredo étant tombé et avec lui tout le ministère, on me permit, en attendant une dernière décision, de rester dans notre petite résidence de Desterro. Sur ces entrefaites les Evêques de Pernambuco et Para avec leurs prêtres, furent par décret de l'Empereur amnistiés et mis en liberté, et partout dans l'Empire on chanta le Te Deum et l'on fit des fêtes splendides, au grand dépit et désespoir de la franc-maçonnerie. Sans doute

elle ne s'attendait guère à ce coup foudroyant ; ces pauvres maçons de faire toute sorte de grimaces, de pousser des cris et de menacer jusqu'au trône.

On vint aussitôt m'apporter des félicitations, j'en reçus même par télégraphe. Malheureusement l'Empereur parlait dans son amnistie seulement des prêtres de Pernanbuco et et ne disait mot de Ste. Catherine où était retirée ma chétive personne, de sorte que, on ne voulut point me déclarer en liberté, et je restai sous la surveillance de la police. Comme ma maladie exigeait que je partisse pour les Colonies Allemandes, on écrivit a Mr. l'Evêque de Rio de Janeiro, le priant de vouloir bien parler pour moi au nouveau ministre. Mgr. m'envoya un télégramme en disant que le ministre allait bientôt écrire au Président de la Province afin que la liberté me fut donnée d'aller où je voudrais. Comme la réponse tardait, et que je ne pouvais plus attendre ; Mr. le Président voulut bien m'autoriser à venir aux colonies où je me trouve depuis plus d'un mois.

Voilà donc 7 mois de prison dont l'histoire est pleine de péripéties. Je vais l'envoyer au R. P. Provincial de Turin. J'ai souffert un peu pendant ces mois, mais aussi j'ai constaté une protection particulière du bon Dieu, et j'ai eu beaucoup de consolations. Les autorités bien des fois cherchèrent à m'entraver dans le ministère : on disait qu'étant prisonnier, je n'avait plus ni ordre ni juridiction ; je tins ferme, et durant ces mois de prisons je pus marquer 530 confessions.- 495 Communions.- 106 baptêmes d'enfants.- 7 mariages de concubinaires. Que le bon Dieu soit donc béni !

Un vieux médecin de la Colonie qui a beaucoup voyagé en Europe, vient de me dire que ma maladie ayant été négligée, et étant demeurée chronique, il n'y aurait que les eaux des Pyrénées près de Pau et Tarbes qui pourraient me guérir ; mais alors on trouverait là mieux que des eaux minérales : l'eau de N. D. de Lourdes !... Cependant comme

les voyages me fatiguent beaucoup, je ne puis pas penser sur le champ à l'Europe. Le R. P. Supérieur à qui je viens de tout exposer, me dira ce que je dois faire.

Je me trouve dans une belle colonie, grande, charmante, très fertile. Outre les Allemands, il y a des familles Anglaises, Polonaises, Françaises, et maintenant il vient d'arriver 500 Tyroliens de Trente. On bâtit aux frais du gouvernement une belle Eglise gothique sous le vocable de N. D. des Douleurs et de St. Louis de Gonzague. M. le Curé a fait bâtir aussi une jolie chapelle qui a été bénie dimanche dernier sous l'invocation de N. D. de Lourdes et ça été une grande fête pour ces bons Colons. Le Curé est très aimable, plein de zèle, de charité, de bonté; il est allemand (Alberto Pattone d'Hanovre); pénitent et très ami de notre célèbre P. Roh, qui le défendit énergiquement lorsqu'il fut attaqué par la presse protestante d'Hanovre, Il va donc sans dire que c'est un véritable Jésuite.

Nous venons de célébrer la neuvaine de N. D. de la Conception avec prières en Italien, Allemand et Brésilien. Les Tyroliens ont chanté admirablement. les Allemands aussi chantent très bien, et faut-il le dire? Ils sont dans leurs prières un peu plus recueillis que les Italiens: les Italiens de leur côté viennent visiter le très-Saint Sacrement plus fréquemment surtout le dimanche.

J. M. Cybeo S.J.

P. S. 12 Décembre. M. le Président de la Province vient de déclarer que je suis désormais libre, je puis prêcher des Missions et aller où je veux. "laqueus contritus est et nos liberati sumus". Tout vient du bon Dieu et que son nom soit béni à jamais!

Australie. – Lettre du F. O'Brien aux Scholastiques de Laval. – Collège St. Louis de Gonzague. Sevenhill. – Très Chers Frères en J. C. —— Ayant appris que nous vous serions

agréables si nous vous donnions quelques détails sur notre mission d'Australie, nous nous empressons de le faire. La Compagnie possède 2 Collèges en Australie: le Collège St. Patrice à Melbourne Capitale de Victoria; et le Collège St. Louis à Sevenhill dans l'Australie Méridionale. Ce dernier est distant d'environ 80,000 pas de la ville d'Adélaïde du côté du nord. Assurément nous n'osons en aucune façon le comparer à vos vastes maisons d'Europe, car les descriptions que vous nous en faites nous jettent dans l'admiration et l'étonnement, nous qui ne connaissons rien au delà des frontières de l'Australie; cependant nous espérons qu'un jour viendra où notre chère maison pourra elle aussi porter haut la tête et se réjouir, mère féconde de ses nombreux enfants.

Depuis 1850 un grand nombre d'œuvres ont été non seulement entreprises, mais conduites à bonne fin. Entrons si vous le voulez bien dans quelques détails. — Je vous dois un mot sur l'église, le plus bel édifice que le voyageur puisse rencontrer dans tout le pays au delà de l'Adélaïde. La pose de la première pierre eut lieu en 64 le jour de la fête de l'Assomption de la T. Ste. Vierge. Le travail de construction fut long et pénible. Mais enfin nous avons aujourd'hui le bonheur de voir complètement achevé ce bel édifice élevé à la gloire de Dieu; nous pouvons dans son enceinte faire les cérémonies sacrées avec une solennité qu'on ne vit jamais dans le passé. Toutes les pierres qui ont été employées à la construction sont tirées d'une carrière voisine du Collège. Des pierres de taille forment les angles et les côtés de toutes les portes et de toutes les fenêtres. Elle sont d'un si bel effet que l'Australie elle-même si renommée par la richesse de ses pierres toutes brillantes de l'éclat des veines d'or qui y sont incrustées, ne pourrait en fournir de plus remarquables. Elles sont noires et sous l'action du temps et du grand air bien loin de s'amollir, elles ne deviennent que plus résistantes. Toute la fenêtre qui occupe la partie antérieure de la tour a été faite avec cette sorte de pierre;

elle a coûté 300 livres. Tous ceux qui viennent visiter notre Eglise ne tarissent point en éloges, et ils ne peuvent assez admirer que sur une terre si lointaine, dans un lieu si retiré on ait pu élever un édifice aussi remarquable. Nous avons ici un F. Coadj. nommé Waldman, très-habile tailleur de pierre, qui pendant 2 ou 3 ans s'est constamment livré avec deux autres ouvriers à ce difficile métier. L'église a environ 120 pieds en longueur, 40 en largeur, et 70 en hauteur. Elle est assez vaste pour contenir tous ceux qui nous viennent aujourd'hui, et même, je le pense, tous ceux qui pourront nous venir encore dans la suite.

La Chrétienté de Sevenhill est en effet fort peu nombreuse et entièrement composée des plus pauvres du pays. Aux jours solennels nous voyons affluer ici un grand concours de peuple, spécialement le jour de la Fête-Dieu, où les fidèles se pressent en foule pour accompagner le T. S. Sacrement que l'on porte en procession. On compte dans notre maison 6 Pères, 6 Schol. 7 frères 2 novices dont 1 schol. Le nombre de nos élèves, chaque année s'élève au chiffre de 30 à 40. — Trois d'entre eux ont déjà commencé l'étude de la théologie.

Il y a encore non loin de chez nous plusieurs autres Eglises; par exemple, l'Eglise St Michel à une distance de 4,000 pas. C'est le R. P. Recteur qui en a la charge; à 6,000 pas se trouve l'Eglise de l'Immaculée Conception de Mintaro. C'est le R. P. Neubauer qui chaque dimanche va y célébrer la Ste Messe. A Manoura distant d'environ 16,000 pas nous avons une résidence composée du P. Polk et du F. Everard. A peu près à 6 milles de Manoura on rencontre l'église St Etienne, et à une distance égale vers le sud, l'église de St Patrice et celle de St Joseph; l'une à Undalyac confiée au P. Rogalski, l'autre à Wakefied visitée par le P. Kreissel. Tous les 15 jours le P. Rogalski qui est polonais prêche dans notre Eglise, en sa langue maternelle. Car nous avons aussi parmi nous des Polonais. C'est même par leurs soins qu'a été bâti à Hill

River une maison assez vaste dans laquelle sont établies 2 Sœurs dites de St. Joseph, qui s'occupent à instruire les petits enfants. Cette maison est consacrée à St. Stanislas. Le P. Rogalski va de temps en temps y célébrer la Ste. Messe. Une maison semblable se trouve encore à Farrell Flat, à 12 milles, Est, du Collège. Celle-ci est dédiée aux SS. Anges. C'est de ce côté que le 1er dimanche de chaque mois le P. Reschauer dirige ses excursions. Enfin à Kooringa ou Burra lieu autrefois célèbre par ses mines de cuivre, s'élève encore une Eglise en l'honneur de St. Joseph. C'est le P. Kreissl qui la dessert. Le Père Pallhuber vieux soldat dont les forces se renouvellent comme celles de l'aigle, habite Georgetown. Pendant 2 ou 3 ans, il demeura avec nous, allant seulement 2 fois par semaine à Georgetown, pour y célébrer les Saints mystères. Mais forcé par les circonstances et sur la demande des habitants eux-mêmes, il a dû y fixer définitivement son séjour et quitter Sevenhill. Car faire 50 milles par semaine semblait une course trop forte sinon au bon Père, du moins à tous les autres qui étaient touchés pour lui de compassion. Je pourrais vous citer encore plusieurs autres postes que nos Pères sont obligés de visiter; en sorte que, vous le voyez, le nombre des Eglises est supérieur au nombre des Prêtres. S'il en est ainsi, me demanderez-vous, comment faire face à tant de charges? Si même un grand nombre d'ouvriers n'y pourrait suffire, comment y suffira un si petit nombre? Vous avez déjà prévenu ma réponse. Nous faisons ce que nous pouvons. Très-souvent les Prêtres sont obligés de biner le Dimanche, et encore ne peuvent-ils le faire partout, tant parfois est grande la distance qui sépare les différentes stations! Dans plusieurs contrées, on ne célèbre la Ste. Messe que deux fois par mois et souvent même une seule fois. Et combien de Catholiques, surtout dans les pays du Nord, qui sont plus d'un an sans voir le Prêtre.

J'ajoute un mot sur les Confréries établies à Sevenhill

La Confrérie du Sacré Cœur de Jésus, prend chaque jour de plus grands développements, et les fruits de la dévotion à ce Divin Cœur se manifestent partout. Le 1er Dimanche de chaque mois, que rien ne distinguait des autres dimanches jusqu'à l'époque où cette dévotion fut introduite, se fait maintenant remarquer par un concours plus nombreux de fidèles qui s'approchent de la Ste Table. Beaucoup qui restaient autrefois des mois entiers sans prendre part au divin Banquet, communient maintenant au moins tous les mois. N'est-ce pas là un grand sujet de consolation, surtout quand on les voit disposés à persévérer dans ces heureuses dispositions! Après la Messe du premier dimanche du mois, on donne la Bénédiction du T. S. S.; on récite les prières de la Confrérie, et on chante un cantique au Sacré Cœur. — Le premier Vendredi du mois le S. Sacrement est exposé; et ce jour là, lorsque nous quittons l'église, après que sur nos têtes est descendue la bénédiction de N. S. J. C. cette hymne du Sacré-Cœur, résonne encore harmonieusement à nos oreilles: Cœur victime d'amour. — quand brillera ce jour. — où l'Australie entière. — à la douce lumière. — verra tous ses enfants — Te bénir en leurs chants.

La Confrérie du St Rosaire est ici en pleine prospérité, presque tous y ont donné leurs noms. — La Confrérie du Mt Carmel est aussi assez florissante. ~~(La Confrérie)~~ L'association de la Ste Enfance, même en Australie trouve des adhérents. — Hélas! Combien la pauvre Australie a besoin de la miséricorde et des grâces du Divin Enfant. Que d'enfants indigènes entrent dans leur éternité avant d'avoir reçu le sacrement de la régénération! Oh! si tous les cœurs d'enfants, innocents et purs, dont les prières et les soupirs montent si agréables vers l'Enfant de la Vierge Marie, comprenaient le triste sort de nos pauvres infidèles, comme ils redoubleraient leurs vœux et leurs supplications auprès de ce Dieu , pour hâter les jours de salut et de miséricorde. — Voilà pour Sevenhill, Melbourne à son tour

réclame une page. On appelle cette partie de l'Australie, l'Australie heureuse.

A Melbourne, nos Pères travaillent avec le même zèle à la gloire de Dieu et au salut du prochain. Le R. A. Krannewitter, qui a fondé notre maison St. Louis de Gonzague vit avec eux et prend soin des Allemands qui sont en grand nombre. Le P. Kelly, autrefois Théologien à Laval, s'est fait une grande réputation d'éloquence. J'ai suivi aussi les Pères Dalton, O'Malley, et le P. Cahill supérieur de la mission de Melbourne; ce sont tous d'excellents prédicateurs. Outre le ministère ordinaire de la chaire et du confessional, nos Pères travaillent aussi avec le plus grand succès à l'éducation de la jeunesse. Plusieurs de leurs élèves ont subi avec honneur leurs examens à l'Université de Melbourne; mais jusqu'à présent le Collège St. Patrice n'a encore donné qu'un novice à la Compagnie, celui de St. Louis de Gonzague a été plus heureux: il a fourni 8 scolastiques et 4 Frères Coadjuteurs. On a jeté les fondements d'un nouveau Collège; car le Collège St. Patrice ne suffisait pas pour ceux qui se présentaient. Nos Pères ont acheté 70 arpents de terrain d'un catholique nommé Mornane, qui leur a donné 20 ans pour le payer. L'emplacement a nom Kew; il est peu distant de la mer; on peut même apercevoir la baie d'hobson. (hobson's bay). Deux magnifiques églises élevées à Melbourne sont dédiées l'une à St. Ignace, l'autre à l'Immaculée Conception. Un scholastique Professeur au Collège St. Patrice nous envoie ces quelques détails sur la fête de St. Louis de Gonzague. Elle a été précédée comme d'ordinaire des Examens qui sont mis sous le patronage du Saint, et développent dans nos enfants sa dévotion d'une façon singulière. Les vacances la suivent. Une Neuvaine de prédication et de prière prépare les élèves. La veille, pour joindre à l'agréable, l'utile, un Père, le Père Watson a fait devant tous les élèves réunis plusieurs lectures soit historiques, soit littéraires, qui ont été fort applau-

dies ; c'est comme un couronnement de l'année scolaire. Le jour de la fête, messe solennelle ; tous nos élèves ayant fait leur 1ère Communion se sont approchés de la Ste Table. Nous avions attendu ce jour pour leur faire gagner l'indulgence du Jubilé. La cérémonie a été fort belle et fort touchante. Le P. Watson a fait pleurer tous ses auditeurs. A l'issue de la messe 7 nouveaux membres furent admis dans la Congrégation de la Ste Vierge, puis se fit une cérémonie inusitée jusque là ; 40 élèves se consacrèrent au Sacré Cœur. Le P. Watson avait composé une formule qu'ils répétèrent tous mot pour mot après lui. Ainsi s'est établie dans le Collège la Congrégation du Sacré-Cœur.

Après la nourriture spirituelle distribuée aux âmes, vint le repas destiné à refaire les forces du corps. Dans la cour intérieure du Collège, on avait disposé un double rang de tables. Elles étaient brillamment ornées et ce qui sans doute plut encore davantage aux enfants largement servies. Une statue de la Ste Vierge portant entre ses bras le Divin-Enfant surmontait la table, et un tableau de St Louis de Gonzague suspendu au mur et orné de guirlandes de feuillages semblait sourire à nos enfants. Qui pourra dire avec quelle joie notre Angélique frère regardait du haut du Ciel tant de jeunes gens réunis pour le fêter et honorer en même temps le Sacré Cœur de Jésus et sa Sainte Mère! Avant de quitter la table, des hymnes chantées à la Vierge Immaculée, avec accompagnement d'instruments de musique firent retentir le Collège de leurs joyeux accords.

O'Brien. S.J.

Mission du Paraguay. — Lettre du P. Roncelis au R. P. Provincial d'Aragon. — Attaque et incendie du Collège de Salvador à Buenos Aires. — Mars 1875. —

74.

Mon R. P. Provincial. P. C.

L'anxiété toute Paternelle dans laquelle se trouve votre révérence, et le désir bien légitime qu'elle a de connaître ce qui s'est passé le 28 février dernier, à notre Collège de Salvador m'engagent à lui écrire cette lettre. Je ne raconterai rien dont je n'ai constaté la vérité.

Pour vous donner d'abord la cause qui a déterminé le barbare attentat de l'attaque et de l'incendie du Collège, je dois vous dire, que l'Archevêque désireux de nous laisser notre Eglise de St. Ignace où nous exercions les fonctions curiales, avait adressé dernièrement une note au gouvernement national pour l'avertir qu'il avait le dessein d'unir comme autrefois la Paroisse de St. Ignace à celle de la cathédrale. Le Gouvernement avait répondu qu'il n'y voyait pas d'inconvénient. Mais quelques prêtres jaloux se montrèrent mécontents de la résolution de leur Evêque; plusieurs laïcs se joignirent à eux, quelques dévotes s'en mêlèrent; il se forma ainsi une sorte de coterie dans le dessein de résister à Monseigneur. Le Juge de Paix de la Paroisse dressa une protestation destinée a être envoyée au Gouverneur contre l'introduction officielle des Jésuites, et se chargea de trouver des signatures.

De son côté le Général D. Benito Nazar de concert avec de bons catholiques fit une contre pétition qui fut couverte de signatures dans laquelle il demandait que le changement projeté par le Prélat eut lieu, que puisque Mgr voulait le faire, c'est qu'il était utile; Malheureusement le Gouverneur de la Province, un certain d'alvaro Barros n'était point fait pour nous protéger, l'Almanach maçonnique de cette année le qualifie de Grand Orient pour la république Argentine. Nous ne pouvions pas compter sur lui - On le vit bien. Cependant les journaux, tous mauvais à l'exception d'un qui ne paraît que tous les 8 jours, poussèrent le cri d'alarme. La revue Maçonnique

Américaine fit contre nous un article violent dont voici quelques traits : La Franc-maçonnerie ne peut ni ne doit tolérer le Jésuitisme surtout quand elle est menacée de ses doctrines infernales : Le Jésuitisme n'est pas une religion; c'est un phénomène théologique, politique et social qui comme tous les produits informes et dangereux doivent être repoussés avec horreur ... C'est un reptile si venimeux et si insupportable que l'inquisition elle-même en eut peur ... Il souffle le feu de la discorde partout ... Nous croyons devoir pousser le cri d'alarme - Prenons garde aux Jésuites qui se mêlent à nos familles. — Prenons garde aux Jésuites qui dirigent nos écoles. - Prenons garde à ceux qui veulent nous confesser .... Ce cri était poussé le 15 Janvier. Il était répété avec plus ou moins de force par tous les journaux du littoral et le 13 le National écrivait dans ses colonnes : " Il n'y a pas d'extrémité, si violente qu'elle soit, à laquelle le peuple n'ait le droit de se porter contre les Jésuites " si un mouvement révolutionaire se produisait.

Sur ces entrefaites, Monseigneur publia une lettre pastorale par laquelle il espérait éteindre le feu. - Elle ne fit que l'attiser à cause de l'éloge, modéré pourtant, qu'il y fit de la Compagnie : Les esprits étaient malveillants; elle fut mal interprétée ; des clubs se formèrent, l'un prit le nom de Clément XIV . Un autre tout composé de jeunes gens de l'Université protestaient contre les prétentions de Monseigneur. (C'est ainsi qu'ils parlaient) Ils avaient préparé pour le 15 février une manifestation populaire sur la place Victoria ; Mais la Province étant encore en état de siège, à cause de la révolution des Mitristas, ils se ravisèrent et la remirent au 28, jour où la loi militaire expirait. On redoutait cette manifestation, mais on était loin de s'attendre aux crimes qui l'ont suivie.

Le 28 février arriva ; Par une coïncidence significative, les membres du Pouvoir exécutif étaient absents, ils

étaient allés visiter les travaux qui se préparaient au Canal St. Ferdinand. La manifestation eut donc lieu et put se faire comme l'entendaient les émeutiers. Cependant les Pères du Collège s'étant réunis, se concertèrent pour savoir ce qu'il y avait à faire; pas un, pas même le R. Cabeza, le doyen d'âge ne s'imagina qu'on en viendrait aux extrémités que je vais dire. Seulement par précaution, on avertit le portier de tenir la porte fermée, et s'il survenait quelque trouble, de ne laisser sortir personne ce jour là.

Pendant ce temps là les ennemis de l'Archevêque s'étaient réunis au théâtre des Variétés. On y comptait des hommes tels que l'Ex-Curé de la Recoleta, qui se donne aujourd'hui le titre d'Évêque de Buenos Aires, et même de toute la république Argentine. Mr. Castro Boëdo qui il y a quelques mois donnait dans le temple protestant des Conférences publiques contre le Jésuitisme. Un certain Romero Giron Chanoine apostat espagnol et d'autres de la même sorte. La réunion s'ouvrit par des discours propres à exciter les passion de la foule contre nous: Castro Boëdo finit ainsi le sien: " Vous allez rencontrer chaque jésuite un Crucifix dans une main et un poignard dans l'autre, et un serpent dans le cœur. — La multitude se pressait enthousiaste autour des Orateurs. Elle criait " à bas les Jesuites; Vive la séparation de l'eglise et de l'état " etc. Quand les meneurs virent ses passions suffisamment surexcitées, ils l'entraînèrent sur la place de la Victoire: Il y avait dans cette foule des gens de tous pays: toutes les nations avaient leur bannière, devenue un étendart de révolte. Là les scènes du théâtre des Variétés se renouvelèrent mais plus vives; la foule y était plus considérable, elle pouvait bien s'élever de 8 à 10,000. Plus tard les présidents des Clubs effrayés des actes criminels qui suivirent, protestèrent que leur intention avait été de s'en tenir à la manifestation de la place de la Victoire; qu'ils déploraient et condamnaient

les extrémités auxquelles la foule s'était portée. Personne ne s'est laissé prendre à ce langage menteur, et n'a songé à les laver de l'accusation portée contre eux. Excitée par leurs paroles, la foule passa immédiatement aux faits. Sans tarder elle se porta au Palais de l'Archevêque qui se trouve près de la place. Heureusement Sa Grandeur était absente; Elle se trouvait alors à St. Joseph de Flores à 2 lieues de Buenos Aires, où elle donnait une mission avec les Pères Delval et Dalman. Quelques-uns plus audacieux que les autres entrèrent dans le Palais, en poussant des cris. Sans la police qui intervint toute la multitude eut pénétré avec eux; retenue dehors elle ne resta pas oisive et tandis que les forcenés qui étaient entrés mettaient en pièces tout ce qu'ils rencontraient, elle brisait les vitres et les fenêtres: Tel fut le 1er. exploit.

Du palais Archiépiscopal quelques-uns des émeutiers se rendirent à l'Eglise de St. Ignace: ils y pénétrèrent par la porte du cloître et mirent en pièces lustres, bancs, et tout ce qui tombait sous leurs mains. Pendant ce temps là d'autres passaient devant le couvent St. François et lançaient des pierres contre les portes et les fenêtres. En ce moment le cri "au Collège de Salvador", fut poussé; la foule qui l'entendit le répéta et se dirigea vers le Collège. Quelques amis des Pères se hâtèrent de les prévenir qu'ils étaient menacés et que l'émeute allait s'abattre sur leur maison. Ils les trouvèrent dans une vive inquiétude. Depuis quelques heures plusieurs groupes d'hommes d'assez mauvaise mine s'étaient formés auprès du collège. Une bannière qui avait été déployée par l'un d'eux portait cette inscription "Mort aux Jésuites" Le Père d'un de nos enfants, le Seigneur Soto s'en était aperçu et comprenant le danger était venu au Collège et de concert avec le R. P. Recteur il avait rédigé une note pour le gouvernement, dans le but de lui faire connaître le péril et de lui demander du secours; la note ayant été portée il fut répondu verbalement par un employé: que le Gouver-

rement prendrait des mesures. Après coup, quand il fut demandé pourquoi les mesures n'avaient pas été prises, on ne trouva rien de mieux à répondre que ceci "le chef n'était pas là" Cependant les Pères comptant sur les autorités et ne pouvant pas s'imaginer qu'on laisserait la foule les envahir, aussitôt la récréation de midi achevée, ils se retirèrent chacun dans sa chambre. De là ils pouvaient voir la foule qui avançait et entendre les cris qui se rapprochaient de plus en plus. Partagés entre la crainte et l'espérance, ils ne savaient que résoudre: La troupe allait-elle venir dissiper cette foule, ou bien la foule allait-elle pénétrer sans coup férir dans la maison?

Vers 2h. 1/2 toute espérance s'évanouit; les émeutiers étaient sous leurs fenêtres vociférant des cris de mort et faisant pleuvoir une grêle de pierres sur les portes et les fenêtres. La Grande porte d'entrée que le frère avait fermée fut enfoncée à coups de hache; Celles de la Chapelle et du Jardin eurent le même sort. La foule se rua par ces trois ouvertures. Les uns portaient des bâtons, d'autres des lances, quelques-uns des bannières - tous étaient comme des furieux. Ils ne prenaient pas les objets; ils les brisaient. Dans la Chapelle il se passa une scène horrible et digne de l'enfer. Ils profanèrent toutes les images, celle du Sacré Cœur fut percée d'un coup de couteau. Faisant ensuite un tas, des bancs, des chaises des tableaux, des crucifix et autres objets ils y mirent le feu; le croira-t-on? ces sacrilèges forcèrent la porte du tabernacle et jetèrent dans ce brasier les hosties consacrées. trois seulement, deux petites et une grande furent arrachées aux flammes et portées par une brave femme dans la chapelle des petites irlandaises. L'intérieur du Collège était témoin d'un spectacle bien triste quoique moins impie; les chambres, les classes, le parloir, tout était envahi: le cabinet de physique avait été ouvert et les instruments livrés aux flammes.

Pendant ce temps qu'étaient devenus nos Pères ! Trompés par le Gouvernement qui leur avait promis du secours ; quand ils se virent envahis, chacun se sauva comme il put, mais sans trop savoir quel parti prendre. Les plus avisés furent ceux qui escaladèrent le mur du Jardin et sautèrent de l'autre côté. Ainsi fit le P. Walter : il s'était un peu déguisé, aussi la foule qui le vit sauter ne lui dit rien. Toutefois il tomba assez mal - Son chapeau s'envola d'un côté, et lui roula de l'autre. Il se relève comme il peut et fendant la foule arriva bientôt à la maison d'un Anglais qui avait un neveu au Collège, et qui l'accueillit. Les F.F. Soler, Cordonin, Rodi et le P. ordan avaient pris le même parti. Un Anglais protestant qui les vit leur fit signe d'entrer chez lui. Ils se hâtèrent de répondre à son invitation. Quelques exaltés vinrent les réclamer ; mais l'Anglais refusa énergiquement de livrer ses hôtes ; seulement comme il avait à craindre quelque violence, il les cacha dans une trappe sur l'ouverture de laquelle il étendit un tapis. " Blottis là dit le F. Cordonin, nous attendions la mort à tout instant, chaque coup, chaque cri que nous entendions semblait lancé contre nous. Nous tremblions de tous nos membres comme la feuille de l'arbre : au bout d'un quart-d'heure qui fut pour nous un quart-d'heure d'agonie, la porte de ce réduit s'ouvrit et nous fûmes rendus à la lumière sinon à la liberté. La foule s'écoula. Deux heures après, nous passions dans la maison de Mr. Klappenbak qui avait un fils au Collège et de plus nous aime beaucoup. Là nous nous trouvâmes en sûreté."

Quant aux autres Pères qui n'avaient pas pu ou voulu franchir les murs, ils couraient de tous côtés dans le Jardin sans savoir où aller. Cependant le R. P. Recteur, le P. Albi et le P. Martorell avaient abordé ceux qui semblaient être les Chefs ; " Que voulez-vous dirent-ils ?" que vous vous en alliez, répondirent les envahisseurs, car le

Collège nous appartient. Le moment ne paraissant pas propice au R. P. Recteur pour faire valoir ses droits : " Nous demandons, dit-il que vous nommiez une commission, afin que les choses se passent dans l'ordre." "Les voilà rendus" s'écria un des émeutiers. Le R. P. Recteur sans répliquer demanda qu'on ne fît aucun mal aux Pères qui étaient dans la maison. Plusieurs le promirent, entr'autres deux militaires dont l'un, comme il le dit ensuite était venu pour empêcher qu'on ne se portât à des excès contre les Jésuites. Les Pères furent alors dirigés du côté de la cuisine; à mesure qu'ils passaient devant la foule, ils étaient couverts de malédictions. Pendant ce temps un troisième groupe de Pères restés dans le jardin, voyant que la porte du parc avait été forcée et que la foule y était moins nombreuse, essayèrent de s'échapper par là, les uns après les autres. Mais à peine furent-ils au bout de la rue, qu'ayant été reconnus ils furent entourés et arrêtés. C'étaient les Pères Sawels (Allemand), et les Frères Infante, Murgadas, Bella, Francoli, Rota et Arrieta. Ils ne durent leur salut qu'à l'indécision de la foule; après qu'elle les eut insultés et maltraités à son aise, il s'éleva une dispute parmi elle pour savoir ce qu'il fallait faire de ses captifs. Comme les uns voulaient une chose et les autres une autre; quelques personnes bienveillantes venues pour nous rendre service se mirent à crier "laissons-les pour le moment dans une de ces maisons : plus tard nous y reviendrons"; leur proposition fut acceptée, et les Pères furent laissés et peu de temps après emmenés chez M. Klappenbak. Les Pères Torrento, Serrat et les Frères Bodé et Tugues qui avaient eu la bonne fortune de n'être pas reconnus vinrent bientôt les y rejoindre.

Voici ce qui advint au R. P. Recteur, aux Pères Albi et Martorell que nous avons laissés aux prises avec les émeutiers du côté de la cuisine. Ils marchaient au milieu des cris et du tumulte, menacés de tous côtés par des bâtons

et des couteaux. – Un crime qui se commit dans ce moment faillit être le signal de leur mort. Un homme tomba mort au second étage : Aussitôt ces cris s'élevèrent : "Les Jésuites viennent de tuer l'un des nôtres. Les Jésuites sont des assassins. A mort, à mort les assassins" Le R. Père Recteur entendant ces cris protesta déclarant qu'il n'y avait d'autres armes dans la maison que celles que les envahisseurs y avaient apportées, que lors même qu'il y en aurait, personne des siens ne pouvait ou ne savait les manier, et qu'enfin il osait affirmer que le coup était parti d'une autre main que de celle d'un Jésuite. De nouveaux cris de mort accueillirent ces Paroles du R. P. Recteur. Le P. Albi prit alors une résolution héroïque, qui délivra le R. P. Recteur, mais faillit le perdre lui-même il se détacha du groupe et proposa d'aller vérifier le fait; Il monta donc au second étage suivi de la foule. Il trouva en effet étendu sur le pavé un homme mort; il était assez jeune et bien vêtu; il avait été frappé d'un coup de couteau au côté. Le crime était certain "C'est vous qui l'avez tué, cria la foule". Le Père croyant sa dernière heure venue fit son acte de contrition. – Le fait est que les coups pleuvaient de toutes parts sur lui. Les uns le tiraient d'un côté les autres de l'autre : Ce fut ainsi qu'il descendit l'escalier plutôt précipité que marchant. Quand il arriva au bas, il était tout meurtri et en sang. Il avait été frappé sur les bras, à la poitrine et sur la tête. On parla alors de le jeter dans le feu. Il y fut poussé, pas assez fort pourtant pour qu'il ne put se retenir en s'inclinant de côté. Il tomba, mais non dans le feu. Ses meurtriers le laissèrent là; il se releva et passant dans la rue il entra dans une boutique ouverte où par compassion on le cacha. Il y trouva le F. Morena qui s'était sauvé lui aussi d'une manière toute providentielle. Au moment de l'invasion, il avait quitté sa soutane et s'était blotti sous un lit dans un dortoir. Les émeutiers y étant entrés et en ayant fait le

tour, il fut aperçu par l'un d'eux qui dit : " Il y a quelqu'un ici, et il le poussa d'un bâton qu'il avait à la main un autre puis un troisième le frappèrent aussi mais plus fort. Le pauvre Frère ne se croyant plus en sûreté reprit sa soutane et s'avança vers ces misérables, en leur demandant le mal qu'il avait fait. Il eut été accablé de coups de bâtons sans un jeune homme qui s'avança aussitôt à son secours en disant : " Je suis Eranzqui, l'ennemi juré des Jésuites (C'était un de ceux qui étaient sortis du Collège de Santa Fé à l'époque du fameux Padilla). — Je ne veux pas que vous fassiez du mal à ce frère ; à ces mots il l'emmena avec lui et le laissa dans la boutique où vint plus tard le P. Albi ; tous deux prirent en déguisement des habits des gens de la maison et de là passèrent dans la demeure de ce même Eranzqui où ils passèrent une nuit bien triste et pleine d'angoisses, ne se fiant qu'à demi à leur sauveur. Le P. Albi écrivit dès le matin à Mr. Soto qui les fit venir chez lui.

Quant au R. P. Recteur, débarrassé de la foule qui avait suivi au second étage le P. Albi il se dirigea du côté de la porte pour s'échapper : il reçut là un coup de pierre qui fut heureusement sans gravité. Il fut recueilli de l'autre côté de la rue par un Protestant qui se montra plein d'attention d'abord et puis plein de dévouement. Comme on réclamait son hôte il refusa de le livrer ; il engagea même une lutte pour arriver à fermer sa porte à ces furieux ; il y reçut une blessure qui nous l'espérons lui aura valu une grâce de conversion. Le R. P. Recteur craignant de créer par sa présence un danger à son hôte, voulut sortir : mais ni lui ni sa femme ne voulurent jamais le souffrir.

Restait des trois le P. Martorell. Profitant de la solitude où il avait été laissé ainsi que le R. P. Recteur par le courage du P. Albi il gagna la porterie. Là un jeune homme l'ayant saisi par la partie supérieure de

la soutane, le secoua fortement et lui donna un violent coup de pied, puis lui enleva sa montre. A ce moment deux coups lui furent assénés sur la tête qui le mirent en sang et le renversèrent. Il ne vit pas qui les lui porta : il se rappelle seulement qu'il fut entraîné demi-mort chez Andres Costa grand ami des Pères.

Là une consolation attendait le P. Martorell. Il vit un de ces malfaiteurs s'approcher de lui et lui demander pardon de la part qu'il avait prise à tout le mal qui venait de se commettre.

Le danger que courut le F. Binimelis ne fut pas moindre. Il s'était d'abord enfermé dans la lingerie, mais voyant qu'il n'y était pas en sûreté, il se déguisa et descendit par le grand escalier ; quelqu'un lui demanda s'il était Jésuite. Il ne le nia pas ; Aussitôt il reçut à la tête un tel coup de bâton qu'il serait resté sur place, s'il n'avait pas essayé de le parer avec sa main, dont un doigt fut grièvement blessé. Le coup fut toutefois si violent que le pauvre frère tomba sans connaissance. Quand il recouvra ses sens, il se trouvait dans une maison particulière où le transportèrent quelques amis du Collège. L. P. Mazarrasa fut moins barbarement traité. Comme il était atteint de la poitrine, son état inspira de la compassion à ces sauvages qui le voyant si faible, le firent passer dans une maison particulière.

Restait un dernier groupe de Pères qui s'étaient réfugiés au Belvédère : C'était le P. Cabeza les Frères scholastiques Villardell et Torres et le F. Coadjuteur Ochorro.. S'ils ne s'étaient pas montrés, peut-être ne fut-on pas venu les trouver, mais pressés par la peur ils voulurent se cacher dans la gouttière. En passant par la fenêtre qui y conduisait ils furent aperçus, et le belvédère fut bientôt rempli d'assassins. Les pères se voyant découverts durent revenir au belvédère où allait se passer la plus horrible scène.

Ce fut le P. Cabeza qui parut le premier. Il était vénérable par ses cheveux blancs, et sa taille qui était haute en eut imposé à d'autres qu'à ces bandits ; Ceux-ci dès qu'il fut à leur portée lui déchargèrent sur la tête un si violent coup de bâton que ce pauvre Père tomba baigné dans son sang. Un coup ne suffisant pas à leur rage, ils lui en donnèrent un second, et c'est miracle qu'ils ne lui aient pas ôté la vie. Il resta pour mort. Le F. Ochorro qui suivait, témoin des coups portés au P. Cabeza eut bien voulu ne pas descendre. Il fallut se résigner. Il tomba auprès du P. Cabeza, mais moins grièvement blessé que lui. Ce fut ensuite le tour du P. Vilardell. Il eut un sort semblable à celui des deux premiers avec cette différence qu'il fut piqué de plusieurs coups de couteau. Le F. Torres qui fut plus long à paraître reçut vingt blessures, dont 7 à la tête. Ceux qui l'ont vu dans l'état où l'avaient mis ces bandits, disent de lui : "C'était un ecce homo". Tous les 4 furent emmenés dans des maisons voisines à moitié morts.

Il ne restait plus un Jésuite au Collège qui fut, partie la proie des flammes, partie la proie du pillage. La chambre du R. P. Recteur fut saccagée : tout l'argent qui se trouvait chez le Procureur fut enlevé, le papier, les cahiers tout fut déchiré. Les chambres des Pères eurent un sort à peu près semblable à celle du R. P. Recteur. Des grands bâtiments du Collège, il ne reste que la façade de devant qui n'avait que deux étages, encore pas en entier, tout le reste est en ruines. Les nôtres ont perdu leurs papiers, leurs livres et tous les objets qu'ils avaient dans leur chambre. La lingerie a été complètement dévastée ; il n'y est resté que quelques vieilles soutanes et des manteaux usés. La bibliothèque qui se trouvait dans le bâtiment de la façade, a moins souffert. Un bon nombre de livres ont été sauvé. Plusieurs ouvrages cependant ont été ou dépareillés ou endommagés. Dans ce désastre universel, un seul tableau de

la Vierge nous est resté, avec deux images de l'Immaculée Conception.

Tel a été le tragique dénouement de cette trop funeste manifestation du 28 février; Voilà le fruit des lois libérales et humanitaires.

On a dit que plusieurs de nos Pères avaient été tués et que quelques-uns s'étaient défendus. C'est faux. Ils ont été surpris, ils ont trop compté sur une promesse du Gouvernement. Ils se sont laissés faire, et Notre Seigneur les a soustraits à la mort à laquelle ils semblaient être voués.

Cet attentat à la propriété et à la vie d'hommes ayant droit de Cité a été diversement jugé suivant les dispositions de chacun. Les ennemis du Clergé étaient plus furieux que jamais. Aucun prêtre ne pouvait passer dans les rues sans être insulté. Monseigneur était ouvertement traité de canaille; le Secrétaire de l'Archevêché Mr. Espinosa et le sous-secrétaire reçurent chacun un coup de couteau en plein jour. Le Grand coupable disaient-ils était Mgr; les ennemis du Gouvernement au contraire rejetaient la faute sur ce dernier. Nos amis ne nous ont pas abandonnés dans cette cruelle circonstance. Au sénat, le Seigneur Navarro Viola qui a été élevé par les Pères, fit une proposition qui l'honore: après quelques considérations toute chrétienne, il demanda qu'on votât ce qui suit " Le Sénat honteux et indigné réprouve les actes de Vandalisme sauvage Commis le 28 février. Puisque le gouvernement n'a rien fait pour prévenir et contenir l'émeute, il faut que le pouvoir exécutif publie un manifeste pour rassurer les citoyens qui ont à craindre désormais de se voir envahis sans espoir de secours, afin que la confiance renaisse dans les esprits. La cause doit être instruite au plutôt et les Chefs de l'émeute punis. La proposition fut acceptée avec quelques modifications. Mais nous voilà au 28 mars et personne n'a été puni: Au contraire on délivre

les coupables et Monseigneur continue à être en butte aux insultes des journaux.

Quant à nous, nous avons reçu un grand nombre de visites des principales familles et de secours pécuniaires assez considérables. Une Commission s'est formée pour rebâtir le collège. Elle a mis déjà la main à l'œuvre. Nous ouvrirons les classes le 1er Avril dans la partie du bâtiment qui reste sur pied et qu'on travaille à accommoder. Toutefois nous ne pourrons cette année avoir que des demi-pensionnaires. Peut-être paraîtrons-nous téméraires, mais la mesure semble conforme à notre esprit. La persécution ne doit pas nous faire peur, et comme le disait au R. P. Recteur un de nos amis qui craignait de nous voir abandonner Buenos Aires. — "Les Jésuites ne quittent pas la Chine parcequ'ils y sont persécutés, figurez-vous que vous êtes en Chine ou en pays barbare et demeurez!"

Daigne Votre Révérence nous obtenir par ses prières le courage, et si c'est la volonté de Dieu des jours meilleurs.

Recevez mon R. P. Provincial. etc.

Poncelis S.J.

États-Unis. — Extrait d'une lettre du Père Drummond au P. Desy. — Symptômes alarmants aux États-Unis.

....Vous savez que la question des écoles est aujourd'hui une question brûlante. On dit que les nations étrangères ont la manie de s'enticher des idées françaises, après que ces idées ont fait leur temps en France et ont cessé d'avoir la vogue. C'est ce qui arrive actuellement aux États-Unis. Le monopole de l'enseignement, que l'État s'est arrogé en France à la fin du dernier siècle, lui a été ravi, pour ce qui concerne l'éducation secondaire, il y a un quart de siècle; la France chrétienne vient de rompre avec le monopole universitaire; et

voilà que les Américains, qui jouissent depuis 1776 de cette liberté qui a coûté tant de sueurs aux vaillants catholiques français, veulent se mettre la corde au cou. — Le parti séculariste veut établir une grande Université Nationale sous le contrôle du gouvernement de Washington. Heureusement, ce projet philo-prussien suppose la réélection de Grant, ce qui, grâce à Dieu n'est pas encore certain. En attendant le Président dresse ses batteries. Vous avez entendu parler de son petit discour à Des Moines (.). Méprisant du haut de sa grandeur les corruptions de son administration Centrale, les abus dans les bureaux du gouvernement, le triste état de la Louisiane et de la Caroline du Sud, et cent autres bagatelles de ce genre — peut-être parceque ce ne sont pas des sujets de consolation pour un président républicain, le Général Ulysse arbore l'étendart des luttes religieuses, et invite tous les bons citoyens à se liguer contre les envahissements de l'Eglise Catholique. Sans doute, à la mode des libéraux de l'Europe, l'orateur de l'"Illinois Soldiers' Societés" ne nomme pas les choses par leur nom. Il n'a aucune Eglise en vue; il ne songe pas à persécuter. Son unique désir est de supprimer "la superstition", de promouvoir le "Kulturkampf" et le "progrès". Mais personne ne s'y méprend.

De plus il existe, dit-on, au Nord et dans le Midi une société secrète dont le but est de fomenter les préjugés protestants, et d'en faire une machine infernale qui fasse sauter tous les ennemis de Grant; et voici les questions que l'on pose à ceux qui demandent à en faire partie:

1°. Etes-vous protestant par principe et par choix? — 2°. Etes-vous favorable au maintien de la liberté constitutionnelle et du gouvernement des Etats-Unis? — 3°. Regardez-vous le romanisme comme l'ennemi de la liberté civile et religieuse? 4°. N'êtes-vous pas d'opinion qu'il est imprudent et dangereux de nommer à des emplois civils, politiques ou militaires, dans ce pays, des hommes qui reconnaissent pour

chef le Pape de Rome et qui ont juré de lui obéir? — 5°. Etes-vous en faveur du maintien des principes d'un système d'écoles communes, libres et sans religion ? — 6°. Etes-vous opposé à toute tentative d'employer les fonds publics à aucunes fins sectaires ? — 7°. Etes-vous en faveur du principe qui demande la nomination aux emplois publics des honnêtes et vrais patriotes qui en sont dignes, à quelque parti qu'ils appartiennent ? — 8°. Etes-vous disposé à régler votre conduite sur ces principes ? — 9°. Etes-vous disposé à vous joindre à d'autres qui professent ces principes, et à vous dévouer, à l'avenir, vous, votre fortune et votre honneur sacré, à la protection et à la perpétuation de la liberté civile et religieuse et de cette grande Union Américaine? — 10°. Pouvez-vous, sur votre honneur sacré, sans équivoque ni restriction mentale, répondre affirmativement à toutes ces questions ? — 11°. Pouvez-vous fournir les noms, les âges, les résidences et les occupations des hommes qui seraient disposés à se joindre à cette organisation et à se laisser gouverner par les principes ci-dessus ? .

L'exposition universelle de Philadelphie, du 10 mai au 10 Novembre prochain ; leur fournira une occasion de propagande telle qu'ils n'en ont peut-être jamais eu jusqu'ici. Et, chose assez singulière, les préparatifs de l'Exposition qui paraissaient languir au commencement, et ne promettaient pas de brillants succès, se font avec une rapidité, un entrain et un succès merveilleux depuis que la Franc-Maçonnerie s'en est chargée. Les bâtiments sont déjà très-avancés, et malgré leurs immenses proportions (longueur, seule, 600 mètres!), déjà ils ne suffisent plus aux objets annoncés par les exposants. Il se fera un rassemblement monstre de francs-maçons ; ex omni tribu et natione quæ sub diabolo est. On craint des manifestations Anti-Catholiques. D'ailleurs, ce n'est là qu'un des signes du temps. Les esprits les plus superficiels et les moins alarmistes parlent d'une guerre religieuse. Les penseurs la

prévoient dès longtemps. Le R. P. Recteur, en répondant à nos souhaits de Noël, nous a dit de nous préparer à toute épreuve, voire même à la persécution. Il y a toujours, cela va sans dire, des incrédules, des gens qui biffent tout ce qui peut les gêner tant soit peu; mais nous verrons. Pour ma part, envisageant le bon sens et la droiture du caractère Américain, je crois que la lutte ne sera pas longue, et qu'il en résultera une très-grande gloire pour l'Eglise. Mais avec une civilisation gangrenée, une législation archi-compliquée, un sens public dépravé, les meurtres et tous les crimes sociaux à l'ordre du jour, l'on peut s'attendre aux plus terribles excès, dès qu'une issue sera ménagée à toutes ces humeurs malsaines. Tout-à l'heure, on m'a montré des extraits du N. Y. Herald, donnant des détails forts curieux sur le O. A. U. (Order of American Union), société secrète anti-Catholique. Un reporter s'est introduit dans une de leurs loges à force de ruses et d'effronterie; et maintenant il dévoile tous leurs secrets. coram populo.

D'un autre côté, l'esprit Chrétien trouvera bientôt une expression énergique dans la nouvelle revue (Catholic Quaterley) qui va paraître incessamment à Philadelphie. On compte déjà sur dix mille abonnés. Le premier article de Janvier sera sur les Vœux des Jésuites; le premier d'avril, sur la Casuistique des Jésuites; le premier de Juillet, sur les Missions des Jésuites. C'est assez dire que les rédacteurs, surtout M. M. les abbés Corcoran et O'Connor (frère de l'ex-évêque de Pittsburgh), nous sont dévoués corps et âme....

Drummond s. J.

Europe. — Brixen. — Lettre du P. Tedeschi, Provincial de la Province de Venise, aux parents des élèves du Collège Fagnani à Brixen, à l'occasion de l'ordre de fermeture intimé par le gouvernement Autrichien. — Monsieur.

Ce n'est qu'avec une douleur extrême que je viens vous notifier l'ordre reçu le 15 Février et confirmé le 21 du même mois, de fermer le Collège de Fagnani dans le courant du mois, ou au plus tard, dans la 1ère quinzaine du mois de mars, pour les élèves que leurs parents n'auraient pas la facilité de reprendre avant cette époque.

Pour justifier ma conduite vis-à-vis de M. M. les parents de nos élèves, il est nécessaire, Monsieur, que je vous fasse connaître les motifs qui ont provoqué de la part du gouvernement, une mesure si triste pour nous.

Le 18 Avril 1875, le P. Rizzardini directeur provisoire du Collège de Fagnani étant mort; les conditions d'enseignement qui étaient exigées de nous, depuis plusieurs années, devinrent plus difficiles à remplir. Nous envoyâmes donc un des nôtres à l'Université d'Insprück pour suivre le Cours des études Universitaires, et y prendre son diplôme de professeur. Il aurait ensuite été mis à la tête du Collège selon les lois établies.

En attendant il fallait trouver un successeur au P. Rizzardini, c'est-à-dire, un homme qui étant Citoyen Autrichien, aurait fait ses études à l'Université et subi ses examens devant l'Etat. Comme le gouvernement ne montrait pas de sévérité à exiger le diplôme légalement obtenu des directeurs des Lycées de l'état, nous étions dans la ferme confiance qu'il accepterait provisoirement pour directeur de notre Collège, un de nos Pères qui avait été plusieurs années professeur dans un Lycée. En attendant, le Père qui étudiait à Insprück, achèverait son Cours. Nous étions

dans une complète illusion. Le 30 septembre, de la même année 1875 un ordre formel du Ministère de Vienne nous obligeait à mettre à la tête du Collège, un directeur ayant tous les titres exigés par la loi; son nom devait être présenté au plus tard à la fin du 1er semestre 1875-1876, sous peine de fermeture du Collège.

Cet ordre nous jeta dans un embarras cruel, comme on peut le penser. Car il menaçait notre Collège dans son existence même. Cependant nous ne nous décourageâmes pas. Il ne nous sembla pas si difficile d'avoir un directeur présentant toutes les conditions requises. Comme nous ne pouvions pas le trouver parmi nous, nous le cherchâmes au dehors. Nous nous adressâmes à 5 ordres religieux différends, à plusieurs Evêques à des directeurs de Lycées et à d'autres personnages qui étaient à même de nous trouver l'homme demandé. Nous cherchâmes à Brixen, à Inspruck, à Trente, à Bolzano, à Roverete, à Salisbourg, en Istrie, dans la Stirie, en Dalmatie, et ailleurs. Grâces à toutes nos recherches poursuivies sans interruption; tantôt de vive voix, tantôt par lettres, nous parvinmes à trouver 20 sujets au moins; qui nous semblaient réunir les qualités requises dans une institution privée. Toutefois nous n'étions pas sans quelque crainte, car d'après les nouvelles lois il est presque impossible d'avoir toutes ces qualités si on n'est pas au service de l'état.

Dans ce nombre nous en choisîmes 4 dont nous présentâmes les noms au Conseil impérial de l'instruction. Le 1er était le directeur même du Lycée de Brixen, le Père Jean Mitterrutzner, qui dans le seul dessein de nous venir en aide, demanda un congé de six mois, et sans faire venir des professeurs du dehors, avait trouvé dans le personnel même du lycée, un homme capable de le remplacer dans son administration aussi bien que dans son enseignement. Mais il ne fut pas accepté parceque, disait le gouvernement, il ne pouvait pas priver un lycée public d'une <u>force-ensei-</u>

grande attitrée. Ainsi cet homme s'est il est vrai attiré l'affection de tous les gens de bien qui tous avaient à cœur de sauver le Collège, et s'est acquis un titre à notre reconnaissance; mais n'a pas vu couronné de succès une résolution aussi honorable pour lui, qu'avantageuse pour nous.

Le second était un professeur qui avait enseigné pendant 30 ans dans les lycées de l'empire; il en avait été directeur, même il avait pris la direction d'un d'entr'eux depuis la promulgation des nouvelles lois. Il semblait qu'un tel homme ne pourrait pas être refusé. Il l'a été toutefois parce qu'il n'avait pas subi l'examen devant l'état.

Le troisième était un Père Bénédictin de la Styrie qui, lui du moins avait subi les examens, dans les conditions voulues. Il enseignait dans le Collège de Gratz, en vertu du grade qu'ils lui avaient mérité. Bien qu'Allemand il entend l'Italien. Mais le gouvernement n'a pas voulu l'accepter parcequ'il n'avait été approuvé par lui que pour l'enseignement des mathématiques et de la physique en langue allemande.

Le quatrième enfin était un Italien. Il avait aussi son diplôme de professeur, obtenu dans des examens officiels. Son nom a été présenté au Ministère avant le 15 du mois courant, par conséquent avant le terme fixé, mais au lieu d'une réponse affirmative ou négative sur son acceptation nous avons reçu aujourd'hui 21 février la confirmation de l'ordre de fermeture du Collège, envoyée par l'Autorité Universitaire d'Insprück.

Je passe sous silence toutes les démarches faites par la ville de Brixen auprès du Ministère pour arriver à conserver le Collège dont l'existence est pour elle un avantage matériel considérable. Je ne dis rien non plus des autres tentatives qui ont été faites, parcequ'elles sont connues de la plus grande partie de ceux auxquels cette lettre est adressée et pour lesquelles nous voulons qu'elle témoigne hautement

notre vive reconnaissance. C'est pour nous aussi qu'avait été dite cette parole "Nos legem habemus et secundum legem debet mori.

C'est donc ainsi qu'après tant d'ennuis supportés pour faire donner à nos Pères les droits de Citoyen Autrichien, après les peines les plus grandes endurées pour ne mettre dans notre Collège que des professeurs reconnus pour Autrichiens, après l'empressement le plus vif montré pour modeler notre plan d'instruction sur les derniers règlements des écoles du gouvernement, nous sommes contraints de fermer ce Collège que nous avions transporté, à grands frais de Padoue, donnant ainsi à nos élèves et à leurs parents un témoignage public de notre confiance dans le gouvernement, et cela au moment même où il permet d'ouvrir à Inspruck et à Merano deux sociétés protestantes.

Cette simple exposition des faits n'est pas une récrimination; nous n'avons voulu en la faisant, jeter sur personne l'odieux des mesures prises; on nous a estimés dignes de toute la rigueur de lois rendues impossibles, et ne méritant pas la moindre indulgence. Nous pardonnons à ceux qui ont pensé ainsi et nous leur souhaitons de trouver le Dieu des miséricordes moins terrible à leur égard, qu'ils l'ont été au nôtre. Cette lettre n'a donc qu'un but; montrer au grand jour qu'il ne faut pas s'en prendre à nous si le Collège se ferme, mais à l'impossibilité où l'on nous a mis de trouver un homme réunissant toutes les conditions pour le gouverner.

Ainsi donc pour nous conformer à l'ordre que nous avons reçu, nous vous prions, Monsieur, de reprendre dans le délai indiqué l'enfant que vous aviez confié à nos soins et à notre sollicitude.

Agréez, Monsieur, etc.

Gaetan Tedeschi. S.J.

France — Paris — Ecole Ste Geneviève.

Extrait d'une lettre du R. P. Recteur au P. Larcher à Montréal. — Derniers moments du P. Narcisse Larcher son frère.

..... Votre frère s'est endormi dans le Seigneur lundi dernier à 8h. 25 du soir, durant les litanies où tout le monde priait pour lui ; il avait été administré le matin.

Le bon Dieu, afin sans doute d'assurer ou d'embellir la Couronne qu'il lui réservait, lui avait demandé quelque temps auparavant, le sacrifice qui pouvait lui coûter le plus, celui de ces facultés de la mémoire et de l'intelligence qu'il avait reçues si belles et dont il faisait un usage si apprécié. Est-ce fatigue résultant de 17 années d'enseignement des sciences aux futurs polytechniciens, combinée avec celles que devaient lui causer et la publication du grand ouvrage du P. Secchi sur le soleil, et la préoccupation de sa Congrégation à laquelle il se dévouait avec beaucoup de zèle ? Est-ce suite des émotions de la guerre et de la Commune ? Ces causes réunies ont évidemment amené la maladie qui nous a enlevé votre frère, sans qu'il nous soit possible de déterminer laquelle a eu la principale action, pas plus qu'il ne nous l'a été d'en prévoir ou d'en conjurer les effets.

Il y a déjà près de deux ans que la perte rapide et absolue des cheveux, de la barbe, des sourcils et des cils aurait pu nous faire penser à quelque état morbide de nature à causer des inquiétudes, si la même maladie, survenue depuis quelques années chez plusieurs de nos pères, et suivie à long terme de guérison, n'était considérée légitimement parmi nous, comme un accident long mais passager. L'année dernière, et il y a deux ans, le P. Narcisse vint me trouver quelquefois dans ma chambre et eut avec moi des conversations qui me frappèrent, mais où j'admirai plus la beauté de son âme que je ne fus amené à songer à quelque maladie : Maintenant que le passé s'éclaire à mes yeux du

terrible dénouement qui l'a suivi, la sensibilité excessive dont il me donnait alors les preuves m'apparaît comme un symptôme de maladie; mais comment le deviner? Dans la lettre inachevée que je vous envoie, et que j'ai retrouvée dans ses papiers, il vous parle d'un double pèlerinage accordé à plusieurs pères que leurs fonctions avaient fatigués exceptionnellement, et privés de vacances; or, à tout prendre, il ne me paraissait pas plus fatigué que ses collègues. Ceux-ci remarquèrent néanmoins, durant ce voyage, que les forces lui revenaient moins vite qu'à eux, et en somme il trouva une source de fatigue là où nous avions espéré lui faire rencontrer le repos.

Quelques jours après son retour, durant la récréation de midi, au jardin, il eut tout à coup mauvaise mine, et nous quitta pour aller se mettre sur son lit; mais, dans l'escalier il ne savait plus où il était, et on dut le conduire à sa chambre. Ce fait, qui se reproduisit une autre fois, cinq semaines après, c'est-à-dire quand il avait déjà recommencé son enseignement, avec l'année scolaire, depuis trois ou quatre semaines, fut attribué, par le médecin comme par nous à une sorte de vertige dont la gravité n'était pas certaine. Toutefois nous nous en préoccupions, car sa fatigue semblait s'accuser davantage. Il nous disait qu'il ne faisait plus sa classe qu'en vertu de la vitesse acquise, qu'il n'avait plus la force de la préparer, mais, qu'une fois en chaire, quand il ouvrait la bouche, les souvenirs lui revenaient et la classe marchait comme autrefois. Le fait est qu'elle semblait couler de source, et qu'à voir son enseignement si abondant et si limpide, personne n'aurait pu croire ni que celui qui le donnait avec une si belle facilité ne s'était imposé aucune préparation immédiate, ni que la perte de la mémoire fut imminente pour lui. Dieu lui réservait cependant ce sacrifice il lui donna la grâce d'en savourer et d'en accepter toute l'amertume.

Un matin, en se réveillant, il resta 10 minutes avant de retrouver l'usage de sa mémoire, et, en quelques jours, il en arriva progressivement non seulement à demander où il était, mais à ne plus se souvenir de rien, à oublier la seconde suivante, la réponse qu'on venait de lui donner, cela à 10 à 20 reprises en une demi-heure. Nous étions atterrés, et le plus résigné sans contredit c'était lui bien qu'il sentît et devinât toute la portée du coup qui le frappait. Il me disait alors mais gaiment: "savez-vous, mon R. Père, que ce ne serait pas drôle si j'allais rester ainsi sans aucune mémoire, me portant très bien, mangeant de grand appétit, et bon à rien. Enfin comme le bon Dieu voudra! Suscipe memoriam, intellectum."

Au bout de quelques jours son état parut devenir aigu; je passai auprès de lui en partie la première des nuits durant lesquelles il fallut le veiller, et je ne sais ce qui m'édifia le plus de la charité fraternelle ou de la religieuse résignation du pauvre malade. Me voyant mettre en règle ma correspondance, bien plus préoccupé de ma santé que de la sienne, il me répétait sans cesse: "Est-ce que vous devriez vous fatiguer comme cela? Le R. P. Provincial ne sera certainement pas content; vous devriez me laisser perdre la tête à mon aise tout seul, et aller vous reposer!" De temps en temps, durant cette nuit qui fut une des plus pénibles parce qu'il avait encore toute sa présence d'esprit, le Père souffrit beaucoup moralement, il sentait très bien que tout s'écroulait autour de lui, et que bientôt il perdrait la possession de lui-même, et souvent il s'écriait: "Oh que c'est dur, que c'est dur, mon Dieu que c'est donc dur. Mais cependant comme vous voudrez, faites tout ce que vous voudrez!" Une fois il se tourna vers moi et me dit en riant. "Avouez que le bon Dieu est drôle tout de même." Puis il recommençait ses questions: "mais enfin qu'est-ce qui m'est donc arrivé? Il me semble que je sors d'un trou. Songez donc, comme on peut mourir! si j'étais

mort sans avoir pu me souvenir de rien, c'était vraiment une mort subite." Il voulut ensuite se confesser et le fit de son mieux; plusieurs fois encore il put s'approcher du sacrement de Pénitence, et recevoir la Ste Communion, et ce ne fut que dans les derniers jours qu'il perdit complètement l'usage de la raison; encore lui revenait-elle de temps en temps, et soit alors, soit même lorsqu'il ne savait plus du tout ce qu'il disait, les Pères et les Frères qui l'ont veillé sont unanimes à dire que constamment toutes ses paroles donnèrent la plus entière édification. Un domestique qui sortait de chez les Pères du St-Esprit et qui venait d'entrer chez nous, se trouvait auprès du P. Narcisse depuis quelques heures, un jour que j'allais le visiter: "Oh mon R. P. me dit-il, que c'est pieux! Tout ce qu'il dit est si beau! Cela fait tant de bien à entendre!" Quelquefois il s'écriait: "Oh que je souffre, mon Dieu; mon Dieu je souffre trop!" et il reprenait aussitôt, bien qu'il fut en délire: "non, pas trop! mon Dieu tant que vous le voudrez!" Il ne s'est pas vu mourir, à proprement parler, en ce sens qu'il n'a pas eu le sentiment de ses dernières heures. Il ne s'est certainement pas aperçu qu'on lui donnait l'Extrême-onction; nous espérions toujours qu'une lueur de présence d'esprit apparaîtrait de nouveau, et que nous pourrions la saisir au passage.

Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point votre excellent frère était aimé et estimé ici; la lettre que je vous envoie serait signée de tous ceux qui l'ont connu. Il ne vous a pas dit peut-être qu'on lui avait offert la présidence de la société météréologique dont il était un des membres les plus autorisés. Le grand ouvrage du P. Secchi sur le soleil, dont il avait déjà publié le premier volume avec un si grand succès, est presque terminé; il n'y avait plus que quelques pages du second à reviser, et l'éditeur, Mr Gauthier-Villars est venu m'offrir de se charger de tout ce qui restait à faire, en m'assurant que le mérite n'en resterait pas moins à celui qui avait pris toute la peine.

Encore un trait qui me revient, et qui vous montrera la belle âme de votre cher frère. Dans les derniers jours de sa maladie, lorsqu'il se plaignait de ses douleurs de tête, et qu'on voulait lui appliquer des compresses d'eau sédative, parfois il les repoussait de la main en disant: "non, pas maintenant, je souffre, c'est vrai, mais pas encore assez pour qu'on me soulage; je puis supporter cela: ne faut-il pas souffrir un peu". Voilà, mon bon Père, quelques lignes qui vous consoleront sans doute, parce qu'elles iront à votre âme de religieux; mais votre cœur de frère saignera, parce que je sais que votre affection pour celui que nous pleurons tous, et qui vous devait sa vocation, n'avait été refroidie ni par le temps ni par la distance.

du Lac. S.J.

A.M.D.G.



Table des matières.

A. M. D. G.

LETTRES

DES

SCHOLASTIQUES

DE

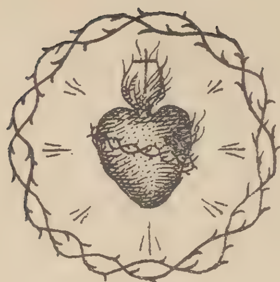
LAVAL

N° 2. SEPTEMBRE 1876.



Magnopere juverit crebrò alios de aliis certiores fieri, ac audire quæ ex variis locis ad ædificationem et eorum quæ geruntur cognitionem, afferuntur. — Constitut. VIII., 1.

SCHOLASTICAT DE LAVAL.



LES SCHOLASTIQUES DE LAVAL
aux Pères et Frères de....
+
Nos R. Pères et nos T. Chers Frères,
P. C.

Chine. — Kiang-nan. — Lettres du Père Ravary au P. Tailhan. — Les Kia-pous.

Je vous annonce et c'est une fort bonne nouvelle, que je tiens en main un livre curieux, le 1er des 28 volumes formant la collection de cet ouvrage si considérable et si plein d'intérêt appelé Kia-pou. Le jeune homme dont je vous ai parlé dans une lettre précédente a consenti enfin à m'apporter en secret en Juillet dernier, ce 1er volume. Quelle heureuse Providence! Je me propose donc aujourd'hui de vous envoyer quelques primeurs de cette moisson toute nouvelle et si je ne me trompe, unique peut-être en son genre. Mais avant de commencer la traduction, que je veux vous envoyer, quelques explications préliminaires sont nécessaires. Qu'est-ce qu'un Kia-pou? – Kia-pou signifie littéralement Registre de famille. Le mot chinois Kia se traduit en effet par famille et pou par livre, cahier ou registre. Voilà pour le nom, quant à la chose,

c'est une collection de feuillets où sont inscrits ou gravés les noms, prénoms, l'année, le mois, le jour l'heure de la naissance et les autres dénominations reglementaires de chacun des membres de la famille. C'est comme un grand livre généalogique.

Vous avez entendu parler des tsedam ou temple des Ancêtres. Ces temples sont nombreux; à peu près chaque village a le sien. C'est dans les tsedam que se gardent les tablettes ou feuillets mortuaires des membres de la famille, comme dans les Kia-pous se conservent les actes de naissance. Le tsedam est comme le livre généalogique de la mort, le second de la vie. Il y a une particularité curieuse, c'est que tous les membres de la famille ne sont pas inscrits sur les tablettes, tandis qu'ils le sont tous sur les feuillets des Kia-pous; j'ai douté longtemps de ce point, et j'avais même inscrit dans mes notes le contraire; mais aujourd'hui tous mes doutes ont disparu. Il est certain que 1) les garçons mourant avant leur mariage n'ont pas de tablette au tsedam; 2) les jeunes gens même les hommes restés célibataires pour une raison ou une autre, sont aussi privés de la tablette; 3) les filles, avant le mariage, n'ont pas droit à la tablette; 4) les femmes stériles et qui n'ont pas adopté un héritier, sont dans le même cas. Ces exceptions faisaient une lacune regrettable pour un peuple qui porte le culte de la famille aussi loin que le chinois. Car ce qu'ont dit quelques touristes de passage, qu'en Chine il n'y avait pas l'amour de la famille et du foyer domestique est faux. Le chinois il est vrai n'a pas de Dieu, il n'a pas même de patrie, mais il a à coup sûr la famille, et les Kia-pous en sont la preuve. C'est donc le Kia-pou qui est appelé à combler cette lacune. Là en effet tous les membres de la famille sont inscrits. Cette inscription se fait à deux époques de l'année, déterminées par le rite pour les sacrifices offerts aux ancêtres. Aux trois premiers jours de la nouvelle année chinoise et pendant les trois jours du Tsin-min (au printemps) tous les chefs de famille sont convoqués par les membres du conseil. Toute abstention, non motivée par cause

légitime serait réputée grave délit contre la piété filiale. Dans ces réunions, les Kia-pous sont tirés des armoires où ils se gardent précieusement et apportés au Tse-dam. Les registres sont ouverts. Les noms des nouveaux nés, garçons et filles sont demandés. On inscrit ces noms et prénoms, l'année, le mois, le jour, l'heure et les autres dénominations réglementaires sur un registre particulier et au pinceau. Il en est de même pour les décès, les mariages etc.. Après 8, 10 ans, le graveur sur bois est appelé pour graver ce registre. On imprime les caractères et les nouveaux feuillets sont reliés et ajoutés au dernier volume du Kia-pou. Après un temps plus ou moins considérable, 40, 50, 60 ans, les volumes formés par les feuillets sur lesquels sont aussi inscrits tous les membres de la famille et qui constituent les Kia-pous, sont de nouveau imprimés. L'ancienne édition est brulée solennellement au Tse-dam devant les chefs de famille réunis. Que si vous voulez en savoir la raison, c'est que les traditions de famille exigent cette destruction entière. Les Kia-pous sont tenus avec une exactitude religieuse et imprimés avec soin et à grands frais. On pourrait appeler cet ouvrage, pourtant si volumineuse, une édition de luxe. Le jeune homme dont j'ai parlé, me disait en m'apportant en secret le 1er volume que 1300 à 1500 piastres (8 à 9000 francs) avaient été dépensés par sa famille pour un travail si considérable. Dans quelques uns de ces Kia-pous, il y a des cartes, des portraits des personnages illustres de la famille, les dessins de leurs tombeaux etc. Ainsi le R. P. Bies m'écrivait: "Je suis allé visiter hier la famille Ing de ce village, elle a aussi son Kia-pou qui commence régulièrement à la dynastie des Leou-tang (années 923-934) mais ce qui est plus, à la tête du 1er volume, il y a une carte du Ing-tsen et de Sui-tom avec les cimetières, monuments etc. qui appartiennent à la famille. Ensuite, il y a dans ce Kia-pou, les portraits des personnages illustres de la famille, leurs tombeaux avec les inscriptions, etc. Il y a même des Kia-pous écrits en lettres d'or. On les appelle Kein-pou ou livres à lettres d'or. Ainsi le jeune homme qui m'a prêté le volume dont je vous dois des

extraits, m'a affirmé qu'en dehors des 31 gros volumes qu'il possède il en connaît 8 autres plus considérables et plus riches écrits en lettres d'or. Les 8 volumes plus anciens sont entre les mains d'un sien cousin qui j'espère me les montrera.

Un travail si précieux, si persévérant, si dispendieux est digne à bon droit de tout éloge. Je ne sais si l'Europe civilisée pourrait présenter à la Chine un témoignage aussi solennel du culte de la famille. Nos Capitales étalent avec un légitime orgueil dans leurs musées nationaux, les galeries des tableaux généalogiques. C'est l'histoire en peinture des têtes couronnées, des membres des familles royales et impériales. Dans les chateaux antiques, se rencontrent encore ces monuments historiques. Les bibliothèques publiques et privées renferment nombre de volumes, d'histoires, de gravures, d'images qui redisent éloquemment à la postérité les hauts faits du passé. L'histoire des grandes familles est connue. Mais ce n'est pas le cas dont nous parlons. En Europe, ces pompeux monuments ne redisent les gloires que de familles privilégiées par la naissance, la fortune, le génie et le talent. Ici, au fond de ces vallées solitaires et reculées, chaque village a son histoire. En Europe, dans les petites villes, dans les bourgades et les simples hameaux, où sont ces propriétaires ruraux, qui feuilletant les mémoires du foyer domestique, peuvent comme les nombreux cultivateurs de ces contrées, après quelques heures d'un travail facile, vous donner les noms des Ancêtres jusqu'aux temps les plus reculés? Ici, pour la génération qui grandit au foyer domestique, le chef de famille n'a plus autant besoin de recourir à l'éloquence de la parole pour rappeler à ses fils, à ses petits fils, le respect et l'obéissance dûs à la paternité. Ils ont sous les yeux les registres des Ancêtres. C'est la leçon de l'exemple, et l'exemple est la leçon la plus efficace. Si parfois, en feuilletant les pages de ces nombreux volumes, le noble vieillard rencontre dans le cours des siècles révolus, un feuillet où un nom indigne

a été rayé par l'ordre du conseil de famille, il n'a qu'à montrer ce feuillet à ceux qui l'entourent. Ainsi sont traités les fils coupables qui violent les lois de la piété filiale, et attirent sur la famille par leur mauvaise conduite une note infamante.

La vue seule, ce semble, de l'un de ces feuillets flétris devait être une instruction pratique et vivante. Les jeunes intelligences la comprenaient. Recevant ainsi cette forte éducation du respect de l'autorité, la petite famille grandissait en paix et concorde.

Ailleurs, et même dans les pays civilisés, la justice humaine doit sévir souvent contre des fils dénaturés. Le bras du bourreau est hélas insuffisant pour arrêter le crime. Ici, grâce à des traditions meilleures et plus patriarchales l'enfant est respectueux. Si à un jour donné, de mauvaises passions viennent à s'élever au cœur de l'adolescent, du jeune père de famille, une pensée retient ou du moins peut retenir sur le bord de l'abîme. Le nom serait effacé du Kia-pou et par là même, le temple des ancêtres ne recevrait pas la tablette du coupable. L'impression est salutaire. Le crime n'est pas commis. Une âme non encore abrutie par le mal, a une horreur indicible à la seule pensée de cette proscription du foyer domestique. J'ai beaucoup interrogé à ce sujet. Tout me porte à croire que les annales de ces contrées n'ont enregistré qu'un nombre bien restreint de ces faits odieux, où les chefs de famille se sont vus obligés d'appliquer une sanction si terrible aux yeux de ces populations.

Par malheur, ces traditions de la loi naturelle ont dévié de leur source. La Chine est payenne. Ces Kia-paus sont consacrés aux

Dieux tutélaires du foyer et de la vallée natale. Si donc la grâce d'en haut vient à toucher des cœurs honnêtes; si, comme nous en sommes aujourd'hui les heureux témoins, quelques unes de ces familles veulent embrasser la Religion chrétienne, un violent orage va s'élever autour d'une habitation jusqu'à ce jour si paisible. Une terrible opposition de la parenté entière, opposition dégénérant trop souvent en persécution violente vient assaillir ces déserteurs du paganisme. Après les menaces, les mauvais traitements vient enfin le coup fatal. C'est l'effrayante proscription. En se faisant chrétiens, ils doivent nécessairement renoncer à ces traditions superstitieuses, aux réunions solennelles, aux sacrifices. La parenté les rejette de son sein; les noms sont effacés des Kia-pous. Ce sont de vrais proscrits. Heureux, si fidèles à la grâce, ils ont le courage d'aller abriter ailleurs, sur un sol plus hospitalier, leur foi naissante et leurs espérances d'un bonheur éternel. De tels faits ne sont pas rares dans les annales chrétiennes du céleste Empire. J'ai rencontré plusieurs nouveaux chrétiens, forcés, pour sauver leur foi, de quitter ainsi le sol natal.

Avant de terminer ces explications sur les Kia-pous, je veux mon bon Père résoudre une difficulté qui vous est venue sans doute dans l'esprit.

Mais, dites-vous, n'a-t-on pas à craindre des interpolations, des falsifications, des erreurs dans cette généalogie si reculée et si étonnante, surtout pour nos yeux et nos oreilles européennes. Je dis surtout pour les Européens; car les bons Chinois trouvent la chose fort naturelle. Je ne le crois pas, et voici les raisons que j'en apporte:

Premièrement, le peu, même le manque d'in-

rêt qui pourraient avoir les chefs de famille réunis pour commettre cette erreur.

Secondement, la divulgation de ce document connu de la parenté, des voisins et des amis de la famille.

Troisièmement, la généralité de ces Kia-pous, remontant tous à la plus haute antiquité. Or généralement dans ces contrées, une seule famille du même nom a formé le village, portant le même nom; Ho, Tsam, In, Ko etc. Chacune de ces familles a son Kia-pou. Tous ces Kia-pous ont le même caractère d'antiquité.

En terminant ces explications je ne vous cacherai pas que je me propose encore un but. Je serai satisfait au jour, où je pourrai vous expédier un Kia-pou complet. La chose ne me paraît pas impossible. Il faut toutefois prudence et temps. Nous comptons parmi les rares survivants de ces si belles, si nombreuses et si patriarchales familles, de nombreux amis. Le donateur du premier Kong-sou, au premier Mai de l'an dernier, est notre catéchiste. Il sera bientôt baptisé. C'est une âme d'élite. Il est chef d'une belle famille, la famille Tsom. Il est propriétaire avec sept à huit cousins d'un magnifique Tse-dam, qui deviendra bientôt, je l'espère de plus en plus, une petite cathédrale dédiée au bon St Joseph, notre insigne Protecteur. Il a dans sa maison un Kia-pou complet comprenant 27 à 28 volumes bien conservés. Donc par lui ou par d'autres de nos amis, nous pourrons, je pense, faire cette précieuse acquisition.

En attendant pourriez-vous savoir si cet ouvrage est connu, même parmi les sa-

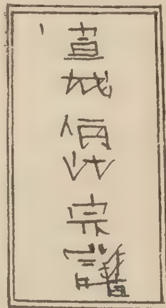
vants. Quand je dis cet ouvrage, j'entends la collection entière, complète, comprenant de 25 à 30 volumes in-folio, édition fort soignée qu'on pourrait appeler de luxe, comme celle dont j'ai parlé; et non ces Kia-pous plus vulgaires, se rencontrant un peu partout, et ne comprenant que quelques cahiers ou volumes peu soignés et incomplets.

Vous me ferez plaisir de vous informer si l'ouvrage au complet se rencontre dans nos bibliothèques publiques, et s'il est rare.

Quelques extraits du Kia-pou de la famille Ho.

Sous Préfecture de Zi-chen-Hié. (Ning-ko-fou.)

C'est le 1er volume de ce Kia-pou que j'ai sous les yeux. Le format est in-folio, selon l'usage; il ne renferme pas de portraits, mais l'édition est fort belle. Sur la couverture et sur une bande verticale on lit ce titre écrit en six grosses lettres illustrées: Zi-tsen-Ho-Ze-tsom-pou. Pour la curiosité du fait je fais écrire en chinois.



Traduisant littéralement, cela veut dire: Registre des Ancêtres de la famille Ho dans la Sous-préfecture de Zi-tsen-Kié (une des six dont Ning-ko-fou est la préfecture. A la première page commence la préface de la nouvelle édition sous l'empereur

Tao-Kouang, l'an 10 de son règne. (1829-1830.) Ces six pages ne renfermant rien de saillant, je les passe sous silence. A la 8e page, est la vieille préface, fort curieuse et intéressante. Elle ne contient qu'une page d'un style oriental, dont voici la traduction: (Préface de l'ancienne édition (année 936 après J.C.) Description de l'origine et de la descendance de la famille Ho. Traduction littérale.)

" La 3e année de l'Empereur Tsam-Hien 清泰 année 936 après J.C., pendant l'automne, à la 9e lune, moi, (Ho) Po-so, originaire de Hè-sè (au Kiam-pè, Sous-Préfecture de Lü-Kiam Hien) un certain jour à Kein-sè (Sous-Préfecture de Zi-zen-Hien, Préfecture de Ning-Ko-Fou) je me promenais sur le bord de l'étang (appelé) Ou-Houa. Le vent de l'automne était fort; les feuilles tombaient des arbres; l'eau était froide. Pendant ce temps, en réfléchissant, je me disais: moi, parce qu'il y a eu innondation (dans mon pays, au Kiam-pè) j'ai dû quitter Hè-sè, mon pays natal, et je suis venu à Kein-sè, dans la Sous-Préfecture de Zi-zen-Hien. Comment la postérité pourra-t-elle savoir que moi Ho et ma famille, nous sommes venus en ces pays? Roulant ces pensées, j'avais de la douleur, et retournant (à la maison) j'ai voulu reposer; mais la nuit entière, je n'ai pu dormir. Le lendemain je me suis décidé à rappeler les actions de nos ancêtres, afin que la postérité puisse en profiter."

" Au temps du printemps et de l'automne (sous la dynastie des Tchen, (3e dynastie) on a écrit les Kia-pous jusqu'au temps des Tsin où ils ont été brûlés. Après ce temps, parmi mes illustres Ancêtres, Wei-Kom, Tsou-Kom, pendant qu'ils géraient leurs hautes fonctions, ont rédigé une description de notre origine, description non considérable."

" Pour moi, forcé de quitter mon pays, et de venir ici, étant sans forces, je pense toutefois à mes ancêtres, et à cette pensée, je ne puis m'empêcher de pleurer. En effet, il n'est pas un homme soit riche, soit pauvre, qui puisse oublier les actions de ses ancêtres."

" C'est pourquoi aujourd'hui je prends la plume et

J'écris en disant : la description de notre origine, n'ayant ni erreurs ni lacunes, pour cette cause les hommes qui nous ont précédé et qui nous suivront, sauront à n'en pas douter, que mes ancêtres ayant été obligés de changer leur nom de Ho, pendant la perturbation du royaume sous le règne des Empereurs Han, (avant N.S.) pour prendre celui de Han, Ngan-Kon (mon aieul) refusant d'adopter ce nom, fut obligé de se cacher et de revenir à Lü-Kiam-Hien, notre terre natale, jusqu'à ce que Wai-Kom (mon aieul) sous la dynastie des Tsin (année 264-422 après N.S.) et ayant rempli la charge de Tê-fou (haute dignité) obtint des Empereurs des propriétés à Hê-sè, au pied de la montagne de Ki-lom-sè. Le fils de Wei-Kon, nommé So-Kom, ayant rempli la charge de Wam-fou (autre dignité) à Kouam-lin, vint habiter à Chiam-lin-tam. Les fils et les petits fils, s'étant multipliés, se séparèrent et habitèrent diverses contrées sur les bords de la mer dans le sud du Ngan-Houè et dans le Sè-tom. Tous sont des descendants de notre famille originaire de Lü-Kiam-Hien à Chiam-lin-tam."

"Si aujourd'hui je n'écrivais pas cette description, comment la postérité connaîtrait-elle notre origine ? Notre descendance voyant que les anciens ont fait le bien, auront à cœur de faire de même."

A Kin-sé, Ho-po-so a écrit (ces lignes).

A la 10ème page est la préface d'une nouvelle édition (950-à 970 de notre ère) elle ne contient qu'une seule page. En voici la traduction

(Nouvelle impression de la description de l'origine et de la descendance de la famille Ho (ann. 950-970 après N.S.) (Traduction littérale).
(par le 3ème fils de l'auteur de la première.)

"Nous sommes originaires de Lü-Kiam (Sous Préfecture au Kiam-pè), à Hê-sè, Chiam-lin-tam. Sous la dynastie des Hen-tam (an. 920-930 après N.S.) sous l'Empereur Tien-chen 天成 la 2e année de son règne, une deuxième fois, à cause de l'inondation, mon Père avec ses trois fils, soit quatre

personnes, et avec mon oncle paternel, nommé Tsien-Kom, nous avons émigré à l'Est du fleuve Kiang (Jam-tche-Kiang), à Tsě-Zě-ho, dans le bourg à la partie Est."

"Après quelques temps, arriva une inondation comme celle d'autrefois (au Kiam-pè). Notre oncle Tsien-Kom resta à Tsè-zè-ho. Pour notre Père, et ses trois fils, soit quatre personnes, nous vînmes habiter au nord de la ville de Zi-tchen (aujourd'hui Ning-Ko-fou) à Kia-sè. — Après cela, notre Père étant devenu vieux, et la famille augmentant, mon Frère aîné, nommé Tsuen, désireux d'habiter les pays de montagnes, choisit son habitation à Min-hou. Mon frère cadet nommé Kien, voulant faire le commerce, vint habiter à Duĕ-tom. Moi, étant enfant, je restai auprès de mon Père, et je continuai à demeurer à Kein-sĕ, notre ancienne habitation."

"O ciel! quel est l'homme qui ne désire avoir de la postérité, et voir réunis dans sa maison un grand nombre de fils et de petits fils? Pour cela, prenant tous les moyens pour arriver à cette fin, avant tout, il consolide sa race. Consolider sa race en effet, est-ce autre chose que la pratique des bonnes œuvres et de la vertu. Si un arbre est planté dans une bonne terre, ses racines s'enfoncent de plus en plus en terre; ses rameaux deviennent plus abondants. Si c'est le contraire, le matin, il montre de la verdure; le soir il se dessèche. Les aruspices confirment ce sentiment en disant que si l'on prie le ciel, alors tout devient prospère, et on peut vivre avec assurance. Certainement on obtient une heureuse aisance. En l'obtenant, la race est comme une longue chaîne qui ne se brise plus. En étudiant l'origine de notre famille, je trouve que nos ancêtres ont cultivé la vertu, fait le bien pendant de longues années, et par là consolidé notre race.

Maintenant nous habitons Kein-sĕ qui est un riche pays. Malgré l'affirmation des aruspices, si nous n'avions pas ces preuves, notre postérité pourrait-elle être heureuse? Les hommes illustres de notre famille, en écrivant notre histoire,

désiraient que la postérité connût les actions de nos ancêtres. Moi aussi je publie cette préface d'une nouvelle édition ; car peut-être la postérité ne connaîtrait pas la longue série de nos aïeux et leurs vertus éclatantes. De plus nos neveux ne sauraient pas pourquoi nous avons émigré dans un pays si lointain. C'est pourquoi j'écris cette préface d'une nouvelle édition de notre origine. Écrit la 9e année du règne de l'Empereur Kien-long la 11e lune, un jour propice. Signé (Ho-Mé-Kié-Tam).

Suivent plusieurs préfaces ayant rapport aux règles à observer quand on fait une nouvelle édition des Kia-pous. Puis commence l'ouvrage. L'ouvrage comprenant 28 volumes est divisé en livres et chapitres. Il comprend 17 livres ; car au 17e on ajoute la lettre 終 ou dernier. Le premier chapitre est consacré aux règles à observer avant pendant et après les sacrifices ; le second à la constitution de la famille Ho ; le troisième aux bienfaits accordés par les empereurs à la famille ; le 4ème renferme sa généalogie : Il contient 168 pages. En voici la disposition.

Disposition des tableaux généalogiques.



Et ainsi de suite, comprenant plusieurs gros volumes. D'abord les branches directes puis les branches latérales.

Encore une fois, mon bon Père, je n'ai qu'un volume sous les yeux. Mais cela suffit. Je suis tout ébahi, en voyant

sur pièces authentiques, que cette brave et modeste famille Ho, de moi bien connue, a conservé de si splendides monuments et remonte à une antiquité, qu'en Europe, on serait tenté d'appeler fabuleuse. Il vous donne les noms de leurs aïeux sous les dynasties des Tcheou 周 et des Tsin 秦 (300 ans et plus avant N.-S.)

Un mot encore sur les fameux Kia-pous. Depuis ma dernière lettre j'ai pris de nouvelles informations. Elles confirment le sentiment et l'opinion émise dans ces pages, au sujet de la haute antiquité de ces monuments curieux. De plus en parcourant les pages qui ont surtout rapport aux sacrifices, on doit presque nécessairement admettre une connexion intime avec les livres sacrés. En plusieurs passages, on se reporte naturellement aux prescriptions imposées par les saints législateurs de l'ancienne loi, au peuple de Dieu. Il ne me paraît pas improbable de pouvoir rencontrer en quelques uns de ces Kia-pous les traditions assez pures, et quelques passages presque textuels des Saints livres. Nous continuerons, Dieu aidant, à creuser dans cette mine abondante. Sous ce pli, vous trouverez quelques pages, qui offriraient un grand intérêt positis ponendis, c'est-à-dire, si vous aviez entre les mains l'ouvrage complet dont je vous ai longuement entretenu dans mes précédentes. Je n'ai pas oublié de faire part à nos Pères de Ning-Ko-fou, de votre si légitime désir d'avoir un Kia-pou; car j'ai changé de position et me voici à Nankin. En attendant, je vous envoie la traduction latine d'un petit chapitre du 1er volume, jadis entre mes mains, chapitre suivant immédiatement la volumineuse préface. C'est comme le petit Rituel pour les curieux sacrifices, offerts dans le temple des Ancêtres. Mes convictions d'autrefois sur ce sujet ne sont pas modifiées, loin de là. Si je retournais à Ning-Ko-fou, je creuserais de nouveau cette mine, qui, ce me semble, n'a été travaillée qu'à la surface. J'avais demandé au P. Le Cornec cette petite copie à l'intention de votre Révérence avec la pensée d'y ajouter quelques commentaires. La chose n'étant pas possible dans ma position, je vous envoie telle qu'elle la tra-

onction faite par un de nos ex-séminaristes de Shang-hai et écrite de sa main. Il est ici à notre service. La capacité ne lui fait pas défaut. Ce petit rien, probablement sans utilité, sera du moins une preuve de bonne volonté.

Extrait d'un Kia-pou.

Rituale Sacrificiorum ad majores defunctos in Sinis.

Cérémonies usitées dans les Sacrifices offerts aux ancêtres défunts, en Chine.—

1. Signification des cérémonies usitées dans les Sacrifices.

1. Abstinence. Le sacrificateur, durant les trois jours qui précèdent les cérémonies, s'abstient de chair, asperge et balaie les demeures des ancêtres.

2. Examen des victimes. Le sacrificateur lui-même se rend aux demeures des ancêtres, brûle des papiers de couleur, répand du vin; puis on immole les victimes.

3. Ablution des vases. Les ministres lavent les écuelles, les coupes de tous les vases nécessaires aux sacrifices.

4. Préparation des vivres. Les ministres achètent les légumes, les fruits, les victimes, l'encens, les papiers de couleurs etc. Ils veillent avec soin à ce que tout soit propre et abondant.

A l'approche du temps du sacrifice.

1. Génuflexion devant les esprits. Le héraut principal chante : "Que

Sacrificiorum ceremoniarum significatio.

1. Abstinentia. Sacrificator tribus diebus antea abstinet se a carnibus, aspergit et verrit aedes majorum.

2. Examen circa victimas. Sacrificator ipsimet pergit ad aedes majorum videre, comburit varia chartacea, infundit vinum; deinde occiduntur victimae.

3. Ablutio vasorum. Ministri lavant scutellas, scyphas et omnia vasa ad sacrificium pertinentia.

4. Parantur cibaria. Ministri comparant legumina, fructus, victimas, thus, comburenda chartacea varia etc. hujus generis. Seriò invigilant ut omnia haec sint conferta et munda.

Adveniente tempore Sacrificii.

1. Genuflectis ante spiritus. Praeco generalis cantat: secundum ordinem suum stet sacrificator. Ministri unusquisque curet suam rem. Nepotes sacrificium partici-

chaque sacrificateur se tienne à son rang ; que chaque ministre s'occupe de son office. Que les descendants qui participent au sacrifice approchent chacun en sa place. Que les descendants qui doivent sacrifier devant des autels différents, se rendent séparément à leur place. Que le descendant sacrificateur se rende à son poste. Cachez le poil et le sang des victimes. Faites la révérence aux esprits ; courbez-vous faites quatre fois la génuflexion quatre fois relevez-vous."

2. Offrande de l'encens. Le hérault principal chante : "Que l'on apporte l'encens!" Le hérault inférieur chante : "Que le sacrificateur se rende à la fontaine ; qu'on lui verse de l'eau, qu'on lui donne le manuterge. Que le sacrificateur mette le genou en terre devant la table de l'encens". Le hérault principal chante : Que tous les descendants fléchissent ensemble le genou. Le hérault inférieur. "Offrez une fois l'encens. Offrez une seconde fois l'encens. Offrez une troisième fois l'encens. Prosternez-vous Levez-vous. Dressez-vous. Retournez à vos places."

3. Première oblation. Le hérault principal chante : Que le descen-

pantes quisque veniat in suum locum. Nepotes qui sacrificare debent coram diversis aris divisi accedant ad locum suum. Sacrificator nepos accedat ad locum suum. Recondantur pili et sanguis victimarum. Reverentiam exhibite Spiritibus : Curvate vos, genuflectite quater et quater levate.

2. Oblatio thuris. Praeco generalis cantat : Afferatur thus. Praeco particularis cantat : Sacrificator pergat ad lavacri locum ; Infundatur ei aqua, detur ipsi manutergium. Veniat sacrificator ante mensam thuris, genuflectat. Praeco generalis cantat : Omnes nepotes simul genuflectite. Praeco particularis cantat : Primo afferatur thus. Secundo afferatur thus. Tertio offeratur thus. Prosternite vos. Levate. Recto state. Redite ad locum vestrum.

3. Prima oblatio. Generalis praeco cantat : Nepos sacrificator agat primae oblationis vini ceremonias. Praeco particularis cantat : Pergat ad locum scyphi. Qui tenet scyphos, attollat velum, infundat vinum. Pergat ad protoparentum Spirituum thronum, genuflectat. Producantur comburenda chartacea. Sacrificet comburenda chartacea. Producatur scyphus. Sacrificet scyphum. Producatur ci-

dant sacrificateur fasse les cérémonies de la première oblation du vin". Le héraut inférieur : "Qu'il se rende au lieu où est la coupe. Que celui qui a les coupes enlève le voile, verse le vin. Qu'il aille devant le trône des esprits des premiers parents et fléchisse le genou. Qu'on apporte les papiers à brûler; qu'il fasse l'offrande des papiers à brûler. Qu'on apporte la coupe; Qu'il fasse l'offrande de la coupe. Qu'on apporte les vivres; qu'il fasse l'offrande des vivres. Qu'on apporte le riz; qu'il fasse l'offrande du riz. Qu'il se prosterne. Qu'il se lève. Qu'il se dresse. Qu'il se rende au trône des esprits des trisaïeuls... Qu'il se rende au trône des esprits des bisaïeuls.... qu'il se rende au trône des esprits des aïeuls... Qu'il se rende au trône des esprits des parents... Qu'il se prosterne, se lève, se dresse, retourne à sa place."

4. Récitation de l'oraison. Le héraut principal chante : "Que l'on récite l'oraison". Le héraut inférieur : Qu'il se rende devant l'autel de l'encens et fléchisse le genou, le héraut principal répond : "Que tous les descendants fléchissent ensemble le genou. La

baria. Sacrificet cibaria. Producatur orisa. Sacrificet oryzam. Prosternat se. Levet se. Recto stet. Pergat b) ad abavorum parentum spirituum thronum; etc.... Pergat c) ad Proavorum parentum spirituum thronum; etc.... Pergat d) ad Avorum parentum spirituum thronum; etc.... Pergat e) ad Parentum spirituum thronum; etc...... Prosternat se. Levet se. Recto stet. Redeat ad locum suum.

4° Recitatur oratio. Praeco generalis cantat : Recitetur oratio. Praeco particularis cantat : Pergat ante aram thuris, genuflectat. Praeco generalis cantat : Omnes nepotes simul genuflectite. Finita est recitatio. Praeco particularis cantat : Prosternite vos. Levate. Recto state. Revertamini ad locum vestrum. Praeco generalis: Nepotes qui sacrificare debent coram diversis avis divisi agant primae oblationis ceremonias. Praeco particularis : Pergite ad locum ablutionis. Infundatur ipsis aqua, detur ipsis manutergium. Pergite ad locum scyphorum. Curator scyphorum attollat velum, infundat vinum. Pergite ad patrorum majorum, minorum et patruorum majorum, minorum

récitation est finie. Le hérault inférieur: "Prosternez-vous, levez-vous, dressez-vous, retournez à vos places". Le hérault principal: "Que les descendants qui doivent sacrifier devant des autels différents, fassent séparément les cérémonies de la première oblation." Le hérault inférieur: "Rendez-vous au lieu des ablutions; qu'on leur verse de l'eau, qu'on leur donne le manuterge. Rendez-vous au lieu où sont les coupes. Que celui qui a soin des coupes lève le voile, verse le vin. Rendez-vous au trône des esprits des trisaïeuls, bisaïeuls etc. Rendez-vous au trône des esprits des frères et des sœurs. Fléchissez le genou etc." Le hérault principal: "Fléchissez quatre fois le genou, quatre fois relevez-vous."

5. Seconde oblation. Le hérault principal chante: (comme à la 1ère oblation) le hérault inférieur chante (comme à la première oblation.)

6. Troisième et dernière oblation. Le hérault principal chante (comme à la première oblation) Le hérault inférieur chante (comme à la première oblation).

spirituum thronum. Genuflectite; etc.... Pergite ante thronum spirituum fratrum majorum et fratriarum. Genuflectite; etc.... Praeco generalis: "quater genuflectite; levate quater."

5. Oblatio secunda. Generalis praeco cantat: (omnia ut in prima oblatione) Praeco particularis cantat: (omnia ut in prima oblatione).

6. Oblatio (tertia) finalis. Generalis praeco cantat: (ut in 1a oblatione). Praeco particularis cantat: (omnia ut in prima oblatione).

7. Hortatio ad manducandum. Praeco generalis: "Hortamini ad manducandum. Nepos sacrificator, et qui debent sacrificare in diversis aris divisi nepotes omnes pergite ad locum scyphorum. Curator scyphorum attollat velum. Divisi pergite ante thronum protoparentum, abavorum, proavorum, avorum, parentum spirituum; ante thronum Patruorum, Patruorum majorum, minorum; ante thronum fratrum majorum atque fratriarum; et unusquisque ferens vas vini infundat vinum coram velo; hoc finito revertamini in vestrum locum."

8. Bibere vinum felicitatis. Praeco generalis: Bibite vinum felici-

7. Exhortation à manger. Le hérault principal: "Faites l'exhortation à manger. Que le descendant sacrificateur de ceux qui doivent sacrifier à des autels différents se rendent tous séparément au lieu où sont les coupes. Que le garde des coupes lève le voile. Rendez-vous séparément devant le trône des esprits des premiers parents, des trisaïeuls, des bisaïeuls, des aïeuls, des parents; devant le trône des oncles, des tantes du premier, du second degré; devant le trône des frères et des sœurs; que chacun portant un vase de vin, répande le vin devant le voile; cela fait, revenez à vos places."

8. Boire le vin de la félicité. Le hérault principal: "Buvez le vin de la félicité et recevez les chairs des victimes. Le hérault inférieur: "Que le descendant sacrificateur s'approche de l'autel de l'encens". Le hérault principal: "Que tous les descendants fléchissent le genou. Le hérault inférieur: "Buvez le vin de la félicité. Recevez les chairs des victimes. Les ancêtres m'ordonnent à moi, hérault, de vous transmettre une grande félicité sans fin, à vous, fils pieux; puissiez-

tatis et recipite carnem victimarum". Praeco particularis: Nepos sacrificator accedat ante aram thuris. Genuflectat. Praeco generalis: "Omnes nepotes genuflectite". Praeco particularis: Bibite felicitatis vinum. Recipite carnem victimarum. Majores parentes jubent me, praeconem transmittere multam felicitatem fine carentem vobis piis filiis; advenire super vos pios filios (hanc multam, et infinitam felicitatem); ut vos recipiatis prospera de cælo; prosperetur plantatio in agris; longa (vobis) aetas ad multos annos. Ne (his bonis) vos degeneres dignos efficiatis.

9. Oblatio oblatorum cibariorum. Praeco generalis: "Auferantur cibaria". Tunc ceremoniarius ad cibaria et leviter tangit eorum vasa.

10. Comitari spiritus abeuntes. Praeco generalis: "Comitamini spiritus". Inclinantes vos quater genuflectite, quater levate.

11. Aspectio sepultorum. Praeco generalis: "Aspicite sepulta. Recitator orationis ambabus manibus teneat orationem. Curator comburendorum chartaceorum ambabus manibus teneat comburenda chartacea et una omnes

vous avoir des fils pieux (cette grande et infinie félicité) puissiez-vous être comblés de présents par le ciel; que vos plantations prospèrent dans les champs; que votre vie se prolonge pendant de longues années. Et dans ces biens ne dégénérez pas."

9. Enlèvement des vivres offerts. Le héraut principal: "Enlevez les vivres!" Alors le cérémoniaire se rend au lieu où ils sont et touche légèrement les vases qui les contiennent.

10. Accompagner les esprits qui s'en vont. Le héraut principal: "Accompagnez les esprits. Inclinez-vous et quatre fois fléchissez le genou, quatre fois relevez-vous."

11. Visite des tombeaux. Le héraut principal: "Visitez les tombeaux. Que le récitateur des oraisons tienne la prière des deux mains. Que le gardien des papiers à brûler tienne à deux mains les papiers et que tous ensemble se rendent au lieu des tombeaux". Alors le héraut principal conduit le sacrificateur, et ceux qui séparément sacrifient à différents autels, sortent hors de la porte pour voir brûler les papiers et

pergant ad locum sepulturum". Tunc praeco particularis ducit sacrificatorem, et eos, qui divisi in diversis aris sacrificant, exire extra portam ad videndum combustionem comburendorum chartaceorum, atque orationis recitatae. Jam His peractis, cantat dicens: Reverentiam facite junctis manibus inclinantes vos; deinde reducit intus aulam. Praeco generalis cantat: "Ceremoniae finitae sunt". Reverentiam facite junctis manibus inclinantes vos. Tunc omnes versus superiorem partem faciunt reverentiam junctis manibus inclinantes se.

Exemplar orationis sacrificiorum.

Sub Magna Tsin Dynastiâ imperatoris N., anno N., luna N., die N., haeredes nepotes N. N. audemus praeclare alloqui ad vos: Protoparentes, Abaveos; abavos paternales majores, minores, Proavos; Proavos paternales majores, minores; Avos; Avos paternales majores, minores. Patrem et matrem, Patruos, patruos majores, minores Spiritus, dicentes: Heu! Annorum ordo fluit facile; tempus est Tsin-min, in quo pluvia atque res rigant; nos tremebundi, (a) vel: tempus est Tsun-iam in quo pluvia et

l'oraison qui a déjà été récitée. Cela fait, le hérault chante: "Faites la révérence en vous inclinant les mains jointes". Puis il les ramène dans la cour. Le hérault principal: "Les cérémonies sont achevées. Faites la révérence en vous inclinant les mains jointes! Alors tous tournés vers la partie supérieure, font la révérence en s'inclinant les mains jointes.

Formule de la prière des Sacrifices

Sous la grande dynastie Tsin, l'année N., de l'empereur N., le N., de la lune N., nous vos descendants héritiers N.N. nous osons, nous adresser en cérémonie à vous: premiers parents, trisaïeuls, bisaïeuls, aïeuls, père et mère, grands-oncles, grandes-tantes, oncles et tantes, tous esprits, disant: Hélas! la suite des années s'écoule rapidement, le temps est Tsin min, dans lequel la pluie et la rosée s'écoulent; nous devons trembler (ou bien: le temps est Tsun-iam, dans lequel la pluie et la rosée tombent; nous gémissons de tristesse) ; nous nous souvenons que vous êtes bien éloignés de nous, et nous nous rappelons notre origine, n'osant l'oublier. Avec révérence, nous offrons selon le rit, les victimes, les paniers à brûler, le vin, le riz, les vivres, l'offrande annuelle; à vous en même temps qu'aux esprits de nos frères et sœurs aînés, de nos frères et sœurs cadets, des fils de nos frères et de leurs épouses, de nos petits-fils et de leurs épouses, vivant avec vous chacun selon son rang. Daignez l'accepter.

vos cadunt; nos gementes tristitia commemorantes a nobis elongatos vos, vices rependimus origini, non audentes oblivisci. Reverentes, in victimis, in comburendis chartaceis, in vino, in orisa, cibariis offerimus ritum, offerentes annualem rem; una cum omnium fratrum majorum, atque fratriarum spiritibus, fratrum minorum, atque fratriarum spiritibus, filiorum fratrum atque eorum conjugum spiritibus, Nepotum atque eorum conjugum spiritibus juxta ordinem suum vobiscum convivantibus vos acceptate.

———✕———

Ravary. s. J.

Lettre du P. Ravary au directeur de la Ste. Enfance. Nankin 20 Mars 1876. — Monsieur le Directeur. —

A l'occasion de cette nouvelle année de grâce 1876, Je désirais envoyer quelques lignes à nos chers et généreux Associés de la Ste. Enfance. J'ai attendu jusqu'au lendemain de la fête de St. Joseph. Il me paraissait bon de parler du grand Patron du Céleste Empire. Parler de la Chine, parler surtout de Nankin, eveillé naturellement au cœur des petits Apôtres de nos chers petits Chinois, l'intérêt, le zèle et la sympathie. Nankin, si longtemps plongé dans le silence et le deuil, après les malheurs du passé, commence à respirer. Les tristes souvenirs, laissés par les Rebelles, s'effacent de jour en jour. Dans les grandes rues du commerce, comme dans celles des quartiers moins tumultueux, tout un petit monde d'enfants, se presse, s'amuse radieux et plein de vie. Cette génération innocente par ses joyeux ébats contribue puissamment à faire oublier les jours mauvais. Des ruines immenses se dressent encore, il est vrai, de tous côtés, dans la malheureuse cité. N'importe pour cette population, augmentant chaque jour par la présence de nombreux étrangers, venus des Provinces voisines, l'avenir semble prédire des jours meilleurs. — Depuis près de six années, j'assiste, heureux témoin, a ce spectacle consolant. Les Missionnaires applaudissent sincèrement à cette expansion de la vie et du progrès matériel et intellectuel, mais aux yeux de la foi et de leur vocation, ils désirent plus, ils désirent mieux. Grâces à Dieu, nous pouvons nous dire satisfaits. Nous sommes arrêtés bien loin encore d'avoir obtenu ce que nous voulions. Toutefois nous avons obtenu quelque chose, et ce quelque chose est mieux que nous ne l'espérions pour le moment. Voilà la cause de cette satisfaction.

Hier, 19 Mars, fête du grand Patron de la Chine, la ville de Nankin a vu dans ses murs une solennité brillante

et brillante, frappée à un cachet spécial. L'élément payen dominait. Cette fête a laissé au Cœur des Missionnaires, des chrétiens et des quelques centaines de payens qui en furent les témoins, une impression peu ordinaire. Quelques détails ne seront pas sans doute sans intérêt, pour nos petits et bien aimés lecteurs. — Une œuvre intéressante l'œuvre des écoles payennes, vient de recevoir un développement signalé. Nous devons en parler. Enfin, pour terminer, quelques données sur l'œuvre des Baptêmes

Fête de St. Joseph, 1876, à Nankin.

La belle et assez nombreuse chrétienté Nankinoise du passé a éprouvé, elle aussi, la secousse violente de la tempête révolutionaire. Les Missionnaires en ont parlé souvent. Nankin ne compte plus aujourd'hui dans ses murs et dans les environs que 300 et quelques dizaines de chrétiens. Si la fête d'hier a été brillante, ce n'est pas précisément par le nombre des fidèles, assistant aux offices du jour. — Une circonstance particulière nous a inspiré l'idée de donner à cette fête une pompe inaccoutumée. A l'époque de la nouvelle année chinoise, nos efforts ont été concentrés vers un point capital. Nous avions fortement à cœur de créer de nouvelles écoles payennes. Quelques essais en ce genre étaient trop consolants pour ne pas donner à cette œuvre naissante une plus grande expansion. Dix écoles, dans la ville et dans les environs venaient d'être installées. Plusieurs autres étaient encore en voie de formation. Les Maîtres, Bacheliers ou simples Lettrés, nous étaient connus. Ils ne se connaissaient pas encore mutuellement. Tous, avec quelques voisins et quelques amis, ont été invités à cette grande réunion de famille. — Notre unique école payenne externe, devant la Résidence, comptait l'an dernier 60 et quelques élèves. Quatre seulement étaient chrétiens. Ce nombre était un vrai succès. Par le fait des sots et affreux préjugés régnant contre nous, nous avions eu peine, il y a quelques années, à réunir à notre école 7 à 8 enfants des plus pauvres du quartier. Cette année,

une seconde école vient d'être ouverte à quelques pas de la première. Elle compte déjà 19 élèves. Avant peu, nous aurons la centaine dans les deux écoles. Ces 80 et quelques petits payens devaient naturellement être invités à la fête. Ajoutons les 10 élèves de notre école interne, plus une vingtaine d'enfants de nos deux écoles à peine installées dans le faubourg, porte S.O. à un Kilomètre de la maison, plus 20 à 30 petits de notre voisinage, nous pouvions facilement recruter un petit bataillon de charmants petits bons hommes qui aujourd'hui ne se font pas prier deux fois pour accepter une telle invitation. Bref, nous avions tout préparé pour recevoir à la maison 140 enfants. Pour cette fois, les 70 à 80 petits de nos autres écoles n'ont pas été invités par la raison de la distance et surtout de la nouveauté. Ces pauvres petits ne sont pas encore apprivoisés et plus d'une Maman aurait frémi à la pensée que son petit Bébé serait rentré à la maison avec un œil et même ses deux yeux en moins. Les Missionnaires ont le secret et la manie d'arracher les yeux pour faire de l'opium voire même des lunettes d'approche. Ces petits feront comme les autres. Ils viendront à nous. Parlons du programme de la fête.

Dès le matin, tout ce petit monde accourait joyeux à la maison. Chacun dégusta une tasse de mié, espèce de vermicelle chinois. 10 à 12 petits Mahométans n'eurent garde de commettre ce grand crime. Pour cuire ce mié, on se sert de la graisse de porc, voire même, le mié est couronné par quelques petits morceaux de lard. Pour les fils de l'Islamisme en Chine, en particulier à Nankin, la conscience est fort large. Un seul péché ce semble, peut les priver des félicités de leur curieux paradis et les faire tomber en enfer. Il ne faut pas manger de la viande de porc. A nos pauvres petits, nous avons servi quelques gâteaux, plus correctement assaisonés. Après le déjeuner, on distribua à cette troupe pétulante quelques petits pétards. Chacun reçut sa quotepart, une vingtaine de tout petits, un seul un peu plus gros, plus un petit papier roulé pour servir de

niche. Une bonne heure s'écoula rapidement dans cette bruyante récréation. — Pendant ce temps, nos Lettrés déjeunaient plus lentement et plus confortablement. Ils étaient 38 à 40. Parmi eux, 9 à 10 de nos chrétiens étaient de la fête. C'étaient les administrateurs de nos quatre petites chrétientés.

A 10 heures, réunion pour la séance dans un large corridor de la Résidence, orné pour la circonstance, six écussons, dont deux aux armes du Souverain Pontife et de Mgr Languillat, étaient appendus aux piliers de la salle. Chaque écusson portait deux oriflammes entrecroisées. Au milieu de la salle, sur un fond de draperies aux couleurs variées, était exposée aux regards de tout ce monde payen, une grande image de Saint Joseph. Devant l'image, quelques sièges et un petit harmonium. Devant les sièges, une longue table chargée de nombreux petits objets. C'étaient les lots d'une loterie, chose insolite en ces pays et qui ne sera comprise qu'après plusieurs répétitions. Il y avait 140 lots, 20 petits couteaux fort médiocres, 15 ciseaux, 15 petites musiques, 10 boîtes de dragées fabriquées à Canton, à la forme européenne, 10 feuilles de papier de couleur, 10 feuilles de soldats fabrique d'Epinal, quelques billes de verre colorié, deux tours et deux barques en sucre chinois avec d'autres bagatelles. L'ensemble faisait ouvrir de grands yeux à la nombreuse assistance. Il y avait plus que de la curiosité. Une certaine convoitise est bien permise en telle occurrence.

Pour exécuter le programme, la première condition et non la plus facile, était d'obtenir le silence dans un petit monde si turbulent. La séance commença par un petit dialogue entre deux élèves payens, avec chants chinois. Les enfants remerciaient d'abord les Missionnaires de les avoir invités à une si belle fête et de leur accorder de si beaux objets. Puis on parlait de la loterie. On cherchait à faire comprendre le mécanisme de ce jeu où chacun allait recevoir gratis un objet différent, d'après le numéro qui sortirait de l'urne. Enfin on célébrait les louanges du grand Saint si justement appelé le Patron de la Chine et le

Protecteur de la bonne mort. Tous, chrétiens et payens, ajoutait-t-on, doivent mourir. Tous, ayant besoin d'un Protecteur à ce moment suprême, doivent par conséquent invoquer Saint Joseph. Puis après un court prélude de l'harmonium, une dizaine de petits payens entonnaient et poursuivaient avec entrain un chant chinois en l'honneur du Saint Patron. - Ainsi se termina le dialogue.

On procéda ensuite au tirage de la loterie. L'opération était plus difficile. La fougue de ces petits, comprimée violemment pendant 20 minutes, éclata bientôt par une explosion qui ressemblait fort à ce qu'on appelle tapage. Non sans peine, on distribua aux enfants, un N°. écrit en gros caractères, sur une petite planchette de bambou. Quelques amis et même quelques Lettrés voulurent recevoir un N°. De nombreux curieux, grands et petits, briguèrent la même faveur. Il fallut se borner à nos connaissances.

Le premier N°. sortit enfin de l'urne. Je tenais en même temps à la main une des tours de sucre. Le lot était friand. Je le remets au N°. gagnant. Mais ici se rencontre une nouvelle difficulté qui se renouvellera souvent dans la séance. Nombre de petits, ne savent pas lire le N°. de leur planchette. Ils ne comprennent pas d'ailleurs pourquoi le morceau de sucre ne tombe pas dans leur main, et sous leurs dents. Pourquoi le donner à un petit voisin plus fortuné? Ils lèvent la main; ils réclament l'objet; ils crient; quelques-uns pensent à pleurer. Que faire? En vain, vous parlez raison. Ces petits pour le moment sans oreilles, n'ont que leurs deux yeux et la bouche. Le plus simple est de continuer, malgré le tapage que vous essayez d'étouffer à coups redoublés d'une grosse clochette, et en criant de votre plus grosse voix: faites silence! Ainsi se passa plus d'une heure dans cette opération tumultueuse. Le milieu et la fin furent toutefois plus calmes. Les N°s. gagnants, fiers d'avoir reçu un objet quelconque, se hâtaient de quitter la foule, pour le considérer plus à loisir à l'écart.

ou pour le porter à la maison. – Le tirage d'une loterie est donc chose fort ardue au milieu de petits chinois. Pour la première fois, ils étaient témoins et acteurs. Espérons qu'à une seconde et 3e répétition, la chose sera mieux comprise et le calme mieux conservé. – L'heure était avancée. Il était 11h. 1/2. Plus facilement un petit tie-sin ou goûter fut distribué à tous. Ils se retirèrent joyeux pour aller dîner dans leur famille. Nos Lettrés, quelques amis, nos élèves internes et les petits chantres, artistes en herbe, restèrent à la maison pour un dîner de première classe..

A 2h. 1/2, Salut solennel à l'Eglise. Une fois encore notre chapelle était trop étroite, pour contenir nos chrétiens et la foule toujours grossissant de curieux. Nos élèves payens assistaient en grand nombre. Pour la 1ère fois, le petit harmonium fut transporté au bas de l'Eglise. Par là, je pouvais plus facilement avec l'aide d'un Frère Scolastique et de notre Frère Coadjuteur, obtenir le recueillement, et satisfaire les yeux et les oreilles de l'assistance. Le R. P. Lottoli donnait le salut. Avant que le Célébrant avec ses assistants et les six enfants de chœur portant les flambeaux, vint à l'autel, nous avons entonné de nouveau le chant chinois en l'honneur de Saint Joseph. Pour la 1ère fois, à l'Eglise, un de nos petits payens fit entendre sa voix assez souple et assez fraiche. Pour le dire en passant, nos petits chantres se tirent assez bien d'affaire. Depuis plus d'une année, nous leur donnons assez souvent des répétitions. Nous cherchons l'occasion d'avoir des petites séances publiques où les dialogues et les chants jouent le rôle principal. Après leur avoir appris des chants ordinaires, nous les avons exercés dans les chants religieux, pour lesquels ces chers petits montrent une préférence signalée. C'est un bon augure. Ils aiment à chanter les Litanies de la bonne Mère et les autres cantiques chinois de notre recueil imprimé. Hier pour la 1ère fois, nous avons essayé de les lancer sur une nouvelle scène. Avant peu, nous l'espérons, ils viendront d'eux mêmes nous prêter le

concours de leurs voix à l'Eglise et dans les cérémonies du culte. Le diable, nous le comprenons, est peu satisfait de voir et d'entendre des petits payens chanter les louanges de Dieu. Peu importe, nous poussons de l'avant, avec prudence sans doute. Mais enfin, nous voulons un peu plus de ces chers Bambinos, fréquentant nos écoles, que la connaissance de quelques caractères et des livres de Confucius!

Un petit épisode de cette fête pour terminer. Plusieurs de nos Lettrés eurent l'heureuse idée de faire venir leur famille pour passer la journée à notre maison. Deux parmi eux, ex-Mandarins en retraite firent de même. C'était la 1ère fois que ces dames et ces jeunes filles mettaient le pied dans notre Eglise. Elles furent reçues avec courtoisie par nos Vierges. Le dîner qu'on leur offrit à l'école des filles fut accepté avec plaisir. Deux fois, les Missionnaires les reçurent au parloir. On se sépara avec satisfaction. Sous peu, nos Vierges iront à leur domicile rendre la visite. Ainsi se font les connaissances. C'est un premier pas pour amener les âmes droites à la connaissance seule nécessaire, la connaissance d'un Dieu créateur, sauveur et rémunérateur.

Œuvres des écoles payennes.

L'énoncé d'une telle proposition éveille tout d'abord la surprise, presque le doute. Comment les Missionnaires, dont la vocation est si sublime, ont-ils conçu l'idée d'ouvrir une école payenne? Quel intérêt rencontrent-ils à réunir 20 à 30 petits bonshommes payens dans un même local, sous la férule d'un maître payen? Ce Maître peut-il leur apprendre autre chose que les caractères si peu compris de la langue de Confucius? Pourquoi dépenser et leur temps et leur argent à une œuvre si peu proportionée à la fin proposée, à la propagation de la foi? Je répondrai directement à la question. Commençons par un fait. Les faits ont leur éloquence. Les faits valent mieux que les paroles. Le fait en question sera une première réponse.

Au mois d'Octobre dernier, nous ouvrions non sans diffi-

culté une école payenne dans le faubourg, porte S.O, à un kilomètre de la Résidence. Un bon vieillard bachelier, était Maître d'école. Depuis plusieurs années, encore payen, il enseignait dans cette localité. Il était connu dans le quartier. Il y a un an, il entrait à notre service, à l'école interne. Homme probe, il fut bientôt catéchumène. En Juillet, il désirait le baptême. Nous avons différé à cause de la famille. En octobre, il siégeait dans cette nouvelle école. Le bon vieux avait promis merveille. Hélas, c'était par simplicité. Il ne savait pas encore les préjugés, les soupçons que fait naître le seul nom du Tien-tsu-dam. De fait, il siégea presque seul pendant quinze jours. A la nouvelle que l'école était ouverte par les Missionnaires, les parents avaient retenu les enfants. Bientôt un autre Maître, nouveau venu, le remplaça. La bonne Providence lui avait permis de recruter 14 à 15 élèves. L'école commença. Le vieux rentra à la Résidence. Le nouveau se déclara bientôt catéchumène.

Huit jours plus tard, je venais m'installer à cette porte S.O. La barque du R. P. Supérieur avait été mise à ma disposition. Je profitai de cette occasion pour faire quelques petites excursions apostoliques. La 1ère étape fut à cette localité. Le cœur m'y portait. Elle m'était peu connue ou plutôt elle ne m'était connue que sous un aspect peu favorable. J'avais traversé plusieurs fois ces quartiers. L'impression était loin d'être agréable. Plus d'une figure avait regardé de travers ma barbe vénérable. Mes oreilles avaient recueilli plus d'une expression peu flatteuse. En un mot, les citadins de cet endroit ne se montraient pas plus aimables à notre égard que ceux des quartiers plus aristocratiques. N'importe. Il fallait briser la glace. Une expérience de plusieurs années, nous a appris que sous une écorce un peu rude, la population Nankinoise cache une nature plus traitable qu'en d'autres contrées à nous bien connues. Seulement les préjugés sont là. Il faut les dissiper. Pour cela, il faut nous montrer au grand jour.

La barque arrivait dans la matinée au large canal, baignant les murs de la cité à la porte S.O. L'ancre était jetée

non loin de l'école. Je descendis à terre. Je me promène à pas lents, un peu au hasard. Succès nul. Les petits bons hommes fuient à toutes jambes. D'autres plus agés saluent de loin mon passage par les amabilités usitées. Les plus honnêtes me considèrent d'un air indifférent. Je me rendis à l'école. Cette fois j'avais où poser le pied. C'est un premier avantage.

A l'école, les élèves ne m'étaient pas encore connus. Quelques petits eurent peur. Bientôt nombre de curieux se présentent. Ce n'était pas le moment d'entamer une conversation sérieuse. Peu de temps après, je me retirai sur la barque. Il était midi. Je dînai tranquillement. Les plus hardis de ceux qui m'avaient suivi, n'osèrent pénétrer dans une barque à la forme un peu européenne. Les moins pressés d'affaires firent faction assez longtemps sur le rivage, devisant à qui mieux mieux sur le curieux personnage les honorant de sa visite.

Dans l'après midi, je fis une seconde descente. Même succès. Bientôt je rencontrai un enfant chrétien. Il vint sur la barque. Je lui donnai un petit couteau. C'était un innocent mais sûr appât. A peine sorti, il montre à nombre de petits payens, stationnant près de la barque, le petit couteau. Il ajoute que le Missionnaire en a encore quelques uns pour ses petits amis. A cette condition, tous se déclarent mes amis. Toutefois pour le fameux couteau, il devait leur être remis à terre et non sur la barque. Je refusai, sûr que le lendemain la position changerait de face. Les enfants sont partout les mêmes. – En effet, le jour suivant, deux à trois élèves de l'école, accompagnés du petit chrétien, se décidèrent à franchir la redoutable barrière. A dîner, 6 à 7 me tenaient compagnie. Le soir, il y avait presque foule. La position était gagnée.

Dans l'après dîner, je fis une nouvelle apparition à l'école. Les curieux étaient moins nombreux. Dans le nombre, assis près de moi, était un Monsieur, dont la figure distinguée me frappa. Ses habits étaient plus que modestes. Je crus reconnaître un Mandarin sous un habit emprunté, venant

explorer la position. La chose n'est pas insolite. Je ne me trompai que sur ce point. De fait, c'était un Mandarin, de bonne famille et d'un nom distingué parmi les Lettrés. Hélas, ses habits n'étaient pas les siens; les meilleurs, ceux de sa femme et de ses enfants, étaient au mont de piété. C'est assez dire que cet inconnu était tombé dans la misère. O Providence de mon Dieu! Une série d'infortunes non méritées avait jeté cette honnête et loyale famille sur ma route. Aujourd'hui cet ex-Mandarin habite notre école, là où je l'avais rencontré le 5 Novembre. Il enseigne 15 à 16 élèves, dont plusieurs de bonne famille et de sa connaissance. Sa femme que je rencontrai pour la 1ère fois, dans une misérable cabane, est devenue maîtresse d'école pour 7 à 8 petites filles dans cette même maison. Le fils aîné, charmant garçon de 18 ans, vient d'être nommé mon Socius, comme second catéchiste. Le petit garçon de 5 ans étudie près de son père. Une fille de 9 ans apprend les prières. Ce qui vaut mieux, la famille entière est catéchumène et pleine de ferveur. Elle se prépare au baptême. — Je passai 4 jours à cette localité. D'autres connaissances furent faites. Je revins à cet endroit 10 jours plus tard, le 15 Novembre. Quel changement de décoration! Je ne pouvais plus faire un pas sans avoir une escorte de nombreux petits payens qui ne me quittaient plus. Je visitai nombre de familles. A ma grande satisfaction, plusieurs de ces familles pauvres mais honnêtes, ne semblaient qu'attendre l'arrivée d'un Missionnaire pour apprendre à connaître et à aimer un Dieu, pour elles jusqu'alors inconnu.

Un dernier trait pour dessiner la position. En Janvier, j'écrivais une lettre pressée au R. P. Supérieur. Je désirais vivement la construction de quelques chambres en paille, pour avoir à un petit li de la première, une seconde école. Cette seconde école devait être en même temps catéchuménat et pharmacie surtout pour les petits enfants. L'autorisation fut accordée avec plaisir. Aujourd'hui l'école fonctionne. Un maître qui est

en même temps médecin, enseigne. Il a 18 à 20 élèves, dont bon nombre sait déjà le signe de la croix et quelques mots des premières prières. Bientôt nous pourrons compter 30 et quelques enfants de tout âge garçons et filles. Une vieille chrétienne y est installée pour apprendre les prières. Le soir après le travail du jour, 13 à 15 plus âgés viennent pour y étudier quelques lettres, apprendre les prières et écouter la doctrine. Des images de piété sont appendues aux murailles. Nous allons fréquemment visiter ces familles. Nos Vierges commencent à y être connues. Le chemin est frayé. Elles peuvent pénétrer dans chaque maison à la recherche surtout des enfants malades. Huit à dix familles commencent à suivre les règles. Avant la fin de l'année, nous avons la douce espérance, de baptiser quelques dizaines d'adultes! Fiat!

Pourquoi ouvrir une école payenne? Voilà ma première réponse. Le fait de cette école payenne, ouverte en Octobre dernier, parle éloquemment. Sans cette école, je n'aurais pas eu probablement l'idée d'aller en cette localité. Pourquoi en effet aller là plutôt qu'ailleurs. Nous passerions encore aujourd'hui dans ces quartiers à pas pressés. Ces gens, toujours inconnus, nous sembleraient sans doute bien éloignés du royaume de Dieu! Sans cette école, je connaîtrais cette localité, comme je connais le petit bourg de Kouai-men, à 30 lys de la Résidence au-delà de la porte N.E., où j'ai fait de même une seconde excursion, le 9 Novembre, après les quatre jours passés à la porte S.E. J'ai passé là 3 jours. Encouragé par le premier essai, j'espérais quelques fruits. Je suis revenu sans regrets sans doute, mais enfin. Voici le résumé de cette excursion. Premier jour, solitude complète. 2e Jour, 2 ou 3 visites de curieux. 3e Jour, quelques visites d'enfants, commençant à s'apprivoiser, de jeunes gens et de quelques chefs de famille qui ont entendu quelques bonnes paroles. Je n'ai visité aucune famille. Où aller m'asseoir? Là nous n'avons pas d'école! — Je réponds plus directement. En premier lieu, pour dissiper les préjugés absurdes

à notre endroit ; préjugés dont les Missionnaires ont parlé souvent, l'expérience nous a appris qu'il fallait commencer par les enfants. C'est le moyen le plus facile, le plus efficace et le plus prompt. Les enfants apprivoisés, il n'est pas difficile d'aborder les parents. Comment apprivoiser ces enfants ? Les réunir en plus grand nombre possible dans nos écoles. - En second lieu, ces nombreux enfants, gagnés bientôt par la charité, la patience et le dévouement des Missionnaires, ne tardent pas à vous payer d'un juste retour. Par des relations fréquentes, ils s'attachent à nos pas et comprennent peu à peu qui nous sommes, et ce que nous voulons d'eux. Bientôt entraînés par l'exemple, ils désirent faire ce que nous faisons. Dans nos maisons, dans nos chambres, mille objets religieux frappent leurs regards. Ils interrogent. Nous répondons. Nous prions devant eux. Le désir de prier s'éveille naturellement dans ces âmes candides. Nous allons à l'Eglise. Ils nous y suivent. Le chant des cantiques charme leurs oreilles. Ils mêlent leurs voix aux nôtres. Que de traits intéressants se pressent sous ma plume. Il faut savoir se borner. Nous sourions parfois, en voyant quelques uns de ces petits enfants plus décidés, prendre la main de leur compagnon et lui apprendre à faire le signe de la croix. Plusieurs enlèvent d'eux mêmes les objets superstitieux attachés par les parents à leur cou ou à leurs habits. Entr'eux ils se taquinent d'un air moqueur quand quelques uns vont à la pagode. La majorité déclare hautement qu'ils veulent être chrétiens. Quelques Papas et Mamans se contentent de sourire. D'autres plus revêches mettent le veto. 7 à 8 de ces enfants ont été retirés de l'école. Tel est le spectacle consolant que nous offrent les 60 et quelques enfants que nous avions l'an dernier à notre unique école payenne.

Le bien opéré est loin de se borner à ces innocents. Un bien plus solide et plus prompt se fait chez les Lettrés, appelés par la Providence à nous prêter leur concours. Dans le

passé, par la force des circonstances, nous vivions trop retirés à l'intérieur de la Résidence. Le monde payen du dehors nous était presqu'inconnu. Il y a 4 ans, je me le rappelle, un maître Bachelier nous était nécessaire pour le petit pensionnat. Il est plus que difficile d'en rencontrer chez nos chrétiens Nankinois. Il fallait appeler un payen. Nous avons cherché et attendu longtemps. Enfin ce fut le barbier de la maison qui nous amena un bon vieux, rencontré parmi ses pratiques. – Aujourd'hui 14 à 16 Lettrés sont en activité de service. Bon nombre d'autres sont venus. Ils attendent. Par là, nous avons l'avantage et du nombre et du choix. J'ai déjà parlé du brave ex-Mandarin rencontré à la porte S.O. A la Résidence, un autre ex Mandarin est professeur. Son histoire n'est pas moins curieuse. Pendant 10 ans, il a été Sous-Préfet dans la Province du Fo-Kien. Je ne sais pas encore par quelle série de disgrâces il s'est vu contraint de revenir à Nankin, sa patrie. D'une famille distinguée de la ville, homme intelligent et plein d'activité, il fit rapidement son chemin. En Chine, la position de bon nombre de ces fonctionnaires est critique. Une intrigue, un malentendu, une injustice peut les renverser. Il y a un an, j'ai rencontré ce personnage un peu fortuitement. Il passait devant la maison. Nous nous sommes salués. Il est entré. Nous avons causé. Il est revenu. Nous nous sommes connus plus intimement. Son caractère décidé me fit plaisir. Les préjugés puisés dans son éducation et son passé, le mirent sur la réserve. En vain, la grâce, semble-t-il, le portait vers nous. En vain, je lui témoignai le plus vif intérêt pour sa belle et nombreuse famille; une année entière se passa, nous à l'attendre, lui à nous étudier et presque à nous épier. Il a 9 enfants, 5 garçons et 4 filles. L'aînée qui a 21 ans, est mariée au fils d'un ancien Sous-Préfet de Nankin. Ses trois fils plus âgés 17, 14 et 13 ans, n'ont pu continuer leurs études. Ils sont au commerce. Les deux plus petits étudient à notre école externe. Enfin à cette nouvelle année, renonçant à une exis-

tence plus lucrative mais plus tourmentée, il est entré à notre service. Voilà donc notre ex-Mandarin devenu modeste Professeur de nos enfants chrétiens. Quelle position anomale! Restera-t-il longtemps chez nous? Ses deux petits enfants sont ici, prennent leurs repas avec nos internes et passent la nuit dans la chambre du papa. Ils savent déja quelques mots de prières. Les trois aînés parlent de se faire chrétiens. Le père le sait. Jusqu'ici il se contente de sourire. Que le bon Dieu ait pitié de cette famille si digne d'intérêt!

Parmi ces Lettrés, plusieurs sont déjà catéchumènes prononcés. Voilà un bien solide. D'autres parlent de suivre cet exemple. Nos relations, plus intimes avec ces Messieurs, sont de nature à les amener à ce but suprême. De fait, sous une telle influence, il est difficile à toute âme loyale, de résister longtemps à la grâce. D'ailleurs ils ont leur liberté. Les revêches finiront par nous quitter. D'autres Maîtres sont à notre disposition pour remplacer les partants.

La chrétienté de Nankin elle-même commence à ressentir l'heureuse influence exercée autour de nous par l'ouverture de ces écoles. Nos quelques chrétiens, perdus au milieu de ces masses payennes, peuvent à bon droit se féliciter de ce nouvel état de choses. Les préjugés, engendrant un certain mauvais vouloir contre le nom chrétien, perdent de leur intensité. Les relations sont moins tendues. Il y a peu d'années, il était fort difficile à une famille chrétienne, de trouver une maison simplement à louer. Nos jeunes gens, pour entrer dans une maison de travail ou de commerce étaient parfois obligés, sous peine de refus à taire un nom sonnant assez mal à des oreilles trop payennes. En ce moment la langue est plus libre. Ouvrir une école pour les familles plus pauvres, s'appelle une bonne œuvre. En Chine surtout ce seul mot éveille la sympathie. Nos chrétiens en recueillent les fruits. Dernièrement, ils viennent d'acheter un terrain convenable à l'Ouest de la maison, pour y bâtir un Lomson. Le propriétaire

nous connait. Il a mis son fils unique à notre école. L'affaire a été traitée à l'amiable, dans les conditions les plus favorables. A une autre époque, il est assez probable qu'un tel achat n'eût pas été conclu avec tant de facilité. Un dernier mot. Nous comptons plusieurs écoles dans la campagne. Là, nous aurons les coudées plus franches. Dans la ville, nous devons procéder avec un certain moelleux. Chez nos bons villageois, nous marcherons plus rondement. Nous ne tairons pas à leur dire qui nous sommes et ce que nous voulons. Une année leur sera accordée volontiers pour se décider. Ce temps écoulé, si le poisson gros ou fretin ne mord pas à cet innocent et charitable appât, nous plions bagage et sans tambour ni trompette, nous allons fixer notre tente à un autre village plus facile à entamer.

Statistique de nos écoles payennes.

1°. L'école externe, devant la Résidence est à peu près remplie. Elle compte 65 élèves, dont 4 Chrétiens, trois Maîtres dont 2 Bacheliers. Le 3e est chrétien, un de nos anciens élèves. 2°. L'école à l'Ouest, ouverte cette année, 18 élèves pour le moment. Un maître, et le fils de notre ex-Mandarin comme Sous-maître, quand il ne sort pas avec moi. — 3°. Ecole de la porte S.O. deviendra florissante. Déjà 15 à 16 élèves. Le Maître est notre ex Mandarin catéchumène. — 4°. Sa femme, un peu Lettrée, enseigne les petites filles dans la 3e. chambre séparée des deux autres destinées aux garçons. Elle compte déjà 9 petites filles. — 5°. Nouvelle école à un demi lys de cette dernière porte S.O. école catéchuménat. Pharmacie. Position pleine d'espérances. Déjà 16 à 18 élèves pendant le jour. Le soir 16 à 18 plus âgés pour apprendre les prières. C'est un Konsou ou chapelle en germe. — 6°. Porte N.E., dans la ville, 20 élèves, un Maître. Il ne suffit pas. Nous allons aviser. 7°. Même porte N.E. 3 lys en dehors, 14, 15 élèves. Le Maître est un jeune Bachelier, intelligent mais simple.

Il se prépare aux examens de la Licence. — 8°. Porte S.E. 10 lys dans la campagne, 6 lys d'une petite chrétienté, une nouvelle école. Position bonne. Gens simples. Je les ai visités avec consolation. Déjà 11 à 12 élèves presque apprivoisés. — 9°. A un lys de cette dernière, une autre école dans les mêmes conditions; 9 à 10 élèves pour commencer. — 10°. Même Porte S.E., 5 lys en dehors, 4 lys de notre chrétienté, une école ouverte ces derniers jours. Déjà 15 élèves. Gens bien simples. — 11°. Ecole qui s'ouvre maintenant à la Porte Ouest à 2 lys au milieu de nombreuses familles venues du Kiam-pé, position presque aussi avantageuse que celle de la porte S.O., permettant à nos Vierges d'aller à la recherche des petits enfants malades. Déjà 15 à 16 élèves. — 12°. Ecole plus importante dans la ville, Porte Sud, mais seulement en voie de formation. Le Bachelier, futur Maître, est ici à notre service; il attend. Plusieurs autres Lettrés sont venus et viennent encore. Ils se retirent avec de bonnes paroles de notre part. C'est tout, pour cette année; nous nous arrêtons. Nous avons un large terrain à exploiter. Que le bon Maître bénisse largement nos faibles efforts. A.M.D.G.

Baptême des petits Enfants.

Dans les relations annuelles de Nankin, les Missionnaires ont dit les difficultés du passé pour donner à cette œuvre si chère ses développements désirés; pour le moment la plus grande sans contredit est le manque d'auxiliaires intelligents et dévoués. Où les trouver en effet dans un si petit nombre de chrétiens tous devant travailler pour vivre. Trois Vierges sont venues de Shang-Hai. Elles travaillent bien. De Juillet à fin de Novembre, les chiffres sont consolants. Elles comptent 250 et quelques baptêmes. Puis sont venus les 3 mois de mauvais temps, et d'autres occupations. C'est la saison morte. Depuis un mois, nos Vierges se sont mises en campagne. Il y a eu des jours heureux. La veille de la fête de St. Joseph, 12 petits ont été bap-

tisés en un seul jour. Une autre fois, parmi les 50 à 60 petits malades présentés à leur dévouement, 13 ont eu le bonheur d'être faits enfants du bon Dieu. Pour arriver à un tel résultat ces filles dévouées doivent arpenter bien du terrain, frapper à beaucoup de portes, et revenir le soir heureuses du bien opéré. Pour la fatigue on n'en parle pas. Le lendemain, tout est oublié. Le dîné même a été laissé de côté plus d'une fois. Devant une si bonne volonté et pour ménager des forces qui nous sont si utiles, j'ai été obligé de leur commander la chose. Désormais il est convenu que le jour où l'on part le matin pour ne revenir que le soir, elles doivent dîner en route, n'importe où, au restaurant, ou dans une maison particulière. En résumé le chiffre des baptêmes, actuellement de près de 300, promet de dépasser celui de l'année dernière.

Ravary s. J.

✝

Ning-Ko-fou. _ Lettre du P. Le Cornec. _ Affaire du Pillage de la maison de Ning-Ko-fou. 15 Mars. ___

Pendant que nous étions en retraite à Nankin, nous avons dû laisser la position de Ning-Ko-fou à la garde du Catéchiste Yu-Kai-chuen. Craignant quelque mauvais tour de nos Lettrés j'avais fait écrire au préfet de la ville pour le prier de surveiller les jeunes gens, lui exposant le danger où nous étions et le moyen de nous prêter un secours efficace. La lettre lui fut remise le jour même où nous quittions Ning-Ko-fou, le 11 février. L'avenir devait nous montrer quelles étaient à notre égard les dispositions du préfet Ouang... Outre ces dispositions équivoques à notre égard, les Lettrés avaient remarqué en lui une certaine infériorité littéraire. Ce n'est qu'à force de servilités qu'il a pu les réunir dans la salle des examens et conserver ainsi sa place, car l'examen manqué, il eut été dégradé. Se voyant maîtres, nos Lettrés ont pris des airs insolents

et se sont enfuis tout permis. Plusieurs fois il sont venus à notre maison, ont frappé violemment à notre porte et disputé avec notre catéchiste. Le 22 février, la séance a été un peu longue, elle a duré environ trois heures, ils ne se sont retirés qu'à l'approche de la nuit. Après leur départ, le catéchiste soupa tranquillement, et il allait se mettre au lit, lorsque vers 9 heures un cri se fait entendre. Des centaines de voix y répondent et aussitôt trois colonnes s'avancent vers notre maison, par trois rues différentes. La porte est facilement enfoncée, et un flot de Lettrés se précipite dans la maison. Quelques uns s'avancent vers le Catéchiste et le frappent; mais le cri "aux objets", attire tous les efforts vers la chambre du Missionnaire. La porte cède en même temps que la cloison, et le pillage commence: Habits du Père, des catéchistes et des domestiques, remèdes, livres, manuscrits, images, Chapelles, instruments de physique, tout y passe. Quelques objets sont entassés sur la rue, devant la porte, et solennellement brûlés, d'autres sont emportés ou mis en pièces. Les cloisons sont démolies, le mur du midi est abattu, les fenêtres sont brisées, le toit est percé en plus d'un endroit, le plancher en partie enlevé; et l'œuvre de démolition continue toute la nuit. En vain le Sous-Préfet envoie-t-il ses satellites crier sur la hauteur voisine qu'il faut rester tranquille, en vain se présente-t-il en personne; il n'obtient autre chose que des injures, et la lumière du jour peut seule mettre en fuite les malfaiteurs. Il a tenu à peu de chose que la maison entière ne devint la proie des flammes. Plusieurs fois on a parlé d'y mettre le feu. Le rêve des Lettrés eut été de consumer dans les flammes notre maison, nos personnes et tout ce qui pouvait rappeler le christianisme; aussi a-t-il fallu bien des instances de la part de nos voisins pour les empêcher de se porter à cette extrémité. Plusieurs familles sont venues se jeter à genoux devant eux, craignant de devenir avec nous la proie des flammes, et ce qui restait de notre maison a ainsi obtenu grâce. J'ai tenu à la revoir en arrivant

à Ning-Ko-fou, le 3 mars ; je m'y suis rendu à cheval et c'est du milieu de ses ruines que je vous écris. Dans la ville on m'a vu passer avec un certain étonnement, mais personne ne m'a insulté, et j'ai pu me rendre le soir même à Choui-tong. Là, tout était dans un état satisfaisant malgré les menaces des Lettrés. Après Ning-Ko-fou devait venir le tour de Choui-tong. Le jour avait été fixé ; et, après Choui-tong, c'eût été Ho-li-Ki, qu'on ne nous pardonne pas encore d'avoir conquis. Mais la Providence n'a pas voulu imposer à nos chrétiens encore faibles une trop rude épreuve. L'audace n'est pas à l'état permanent chez nos ennemis, et notre retour a probablement déjoué plus d'un petit plan de persécution. J'oubliais de dire que l'attaque dirigée contre la maison de Ning-Ko-fou se préparait depuis quelques jours. Dès le 18 février des affiches se lisaient dans un grand nombre de rues, invitant les jeunes gens à s'armer de courage et désignant pour la lutte le jour du 22. Plus d'un millier de Lettrés se rendit à l'appel.

1er Avril. - Les projets des Lettrés sont tout à fait déjoués. Par ordre des Mandarins, nous sommes les P.P. Seckinger, Ho et moi installés à Ning-Ko dans la pagode de Tchen-Ouang-miao, et nous y avons la table avec le logement.

Le P. Seckinger a fait remettre une note au Tche-fou qui a promis de tout arranger. Il est question de nous donner un terrain vaste et bien situé. Cependant rien n'est encore conclu. Il y aura dans les six Sous-préfectures des proclamations affichées en faveur des Missionnaires, et on résoudra une bonne fois les difficultés pendantes.

15 Avril. L'affaire de Ning-Ko-fou est à peu près terminée. Les Mandarins accordent aux Missionnaires une indemnité de 1800 piastres (10,800 f.) et un terrain de 29 arpents de terre dans la ville de Ning-Ko-fou. De plus, une proclamation favorable aux Missionnaires sera affichée dans les bourgs de six Sous-préfectures.

Le Cornec. S. J.

Nan-King. — Lettre du P. Ravary. 1er Avril 1876.
Agitation à Nankin. — Pilotis d'un nouveau genre. — Coupe des queues.

En ce moment la ville de Nan-King est en proie à une agitation assez violente. Voici le fait en question. Depuis près d'une année on construit en dehors de la porte du Sud un pont jadis détruit par les Rebelles. Un pont en ces pays et surtout à Nan-King, ville si superstitieuse, doit avoir des pilotis d'un genre bien curieux. Pour soutenir la masse de pierres, il faut un certain nombre d'âmes, ni plus ni moins. Pour avoir ces âmes, il faut faire mourir les vivants. Le génie tutélaire ne peut répondre de la solidité de la construction, s'il n'a pas, à sa disposition, un certain nombre d'âmes choisies parmi les petits garçons de la ville. 100 à 150 pouvaient suffire, paraît-il, au commencement. De là, panique dans les familles. La peur est exploitée et peut-être causée par les bonzes, et tous les charlatans du pays. Tous se mettent à l'œuvre. Ils écrivent sur un petit morceau de toile rouge quelques caractères mystérieux qu'ils distribuent au peuple pour faire un acte de charité moyennant toutefois 15 à 20 sapèques. Grand fut mon étonnement quand, au mois de Novembre dernier, je vis à notre école externe plus de la moitié de nos élèves païens portant sur leur calotte ou sur le dos un petit morceau de toile rouge attaché par des fils noirs. Je regarde, et j'aperçois des caractères Chinois. L'explication me fut bientôt donnée. Les parents effrayés s'étaient hâtés de coudre sur la coiffure ou les habits de leurs enfants le chiffon protecteur. Les jours suivants, je traversais d'autres quartiers de la ville et les faubourgs. Tous les enfants, à peu d'exception près, portaient à découvert ce singulier talisman. Le génie mauvais parcourait la Cité et cherchait des victimes. Quelques dizaines d'enfants devaient mourir, et leurs âmes étaient destinées à servir d'assises au fameux pont de la porte du Sud. Pour conjurer un si grand malheur, il fallait acheter

le morceau de toile rouge. Quelle mère assez dénaturée pouvait refuser aux bonzes les 20 sapèques exigées pour sauver les jours de son enfant! Voici les caractères écrits sur le morceau de toile.

自早自石 La traduction n'est pas chose facile, et les
己早叫叫 plus habiles Lettrés ne sont pas d'accord.
頂回自石 Le sens le plus vraisemblable est celui-ci:
橋家承和 "Que le diable de pierre appelle le bonze de pierre.
梁轉當尚 S'appelant lui-même qu'il supporte le poids.
Vous enfants, retournez vite dans vos demeures. Que le diable supporte lui-même le pont!"

Dans cette affaire tous, même les plus savants, sont d'accord pour dire qu'il s'agit d'appeler des âmes pour porter le pont; à chaque arche il faut au moins 3 âmes. Quoiqu'il en soit, l'effet produit est une panique générale. Chacun craint pour la vie de son enfant. Les jours ont passé. Les quelques centaines d'ouvriers occupés à ce grand travail avançaient assez rapidement; et le fameux pont devait être livré à la circulation et au commerce dans les premiers mois de cette année. La panique commençait à se calmer, et on n'entendait pas dire dans la cité que le mauvais génie du pont eût arraché avec violence quelques âmes d'enfants. Le morceau d'étoffe rouge disparaissait peu à peu. A notre école, quelques élèves plus intelligents, avaient déchiré eux-mêmes l'emblême superstitieux; d'autres, plus malins se fesaient un jeu de l'enlever, par un tour de main, du dos ou de la calotte de leurs camarades. La paix régnait dans la ville; et c'est à peine si, entre voisins, on parlait du fameux pont. Il y a un mois j'appris qu'il n'était pas solide et qu'on allait le démolir en grande partie pour le reconstruire en de meilleures conditions. Il y a huit jours cette terrible nouvelle se propagea avec rapidité. "Le pont est démoli, se disait-on les uns aux autres avec effroi, parce que le nombre d'âmes, destinées à le soutenir, ne s'est pas trouvé suffisant. Au lieu de 100 âmes exigées par le génie tutélaire, il en faut maintenant 300 comme condition de solidité."

Bonzes et sorciers se mettent alors à l'ouvrage. Le commerce ne marchait pas ; quelle bonne aubaine ! Un peu moins simples que leurs pratiques, ils fabriquent de nouveau un emblème sauveur. Jadis il y avait 20 lettres et le chiffon rouge ne coûtait que 20 sapèques. Cette fois, l'idée est plus lumineuse et surtout plus lucrative. Le rouge sera remplacé par le jaune ; et au lieu d'un petit morceau carré de toile rouge, on se servira d'une toute petite bande d'étoffe jaune. Comme il y a presse au comptoir et que des milliers d'acheteurs veulent immédiatement le talisman protecteur, on n'écrira plus que cinq lettres, mais cinq lettres mystérieuses où les plus savants de l'Académie de Pé-King ne voient que du feu. Ces caractères sont : 陞 喃 陷 叱 吽. De plus, pourquoi les jeunes gens, les hommes faits, voire même les jeunes filles et les femmes mariées ne porteraient-ils pas les cinq lettres ? On a tenté la fortune et on a réussi. Mais tout cela n'est pas encore suffisant, et l'on a ajouté : " Prenez garde à votre queue ! De mauvais lutins volent dans les airs. Leur main est armée de ciseaux. Malheur à vous, s'ils vous coupent la queue ! Malheur aux filles, grandes et petites s'ils coupent le bas de leur robe, ou les cordons de leurs souliers ! Ce sont là les âmes destinées à soutenir le pont." Depuis deux jours que voyons-nous dans les rues ? Tous, à peu d'exceptions près, vont et viennent, la queue roulée autour de la tête sous leur chapeau ou leur calotte. Lettrés et marchands circulent en la tenant fortement à la main. Les calottes des enfants sont tapissées avec la bande jaune. Les jeunes gens par honte sans doute, l'ont collée à l'intérieur de leur coiffure. Nombre d'écoliers restent à la maison retenus par leurs parents effrayés. Les filles et peut-être quelques femmes portent cousue au bas de la robe et des deux côtés la formule sacrée. Ce qui fait une double dépense, mais nécessaire pour protéger l'un et l'autre côté, le lutin pouvant couper à droite et à gauche. Je n'en finirais pas si je voulais raconter tout ce que nous voyons et entendons. Hier, dès le matin, on a aperçu

le long de la grande rue venant du Han-si-men, passant à l'ouest de notre maison et conduisant au palais du Vice-roi, des traînées de sang. Quel est le sang ainsi répandu? Est-ce du sang humain, ou le sang des animaux? Qui a répandu ce sang? pourquoi l'a-t-on répandu de cette manière et dans cette grande rue? Voilà une série de questions auxquelles les plus malins ne peuvent répondre. Le fait est certain; je l'ai vu de mes yeux. Ce sang ne se rencontre pas sur tout le parcours de deux lys environ d'une manière uniforme. Il y a cependant uniformité pour le mode d'effusion. Ce sont des espèces de traînées de 15 à 20 gouttes plus ou moins épaisses, jetées sur les larges dalles ou sur les briques formant le milieu de la rue. Il n'y en a pas sur les trottoirs des deux côtés. La ligne formée par ces gouttes coupe la rue dans le sens de la largeur. De trois pas en trois pas plus ou moins vous rencontrez la ligne sanguinolente. Plus loin on peut faire 15 à 20 pas sans rien rencontrer. On attribue généralement ce fait à certains agents des sociétés secrètes qui ont profité de la circonstance pour ajouter un nouvel aliment à l'excitation populaire. On accuse les Pa-lien-Kiao - secte du Nénuphar blanc - race perverse et assez nombreuse qui continue toujours son travail dans l'ombre. Les Mandarins ont fait afficher un édit pour faire cesser les bruits qui circulent à ce sujet. Le sang, me semble-t-il, aurait été répandu avant hier, pendant la nuit. La veille on n'avait rien vu. Par une coïncidence inexplicable, la veille au soir et le jour suivant, un autre phénomène se produisait dans un quartier peu éloigné de notre résidence. Le voici; l'expliquera qui voudra. Une jeune fille de 15 ans travaillait le soir, un peu à l'écart, dans un atelier de soieries. Tout à coup un homme terrible entre par la porte de l'appartement. C'est un géant, grosse tête, noir comme le diable. Une de ses grandes mains est armée d'un couteau de cuisine, l'autre d'une paire de ciseaux. Le doute n'est plus possible pour la pauvre fille. C'est bien là le fameux lutin qui coupe les queues et les pans de robes. Elle jette un

grand cri. Sa mère effrayée arrive. Il était trop tard; l'opération était faite. Le bas de la robe avait été coupé et emporté par le lutin. Que faire en cette triste conjoncture? Pour éviter un plus grand malheur et avant d'aller conjurer les magots de la pagode, la mère fait quitter tout les vêtements de sa fille, les cache sous le lit, la revêt d'autres habits, et la nuit se passe ainsi dans un état facile à comprendre. Le lendemain vers 10 heures, le diable revient; la fille est encore seule. Pour la consoler, ou pour se moquer il lui remet entre les mains le morceau d'étoffe coupé la veille. La pauvre païenne se met à crier. La mère et plusieurs ouvriers accourent. Cette fois le diable est entré par la fenêtre. La fille seule le voit encore; il est accroché au plafond de la chambre. Sur ce, les gens de l'atelier et quelques voisins, attirés par le bruit, se mettent à pousser des cris, à frapper violemment la terre de leurs pieds, et à s'armer de tout ce qui leur tombe sous la main afin d'effrayer et de chasser le fâcheux lutin. La fille le voit toujours s'agitant dans l'espace, tantôt prenant des proportions énormes, tantôt se transformant sous une figure plus petite. A un moment donné, elle ne vit plus rien; mais, ô surprise! du plafond tombe un tout petit homme de papier. Il n'est pas grand; il n'a que 6 à 7 pouces de hauteur. Le curieux papier est taillé en forme humaine. Il a une tête, deux petits bras, deux mains dont l'une porte un petit couteau également de papier. Le bout du papier est découpé en forme de deux petites jambes, grossièrement façonnées. La tête ne porte pas d'oreilles; les deux yeux et le nez sont remplacés par des ouvertures pratiquées dans le papier. La fille plus épouvantée crie que le lutin s'est métamorphosé en ce chiffon de papier, et voilà nos gens qui crient plus fort, et qui piétinent avec rage le papier coupable de si grands crimes, le frappent de toute manière et finissent par le presser violemment avec le couvercle d'un vase de bois. Le voilà donc saisi, garotté, comprimé emprisonné ce misérable lutin qui fait peur à une grande ville comme Nan-King. Un lutin de cette espèce, paraît-il, peut

ressusciter autant de fois qu'on le tue, et le fâcheux de l'affaire c'est qu'il n'en devient que plus méchant envers ceux qui le molestent. Quelle position critique pour ces braves gens que le hasard a rendus ses juges et ses bourreaux et qui certainement sont plus embarrassés que le curieux coupable! Dans la matinée du lendemain tout le quartier connaissait l'aventure; tous ou presque tous croyaient à la diablerie. De nombreux curieux se présentent à la maison infestée. Après mûre délibération on trouva plus prudent pour empêcher le prisonnier de s'évader, de le clouer contre la muraille extérieure de la maison, sur la rue; les visiteurs abondent et demandent force explications. Fatigués, harassés de répondre à tout ce monde, nos gens prennent une résolution énergique, ils vous décrochent le bonhomme de papier, le froissent entre leurs mains et le jettent là où le diable, esprit immonde, devrait toujours être. Vers 2 heures après midi, le F. Sen et le Catéchiste arrivaient à cette maison, voyaient et interrogeaient. Il y a unanimité dans l'exposé du fait. La bonne foi des gens ne peut être mise en suspicion. Les gens de la maison et les voisins sont d'accord. La fille seule a vu le fantôme plein de vie les autres témoins n'ont vu que le morceau de papier... A vous d'expliquer le fait. Terminons par la réflexion du Père N. A Nan-Kin surtout, dit-il, le diable se moque des gens, comme les Nankinois se moquent du diable.

Autre lettre du P. Ravary. 12 Avril. Pour les queues coupées, je connais 4 cas où je ne vois pas d'explication possible. Ici on y voit une intervention diabolique. Avant-hier soir, j'ai voulu aller moi-même aux informations. Depuis quatre jours un enfant de 13 ans avait eu la queue coupée; à midi on lui faisait raser la tête. L'enfant m'est connu ainsi que sa famille; il m'a raconté le fait. Il a peur; les voisins lui disent qu'il va mourir. Voici l'histoire: Le matin, il était seul. Tout à coup un coup de vent que l'on appelle ici Koua-fong, lui fait fermer les yeux. C'est le signal

convenu, disent ces braves gens. L'enfant porte la main à la tête. C'est trop tard; la queue était coupée. Hier matin, un bachelier de notre école externe me dit que son neveu, enfant de 12 ans, a eu la queue coupée par un Koua-fong; le jour même il était rasé. Ce matin, un visiteur, bachelier de la ville, me raconte qu'un de ses élèves, âgé de 12 ans, quittant l'école en compagnie de deux autres enfants pour aller dîner, a reçu le Koua-fong; la queue a été coupée. Il a été rasé. Le barbier de la maison nous dit qu'il vient de raser un autre enfant qui, accompagné de sa mère marchait dans la rue. Il a reçu le Koua-fong, puis plus de queue. — 13 Avril. Le plus étrange c'est ce qui vient de se passer à 15 pas de notre maison dans une famille mahométane à nous bien connue. Ecoutez et jugez — Mercredi soir, à 5 h. 3/4 mon Catéchiste Sen arrive presque hors de lui, me disant que, pour le coup, il n'y a plus à douter. Il a vu et interrogé. La 2e. des filles, agée de 13 ans, à nous bien connue, sortait à 5 heures, par une porte de derrière, portant un vase d'eau à une voisine. Elle heurte contre une pierre, chancelle un peu sans tomber, reçoit le coup de vent et sa queue est coupée. Elle pleure, elle crie, la famille est en alarmes. Mon catéchiste survient pour les consoler. Une opération a été faite. Pour la première fois nous entendons parler de cette superstition. Pour obtenir la restitution de la queue volée, il faut, paraît-il, arracher quelques petites tresses de cheveux à la victime du larcin et les placer sous un vase qu'on ne nomme pas. Hier matin, qui le croirait? La queue volée la veille était attachée à la partie supérieure du lit de la jeune fille. Je suis allé un instant à l'école des filles où sont les deux sœurs. D'elles-mêmes elles m'ont raconté l'heureuse fortune du matin. L'enfant ne devait plus mourir, puisque la queue avait été restituée. Toutes ces familles croient fermement que c'est le diable qui les tracasse. — Note du P. Palâtre.

On lit dans le "The Shang-hai Courier and China Gazette" No. du 6 Avril: L'agitation causée à Nan-king par la coupe des queues

continue toujours. Les 5 caractères que l'on donnait comme un charme sont sans effet. Toutes sortes d'histoires circulent parmi le peuple. Hors de la porte du Sud, quatre cordonniers étaient à leur travail, lorsque tout à coup un vent violent passa par là et fit disparaître leurs queues. Ils allèrent vite chez un barbier, et on les rasa complètement de sorte que maintenant ils ressemblent à des prêtres bouddhistes.

Un homme fait de papier rouge a été mystérieusement posé dans une place publique, il y a quelques jours, et des milliers de curieux sont allés voir ce prodige. Il avait un pied de long. Dans la main droite il tenait des ciseaux en papier, et dans la main gauche une épée. Les Mandarins cherchent à découvrir le fond de ces mystères et ne peuvent y parvenir. On croit qu'ils ont un caractère politique. Les queues indiquent la soumission aux Mantchoux; l'enlèvement constant et extraordinaire de ces queues signifie que la volonté du Ciel est de renverser la dynastie actuelle.

Le même Journal, dans son N°. du 15 Avril publie l'article suivant: Les affaires étranges qui se passent à Nan-King ne semblent pas devoir cesser promptement, grâce au dernier mouvement causé par les agitateurs. Nous apprenons que parmi les nombreuses affiches qui ont été placées récemment en beaucoup d'endroits, il y en a une qui a causé les plus graves alarmes parmi les Mandarins, et mis le peuple en émoi. Elle a été placardée sur toutes les places et jusque devant le tribunal du Vice-roi. En voici le sens: "Les premiers ministres civils et militaires du roi dans les trois provinces doivent connaître l'endroit où il est enterré (derrière le palais du Vice-roi). Qu'ils aillent et qu'ils lui offrent un sacrifice. S'ils n'ont pas d'emploi, ils doivent se rendre à la montagne du Dragon pour se joindre au jeune législateur". Hong-siu-tsuen, le chef du mouvement des Tai-ping avait établi son palais dans le tribunal actuel du Vice-roi, et il mourut quelques semaines avant la reprise de Nan-King en 1864. Son tombeau supposé fut

ouvert par les Impériaux et son corps brûlé. Mais on dit que son véritable tombeau existe encore et n'est connu que de quelques hommes du parti ; ce qui n'est pas improbable. Le sens de l'affiche que l'on vient de lire peut être qu'il faut se rallier autour du fils du premier chef rebelle. Mais les mécontents qui répondraient à cette invitation seraient bientôt saisis par les mandarins. L'affiche a été enlevée et personne n'a osé la copier. Quant aux Mandarins ils mettent tout en œuvre pour étouffer le plus plus promptement possible ce dangereux mouvement.

+ Ravary s.J.

Ning-Ko-fou. – Lettre du P. Seckinger 20 Mars 1876. Histoire du chrétien Tchen-min-té.

Un misérable, nommé Lieu-tien-fo, notable de six cantons, assisté de deux de ses confrères, persécutait d'abord sourdement, puis ouvertement les chrétiens de Kao-kiao-tsen. Le Père André s'est opposé à leurs mauvais desseins ; il les a même accusés au mandarin à la 12e lune. Je l'ai appuyé, et je suis même allé, en partie pour cela, trouver le sous-préfet à son tribunal. Ses protestations d'amitié et ses promesses d'arrêter Lieu-tien-fo ont été renouvelées sur tous les tons en notre présence au délégué Fong, du tribunal de Ngan-king, à sa visite de fin d'année. Les tromperies astucieuses du sous-préfet ont enhardi ce méchant homme ; par suite le mal s'est aggravé et a pris les proportions que je vais exposer. Lieu-tien-fo, que le P. André avait contraint de rendre une femme chrétienne qu'il venait d'enlever, furieux contre le Père et plus encore contre le chrétien Tchen-min-te, par qui le Père avait eu vent de l'enlèvement, résolut de se venger. Sachant que Fang-tong-lin et le sous-préfet voulaient à tout prix faire croire à une rébellion à Tongngan et que, peu contents de l'assassinat de trois chrétiens et de l'emprisonnement de plusieurs autres, ils cherchaient le nom de n'importe quel chrétien

comme chef de la prétendue rébellion, Lien-tien-fo leur désigna Tchen-min-te. En conséquence, Lien-tien-fo prit une bande de satellites et se présenta chez Tchen-min-te pour le saisir. Le P. André, prévenu aussitôt courut promptement au secours du chrétien et fit partir les assaillants. La partie fut remise au 15 de la 1ère lune, où le même Lien-tien-fo vint, pendant la nuit, à la tête de 12 soldats armés et d'une bande de forcenés enfoncer les portes de la maison de Tchen-min-te, la livra au pillage, puis le fit lier et traîner devant Fang-tong-lin. Plusieurs vieillards et les honnêtes gens du pays se levèrent aussitôt et coururent protester chez Fang-tong-lin; mais celui-ci avait donné l'ordre de recevoir les accusateurs et de repousser tous les amis et intercesseurs. Déjà même Tchen-min-te avait reçu 1500 coups, subi diverses cruelles tortures etc. Averti de cette violente conduite j'ai dû, sur la prière du P. Le Cornec, écrire à Fang-tong-lin et au sous-préfet de Ning-Ko-hien pour plaider la cause de Tchen-min-te. Comme quelques jours plus tard le P. Mo, resté à Choui-tong pendant que nous étions tous à Nan-King, avait appris que Fang-tong-lin se moquait de mes avertissements, avait renouvelé les tortures et allait décapiter sa victime; espérant arrêter le coup, il lui écrivit une lettre insistant sur l'innocence de Tchen-min-te et les conséquences des procédures si injustes employées à l'égard de cet homme que la haine seule de la religion avait mis entre les mains des bourreaux. Fang-tong-lin prit alors Tchen-min-te et le conduisit au préfet de Ning-Ko, voulant que celui-ci le condamnât à mort. Le préfet fut prudent et refusa de s'occuper de cette affaire; alors Fang-tong-lin enferma cet homme dans la prison du sous-préfet de Ning-Ko-hien avec ordre de lui tenir les pieds, les mains et le cou liés, affirmant qu'il s'envolerait, si on ne le tenait ainsi attaché. Pendant cet intervalle Fang-tong-lin m'a écrit une réponse qui

ne respire que la haine et l'arrogance. Une autre réponse du sous-préfet de Ning-Ko-hien réfute et dément en grande partie tout ce que le général écrit pour sa justification. Qui plus est, Fang-tong-lin accuse maintenant les chrétiens et les Pères d'être à la tête de la rébellion, dans une lettre adressée au Fou-tai de Ngan-King et il demande la tête de Tchen-min-te. J'ai voulu pousser le préfet de Ning-Ko-fou, le sous-préfet de Ning-Ko-hien et le délégué de Ngan-Kin à prendre la chose en main : ils ont tous refusé, par la raison que la chose étant soumise au Fou-tai, lui seul peut décider. J'ai alors envoyé un courrier à Ngan-King avec toutes les pièces requises pour mettre en évidence l'innocence de Tchen-min-te et d'autres inculpés. Ces pièces m'ont été remises par plusieurs de nos Pères qui ont pris beaucoup de peine pour faire les enquêtes les plus minutieuses. La réponse n'est pas encore arrivée. La semaine dernière Fang-tong-lin est venu à Ning-Ko-fou. Je lui ai demandé une entrevue ; il l'a déclinée, en se cachant. Le délégué s'est présenté en chaise à son tribunal, il a été renvoyé. Deux jours plus tard nous avons su que Tchen-min-te a été revêtu de la chemise rouge et éconduit de prison par deux soldats. Les uns disent qu'on le mène à Ngan-Kin, d'autres affirment qu'on l'a tué.

Ho-li-Ki. Lettre du P. André. — Le catéchumène Tchen-min-te a bien eu la tête tranchée, à mes yeux c'est un vrai martyr, car il est mort uniquement en haine de la foi. Fang-tong-lin et ses soldats le disent hautement : S'il n'avait pas été chrétien, nous ne l'aurions pas mis à mort. C'est en haine de la Religion du Maître du Ciel et des Missionnaires que nous l'avons tué. C'est aussi le dire des payens qui proclament hautement que Tchen-min-te n'a perdu la vie que parcequ'il était chrétien et ne voulait pas renoncer à sa foi .... Le P. Ouang pourrait dire tout ce que fait le général Fang-tong-lin au Kien-ping

pour anéantir la Religion, si cela était possible. Le démon a trouvé dans cet homme un terrible suppôt. Il lui a inspiré le projet de former une société qui se pose en antagoniste contre nous. Elle a pour but d'empêcher les payens d'embrasser le christianisme et de protéger tous ceux qui nous veulent ou nous font du mal. On répand ici beaucoup de rumeurs sinistres. Le bruit m'est venu que les soldats du général Tang auraient cherché à cerner le P. Ouang pour en faire un martyr. Tous ces bruits de mort et de renversement de la Religion font beaucoup de mal et causent ici bien des défections. Toute la famille de Tchen-min-te est admirable de constance et de résignation au milieu des apostats qui l'entourent. Ses persécuteurs après l'avoir réduite à la mendicité veulent maintenant la chasser du pays. Mais je tâcherai de l'y maintenir. Je viens de faire une tournée dans le sud de mon district, partie nouvellement ouverte à la foi, mais tout effrayée des bruits que répandent les payens. Nos ennemis sont terribles de ruse et de fourberie. Sous les plus beaux dehors de politesse ils cachent un venin d'aspic. Dernièrement l'un d'eux avait l'audace de venir dans l'un de nos Kongsou et de dire aux administrateurs: "Que le Père ne m'en veuille pas; je ne suis pour rien dans la mort de Tchen-min-te. Or, c'est lui qui a tout fait contre ce pauvre Tchen-min-te, son ami avant d'embrasser le christianisme, mais devenu pour lui un objet d'horreur et une victime digne de mort depuis sa conversion. Je n'en veux point à sa famille, disait ce même persécuteur; et cependant c'est lui qui met tout en œuvre pour la chasser du pays. Mais avant de l'expulser il a fait et fera encore tout ce qu'il pourra pour vendre la belle-fille et la petite fille de Tchen-min-te. Celle-ci n'est âgée que de 17 à 18 ans. Je ne trouve d'autre moyen de la sauver que de la mettre dans l'école des filles à Hang-fou. Voilà des gens qui vous

saluent jusqu'à terre et seraient capables de se prosterner devant vous, quitte à vous enfoncer le poignard dans le cœur à la première occasion.

Seckinger. s.j.

Ning-Ko-Fou. — Lettre du P. Le Cornec. — Histoire de Ouang-iong-Koué.

Nous venons enfin d'avoir le secret de la disparition de Ouang-iong-Koué. Savez-vous qu'il a failli être martyr? Il venait de passer quelques jours chez Lin-ngan-lo et Lini-Kin, lorsque, le 10 de la 3e lune, en revenant de Tai-ping-fou pour chercher une famille Chen, dont nous lui avions donné l'indication; il s'arrête dans un thé et demande si l'on connait Chen-Kia-jen. — Quel âge a-t-il? Que fait-il? — Je n'en sais rien; je le connais seulement de nom. — Comment! C'est ton ami; et tu ne connais ni son âge, ni sa profession? — C'est un membre de la religion comme moi; je ne le connais pas davantage. — Un membre de quelle religion? — De la religion du Maître du Ciel. — De la religion du Maître du Ciel! C'est donc vous qui parcourez les campagnes, en distribuant des drogues qui empoisonnent le monde! Lions-le; il faut le conduire au mandarin. — Mais non; ce n'est pas la peine, disent d'autres, puis il lui conseillent de partir, et il s'en va. — Après avoir marché pendant deux lys, il est atteint, puis dépassé par une femme qui voyageait aussi. Il s'aperçoit bientôt qu'on court après lui. On lui crie d'arrêter aussi bien qu'à la femme. Puis on lui demande quelle drogue il a donnée à cette femme pour qu'elle le suive ainsi. Il répond n'avoir donné aucune drogue et ne point la connaître, et la femme affirme la même chose. Malgré cela on le frappe et on le lie; les uns veulent l'enterrer vif; les autres veulent le conduire au tribunal. Les deux

partis se disputent et finissent par se battre. Ceux qui plaidaient pour le tribunal sont les plus forts, et on le conduit au sous-préfet. On lui met des fers aux pieds, on lui lie les mains, on lui passe au cou deux cordes dont l'une est tirée par devant et l'autre par derrière, puis on le force à marcher. On le pousse, il tombe souvent, enfin il arrive à la ville et on le conduit au tribunal. La femme à qui l'on conseillait pendant la route de faire l'empoisonnée est mise dans une auberge. L'accusation faite, le mandarin l'appelle en jugement ainsi que la femme. Celle-ci fait la défaillante. Le mandarin entend les dépositions faites contre notre chrétien et reçoit les pièces d'accusation qu'on lui présente. J'oubliais de vous dire que Ouang-iong-Koue avait emporté dans sa tournée quelques livres, des calendriers et trois images : le Sacré-Cœur de Notre Seigneur, le Saint Cœur de Marie et Notre-Dame des Sept douleurs, de plus quelques remèdes. En le saisissant on l'avait fouillé, et nos gens de s'écrier : Voilà! La preuve qu'il arrache les cœurs, voyez ces images! Un petit couteau dont il se servait pour tailler son crayon, passa pour l'instrument à arracher les cœurs; quant aux remèdes le témoignage paraissait encore plus écrasant. On rapporte donc cela au mandarin. Ouang-iong-Koué interrogé par celui-ci répond qu'il est chrétien, qu'il a été envoyé par le Père pour visiter quelques catéchumènes, et remet même deux lettres que ces catéchumènes lui avaient données pour les PP. Mo et Seckinger. Le mandarin en voyant ce dernier nom demande si ce n'est pas le Kintchen-san (P. Seckinger) qu'il a connu à Ngan-King. Ouang-iong-Koué répond que le P. Seckinger a été à Ngan-King, mais qu'il ignore son petit nom. Le mandarin lit la lettre adressée au P. Mo. Il demande ensuite quel remède il faut donner à la femme pour la faire revenir à elle. Ouang-iong-Koué répond qu'il n'en sait rien, vu qu'il ne connait pas sa maladie. Il raconte ensuite les conseils qu'on donnait en route à cette femme; puis on les renvoie en prison. La femme

va mieux ; elle sort, puis retombe malade. Second jugement dans les mêmes conditions, le 12 de la 3e lune. Cette fois comme on demande de nouveau un remède pour la femme, et qu'on assure qu'elle a les mains et les pieds froids, Ouang-iong-Koué indique un remède usité en cette circonstance. Le mandarin lui fait ensuite écrire une pièce par laquelle il se rend responsable de la mort de cette femme en cas qu'elle meure. Au 3e jugement, 18 de la 3e lune, le mandarin lui dit qu'il connaît la Religion du Maître du Ciel, qu'il sait fort bien que nous ne faisons point les choses dont on l'accuse et qu'il le regarde comme une victime de la calomnie, qu'il le laisse partir en le priant de ne plus revenir, car le peuple ne comprend pas bien notre manière de faire et de prêcher, et il pourrait y avoir des troubles, qu'il pourrait être tué ou enterré vif, sans que lui mandarin n'en sût rien, et enfin que pour Lin-ngan-lo et Lin-Kin qui sont déjà chrétiens il va les exhorter à abandonner notre Religion. Mais eux aussi ont le droit d'être chrétiens, répond Ouang-iong-Koué -- Ah ! oui ; mais je leur dirai de ne pas exhorter les autres à faire comme eux. La couverture et les quelques habits de Ouang-iong-Koué n'ont pas été rendus, et il nous est arrivé malade et pouvant à peine se traîner.

Le Cornec. S.J.

Chouy-tong — Lettre du P. Chen-eul — La Vierge Tong. —

La première lune est une époque où le peuple aime à jouer, et il est quelques nouveaux chrétiens qui ont cette mauvaise habitude. Dans le bourg de Siao-Kai tsen onze familles ont embrassé le christianisme, et une vierge nommée Tong habite au milieu d'elles pour leur enseigner les prières. Elle est vraiment l'espoir de cette chrétienté ; et il n'est aucune affaire

petite ou grande, qu'on ne la prie de régler. Un jour des néophytes se réunirent dans une maison pour jouer; la Vierge vint à passer, les réprimanda publiquement et tous se dispersèrent. La chose se renouvela deux ou trois fois; mais les néophytes ne pouvant résister à l'envie de jouer se cachèrent dans un appartement retiré; puis ils placèrent en sentinelle à la porte un enfant tenant un catéchisme à la main et se donnant l'air d'étudier des prières; en réalité il avait pour mission de regarder ce qui se passait dehors et de venir avertir les joueurs. Nos hommes se croyaient en sûreté. Malheureusement une mauvaise langue eut bientôt averti la Vierge Fong qui, tout en paraissant ne rien savoir, s'élança d'un trait jusqu'au fond de la maison s'empara des instruments de jeu, les mit en poche et partit pour aller faire son rapport au missionnaire. Ces pauvres gens, tout effrayés, ne savaient que faire. S'étant réunis au nombre de vingt environ, hommes, femmes, vieillards et enfants, ils se mirent à la recherche de la Vierge; et l'ayant atteinte à 10 lys du bourg, ils formèrent un cercle autour d'elle et lui demandèrent pardon à genoux. Les voyant repentants et résolus à se corriger, elle retourna avec eux au bourg. Elle les réunit alors à l'église, et leur fit réciter la prière du soir et le rosaire. Les prières achevées, elle se leva et leur dit: Que ceux d'entre vous qui n'ont pas pris part au jeu se lèvent et se tienne debout de chaque côté. Que les joueurs et leurs complices s'avancent et se mettent à genoux devant l'autel. J'ai besoin de vous parler. Tous obéirent. Alors prenant la parole elle leur dit: Vous, vous êtes des hommes; moi je ne suis qu'une pauvre fille de campagne ignorante et sans talents. Heureusement Dieu m'a fait la grâce de devenir chrétienne; aussi puis-je en beaucoup de choses discerner le bien et le mal. Or, il me semble que pour ce qui concerne le jeu, nos voisins comme les gens les plus éloignés, les hommes civilisés comme les barbares, tous sans distinction savent que c'est une mauvaise chose. Comment

se fait-il donc que vous soyez assez aveuglés pour vous livrer au jeu ? Comment se fait-il que, bien que je vous aie avertis et empêchés plusieurs fois, vous n'ayez pas plus tenu compte de mes avis, que si vous ne les aviez pas entendus ? Maintenant, quoique vous soyez disposés à vous corriger, il faut cependant faire une pénitence pour réparer le scandale. Mais je ne suis ni votre missionnaire, ni administrateur de la chrétienté, comment donc puis-je parler de la sorte ? C'est que je sais que quand on a offensé Dieu, si l'on veut obtenir son pardon, il faut le demander. Voilà pourquoi je ne crains pas de vous ordonner de réciter en commun 10 Pater et 10 Ave en la présence de Dieu, afin qu'il ait pitié de vous et vous remette votre faute. Tous obéirent. Les prières achevées ils se relevèrent puis s'agenouillèrent en cercle autour de la Vierge et lui dirent : "Mille fois merci de vos bons sentiments et de vos enseignements. Nous autres, quoique nous portions sur nos têtes le titre d'hommes, nous sommes cependant bien éloignés d'avoir votre vertu. C'est la première fois que nous manquons, pardonnez-nous, et nous ne recommencerons plus". Tous s'en retournèrent joyeux à leurs demeures et depuis ce jour, la pensée du jeu a été rejetée bien loin, à tel point que pour un néophyte de ce bourg voir jouer est devenu une chose épouvantable.

Chen-eul. S. J.

Petchély. — Extrait d'une lettre du P. de Rabaudy. — Tournée chez les Mandarins. —

"Pierre qui roule n'amasse pas mousse" dit le proverbe populaire, qui n'est qu'une traduction d'un texte bien connu : qui multum peregrinantur raro sanctificantur. Hâtons nous de corriger ce que cette sentence aurait de désespérant pour les Missionnaires, en ajoutant : à moins que d'être envoyé par

la Ste Obéissance, pour évangéliser les peuples et les grands.

Donc, pour en revenir à mon sujet, après des circonlocutions sans fin, je voulais vous dire que depuis un mois bientôt, je passe ma vie en voiture, occupé à visiter, devinez qui? Ces messieurs les Sous-Préfets et Préfets, sous la houlette desquels nous avons l'avantage de vivre. Pour vous y reconnaître, prenez votre petite carte en miniature, de la mission du Petchély S.E.

Tout près de Tchang-Kia-Tchuang, à 3 lys de notre résidence, c'est-à-dire à 1/4 de lieue environ, est la Préfecture de Hien-Hien. Les deux mandarins militaires, se montrent fort aimables, ce sont de vieilles connaissances; le préposé des Prisons, nouvellement arrivé, et qui ne m'a jamais vu, n'est ni moins empressé ni moins poli. Quant au Sous-Préfet, il n'est pas encore revenu du Nord, où il est occupé à construire à ses frais, une partie de la route qui doit servir une seule fois pour mener le corps du défunt empereur à sa dernière demeure. Voilà un usage tout oriental, et qui ne manque certes ni de magnificence ni d'une grandeur toute royale. Quand un Empereur est mort, les grands magistrats construisent à grands frais une magnifique route, depuis la Capitale, jusqu'au lieu de la sépulture. Cette route, qui nécessite des dépenses énormes, ne servira qu'une seule fois. Après le passage du corps royal, elle sera détruite, et les champs rendus à la culture. Notre Sous-Préfet qui est fort riche, et, dit-on quelque peu ambitieux, a brigué et obtenu l'honneur de se dévouer à cette œuvre. Il lui en a coûté plusieurs milliers de taëls, environ 40,000 francs. Mais les plaideurs, qui se pressent en foule, à son tribunal, auront bientôt comblé le déficit. Tant pis pour les plaideurs! Ils paieront en même temps et les frais de procédure, et les royales largesses de leur premier magistrat et leur incorrigible manie de plaider sans cesse. Leur corps

est là pour répondre de leur bourse, dont le rotin saura bien leur faire délier les cordons.

De Hien-Hien me voila parti dans la direction du Nord-Est. Je visite sur la route quelques petits Mandarins de nos amis. Hain-Tsuen, Kin-ho, Chou-tchang, sont des villes trop peu importantes pour avoir mérité d'être mentionnées sur votre carte. Mais ce qui ne manque pas d'une certaine importance, au point de vue des missions, c'est que tous ces personnages se montrent fort bienveillants en notre endroit. Je suis bien sûr que vous ne pourriez pas vous défendre de sourire, si vous voyiez avec quelles démonstrations de la plus sincère amitié, nous nous souhaitons la bonne année. C'est à qui renchérira sur l'autre, pour se faire des souhaits, et des saluts réciproques. Ici, comme en France, le nouvel an est une époque à part; tout le monde se voit, se visite; souvent même à l'occasion de cette joie générale, d'un mot aimable, ou d'une simple carte échangée, de vieilles rancunes sont apaisées, de vieilles haines prennent fin. En somme, le nouvel an, en Chine, est un excellent usage, auquel c'est pour nous un devoir de politesse et de charité de nous conformer.

Je voulais aller vers l'ouest, mais N.S. en décida autrement. Des extrême-onctions nombreuses m'appelèrent au lit des mourants, dans la direction de l'est. Je crois vous avoir dit déjà combien grand est l'empressement de nos gens à réclamer les secours du Père, pour le moment suprême. Cette fois je fus appelé pour un vieillard de 84 ans, encore catéchumène. J'arrivai trop tard; il était mort depuis une demi-journée, non plus catéchumène, mais après avoir été baptisé, par le chef de la chrétienté qu'il habitait. Heureux vieillard, entrant tout droit au ciel, après un siècle presque entier passé dans le paganisme. Dites que N.S. n'est pas bon!...

Plus loin c'était un jeune homme d'environ 35 ans,

qui réclamait l'extrême-Onction. Mais quel ne fut pas mon étonnement à mon arrivée de voir un grand gaillard se lever debout sur son lit de ~~camp~~ camp, me faire les saluts à la Chinoise, avec une aisance peu ordinaire aux moribonds, puis solliciter de moi l'extrême-Onction? - J'hésitai tout d'abord, le cas ne me paraissant nullement être désespéré; d'ailleurs tous me suppliaient de lui administrer le sacrement. Malgré tout je refusai, quand dans le courant de la conversation, il m'eut expliqué qu'il avait perdu l'appétit, ce qui est un indice certain de mort prochaine. "Tu n'as donc rien mangé depuis trois jours, lui dis-je?" - "Si, Père, j'ai pris quelques petites choses, aujourd'hui par exemple, 3 bols de riz et un plat de choux!" Je pus à peine m'empêcher de rire. Et après l'avoir consolé de mon refus, je remontai en voiture.

Les choses étaient tendues dans ces quartiers là. Un chrétien et un païen s'étaient pris de querelle à propos d'un moulin à bras, dont chacun prétendait se servir le premier. Pour conclusion le chrétien reçut un vigoureux horion sur le crâne, si bien que le sang coula, et que chacun jeta les hauts cris. On fait appel aux armes! En un moment des courriers sont expédiés qui à cheval qui en voiture dans toutes les directions. Le ban et l'arrière ban des chrétiens sont convoqués pour soutenir la patrie et la religion en danger. Quelques braves se dévouent au martyr, dans le cas où l'on se battrait, et où dans le fort de la mêlée, il y aurait des morts. Les volontaires arrivent armés de bâtons, de piques, de casse-tête, de sabres en bois etc... L'exaltation est à son comble. Vous croyez peut-être qu'on va se battre? Pas du tout. Arrivée à une demie lieue du théâtre de la querelle, l'armée chrétienne s'arrête. On délibère pour voir s'il y a lieu. Les orateurs sortent des rangs, à la façon des héros d'Homère. On harangua, et pour conclusion, chacun se retira dans ses foyers, fier de l'impression morale produite par cette manifestation énergique. Les païens de leur

côté, épouvantés, formèrent une ligue où il fut conclu à l'unanimité que désormais on ferait la moue à ces terribles chrétiens, et qu'on ne leur dirait plus un mot. J'arrivai juste pour tomber dans ce guêpier. Bien entendu, ce n'était pas le moment de raisonner, et je me hâtai de monter vers le Nord, remettant les explications à plus tard. "Non in commotione Dominus."

Le lendemain j'arrivais à Ten-Kiou, chez le Père Bougon, mon illustre collègue, en ces quartiers là. Le Sous-Préfet Ma-ho-tou était absent ou pour parler plus exactement "Monsieur n'était pas visible, et ne recevait pas". Il avait pour cela de bonnes raisons. L'infortuné arrivait de Po-tin-fou, où le Vice-Roi, après une forte semonce l'avait privé de son emploi, pour la légère peccadille que voici: Depuis 6 ans il exigeait le tribut, plus les taxes additionnelles, dans des pays inondés, où les récoltes fesaient absolument défaut; de plus il ne fesait faire aucune levée pour arrêter le débordement des rivières. Bref, le pauvre homme avait le cœur malade. Mais voyez son amabilité. Ne pouvant me recevoir, il s'excusa, m'envoya sa carte, avec 3 hommes du tribunal, chargés non seulement de me saluer, mais de me servir à moi et à mes gens, un succulent dîner venant de la Sous-Préfecture. Figurez-vous Nafour nous servant un dîner de 16 plats. N'est-ce pas aimable? Un sous-préfet de France, en ferait-il autant pour un prêtre Chinois, qui se présenterait à son hôtel pour lui faire visite?.

De Ten-Kiou je redescendis au sud, et j'arrivai à Ho-Kien-fou. Le Chef des bureaux de la Préfecture fut toujours aimable comme à son ordinaire; c'est un Chaintonnais, grand fumeur d'opium et parleur intarrissable. Ce sont les seuls griefs que j'aie contre lui.

Le grand mandarin militaire qui commande la Gendarmerie (son grade correspond à celui de Colonel) fut si prévenant, qu'il alla jusqu'à se porter entremetteur pour la

bataille dont j'ai parlé plus haut entre nos chrétiens et les païens. "Maintenant, mon frère, me dit-il, nous sommes en vacances, à l'occasion du premier de l'an. Mais dans quelques jours à l'ouverture des sceaux, je dois aller à l'est, et je vous promets d'envoyer un de mes officiers qui arrangera tout cela à l'amiable. Ce sera d'autant plus facile que je connais les notables qui vous font de la misère... Mais il paraît que mon frère Ti va bâtir une grande église dans le nord? - Oui, lui dis-je, et comment pouvez-vous savoir cela? - Oh! je le tiens de mon chef de corps qui commande là-bas, et avec lequel vous êtes en bons termes etc." La conversation dura longtemps sur ce ton aimable. Néanmoins je ne savais que penser de la sincérité de ses promesses. Le fait est qu'elles étaient sincères. Il a traité notre affaire, et m'a envoyé deux lettres à Hien-Hien, pour me faire assurer que je pouvais être tranquille, et cela par deux cavaliers, sous-officiers de gendarmerie.

Quant au Préfet, son amabilité a été non moins grande. C'est un Tartare; homme distingué de manières, fort lettré, et dont le Père est Tsiang-Kiūn c'est-à-dire au plus haut degré de la hiérarchie militaire, ce grade répondant à celui de Maréchal de France. Tcha-Ko-Tain, c'est son nom, a été préfet dans le midi. Il m'a parlé de deux de nos Pères du Kiang-nan, avec qui il a eu des relations! Les Pères Kin-Kien-sain et Lain, qui sont évidemment les Pères Seckinger et Ravary. Il est fort aimé de son peuple, auquel il rend de vrais services. Aussi jugez si j'étais heureux de pouvoir le féliciter sincèrement de ses bonnes œuvres. En deux mots: Il a élevé à ses frais 4 écoles publiques où les enfants du peuple, pauvres, peuvent aller étudier. Il a établi, dans l'hôtel même de la préfecture, un dépôt de mendicité, où les misérables trouvent chaque jour une nourriture abondante, aux frais du préfet. Il a de plus fondé une pharmacie, et fait venir à ses frais de Pékin, un médecin qui

vaccine gratis tous les enfants qu'on lui apporte. Cette dernière œuvre est surtout appréciée en ce pays où la petite vérole défigure tous ceux qu'elle n'emporte pas. Cette maladie exerce des ravages immenses. Tel est notre Préfet. Et néanmoins il est païen! Le lendemain il me rendit ma visite à son retour de la pagode où il était allé faire la Prostration officielle à la divinité tutélaire de la ville.

Le Mandarin de Sin-ning, nouvellement promu, n'était pas encore arrivé de Po-tin-fou. Celui de Ho-Kien-fou, Tchen, vient de quitter la ville; il s'en va au nord. Son successeur Ling est un excellent homme d'une cinquantaine d'année, au langage on ne peut plus onctueux. Il m'a reçu dans les bâtiments de la faculté des lettres (espèce de Sorbonne) où il attend que son prédécesseur l'ait mis au courant des affaires, après quoi il se rendra à la Sous-préfecture.

Et voilà ma tournée finie dans le nord. Je reviens à Hien-Hien. Je n'étais pas arrivé depuis 24 heures, lorsque le Sous-Préfet, revenu du nord, vint à la résidence me rendre la visite que je lui avais faite 20 jours auparavant. J'en profitai pour lui recommander un procès de nos chrétiens pendant à son tribunal. Ce seul mot va probablement amener une entente à l'amiable. Les païens ont peur que l'Eglise ne s'en mêle .... Je viens d'apprendre que cette affaire a réussi au gré de nos gens. Le païen a été battu d'importance.

Au moment où j'allais partir pour continuer mes missions interrompues depuis un grand mois, voici que le R. P. Supérieur m'envoie rejoindre Monseigneur qui missionne dans le midi. Qu'ai-je à faire au midi? - A obéir d'abord. Ensuite à visiter les Mandarins. Donc j'arrive à Kia-ho. Le mandarin est absent. Je pousse droit sur Ou-Kia-ho, où j'entre après avoir, pour la première fois, passé le fameux canal impérial. C'est vraiment un travail

gigantesque que ce fleuve, creusé de main d'hommes, sur un parcours de plusieurs centaines de lieues. Aujourd'hui il charrie vers le nord une partie des eaux bourbeuses du fleuve Jaune, qui abandonnant la grande mer de l'Orient, a changé de cours pour venir se jeter dans le golfe du Tché-ly, au nord.

A Ou-Kia-ho il fallait tout d'abord voir les autorités ecclésiastiques. Le P. Ferlin n'était qu'à deux petites lieues, il fut aisé de se voir, et de passer ensemble une de ces fraternelles journées qu'on n'oublie pas. Au nord j'avais été moins heureux. Il m'avait fallu faire 10 lieues pour aller partager le vivre et le couvert avec le P. Bougon. Ce sont ces entrevues qui embaument le cœur. Il faut venir ici pour pénétrer le sens profond de l'"Ecce quam bonum habitare fratres in unum". Comme on est fort quand on s'aime! Mais ne mettons pas la faucille dans le champ du Père Spirituel! A Ou-Kia-ho donc le mandarin militaire était absent. Mais le sous-préfet et son second furent très-aimables. Celui-ci est homme lettré et fort distingué.

De Ou-Kia-ho je portai mes pas vers King-Tcheou où Sang-Tong-Cho, me reçut fort bien. C'est un lettré fort distingué, docteur-ès-lettres, dit-on. Au fond de la salle, derrière le divan sur lequel prennent place les visiteurs, est un grand tableau, couvert de caractères de tous les styles et de toutes les grandeurs. J'ai oui dire que ce modèle parfait de tous les genres d'écriture, est du pinceau du Préfet lui-même, et fort estimé de tous les connaisseurs. Je suis allé me reposer dans une vieille chrétienté des plus ferventes. Ils ont une charmante église entièrement décorée à l'intérieur. Elle a été bâtie par le F. Mariot et peinte en grande partie par les procédés du F. Winsbach.

A Tang-Kia-ho j'ai dû entendre une quarantaine de confessions, et donner un grand nombre de communions. Ce sont des nouveaux chrétiens, baptisés depuis quelques années

à peine, et très-fervents. L'année dernière un Père leur a bâti, avec des aumônes venues du lointain occident, une jolie petite église en briques.

De King-Tchéou à Ning-Tsing, la route est de 110 lys vers l'orient. Le mandarin de cette ville est un Chantonnais, nouvellement arrivé, grand fumeur d'opium, et fort peu favorable aux chrétiens. Il y avait jadis au tribunal 3 chrétiens, l'un secrétaire particulier, les deux autres employés subalternes. Mais ils ont dû tous regagner leurs foyers respectifs. Le premier parce qu'on ne le payait pas. Les deux autres parceque, disent-ils, "s'il fait bon vivre au tribunal, il est dangereux d'y mourir." Je n'étais pas sans quelque crainte de n'être pas introduit. Fort heureusement mes craintes furent vaines. Je fus admis et bien reçu. Il est jeune, à peine 30 ans, physiquement beau et bien fait, et fort aimable en conversation. Je connais un de ses amis et compatriotes du Chanton, ce qui n'a pas peu servi à alimenter la conversation. Il m'a aussi parlé d'un procès des Pères Lazaristes de Pékin. Mais n'étant nullement au courant de cette affaire, j'en fus réduit à décliner toute compétence, me bornant à quelques mots d'éloge à l'adresse de nos voisins. Le Père Fong, un de leurs missionnaires Chinois, avait envoyé ses écoliers saluer Monseigneur Dubar quelques jours auparavant. J'appris encore à Ning-Tsing, de fort bonnes nouvelles de nos voisins les Franciscains du Chanton. Leur mission marche bien; ils ont des catéchumènes. Deo gratias. Le bien se fait partout.

Sur la route de Ning-Tsing à Tun-Kuam on rencontre bon nombre de nouvelles chrétientés, assez bonnes, mais fort peu peuplées. Ce sont de nouveaux-nés. Que sortira-t-il de tout cela, c'est ce qu'il est difficile de prévoir. En attendant prions et travaillons tous de tout notre cœur, chacun à notre poste.

de Rabaudy. s. j.

Madagascar — Tananarive. — Lettre du Père Lavigne au P. Daniel. à propos de la vie du P. A. Clerc.

Mon R. Père. P. C.

La lecture de votre ouvrage sur le P. A. Clerc m'a comblé de joie. Vous n'en serez nullement surpris dès que vous aurez lu la lettre que je me permets de vous écrire et que je recommande à votre indulgente charité.

Parmi les grâces sans nombre que j'ai reçues du ciel je dois compter celle d'avoir été dans des rapports intimes avec le P. Clerc à bord du "Cassini" revenant de sa campagne de Chine. Vous avez parlé des services nombreux rendus par le "Cassini", ou celui qui en était l'âme aux missions de l'extrême Orient, mais que de bienfaits encore inconnus qui ne seront dévoilés qu'au grand jour des manifestations des cœurs. Je m'explique sans peine les ménagements que vous avez gardés vis-à-vis de l'un de nos Frères afin de ne pas alarmer son humilité. Mais je ne crois pas que la position actuelle du P. de Plas nous impose l'obligation de mettre dans l'ombre le bien opéré par Mr. le Commandant du "Cassini" dans sa campagne de Chine. Aux bienfaits principaux que vous avez signalés ajoutez celui-ci :

A Shang-hai Mr. de Plas accueillait à son bord pour les ramener en France trois de nos compatriotes qui se trouvaient dans une position bien malheureuse. Partis de France pour la Californie où comme tant d'autres ils espéraient réaliser une grande fortune, ils n'y avaient recueilli au contraire que déceptions et une misère profonde. Dans cet état lamentable ils avaient été obligés de s'embarquer comme matelots à bord d'un navire de commerce américain. La divine et paternelle bonté a poussé ce navire vers les côtes de la Chine et est allé mouiller dans les eaux de Shang-hai où se trouvait notre cher "Cassini" la Providence des missionnaires et des malheureux: Vous savez le reste.

En passant par Hong-Kong le Commandant de Plas

prend à son bord pour la ramener en France une religieuse de St. Paul de Chartres, supérieure de l'asile de la Sainte-Enfance. C'était une Sœur gravement malade qu'on jugeait avec raison ne pouvoir sauver qu'en la ramenant dans la mère-patrie.

Indépendamment de cette Sœur il y avait à Hong-Kong un Missionnaire miné par des fièvres paludéennes depuis plus de deux mois. Le R. Père Libois des Missions-Etrangères, alors Préfet-Apostolique du Kuang-Tong et du Kuang-Si profite de l'arrivée du "Cassini" pour faire porter à bord le pauvre malade, le faire examiner par le médecin du bâtiment. Celui-ci déclare que ce Missionnaire n'est pas en état de recouvrer des forces sous ce climat et qu'il n'y a rien de mieux à faire qu'à le laisser à bord du navire partant pour la France. Mr. Libois accède aux désirs du docteur. Mr. de Plas s'empresse d'offrir au missionnaire une de ses propres cabines malgré l'embarras que va lui créer cette mesure charitable. Il se rend lui-même au Consulat de France pour régler tout ce qui est relatif à l'embarquement du malade, et le lendemain ou le surlendemain on lève l'ancre...

Ce Missionnaire, objet de tant de charité, est celui qui a l'avantage de vous écrire, mon Révérend Père. Alors prêtre des Missions-Etrangères il est aujourd'hui Jésuite et Missionnaire à Madagascar. Ceci se passait à la fin de Janvier 1854, de sorte que dans la partie du livre où vous parlez de deux futurs Jésuites qui étaient à bord du navire béni vous pouvez dire qu'il y en avait trois. Mais n'aurais-je pas dû prendre les choses d'un peu plus haut pour vous donner quelques détails sur Mr. Clerc avant son retour de Chine?

Vers la fin de 1853 je me trouvais encore à la procure de Hong-Kong en compagnie de plusieurs Missionnaires qui attendaient une occasion favorable pour se rendre dans leurs missions respectives. Le "Cassini" est en rade, ce qui nous procure le plaisir incomparable de voir souvent l'excellent Père

Clerc au milieu de nous, et je le déclare en toute sincérité, chaque fois qu'il descendait à terre, et qu'il venait à la procure, c'était pour nous autant de jours de fête. Pouvait-il en être autrement? Quel heureux caractère! Quelle amabilité franche, cordiale, expansive! Quel désir d'être agréable à tous, de rendre service même lorsque l'amour propre avait à affronter de rudes assauts! Un exemple entre mille.

Une frégate russe "la Pallas" ayant à son bord un amiral vient mouiller devant nous. C'était un magnifique bâtiment. Les Missionnaires manifestent le désir d'aller à bord et prient Mr. Clerc de vouloir les conduire. Nous étions jeunes alors et sans expérience, nous ne savions pas ce qu'il y avait d'indiscret et pour la visite à bord, et pour la prière adressée à Mr. Clerc. Celui-ci se trouvait en fort modeste tenue et la nôtre était vraiment grotesque. Chacun de nous avait un costume différent, d'ailleurs peu convenable. L'un était habillé en Tonkinois, l'autre en Coréen, un autre en costume moitié Chinois, moitié Européen, un autre en Chinois..... bref c'était une réunion ridicule au suprême degré. Mr. Clerc accepte avec le gracieux sourire qui le distingue, comme s'il était heureux de conduire cette mascarade. Nous partons, nous accostons, notre guide nous annonce. Et chose bien extraordinaire, à peine montés sur le pont nous recevons de la part des officiers russes un accueil des plus empressés, des plus bienveillants. Tous ces Messieurs parlent le français au moins aussi bien que nous. On nous fait accepter des rafraichissements, on nous fait visiter les principales parties du bâtiment. Les matelots sont à leur poste, les artilleurs sont à leurs pièces, comme si nous étions de grands personnages.... mais je pense bien que c'est surtout en considération de Mr. Clerc que nous étions l'objet de tant d'honneurs et de prévenances.

Voilà, Mon R. Père, une parenthèse bien large à propos de ce que je voulais dire sur l'esprit de charité qui animait Mr. Clerc, même lorsqu'il y avait de grands sacrifices à faire. Vous avez dit que lorsque Mr. Clerc partait pour la Chine à bord

du "Cassini" il commençait déjà son noviciat. C'est parfaitement vrai. Du reste il y a dans cette belle vie beaucoup d'expériments pratiqués et qui ne seront révélés qu'au grand jour des manifestations des consciences. Mr. Fava secrétaire de Mgr. Desprez, l'un des passagers que portait le bâtiment, et qui est devenu depuis évêque de la Martinique et aujourd'hui de Grenoble, me racontait un jour, entr'autres détails édifiants sur Mr. Clerc, celui que je vais relater.

Dans la traversée de France à Bourbon il y avait à bord comme passager, un lieutenant de vaisseau à qui notre pieux officier avait fait accepter sa cabine en commun, malgré la gêne continuelle que cela devait occasionner. Un jour M.xxx interpelle Clerc avec le ton familier d'un ancien camarade d'école. "Dis-moi donc, Clerc, voila un objet suspendu à ce coin de la cabine et qui m'intrigue beaucoup ... à quel usage cette espèce de gilet à rudes poils! – Ah! mon ami, répond Alexis avec son gracieux sourire, ceci demande certaines explications assez transcendantes que je serai heureux de te donner dans un moment plus propice!..... Cette espèce de gilet était simplement un cilice.

Il me semble que vous n'avez pas parlé dans votre chère biographie, de l'apostolat exercé par le P. Clerc au moyen de livres de lecture. Oui, il y avait dans la cabine de Mr. Clerc une bibliothèque fournie de livres édifiants et adaptés à la portée d'esprit des matelots et des officiers, et ces livres étaient distribués avec la charité et le discernement nécessaires.

J'ai dit plus haut que je m'embarquais à bord du "Cassini" à la fin de Janvier 1854. Je devais être déposé à Bourbon si l'état de ma santé le permettait. C'est dans la traversée de Hong-Kong à Bourbon que j'ai eu le bonheur de faire la connaissance intime de cette belle âme du P. Clerc. Je ne veux pas répéter ici tout ce que vous avez si bien écrit sur les vertus éminentes de ce Saint officier. Communion quotidienne à la Messe qu'il tenait à servir chaque jour malgré la

présence d'un sacristain en titre et des deux élèves chinois, passagers comme moi. Un dimanche, jour de grande revue, l'état-Major devait être à la Messe en grande tenue.... le Commandant s'approche de moi au moment où j'allais m'habiller et me dit doucement: aujourd'hui il convient que Clerc soit au milieu de l'état-Major, et qu'il laisse servir la messe à un élève chinois. C'est bien, Commandant, dis-je, je ferai suivant vos désirs. Arrive Mr. Clerc en grande tenue qui vient prendre sa place au bas de l'autel pour servir la Messe comme de coutume. Je me penche à son oreille pour lui faire connaître les désirs du Commandant. Clerc voit qu'on a l'intention de ménager son amour-propre; et sans aucun mouvement d'hésitation il fait un geste très-significatif de la main comme pour dire, avec une expression particulière d'énergie: Je reste ici; et en même temps il s'agenouille...

Quels moments délicieux j'ai passé avec cet excellent Mr. Clerc! Que n'a-t-il pas fait pour adoucir ma position et même me rendre agréable la traversée. J'étais tellement faible que j'avais de la peine à dire le bréviaire surtout quand il était long. Clerc m'aidait à le réciter, Entr'autres souvenirs de cette récitation à deux je me rappelle celui-ci qui se présente encore à mon esprit chaque fois que je dis l'office du dimanche.

Un samedi soir, vers le coucher du soleil, nous étions installés, Clerc et moi, dans une des cabines supérieures de la dunette et nous récitions le bréviaire. La lumière du jour s'affaiblissait insensiblement et Mr. Clerc qui n'avait pas encore une grande habitude de la lecture du latin hésitait fréquemment dans la récitation des versets des psaumes. Bientôt une lumière suffisante lui manque; il ne peut plus continuer, il est à balbutier au milieu du verset: "Illumina oculos meos..." après avoir répété deux ou trois fois ces mots, sans pouvoir passer outre, il se retourne vers moi avec cette expression gracieuse et gaie qui l'accompagnait partout: Mon cher ami, malgré tout le plaisir que j'aurais à continuer, il m'est impossible d'aller

plus loin, et il s'éloigne avec regret. Je ne sais s'il a fait attention au sens des derniers mots "illumina oculos meos"... Mais pour mon compte que de fois depuis j'y ai pensé?

Lavigne. S.J.

Amérique Septentrionale _ Mission de Colville. _ Lettre du P. Guidi au P. Massimo. _ Colville Washington Territory. 25 Janvier 1876. _ Mon Cher Père. P.C.

J'ai reçu votre lettre au commencement du mois dernier. Inutile de vous dire la consolation qu'elle m'a apportée. Je vous en suis extrêmement obligé et je vous remercie du fond du cœur. J'aurais voulu vous répondre plustôt mais les occupations continuelles m'ont fait différer la réponse jusques à aujourd'hui. Mieux vaut tard que jamais. Pour vous payer de retour pour les bonnes nouvelles que vous avez eu la bonté de me donner; voici quelques détails auxquels je souhaite de vous être agréables. Je commencerai par vous parler des dernières fêtes de Noël auxquelles nos bons Indiens se sont bien préparés.

Après la fête de l'Immaculée Conception, ils sont revenus en grand nombre des montagnes, où ils etaient allés chasser des cerfs, des martres, des castors et d'autres animaux dont ils vendent les peaux. Ils se réunirent à côté de notre mission. Plusieurs de ceux qui sont dispersés çà et là dans le voisinage de notre mission pour garder leurs troupeaux, se joignirent à eux. Notre mission fut bientôt entourée de nombreuses tentes, habitées par 5 ou 600 indiens. Le Chef, dès que ses sujets se furent établis, dressa son tribunal pour assurer parmi eux le bon ordre. La première chose qu'il fit ce fut d'élire un aide qui sous le titre de chef des soldats devait être son bras droit et sa force pour l'exécution de ses ordres, car le Chef est très

avancé en âge et à moitié aveugle. Les suffrages unanimes du peuple se portèrent sur un homme dont la bonté et la sagesse sont à toute épreuve; bientôt 47 indiens des meilleurs de la tribu s'offrirent à lui pour maintenir l'ordre public; ce qui ne devait pas être difficile, car tous les bons, et c'est le grand nombre étaient contents du choix qui avait été fait, et demeuraient pleins d'espérance de voir le bien encouragé et le mal puni. Il faut bien l'avouer, pendant de longues années nos pauvres indiens témoins des scandales des blancs, entraînés par eux au vice, et poussés même au mal par les envoyés du gouvernement Américain, rendaient les efforts des missionnaires et la bonne volonté des chefs inutiles; aussi la plupart d'entr'eux inclinés par nature à des penchants brutaux se laissaient-ils aller à des excès funestes; il n'y a guère que 5 ou 6 ans à l'époque du Concile-vatican que le changement s'est opéré. Alors une grâce extraordinaire du Ciel est tombée sur ces pauvres sauvages et les a tellement fortifiés qu'ayant connu le danger qu'ils couraient ils sont entrés dans une voie nouvelle de réforme et de vertu. Que le bon Dieu en soit béni! La grâce a triomphé et maintenant ces pauvres sauvages sont changés au point qu'on ne saurait espérer mieux. Cependant ils sont loin d'être des Saints et quelques uns parmi eux tombent encore souvent, mais leurs fautes doivent être facilement pardonnées par le bon Dieu car elles sont toujours suivies d'une réparation très edifiante. Ce sont ces fautes que les chefs ont pris à tâche de réprimer et d'amender afin que tous leurs sujets puissent en bons chrétiens célébrer les fêtes de Noël qu'on a la coutume de solenniser ici avec la plus grande pompe et la plus grande ferveur. Un des abus qui s'était glissé parmi eux, l'été dernier, c'est celui du jeu. Quelques jeunes gens en travaillant parmi les Blancs, ou en conversant avec des métis, entraînés par le mauvais exemple avaient pris l'habitude du jeu. Les coupables donc durent paraître devant le nouveau tribunal, outre force

coups de fouets que le Chef leur fit administrer selon l'ancien usage des indiens, ils durent rendre le gain fait au jeu, pour être distribué aux pauvres. Deux ou trois sauvages vivaient séparés de leurs femmes, soit rancunes soit suite de querelles domestiques; ils furent réconciliés et réunis après une correction salutaire. Bon ordre fut mis à tous les autres cas plus ou moins graves. Nos chefs mettent tout en œuvre, avec un zèle sans borne pour procurer le bien à leurs sujets; ils les excitent à la vertu quand ils sont bons, et les ramènent aux missionnaires s'ils s'égarent; ils leur répètent à haute voix dans les champs les instructions faites à l'église, ils veillent à ce que tous y viennent et s'approchent des sacrements; pour tout dire en un mot, si nos labeurs sont utiles, cela est dû, après le concours divin, en grande partie à leur coopération. Chaque fois que la cloche invite les gens à l'église voilà le Chef qui sort de sa tente et appelle à haute voix ses indiens. Pour ne pas se tromper dans leurs décisions ils ont toujours recours au Missionnaire pour lui demander conseil et direction. Du reste cela est pratiqué parmi les indiens, ce qui nous donne une grande et utile occupation.

Mais il est temps de vous parler de la neuvaine préparatoire à la grande solennité. L'église fut orné du mieux que l'on put. Les tentures, offrande de nos bons indiens, grâce à l'industrieuse coopération des sœurs de la Providence, étaient si belles, que les Blancs eux mêmes étaient dans l'admiration. En outre deux grandes statues en métal avaient été données par le Supérieur Général de ces Missions; l'une représentait la Ste Vierge, l'autre St Joseph; nous les exposâmes alors pour la 1ère fois en public, mais de façon à faire une surprise. Voici comment on s'y prit. Le premier jour de la neuvaine on plaça la statue de la Ste Vierge au milieu de l'autel, qui était très bien orné pour la circonstance avec des fleurs artificielles et des bougies. Cependant la

statue qu'on avait eu soin de ne montrer à personne jusqu'alors, était cachée derrière un rideau; au milieu du sermon et au moment voulu voilà qu'on laisse tomber le rideau et la Ste Vierge tenant sur son bras gauche le divin enfant et dans le bras droit un sceptre doré apparait au milieu des fleurs et des flambeaux. A cette apparition inattendue les âmes bien disposées de nos indiens, au cœur simple furent si émues qu'ils se mirent tous à pleurer. J'ai demandé le jour suivant à un bon vieillard indien ce qu'il avait pensé en voyant la statue de Marie. Il me répondit par ces mots-ci: "Mon cœur fut tout bouleversé en voyant la Ste Vierge nous apparaître, je songeais alors et je me disais en moi-même oh! que Marie est belle mais moi je ne suis pas beau; en commettant le péché mon âme est devenue laide. C'est pourquoi mon cœur en fut confondu et attristé et je pleurais". Tels sont les sentiments produits dans le cœur de ces bons indiens par la vue de Marie. Les sœurs en parlant de leurs élèves nous dirent qu'en retournant à la maison et pendant le souper et la récréation ils n'osaient pas parler tellement ils étaient émus. Le dernier jour de la neuvaine on exposa aussi la statue de St Joseph d'une façon étudiée d'avance ce qui fit aussi une salutaire impression. Je passe maintenant à la célébration de la Messe de minuit pour laquelle les indiens ont une dévotion particulière; en cette occasion vint aussi un bon nombre de blancs. Vers 11h ½ on donna le premier signal avec la cloche. Alors les indiens à la lueur de trois grands feux nourris par du bois résineux se mirent en marche et se rangèrent en ordre devant l'église. Les soldats donnèrent alors le signal par une salve de coups de fusils qui retentit dans les montagnes environnantes; tous alors entrèrent en chantant dans l'église et y prirent place. Après la récitation des prières accoutumées on commença la Messe solennelle qui fut chantée très-pieusement par les indiens eux-mêmes. Le P. Supérieur le R. P. Tosi célébrait, moi j'étais tout à la fois maître des cérémonies et prédicateur. Après l'évangile de la première messe j'ai adressé quelques paroles en anglais, aux blancs et après l'évangile de la seconde messe, aux indiens. La commu-

nion générale fut vraiment belle. Elle s'éleva au nombre de 450. L'agent du gouvernement américain ainsi que sa femme et un autre employé approchèrent de la Ste Table ce qui fut de fort bonne édification. La cérémonie terminée, les indiens se retirèrent en bon ordre chez-eux et ils ne sortirent que le matin. Vers 8h. le jour de Noël on célébra des messes basses pour les indiens qui ayant été empêchés pendant la nuit n'avaient pu se rendre à l'église et participer aux saints mystères. Vers midi eut lieu la messe solennelle et le soir le salut. Le lundi suivant quelques-uns qui étaient venus d'une distance de quarante ou même quatre-vingts milles partirent; le reste ne se retira qu'après l'Epiphanie. Pendant ce temps ils assistèrent matin et soir aux instructions et au catéchisme. Nous prîmes un soin particulier des petits indiens qui ne pouvaient venir souvent pendant l'année à l'église à cause de la distance et ont plus besoin d'instruction. Nous fîmes pour eux un catéchisme particulier l'après-midi; j'en fus chargé. C'était un beau spectacle de voir ces petits sauvages sortir de leurs tentes au son de la cloche et s'acheminer régulièrement et en bon ordre du côté de l'église. Je parvins à en réunir 90 à qui j'ai enseigné la manière de se confesser et de communier et jusqu'au signe de croix. Ils ne me causèrent jamais le moindre ennui. Ils aimaient bien à être instruits et ils écoutaient volontiers mes instructions. Plus d'une fois j'admirai leur simplicité et leur empressement. S'il arrivait que quelqu'un des plus petits ne sut pas encore faire le signe de la croix, le plus âgé qui se trouvait par hasard à côté de lui prenait avec une rare simplicité sa petite main et l'accompagnait jusqu'à ce qu'il l'eut appris. Si quelqu'un n'avait pas la réponse à la question, l'autre la lui soufflait. J'ajoute un petit fait qui quoique curieux est de nature à vous faire connaître l'estime et l'empressement de ces petits enfants pour le catéchisme. Un jour ayant sonné je restais sur la hauteur devant l'église pour regarder mes petits enfants qui accouraient, quand j'en aperçus deux qui en avaient pris un troisième sur leurs épaules et semblaient l'emmener contre son gré. Je m'imaginai qu'ils se

faisaient par jeu je les en réprimandai. Ils me répondirent: « Robe noire, cet enfant ne voulait pas venir au catéchisme sa mère nous a dit de l'y mener par force, c'est ainsi que nous l'avons pris et conduit jusqu'ici sur nos épaules. Que vous en semble? Voici encore un fait très-touchant et qui ne s'était pas produit encore. Nos bons indiens ont voulu cette année venir par eux-mêmes au secours de la mission: ils nous ont offert partie en argent partie en nature une bonne aumône. La somme recueillie dans l'église la nuit de Noël s'élève à 125 Dollars ce qui équivaut à plus de 600 francs; ils ont donné en outre quatre petits chevaux, une vache, une peau de buffle, une couverture de laine et de la toile de couleur, offrandes considérables pour eux, qui leur seront très-méritoires devant le bon Dieu et porteront des fruits au centuple, car elles sont parties d'un bon cœur.

 Guidi, S.J.

Amérique mérid. - Mission du Paraguay.

(Province d'Aragon.)

Nous extrayons d'une lettre du P. Miguel Codornin, professeur de physique au Collège de Buenos-Ayres les passages suivants qui complètent la relation de l'attaque et de l'incendie du collège de Buenos-Ayres, insérée dans le dernier No. des lettres de Laval.

Ces détails aussi bien que ceux des dernières lettres de Laval portent une date déjà ancienne. Nous les donnons néanmoins, parce qu'ils ne sont pas connus de la plupart de nos lecteurs et qu'ils intéressent la Compagnie entière. (*)

Santa-Fé de Panama, 14 Mars 1875.

Mon bien cher frère, ... pendant qu'une partie des émeutiers s'occupaient à nous poursuivre, les autres détruisaient tout ce qu'ils rencontraient, brisant les portes des chambres et des études, et déchirant tous nos papiers. Enfin ils mirent le feu aux quatre coins du collège,

(*) Voir lettres des scholastiques de Poyanne. (1876.)

et cela à 4 h. de l'après-midi, en plein dimanche et à la vue de presque toute la ville de Buenos-ayres. Calices, crucifix, soutanes et ornements d'église, tout fut profané. Les uns s'habillèrent en soutanes, les autres en chasubles et tous tournèrent en dérision notre sainte Religion. Le docteur Palacios sauva les corps des Sts martyrs; une femme recueillit les hosties consacrées qui se trouvaient par terre et les porta au P. Walter, au péril de sa vie. Après deux heures de trouble, quand le collège était déjà la proie des flammes, il arriva un piquet de soldats qui firent feu sur la multitude. Mais le mal était déjà fait et le crime était consommé. Vers 4 h. parut le général Vedia, qui arrivait de Chaco, et voulant seul disperser la foule, il fut attaqué par elle et faillit être massacré. Telle était la rage de ces scélérats!

Vers 5 h. ½, le collège présentait un spectacle déchirant. Il était devenu la proie de l'incendie et les pans de murs tombaient les uns sur les autres avec un fracas effroyable. D'épais nuages de fumée obscurcissaient l'air et on ne voyait de cet édifice, si grand un instant auparavant, que la croix de la coupole de l'église, environnée elle aussi de flammes. Quelle scène d'horreur! Devant ce spectacle nous étions tellement navrés, que nous nous regardions les uns les autres, sans pouvoir prononcer une seule parole. Nous n'étions distraits de cet état de stupeur que par les visites de quelques femmes, qui escaladant les terrasses cherchaient les maisons où nous nous étions réfugiés, et nous apportaient des nouvelles des uns et des autres. Par ce moyen, nous pûmes être au courant du sort de quelques-uns d'entre nous; mais l'ignorance où nous étions du sort de quelques autres nous remplissait d'inquiétude et d'angoisse, parce que nous les supposions morts ou assassinés. Vers 6 h., nous vîmes arriver à la maison où nous étions, le P. Jordan, le P. Soler et moi, un agent de la police, qui voulut nous transférer ailleurs. Le P. Jordan, un peu inquiet, lui représenta que nous nous trouvions bien et en sureté. Mais il répliqua qu'il ne répondait pas de notre sécurité, parce qu'il avait peu de monde à ses ordres et que s'il divisait ses hommes, il ne pourrait nous porter secours, en cas d'attaque; que s'il concentrait ses forces, il nous protégerait au contraire sans grande peine. Comme la maison où il voulait nous mener était celle

des familles Klappenbach et Galbraith, très affectionnées à la Compagnie, nous nous déterminâmes enfin à quitter notre refuge, non pour être plus en sureté mais pour nous joindre aux nôtres qui se trouvaient réunis là en assez grand nombre. Après avoir pris un air un peu dégagé, nous traversâmes la grande rue de Rio-Bamba, marchant au milieu de la chaussée; puis, croisant plusieurs pelotons de soldats en armes, nous parvinmes à notre nouvel asile. Là, entourés de beaucoup de messieurs nous trouvâmes une quinzaine des nôtres, l'un blessé à la main, l'autre à la tête, les uns moulus de coups, les autres sains et saufs. Nous nous embrassâmes avec effusion, étonnés de nous voir réunis de cette façon et ne pouvant prononcer un mot. Un instant après arriva le Docteur Ayerza, nous disant qu'il fallait nous diviser en plusieurs maisons, si nous ne voulions mourir où nous étions. Nous lui répondîmes que nous étions en parfaite sureté et que la troupe qui était dans la rue veillait sur nous. – "De quelle troupe parlez-vous? reprit-il; tous ont disparu et il ne reste plus qu'un agent de police!" Sur ce, chacun des messieurs qui étaient présents emmena avec lui quelques-uns d'entre nous. Le docteur Castillo prit avec lui les PP. Torrès et Francoli pour mieux veiller sur eux. Le P. Torrès fut envoyé chez Madame Carmen Guerra, pour assister le F. Cabeza, qui avait besoin de secours. Le frère du même docteur reçut le P. Serrat avec les Fr. Binimelis et Bella. Mr. Fresco s'empara du P. Mazarrasa et du F. Arrieta, le Docteur Ayerza, des PP. Jordan, Infante et Murgada, le Docteur Zabala, (beau-frère du docteur Ayerza), du P. Tuguest et du F. Rota –, Mr. Allandé du P. Soler, du F. Martorell et de moi. Le P. Savels et le F. Bodé restèrent dans leur premier asile. Ainsi nous nous divisâmes de nouveau sur les 9 heures, et pour cela on fit venir quelques voitures qui par des rues détournées nous conduisirent à nos demeures respectives. – Quand nous passâmes devant le collége, la charpente brûlait ainsi que quelques chambres de la façade. Les murs étaient complètement ruinés aussi bien que la galerie neuve des cours de la 1ère et 2ème division. L'extérieur semblait intact, et le feu apparaissait à

l'intérieur, car les flammes avaient consumé toutes les fenêtres. Horrible spectacle qui arracha des larmes de nos yeux, quand nous saluâmes pour la dernière fois cet édifice tout-à-l'heure si beau. aux quatre angles du bâtiment, se trouvaient des agents de police qui empêchaient de passer par les quatre rues qui entourent le collége. De tout l'édifice il ne restait d'intact que l'aile du Callao; le reste fut ruiné cette nuit-là même. Cependant le réfectoire des enfants, avec quelques chambres voisines avait echappé aux flammes; mais dans la nuit du lundi, une main cachée y mit de nouveau le feu. Au lever du soleil, le Docteur Palacios alla chercher le P. Recteur et l'emmena chez lui. La nuit même le P. Recteur reçut avis de la manière dont nous étions distribués chez nos amis, et en comptant les personnes, on vit que le P. Walter et le F. Schorro manquaient encore. Un chef de police dit qu'il était resté des Pères dans les combles de la coupole, qu'il les avait appelés mais qu'ils avaient refusé de descendre. Alors le Docteur Palacios en personne, muni d'une lettre du P. Recteur prit une lanterne, et monta vers minuit à la coupole et la visita dans les moindres détails, mais il n'y rencontra personne. Il était facile de tirer les conclusions, que corroboraient encore les dires d'un chef de police qui avait vu un homme revêtu d'une soutane, étendu mort au milieu du feu. Le signalement convenait au F. Schorro. Dieu voulut que le P. Walter se présentât le lundi; il ne manquait donc que le bon frère, qui enfin aussi se retrouva le mardi. Le jour suivant, 1er Mars, fut un va-et-vient continuel de la part des enfants et de leurs familles; tout le monde venait nous voir, tous s'offraient pour nous apporter des nouvelles les uns des autres; toutes les familles voulaient nous avoir et aucune de celles qui nous recevaient ne voulaient nous laisser aller. Ce fut certes une grande joie et une grande consolation de voir le souci que l'on prenait de nous, sans épargner la dépense. La première résolution du P. Recteur fut de me faire partir le mardi par le vapeur Lujan pour Santa-Fé avec le P. Soler et le F. Martorell, tous habillés en séculiers, pour donner au R. P. Baltazar Hons, Supérieur de la Mission,

des nouvelles de ce qui était arrivé. Il nous donna une lettre, avec un peu d'argent pour le vêtement et le passage. Mais Mr. Allende ne voulut pas entendre parler d'argent; il prit le passage à son compte et nous habilla des pieds à la tête, en petits crevés; car rien ne manquait au costume sauf la manière de s'en servir. Ce généreux bienfaiteur dépensa plus de 500 pesos (douros) pour nous. Que Dieu l'en récompense! Je vous écris cela afin que votre Révérence nous aide à recommander à Dieu cette bonne famille qui le mérite si bien. Le mardi, de grand matin nous allâmes faire nos adieux au R. P. Recteur, qui se trouvait mieux de sa blessure au front, mais se ressentait fort des coups qu'il avait reçus sur les épaules. La nuit précédente jusqu'à 11 h. nous reçûmes les visites des enfants et leurs parents qui venaient nous faire leurs adieux. Tous étaient désolés de nous voir partir, puisque cela prouvait que le collège était réellement abandonné. Et de fait c'était une grande peine que de considérer ce qui allait arriver si nous abandonnions ces enfants au milieu d'une société corrompue. Mais Dieu l'ordonnait ainsi et il fallait se conformer à sa volonté. Nous nous dirigeâmes à 9 h. ¼ vers le Rio-tigre, où nous devions trouver le vapeur. En chemin, bien que nous fussions déguisés, et qu'on ne put pas certainement nous reconnaître, on nous cria: Quel type de moines! on voulut même forcer le P. Soler à ôter son chapeau. Nous arrivons au vapeur et là on nous demande un passe-port, car on avait déclaré la province de Buenos-ayres en état de siège pour 30 jours. Tous les passagers durent retourner à la ville pour se procurer le passe-port réclamé. Nous informâmes le P. Recteur de cet incident; puis, avec le P. Soto et un monsieur, nous allâmes à la police et à la capitainerie du port, attirant les regards de tous les curieux. Le passe-port obtenu, nous sortons et nous rencontrons un train de marchandises qui avait déraillé; il fallut attendre un autre train pour le transbordement. Le passage effectué, nous allions nous mettre en marche, quand notre chaudière fit eau et il fallut retourner à Buenos-ayres. Tout paraissait conjuré contre nous. Cependant notre rentrée à Buenos-ayres ne fut pas inutile, puisque nous trouvâmes en compagnie du P. Recteur, le P.

Schorro que nous croyions mort. Nous avions observé que dans ces allées et venues on nous avait un peu remarqués, surtout à la station et sur la place de la Victoire; aussi nous résolûmes, le P. Soler et moi, de nous rendre à Belgrano et de nous réfugier chez un Espagnol nommé Perez, où nous fûmes reçus comme tombés du ciel. Le F. alla à Buenos-ayres rendre compte de ce qui nous arrivait. Le jour suivant, nous réussîmes, par la grâce de Dieu, à nous embarquer enfin. Quelques passagers voulurent nous jeter à la rivière mais le commissaire nous prêta son propre appartement et nous conseilla de ne pas monter sur le pont, ou bien de nous retirer de bonne heure. Cependant la plupart des passagers nous étaient sympathiques, et nous avions parmi eux quelques vrais amis. La ville de Rosario une fois passée, toute crainte disparut et l'on nous fit toutes sortes d'avances. A Panama, quelques enfants montèrent sur le bateau. Ils allaient au collége de Santa-Fé, et comme ils me connaissaient, ils vinrent me saluer. Le R. P. Supérieur et le F. Calvo nous attendaient sur le port. Il est impossible de dire avec quelle joie ils nous reçurent; ils avaient offert les suffrages pour nous et nous voyaient vivants! Quelle consolation aussi pour nous de nous retrouver en communauté! Le dimanche même de la catastrophe, sur le soir, le gouvernement de Santa-Fé avait reçu des dépêches de la capitale, dans lesquelles on disait que nous avions été ou assassinés ou dévorés par les flammes. Les télégrammes, à mesure qu'ils arrivaient, étaient transmis au R. P. Supérieur. La consternation était grande au collége et général dans la ville. La plupart des Pères ne purent dormir cette nuit là; c'était un va-et-vient continuel. Le gouvernement fit entourer le collége par crainte de quelque trouble; mais il n'y avait rien à redouter. Pour comble de malheur, les communications par le télégraphe furent interrompues au bout d'une heure et l'on ne pouvait rien recevoir. Mais le jour suivant on eu des nouvelles plus consolantes par le moyen de quelques habitants de Buenos-ayres; enfin le mardi, 2 Mars, on sut que personne des nôtres n'était mort. Toutefois, l'indignation ne cessa pas dans la ville, et l'on voulait se réunir en assemblée pour protester contre la capitale. Le R. P. Supérieur supplia ceux qui se mettaient en avant d'abandonner

le projet ; il réussit à obtenir que la protestation se ferait par écrit et en recueillant des signatures. Par les vapeurs suivants arrivèrent les PP. Martorell, Wolter, Savels, et les FF. Bello, Balaguer et Bodé. Les PP. Dalman et Jordan étaient à la colonie de Jésus-Maria, district de Rosario, dans la métairie de Mr. Cullen. ce monsieur, propriétaire du vapeur Primer argentino, qui fait le service de Santa-Fé au Tigré, arriva à Buenos-ayres, à la nouvelle de ce qui se passait, afin d'emmener tous les nôtres sur son bateau. Mais, voyant qu'il pouvait rendre plus de services dans la ville même, il y resta et nous accorda le passage gratuit. Il fut un des premiers à lancer la souscription pour la réédification du collége. Il a déjà réuni 40.000, (d'autres disent 50.000) onces (douros). Maintenant plus qu'autrefois les familles sentent le manque d'un collége catholique et désirent vivement en rebâtir un aussi vaste que le précédent. Le R.P. Supérieur est allé à Buenos-ayres pour voir ce qu'il convient de faire. Le lundi, le P. Recteur a reçu plus de 1,000 visites. Le Président de la République lui envoya son aide-de-camp, et le vice-président y alla en personne. Comme les jours qui suivirent l'émeute, on ne pouvait passer par les rues, à cause des insultes que l'on prodiguait aux ecclésiastiques, le gouvernement recommanda de prendre et de lui communiquer le numéro de tout employé de la police, qui présent à ces insultes, n'arrêterait pas le coupable. De leur côté les émeutiers ne se tiennent pas pour battus. Voici comment s'exprimaient, quelques jours après l'incendie, certains journaux de Buenos-ayres :

« A bas les Jésuites ! »

« On dit que quelques âmes pieuses ont organisé une souscription pour relever le collége de ses ruines et qu'elle a atteint le chiffre de 80,000 piastres fortes ; - on dit que le gouvernement de la province doit contribuer à cette œuvre pour une somme assez considérable ; - on dit que l'archevêque occupe aujourd'hui dans les régions officielle une place plus influente que jamais et qu'il a manifesté des exigences qui empêchent la nomination du chef de la police ; - on dit que le Catolico argentino a atteint un chiffre d'abonnés où il n'était jamais parvenu ; - on dit enfin qu'il se fonde de nou-

velles sociétés religieuses, chargées d'agir directement sur les familles pour obtenir les fins que le jésuitisme se propose : - tout cela met l'alarme dans les partis libéraux du pays et accumule à l'horizon de sombres nuages, précurseurs de la tourmente qui va se déchaîner. Le peuple de Buenos-Ayres reprendra l'attitude énergique, tranquille et imposante de la manifestation du théâtre des Variétés le 28 du mois dernier et criera une fois de plus à la face du monde "à bas les Jésuites!" Que l'on punisse si l'on veut ceux qui ont troublé la majesté de cet acte imposant, mais que l'on sache aussi que le peuple qui réclame ce châtiment, réclame aussi l'expulsion des Jésuites, comme société religieuse, la séparation de l'Eglise et de l'Etat et d'autres réformes dans ce sens, exigées par l'esprit du siècle."



Tyrol - Brixen. Lettre du P. Friedl au R. P. Miutti.

Vous me demandez dans votre lettre des détails plus circonstanciés sur la fermeture de notre collége de Brixen. Quelque pénible qu'il me soit de réveiller de tels souvenirs je vais essayer de vous satisfaire. Je ne vous dirai rien des exigences rigoureuses par lesquelles le gouvernement rendait depuis déjà 5 ou 6 ans notre situation de jour en jour plus difficile. Je vous rappellerai seulement la plus dure. Je veux dire, l'ordre qui nous fut donné l'automne passé de présenter au gouvernement dans cinq mois sous peine de fermeture du collége un directeur ayant toutes les qualités requises. Jusqu'en 1875 nous avions compté sur le P. Antoine Rizzardini préfet des études, qui avant son entrée dans la Compagnie avait été professeur dans un des Lycées de Venise où il s'était distingué et avait été jugé digne de remplacer pendant quelque temps le directeur. Mais ses titres n'ayant pas été reconnus par le gouvernement et Notre Seigneur ayant appelé à lui ce bon Père, nos espérances fondées sur lui furent ainsi brisées. Sur ces entrefaites nous reçûmes l'ordre de présenter dans l'espace d'une année un homme qui eût

subi les examens requis par les nouvelles méthodes. Le R. P. Provincial avait bien envoyé à l'université un des nôtres qui devait suivre tous les cours pour obtenir les diplômes necessaires. En attendant il n'avait personne qui remplit toutes les conditions voulues. C'est pourquoi se trouvant en Dalmatie à l'époque du voyage qu'y fit l'Empereur au mois d'avril de l'année dernière, il alla voir Sa Majesté et la pria de dispenser de certaines prescriptions légales un des nôtres qu'il proposait pour directeur du collége. L'empereur accueillit sa supplique avec bienveillance, et se montra disposé à l'exaucer. En effet, comme on le sut ensuite, il la fit connaître aux ministres en leur exprimant ses intentions favorables. Pendant qu'appuyés sur les bonnes dispositions du Souverain nous nous flattions de l'espoir de réussir, voilà que le dernier jour du mois de Septembre nous arrive l'ordre, dont je vous ai parlé plus haut; ce n'était plus un sursis d'un an qu'il nous donnait mais de 5 mois seulement et encore nous avons su depuis que les ministres auraient voulu le restreindre à un mois. Probablement dans d'autres temps et dans d'autres circonstances les supérieurs n'auraient pas employé tant de moyens pour prévenir le coup; d'autant plus qu'il s'agissait d'un collége, qui en moyenne ne comptait pas plus de cent élèves, et pour la conservation duquel on avait dû faire des sacrifices de toute espèce. Mais vous connaissez bien la condition de notre pauvre province de Venise; vous savez que c'était l'unique pensionnat, qui lui restât après tant de dispersions qu'elle a dû subir. D'ailleurs les sacrifices mêmes qu'il nous avait fallu faire en 1866 pour le transporter de Padoue à Brixen et pour le conserver jusqu'à présent, nous le rendait en quelque sorte plus cher; sans parler des fruits abondants qu'avec la grâce de Dieu il avait portés, parmi lesquels il faut ranger de très-bonnes vocations à la Compagnie. Quoiqu'il en soit cet ordre à peine reçu, s'ouvrit pour le R. P. Provincial une série d'ennuis et de fatigues qui par les chagrins aussi bien que par l'insuccès lui formèrent cette croix si pesante qu'il a portée jusqu'au moment de la dissolution. - Vous avez appris par la lettre adressée aux

parents des élèves (et qui a été insérée dans le dernier numéro des lettres de Laval) à combien d'Evêques, d'abbés, de directeurs de gymnases Sa Révérence eut recours pour en obtenir un sujet tel qu'il nous le fallait. Le R. Père en trouva jusqu'à vingt et plus mais, chose incroyable! aucun ne se trouva réunir les conditions exigées. Quelques-uns cependant nous parurent à nous et aux hommes de lois, ne rien laisser à désirer. Par exemple, un chanoine régulier de St Augustin, Directeur du Gymnase de Brixen et très-dévoué à la Compagnie ayant demandé à la lieutenance un congé de 6 mois s'offrit à diriger notre pensionnat pendant ce temps; cela aurait suffi au R.P. Provincial pour trouver un autre directeur. Il n'y avait là rien d'insolite. Même le gouvernement donne souvent de semblables permissions, et le chanoine ne songeait pas même qu'on put la lui refuser. On la lui refusa pourtant et sous le prétexte le plus frivole. Un généreux catholique de Trente qui autrefois avait enseigné dans plusieurs gymnases de l'Etat, et avait été même chargé par le gouvernement d'introduire et de régler dans quelques-uns le nouveau plan des études, accepta par pure générosité de venir au secours d'un pensionnat catholique en danger. Lui-même malgré les difficultés se mit en voyage pour faire valoir ses raisons à la Lieutenance. Mais ce fut en vain; car on lui opposa qu'il avait donné ses examens selon l'ancienne méthode des études.

Je ne vous parle pas des autres qui ont été refusés successivement, si grand fut le mauvais vouloir qui éclata dans leur refus.

Sur ces entrefaites l'inspecteur des écoles du gouvernement survint; pendant trois jours il visita nos classes matin et soir, et voulut connaître en détail le réglement, les textes, les devoirs des élèves etc..

Il ne laissa échapper ni pendant la visite ni après aucun signe de satisfaction ou de mécontentement, et de fait il ne fut en rien question dans les arrêts du gouvernement, de cette visite.

Cependant la nouvelle se répandit dans la ville que dans les Chambres de Vienne un député avait élevé la voix contre nous; l'émotion fut universelle. Mr le Maire notre ami dévoué, proposa d'envoyer au nom de la ville, une adresse au ministère. On accueillit la proposition et tous, exceptés 5 ou 6 seulement signèrent l'adresse

et l'envoyèrent au ministère, qui ne fit aucune réponse. En même temps la nouvelle du danger que nous courions était parvenue dans plusieurs communautés religieuses du Tyrol et d'Italie, des prières s'élevèrent vers le ciel pour obtenir que nous restions.

Mais le bon Dieu dans ses impénétrables desseins en avait décidé autrement. Le 14 février on nous signifia l'ordre de fermer le collège. Ce fut alors qu'un excellent monsieur, dont les enfants étaient chez nous, s'en alla à Vienne où il présenta à l'Empereur une adresse signée par tous les parents auxquels nous pûmes la communiquer dans un laps de temps si court. Cette fois l'Empereur était prévenu contre nous; on lui avait fait entendre que nous ne voulions qu'une chose, ne pas nous soumettre aux lois; en sorte qu'il n'ajoutât plus foi à toutes les démarches de nos supérieurs pour arriver à remplir les conditions exigées. Le R. P. Provincial chargea un de nos Pères d'aller visiter sa Majesté et de la désabuser; en même temps le Père devait proposer au ministère un dernier directeur qui paraissait plus sûr. L'Empereur resta convaincu de la vérité, il déclara qu'il avait tout fait pour sauver le collège; mais qu'il n'avait pas pu réussir, ce qui l'affligeait. Quant au ministère il répondit à la proposition nouvelle qui lui était faite par la confirmation de son décret. A cette triste nouvelle les membres du conseil municipal de Brixen tinrent séance extraordinaire et décrétèrent à l'unanimité d'envoyer à Vienne une députation composée du Maire et de deux conseillers pour supplier le Souverain de révoquer un arrêt qui devait apporter de si grands dommages à leur ville. Car vous savez que si la ville de Brixen est bonne; elle est également pauvre et par conséquent si au point de vue religieux notre départ était un coup porté aux bons, il devenait pour tous au point de vue matériel et commercial une véritable perte. Afin de mieux réussir dans leur dessein, ils proposèrent leur demande sous ce dernier aspect, faisant ressortir dans leur supplique uniquement le dommage qu'allait causer à leur ville cette mesure. J'ai pensé que cette supplique pourrait vous intéresser; je vous l'envoie donc. Vous y verrez deux choses: la première qui vous consolera comme nous, combien les habitants

de Brixen se sont intéressés à notre malheur ; la seconde, que la fermeture de notre collège était irrévocablement décrétée. –

Impériale et Royale Majesté apostolique
très gracieux Empereur et Seigneur.

La très-humble députation soussignée du conseil municipal de la ville de Brixen en Tyrol à la suite de la résolution prise à l'unanimité dans la séance extraordinaire du 18 courant, pénétrée du respect le plus profond et pleine de confiance dans le coeur paternel et royal de votre Majesté ose s'approcher jusqu'aux pieds de son trône, et poussée surtout par les grands et graves dommages matériels qui ont frappé le municipe de cette ville, depuis la clôture du collège Tagnani des Jésuites de Brixen ordonnée par S. Ex. le Ministre des cultes et de l'instruction, lui présenter la très-pressante supplique qui suit :

“ Par la susdite disposition de Mr. le Ministre beaucoup d'ouvriers de la ville de Brixen qui avaient jusqu'à présent vécu uniquement du travail que leur fournissait cette institution sont gravement menacés dans leur existence et renvoyés par le manque d'autre gain au fond civil des pauvres qui d'autre part ne peut déjà plus suffire aux demandes qu'on lui adresse. Ce n'est point exagérer mais rester dans le vrai que de considérer la clôture du collège Tagnani comme enlevant pour l'avenir aux seuls ouvriers de la ville de Brixen une rente annuelle assurée qui montait de 40 à 50,000 florins – somme à laquelle ne pourrait pas même renoncer une ville qui serait plus grande et plus riche que celle de Brixen. Outre cela les parents des élèves qui sont dans l'institution, afin de rester quelque temps plus près d'eux, passaient souvent l'été à Brixen ce qui apportait à la ville un nouvel avantage pécuniaire qui lui est enlevé par le fait de la nouvelle mesure. Outre cela il sortait tous les ans de l'institution en question, une riche aumône pour le fond civil des pauvres en particulier et en général pour les pauvres de la ville ; car les élèves de l'institution au nombre de plus de 70 tous de familles très-honorables et riches et même pour la plus grande partie, des plus distinguées

du Royaume d'Italie offraient au fond civil pour les pauvres leurs vêtements et les autres effets qui leur devenaient inutiles afin qu'ils fussent distribués aux pauvres de la ville auxquels on donnait aussi tous les jours la nourriture à la porte du pensionnat. Si le décret de Mr le Ministre n'est révoqué il s'en suivra un sensible préjudice aux intérêts des citoyens; car la population de la ville devra suppléer au déficit. Il n'y a donc point à s'étonner si l'ordre de Mr. le Ministre à peine connu, tous les habitants se sont vivement émus et si le conseil municipal tenant compte de l'émotion populaire a décidé d'envoyer à la Cour de V. Majesté la très-humble députation soussignée, afin d'obtenir comme grâce de V. Majesté la révocation ou la suspension jusqu'à la fin de l'année scolaire courante de cette mesure si fatale pour Brixen. La direction de l'Institution, qu'on accuse de ne pas se conformer aux exigenses de la loi d'Autriche sur les études s'est vivement empressée de trouver un directeur muni de toutes les qualités légales, et a présenté dans ce but au gouvernement quatre directeurs qui n'ont pas été acceptés. Le collége des Jésuites, selon ce qu'on nous assure de la manière la plus positive s'emploira à l'avenir avec le plus grand empressement à satisfaire aux désirs du gouvernement pourvu qu'il consente à accorder encore quelque temps pour la recherche d'un directeur de collége sur les qualités légales duquel il n'y ait rien à dire et ne veuille pas punir de la manière la plus sevère, avec les parents des élèves, les pauvres habitants de la ville de Brixen, en leur enlevant par la fermeture de ce collége, comme il a été montré une rente annuelle de 40 à 50,000 florins, pour laquelle elle n'avait pas à donner la moindre compensation et dont la perte serait irréparable. Pour ces raisons et vu la condition déplorable dans laquelle se trouve déjà pour d'autres causes les finances de la ville de Brixen, vu encare cette autre circonstance, à savoir qu'une pareille mesure prise contre des familles si respectables et si influentes pourrait sembler peu prudente même sous le rapport politique, les très-humbles députés soussignés de la fidèle

ville de Brixen prient instamment V. Majesté de vouloir bien accorder que la fermeture du collége dirigé à Brixen par les Jésuites, décretée par S. Excellence le Ministre des Cultes et de l'Instruction soit sinon révoquée au moins differée jusqu'à la fin de la courante année scolaire 1875-76 dans lequel temps on réussira certainement à trouver le Directeur que réclament les lois.

Nous sommes de Votre Majesté les serviteurs dévoués. Les très-humbles représentants de la fidéle ville de Brixen.

Vienne, le 24 février 1876.

Pendant que la députation se dirigeait à Vienne tout le monde était dans l'anxiété; on craignait de voir évanouir cette dernière espérance. Si vous aviez vu avec quelle inquiétude les pauvres et les ouvriers que nous rencontrions sur notre route nous interrogeaient sur ce malheur qui était le leur non moins que le nôtre. Cependant les députés se présentérent à l'Empereur et aprés lui avoir exposé le motif de leur venue ils firent les plus vives instances pour obtenir la faveur désirée. L'Empereur qui avait pris une pleine connaissance de l'affaire par le Père dont j'ai parlé, promit de la proposer encore une fois aux ministres. Mais en même temps il fit voir clairement qu'il n'y avait aucune espérance de succés. Nous avons su plus tard en effet qu'il avait réuni le conseil des ministres et leur avait demandé s'il leur semblait possible d'adoucir le décret. Les ministres déclarérent que non et la raison fut le grave danger que courrait la monarchie autrichienne si on laissait debout un pensionnat de jeunes gens qui appartenaient aux familles les plus hostiles au gouvernement d'Italie, danger qu'ils peignirent avec les plus vives couleurs. Une raison si futile et si ridicule se refute d'elle-même. Mais elle fait connaître la malveillance du ministére à notre égard, et la détermination arrêtée d'avance de nous chasser à tout prix. La dernière réponse de l'Empereur nous arriva le jeudi gras pendant que les élèves qui ignoraient tout, assistait à une représentation théâtrale. Pauvres enfants s'ils avaient su que la foudre était tombée sur le

paisible asile qui les avait abrités jusque là. Le jour suivant la résolution du gouvernement fut communiquée aux parents, afin qu'ils vinsent les plus tôt possible reprendre leurs enfants, puisque le décret n'accordait qu'un délai très-court. Ce ne fut que le dimanche 27 février après que les élèves se furent approchés de la Ste Table que le R. P. Recteur parcourut toutes les divisions pour annoncer la terrible nouvelle. Ils ne la soupçonnaient même pas. Par un bienfait tout spécial de N. S. les élèves ainsi que je vous l'ai déjà dit, malgré les allées et venues qui s'étaient faites dans le collège, malgré quelques phrases équivoques échappées en promenade à l'un ou l'autre des surveillants, n'avaient encore rien pénétré de cette affaire; et les examens qui s'étaient fait encore plus solennellement que de coutume à la fin du premier semestre, en absorbant toutes les pensées n'avaient pas peu contribué à tenir le secret caché. Aussi à la première annonce qui leur en fut donnée par le R. P. Recteur, tout d'abord ils ne voulurent pas y croire. Nous comptions assurément sur l'amour de nos élèves qui, grâce à Dieu, nous donnaient lieu d'être satisfaits d'eux; mais aucun de nous cependant ne se serait attendu aux marques de la plus sincère affection qui nous furent données alors, surtout parmi les grands. – Ils se prirent à fondre en larmes sans pouvoir se consoler; et ceux-là même qui par une excessive vivacité s'étaient attiré le plus de punitions, étaient alors les plus affligés et les plus inconsolables. Quand ensuite vint le moment de se séparer, plusieurs venus pour faire leurs derniers adieux à leurs supérieurs et à leurs professeurs ne purent prononcer une seule parole tant était grande l'abondance de larmes qui les empêchait de parler. Un chanoine de Brixen se trouvant un de ces jours dans je ne sais quel endroit entre Brixen et les confins de l'Italie, vit à la gare une troupe de nos élèves que l'on reconduisait dans leurs familles; telle fut l'impression que lui causa leur tristesse et leur abattement qu'il ne cessait de témoigner son admiration; il répétait et il publia même dans les journaux; qu'à la vue de ces visages

tristes et déconcertés on se serait plutôt imaginé voir des malheureux partant pour l'exil que des jeunes gens en voyage pour retourner dans leur patrie. Le spectacle le plus émouvant fut celui du Lundi gras, lorsque tous ensemble élèves et frères nous nous rendîmes au palais de Mgr l'Evêque pour lui demander sa bénédiction paternelle. Vous savez combien ce saint évêque aime la Compagnie, vous pouvez vous imaginer l'effet que durent produire les tendres paroles entremêlées de soupirs qu'il adressa en Italien a cette jeunesse agenouillée à ses pieds. Je vous dirai seulement que même les Pères les plus graves et les moins sujets aux impressions ne purent contenir leur émotion; à tel point que le retour avait tout l'air d'un convoi funèbre. Que dirai-je des parents? Je vous assure qu'en lisant les lettres qu'ils écrivirent dans cette circonstance au R.P. Recteur, j'avais le cœur déchiré et je me disais: "Si ces hommes pervers voyaient la désolation dans laquelle ils ont jeté tant de familles, ils ne pourraient ne pas s'émouvoir, quoiqu'ils aient le cœur si dur et semblable à la pierre!" "Le malheur qui a fondu sur le collège, écrivait un de ces pères affligés a été un coup de foudre pour toute la famille"."Je ne fais plus qu'une chose, écrivait un autre pleurer". Ce, sur quoi ils insistaient le le plus dans leurs lettres c'était la manière d'éluder le décret afin de nous laisser leurs enfants. Ils protestaient qu'ils voulaient absolument qu'ils nous suivent en quelque pays que ce soit. - Quand ils vinrent pour chercher leurs enfants plusieurs parmi eux en se présentant au P. Recteur éclatèrent en sanglots. Entr'autres je me rappelle un excellent homme d'un beau nom mais sans beaucoup de fortune; en prenant congé du P. Recteur, et se jetant à ses genoux avec ses deux enfants pour lui demander sa bénédiction il prononça ces mots d'une voix entrecoupée de sanglots: "Mon Père je ferai mon possible pour placer mes deux enfants dans un autre collège de la compagnie, dussions-nous ma femme et moi ne nous nourrir que de pain et d'eau". Toutes ces promesses ne fu- pas de pures paroles. Qu'il suffise de vous dire que presque les deux tiers de nos élèves ont passé au collège de Monaco dans la Province de Turin.

Me voilà au bout des nouvelles notes que j'avais recueillies sur la fermeture de notre collège. J'omettrais cependant un des points les plus consolants si après avoir nommé tous ceux qui se sont

donné de la peine pour la conservation de notre collége, je passais sous silence le plus illustre de nos intercesseurs je veux dire N. S. P. Pie IX. Le nouvel archevêque de Vienne qui avant son élection avait été employé au ministère de l'Instruction publique s'était rendu à Rome. Nos Pères de Rome saisirent cette belle occasion pour renseigner le Saint-Père sur le danger que courait le collége de Brixen auquel il avait envoyé un mois auparavant une bénédiction particulière. Le S. Père prit très-vivement la chose à cœur; en effet dans la visite de l'Archevêque il fit tomber le discours sur le collége de Brixen et le lui recommanda avec chaleur; pour l'obliger à s'en occuper, il lui laissa un petit mot écrit de sa propre main et se fit promettre qu'il traiterait la chose avec l'empereur. _ Si le Saint-Père n'a pas réussi par son intercession à obtenir ce qu'il désirait, pouvons nous encore douter de la volonté du bon Dieu? _ Il ne nous reste donc qu'à courber la tête oubliant autant que faire se peut la malice des hommes, et à dire nous aussi avec le prophète: "Dominus est: quod bonum est in oculis suis faciat." - Vous désirez sans doute apprendre maintenant ce qu'est devenue la maison de Brixen? Vous savez déjà que la plupart des Professeurs et des surveillants y sont restés pour y faire leur première année de théologie. Vous comprendrez facilement que surtout dans les commencements nous n'étions pas fort gais. Les cours désertés, les salles abandonnées tout enfin nous rappelait des souvenirs douloureux et ne servait qu'à envenimer la plaie toujours vive. Cependant la tranquillité favorable aux études dont nous y jouissions, l'air pur la proximité de l'Italie et des petites résidences que nous y avons, le local vaste, aéré et situé presqu'en pleine campagne enfin l'affection des habitants de la ville qui nous suppliaient de rester, et de ne pas les quitter, tout cela fit naître en nous la pensée ou plutôt le désir d'y réunir tous nos jeunes gens novices et scholastiques. En effet le R. P. Provincial, poussé moins par l'espoir du succès que par le sentiment de ce qu'il croyait son devoir fit des démarches auprès du gouvernement dont la permission est devenue nécessaire désormais pour remuer un pied. La réponse fut telle qu'on pouvait l'attendre; on

nous défendait absolument d'établir un noviciat ou un scholasticat sur n'importe quelle province de l'empire. Le R.P. Provincial a donc décidé que nous quitterions tous Brixen. Nous, théologiens nous irons à Laval pour vivre avec ces bons Pères qui ont déjà donné à nos frères exilés une hospitalité si charitable et si généreuse.

France - St Quentin. Miracle opéré par l'intercession du P. Olivaint.

St Quentin, 16 février 1876.

Il vient de s'opérer, à l'hôtel-Dieu de St Quentin (Aisne) un miracle par l'intercession du P. Olivaint.

Une religieuse sœur St Jean était atteinte d'un cancer à l'estomac qui avait gagné la gorge et l'empêchait de prendre la moindre chose. Elle souffrait horriblement. Mr Cordier, le médecin de l'hôtel-Dieu dit à la Supérieure que la médecine n'y pouvait plus rien, qu'un miracle seul pouvait la sauver.

La Sœur St Jean inspirée de la pensée de s'adresser au Père Olivaint, demanda au bon Dieu par son intercession sa guérison ou sa mort dans les huit heures, et pria ainsi que la communauté pendant ce temps-là. Au bout des huit heures, elle était radicalement guérie et demanda à se lever.

On alla chercher l'archiprêtre qui aussitôt arrivé demanda à la Sœur St Jean si elle se trouvait assez bien pour chanter le Te Deum. Elle l'entonna de suite et le chanta en entier ainsi que le Magnificat. Le lendemain, elle alla à la messe à la chapelle où elle communia, et dîna à midi au réfectoire, avec les autres religieuses comme si jamais elle n'avait été malade.

Il paraît que cela a causé une grande émotion à St Quentin et que bien des personnes sont allées voir la Sœur St Jean.

+

France - Troyes. Lettre du P. Godfroy au R. P. Grandidier Provincial de Champagne.

Derniers moments du R. P. Théry.

Selon votre désir, je viens vous donner, M. R. P., les principaux détails de la mort du R. P. Théry, mort vraiment sainte qui, comme vous le dites et comme nous l'espérons, attirera sur la Province et sur la maison de Troyes les bénédictions de N. S.

Le R. P. ne s'était jamais bien remis de la première atteinte de sa maladie au mois de Janvier dernier. Même après son retour de Douai et de Marchiennes on voyait un affaiblissement progressif et une lutte de plus en plus douloureuse contre les menaces d'une nouvelle crise. Nous nous le disions entre nous : "Le R. P. n'est pas guéri." Il le sentait et le disait lui-même quelquefois et il ajoutait simplement : "Si je retombe, c'est fini, tel est l'arrêt du médecin de Paris, qui ne me l'a pas caché." Cet état de langueur et de lutte contre le mal dura jusqu'au Mardi 16 Mai, avec des alternatives de bien et de mal qui laissaient toutes les craintes. - Le mardi 16 Mai, vers 8h. du soir, les symptômes les plus alarmants et semblables à ceux des premières atteintes du mois de Janvier se déclarèrent tout-à-coup. Le R.P. se jeta sur son lit dans des étreintes de douleur d'une intensité cruelle. Le médecin appelé en toute hâte déclare que c'est une rechute d'une extrême gravité et qui demandera des précautions longues et inouïes, si tant est que Dieu veuille rendre la santé au cher malade. A dater de ce jour, ou des deux ou trois jours suivants le médecin dont le dévouement a été au-dessus de tout éloge pendant cette douloureuse quinzaine, vint chaque jour trois fois, le matin, à midi et le soir. Dès le 5e ou 6e jour une consultation eut lieu, et les deux docteurs parfaitement d'accord, tous deux amis et tous deux également dévoués prodiguèrent leurs soins à l'envie au R. P. Les Pères et les Frères de leur côté, sous les ordres du P. Ministre se partagèrent le soin filial du cher malade. Jusqu'à son dernier soupir et au delà il ne fut pas un instant seul, ni jour ni nuit, et

lorsqu'après les cinq ou six premiers jours le danger devint plus imminent, il y eut même sans cesse, la nuit comme le jour un Père et un Frère en même temps. - Cependant dès le jour même de sa rechute, 16 Mai le soir, le R.P. comprit et accepta avec une générosité sans réserve la gravité de son état. Le soir même de ce jour, je ne puis l'oublier, tenant affectueusement son crucifix entre ses mains, et le serrant sur son cœur: "maintenant, dit-il, voici l'heure, je l'espère. Oh! quelle grâce le Bon Dieu me fait! Je ne l'en remercierai jamais assez. Quelle grâce d'échapper à tant de dangers! Quelle grâce de souffrir et de mourir pour J. C."-

Ce sentiment d'action de grâces si vivement exprimé dès le début de la maladie fut comme la disposition maîtresse de son cœur jusqu'à sa mort. Le R.P. y revenait sans cesse. Toutes les autres dispositions semblaient se terminer à celle-là. Dans les plus cruelles souffrances je l'ai entendu maintes fois s'écrier ou dire à l'oreille de celui qui l'exhortait: "Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te; propter magnam gloriam tuam."

—"La première fois, disait-il un jour, l'impression de la grâce était: Veniam curabo eum. Cette fois-ci c'est bien différent. Une voix intime me dit: Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si le grain de froment tombant dans la terre ne vient à mourir, il reste seul; mais au fond de mon cœur ma réponse est toujours la même: Ita Pater, ita Pater" Ou bien encore: "Oui, oui, comme vous voulez, ce que vous voulez, tant que vous voudrez."

Dès le premier jour, tous nos Pères et nos Frères remarquèrent aussi dans le R.P. une disposition bien plus parfaite qu'à la première atteinte du mois de Janvier à l'abandon de sa volonté et la soumission aveugle à ce qui lui était demandé ou prescrit. Il était souple et soumis comme un petit enfant, trouvant bien tout ce qu'on faisait, acceptant tout ce qu'on lui demandait et remerciant toujours gracieusement du plus léger service.

Cette première période dura 8 jours avec des alternatives d'espérances et de craintes, et de temps en temps avec des accès d'intolérables douleurs qui arrachaient au malade des plaintes soumises. Un

instant les espérances parurent l'emporter, au point qu'un de ses excellents frères accouru de Marchiennes sur les nouvelles alarmantes envoyées par le P. Ministre, reprit le chemin du Nord, persuadé que le temps et les bons soins dont le R. P. était entouré rendraient constant le mieux déclaré. Le jour même de l'Ascension les vomissements qui étaient fréquents la veille et l'avant-veille cessèrent toute la matinée et permirent au cher malade de recevoir la Ste Communion.

Hélas ! ces espérances ne furent pas de longue durée. Le samedi 27 les douleurs devinrent un vrai martyr, la faiblesse s'accentua et les deux médecins déclarèrent que la maladie actuelle était sans doute un abcès intérieur, qui, en crevant avait dû déchirer et percer les intestins, et qu'il n'y avait en conséquence plus d'espoir que dans un miracle. C'était l'heure de s'occuper sans le moindre retard, des derniers sacrements, car les vomissements devenaient très-fréquents.

Le R. P. avait déjà reçu l'Extrême-Onction au mois de janvier. Mais après réflexion il parut clair, que la rechute venant si longtemps après la première maladie pouvait être considérée comme une seconde maladie. Le P. Ministre pensa de cette façon. Mais en même temps pour ne pas encourir le blâme de quelques personnes susceptibles, ni émouvoir le malade plus que de raison, il pensa qu'il était plus prudent de donner l'Extrême-Onction sans les cérémonies religieuses qui avaient eu lieu la première fois.

L'annonce en fut faite avec les ménagements convenables, mais en toute simplicité. "Oh ! je ne demande pas mieux, dit-il, mon sacrifice est fait, et j'espère que N. S. sera assez bon pour le recevoir. Dites de nouveau à tous nos PP. et FF. que je leur demande encore pardon de tout mon cœur de la mauvaise édification que je leur ai donnée ; que je leur suis reconnaissant de toute leur bonté pour moi et de leurs moindres services que je ne méritais pas ; que je suis heureux et content de mourir dans la Compagnie de Jésus et que je meurs parfaitement abandonné et soumis ; plein d'espoir dans la miséricorde du Cœur de Jésus et dans l'incomparable bonté de Marie, ma tendre Mère, de mon bon ange, de S. Ignace, et de tous nos Saints." Comme on l'engageait à faire le sacrifice de sa vie en redisant dans son cœur le Suscipe de St Ignace ;

Oui, dit-il, j'offre ma vie, ma pauvre vie, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'Eglise, pour la compagnie, pour la France et pour la petite maison de Troyes. Je l'offre sans l'ombre de regret. Alleluia

Le P. Ministre qui tenait toutes choses nécessaires prêtes depuis trois jours et un autre Père de la maison procédèrent de suite à l'administration de l'Extrême-Onction. Le R.P. avait la pleine et lucide disposition de son intelligence et de sa volonté. Il répondit lui-même au prêtre, présenta avec respect la tête, les mains et les pieds aux diverses onctions. Quand toutes ces graves cérémonies furent terminées le R.P. prit affectueusement son crucifix entre ses mains et le baisant: "Mon Jésus, dit-il- Miséricorde et action de grâce... Oh! que vous êtes bon de me prendre! Pourrai-je jamais assez vous remercier?"

La nuit fut moins mauvaise que les nuits précédentes et une lueur d'espérance semblait apparaître encore; elle ne dura qu'un instant.

Dès le Dimanche matin le médecin qui depuis plusieurs jours déjà ne comptait plus que sur un miracle, nous prévint absolument de l'inutilité de tout remède. Il voulut bien continuer ses trois visites par jour, autant, disait-il pour la consolation de la Communauté que pour sa propre édification. "Il venait apprendre à souffrir pour Dieu." Cependant deux frères du cher malade prévenus par le P. Ministre arrivèrent de nouveau de Marchiennes. Le R.P. en parut plutôt contrarié que content. Il les reçut avec une grande tendresse mais le moins souvent possible. Ce fut sa volonté. "Non non, disait-il, Vita mea abscondita est cum Christo in Deo. Mon Père c'est le bon Dieu; ma mère c'est la Ste Vierge, mes frères c'est vous tous et la Compagnie. - Vers 8 ou 9 h. du matin de ce jour 28, la prostration des forces s'accentua presque tout d'un coup, les douleurs se calmèrent un peu et les vomissements devinrent plus fréquents encore. Ce fut le moment choisi pour appliquer au malade l'indulgence in articulo mortis. La joie fut extrême à cette occasion. Il prit son crucifix entre ses mains et le tenant fermement droit et comme planté dans son cœur il répéta avec le prêtre tous les mots de la formule, fit son signe de croix et frappa la poitrine, et quand ce fut fini, revenant à la pensée qui lui était chère: "Quelle grâce! mon Dieu! que vous êtes bon... ainsi, continua-t-il,

je n'ai plus d'illusion à avoir. Les médecins m'abandonnent, je le sais ; je ne puis compter que sur un miracle." Puis, réfléchissant un instant : "Mais, est-il permis de demander un miracle ?" Et comme il lui fut répondu que oui, pourvu que ce soit avec soumission à la volonté de Dieu . "Bien sûr, dit-il, pourvu que ce soit dans l'Ita Pater, quoiqu'il arrive. J'aurais envie de le demander au P. Olivaint et à ses compagnons, le puis-je ? Oui?" Prenant alors un reliquaire qui contenait des reliques de nos martyrs et se mettant sur son séant il dit d'une voix presque vibrante à peu près ces paroles : " O cher P. Olivaint, vous le voyez, je suis perdu, il n'y a qu'un miracle qui puisse me guérir. Je vous le demande de tout mon cœur pour la gloire de Dieu, pour la vôtre et pour celle de la Compagnie et aussi très-particulièrement pour ma sanctification. Ce n'est pas ma santé que je vous demande, c'est de devenir un saint en réparant le passé, et dans l'avenir en glorifiant mieux N.S. - Vous savez le fond de mon cœur, je désavoue tout motif humain, personnel ou d'attache quelconque. Vous m'êtes témoin que je ne demande ce miracle par votre intercession et par la protection de Marie ma Mère, que pour la gloire de Dieu. Je le demande avec une parfaite soumission de cœur à tout ce qu'il plaira à N.S. de décider. Ita Pater -" Dès ce moment le crucifix, le reliquaire du P. Olivaint furent constamment sur sa poitrine et la statue de N.D. de Lourdes sous ses yeux. Toute la Communauté s'associa, soit au St Sacrifice soit dans la Communion à la demande du R. Père, et l'on commença une neuvaine au P. Olivaint.

Environ deux ou trois heures après, il était midi, une grande et terrible crise eut lieu. On crut même que le dernier moment ne pouvait être éloigné. Deux Pères se rendirent auprès du malade ; les autres Pères et les Frères allèrent devant le St Ciboire placé sur l'autel par le P. Ministre implorer N.S. pendant un 1/4 d'heure. Mais la crise prit fin bénignement. Au moment qu'on s'y attendait le moins le malade reprend tous ses sens, adresse la parole à ceux qui l'environnent, tire le cordon, et nous laisse presque croire que le miracle tant demandé serait accordé.

La nuit du dimanche au lundi fut une des plus douloureuses.

C'était, disent le P. et le F. qui étaient de garde, comme une lutte terrible entre la vie et la mort. Mais, ni dans cette circonstance ni dans aucune autre il n'echappa au Père aucune parole ni aucune émotion d'impatience. Dans une de ces crises déchirantes qui arrachaient au R. P. des cris de douleurs involontaires, un Frère craignant de voir son courage faiblir, lui disait: "Courage pour N. S. mon R. Père". "Oh! répondit-il, je n'en manque pas, oui, oui, pour Dieu." Une autre fois un Père le soutenant dans ses bras dans des moments qui pouvaient être les derniers pour lui, suggerait la Ste pensée de la reconnaissance pour la grâce de son baptême, de son sacerdoce, de sa vocation religieuse; il ajouta soudain: "dites encore: et de ma maladie"

Le cri de ses plus grandes douleurs était: "Mon Jésus miséricorde!" puis il reprenait: mais Ita Pater, Deo gratias, Alleluia.

La journée du lundi sembla lui laisser un sentiment plus profond d'une mort inévitable et prochaine, mais en même temps d'une vue plus tendre de N. S. sur la croix. Il comparait l'eau glacée qu'il buvait, avec l'éponge imbibée de fiel. "Oh! que j'ai soif, disait-il, que j'ai soif! puis tout de suite: C'est comme N. S.: Sitio; mais le bon Sauveur n'avait pas toutes ces douceurs que j'ai, ni tous ces bons amis." Il renouvela sa prière au P. Olivaint en en protestant de nouveau qu'il ne demandait pas la santé mais la sanctification: "Voici le moment, cher bon P. Olivaint, ou le miracle pour ma sanctification, ou la mort tout-à-l'heure."

Ce tout-à-l'heure devait arriver le lendemain mardi vers 4 h. ½. Le R. Père gardant toujours sa connaissance entière et se rendant parfaitement compte de son état, baissait visiblement; la respiration devenait courte et pénible, les extrémités étaient froides. Quelques faiblesses survinrent, dans l'intervalle desquelles le R. Père renouvela le sacrifice de sa vie, baisa avec tendresse son crucifix reçut une dernière absolution. L'agonie était commencée. Elle fut douce et tranquille ... La communauté appelée par la cloche se réunit autour du mourant. On récita en commun les prières des agonisants auxquelles on ajouta quelques invocations: Jésus, Marie, Joseph, St Ignace, Cœur de Jésus. Nous

pûmes croire qu'il les comprenait et il remit tout doucement son âme à Dieu.

En prévision de la catastrophe, inévitable sauf un miracle, le P. Ministre avait relu le Coutumier et tenu prêtes les choses ou les expéditions pressantes à faire.

Quelques Pères et Frères, après le temps convenable écoulé rendirent au cher Défunt les derniers devoirs. Il fut revêtu d'une soutane, d'une barette, tenant entre ses mains jointes le crucifix et le chapelet, et exposé le soir même sur un lit de parade modeste dans notre premier parloir selon les usages ordinaires. C'est là qu'il resta jusqu'au lendemain exposé à la vénération des fidèles qui vinrent en effet, prier et jeter de l'eau bénite, quelques-uns même faire toucher des chapelets ou autres objets pieux.

Monseigneur l'Évêque était absent. Mais 8 ou 10 jours avant la mort Sa Grandeur était venue à Troyes et on avait profité d'une minute d'arrêt pour la prévenir de nos usages et de nos droits. Monseigneur répondit et même écrivit un mot qui pouvait être montré au besoin au curé de la paroisse : " Faites toutes choses comme vous l'entendrez, suivez vos coutumes". Dès lors il n'y avait pas de difficulté possible. On fit donc à Mr. le Curé une simple visite de politesse pour lui annoncer la mort et lui dire que tout se faisait par nous-mêmes selon nos règles.

La nuit du mardi au mercredi et le mercredi tout entier il y eut sans cesse un de nous en prières auprès du corps et deux ou trois religieuses de la Providence pendant la journée. Les fidèles vinrent aussi et les choses se passaient simplement mais pieusement. Vers 3 heures on mit le R. Père dans le cercueil; le matin pour complaire à sa famille on avait permis de prendre sa photographie.

Le jeudi 1er juin, à 5 heures du matin, le P. Ministre, accompagné de toute la communauté, fit la levée du corps qui fut transporté à notre chapelle. À 5 h ½, 6 h., 6 h ½ Messes basses par les Nôtres. À 7 h. récitation en chœur de l'Office des morts. À 8 h. messe basse par Monseigneur Robin, suivie de la récitation de l'absoute et convoi à la gare directement, croix en tête. À la gare dernières prières, eau bénite jetée par

l'assistance et suprême adieu en ce monde. Le train partait pour Marchiennes à 10 h 56 emportant le cher R. Père, son frère et le P. ministre.

Tous les curés de la ville étaient là, sauf un, malade, et un autre qui s'excusa par lettre. Messieurs les Vicaires Généraux, Messieurs les Supérieurs du grand et du petit Séminaire, les Oblats de St François de Sales honoraient aussi de leur présence la cérémonie.

Dijon - Extraits de lettres du R. P. Stumpf au R. P. Grandidier.

Maladie et mort du F. François Zimmermann.

Dijon 18 juin 1876.

J'ai hâte de venir recommander à vos prières notre cher frère Zimmermann, il est sérieusement malade d'une hypertrophie du cœur. Nous allons commencer une neuvaine à laquelle s'uniront les communautés de la ville, pour demander la guérison, si elle entre dans les vues de Dieu. Cette affection au cœur est ancienne et remonte même avant la première communion; elle a empiré Vendredi dernier au lendemain du pèlerinage de Paray-le-Monial, où il s'était trop fatigué en chantant beaucoup et en demeurant à jeun jusqu'à 11 heures du matin. — 22 juin, 6 h. ¼ du soir. Le bon Dieu vient de nous demander un grand sacrifice. Notre excellent frère Zimmermann qui semblait être entré en convalescence dès lundi matin, jour où nous avons commencé la neuvaine en l'honneur du Sacré-Cœur, et qui hier encore avait écrit à sa famille pour annoncer sa guérison, vient de rendre le dernier soupir ce soir à 5 h. ¾, muni de tous les sacrements. — La journée d'hier avait été excellente: la nuit a été orageuse de délire et d'hallucination, et toute cette journée-ci, à de rares intervalles près, la tête était à moitié prise. Malgré tous les soins du médecin, qui ne quittait presque pas le malade, le sang s'est porté du cœur à la tête, et il y a eu congestion. Notre cher frère ne s'est point senti mourir, mais dans la journée il avait dit au P. Keller: "Je voudrais me confesser plus longuement que de coutume: je sens que ce sera ma dernière confession". Le Père

Spirituel n'avait pas pris cette parole bien au sérieux, il croyait que c'était l'effet d'un demi délire ; mais, comme il ne le quittait pas, il a pu lui donner les absolutions et les indulgences qui ont été reçues dans des moments de pleine connaissance.

Cette mort est une grande épreuve pour nous ; elle sera vivement ressentie par les familles et par les enfants qui avaient ce cher frère en grande vénération et en grande affection ; elle est vivement ressentie par tous les membres de la Communauté et surtout par moi qui l'ai élevé et lui ai fait faire sa première Communion. Nous allons demander des prières à toutes les communautés, afin que ce cher frère puisse passer au ciel la fête du Sacré-Cœur.

25 juin – J'ai célébré hier matin la messe de Requiem, _præsente corpore_ suivie de l'absoute que j'ai dû interrompre un instant à cause de l'émotion que j'éprouvais et qui était partagée par toute l'assistance. Nul d'entre nous ne se rappelle avoir vu une cérémonie aussi touchante. Il s'est fait autour de ce cercueil une manifestation de sympathie, de douce tristesse, de vénération à laquelle nous ne pouvions nous attendre : car notre cher défunt n'était ici que depuis la rentrée, et avait toujours évité tout contact indispensable avec le dehors et les élèves qui n'étaient point de sa classe.

Le premier président, un président de chambre, le président du Tribunal, le procureur général, le procureur de la république, plusieurs conseillers, la plupart des pères et des mères de nos élèves, un grand nombre d'amis, ont assisté avec un grand recueillement à toute la cérémonie jusqu'au cimetière. Rien de si pieux et de si touchant que cet immense cortège convoqué uniquement par l'estime et l'affection. Le cercueil était littéralement couvert de lis et de marguerites, symboles des deux fêtes entre lesquelles notre cher frère avait rendu sa belle âme à Dieu. Les voisins et les bonnes femmes du quartier disaient : « C'est le saint jeune Père qui est mort, quel dommage ! » – Bien des larmes avaient coulé dans les études, dans les classes, dans les familles, et surtout autour du lit où le corps est demeuré exposé toute la journée de vendredi ; mais surtout bien des résolutions généreuses ont été prises par nos élèves de toutes les classes. Je ne crains point de l'affirmer, il y a eu là de riches

semences de vocations ; un de nos élèves a dit à ses parents :
" Il s'est dévoué pour nous ; vous me laisserez un jour combler le vide !"
Les élèves de 4me marchaient de chaque côté du cercueil, tenant tous une couronne de lis. Deux Pères Dominicains conduisaient le deuil avec moi ; puis venaient les autres Pères, les élèves quatre par quatre, les Messieurs, les Dames et les voisins. On n'avait jamais vu un cortège aussi recueilli, on n'entendait absolument que le bruit des pas depuis la maison jusqu'au cimetière.

Cette manifestation si générale révèle un attachement plus grand que nous ne pouvions l'espérer après deux ans et demi de séjour. Aussi, tout en pleurant ce cher frère qui a grandi sous mes propres yeux depuis l'âge de 9 ans, j'ai remercié N.S. de cette épreuve, qui pour nous est le point de départ de nouvelles bénédictions pour le Collège St Ignace.



Mort du P. Stevani.

Extrait d'une lettre du P. Edel au R.P. Grandidier.

La mort du P. Stevani est une véritable perte pour la Mission du Petchely, si toutefois on peut appeler perte la certitude d'avoir plus près de Dieu un intercesseur dont les prières nous protégeaient déjà sur cette terre. Si nous perdons, c'est en édification, en bons exemples, en bons conseils ; nous perdons la société, la vue d'un parfait religieux, d'un véritable missionnaire selon le cœur de St Ignace, d'un chasseur d'âmes. Ces éloges M.R.P., ne sont pas exagérés, j'ai même la conviction qu'ils sont plutôt au-dessous de la vérité ; notre P. Supérieur les confirmera sans doute et les complètera. — Ce qui caractérisait le bon P. Stevani c'était, au dire de tout le monde, le zèle des âmes, l'on peut affirmer qu'il a été littéralement consumé par ce feu sacré ; dix années de missions très-fatigantes suivies de cinq années de souffrances ont usé son corps comme la flamme consume la cire d'un flambeau, jusqu'à la dernière extrémité. Maintenant que dire de ses travaux apostoliques ? Je n'ai pas eu le bonheur de voir à l'œuvre, dans le district, cet actif ouvrier de N.S. qui, durant 10 ans, a

parcouru presque tout le Vicariat, partout faisant le bien.
Aussi sa mémoire reste-t-elle en bénédiction parmi nos néophytes dont il a converti un grand nombre, et qu'il a tous édifiés.

C'est de ces braves chrétiens, M. R. P., que je tiens tous les détails qui vont suivre; en vous les racontant j'essaierai d'y mettre un peu d'ordre et de brièveté — D'abord que l'on s'adresse à n'importe lequel de nos chrétiens et qu'on lui parle du regretté P. Stévani, aussitôt on verra sa figure s'épanouir, et il répondra invariablement: "C'était un saint, il priait sans cesse, il ne mangeait point, l'excès de zèle l'a tué." Jamais on n'entrait dans sa chambre sans le trouver en prières, s'il était seul, ou catéchisant s'il y avait des néophytes; ses prédications dans l'église étaient continuelles et l'on peut dire excessives; on se souviendra toujours de son mois de Marie, le dernier qu'il a prêché, dans notre plus grande chrétienté: trois sermons par jour, entrecoupés de confessions, de prières, d'exhortations, de conseils, etc. Venait-il un païen, un catéchumène, le P. Stévani oubliait aussitôt sa fatigue pour instruire le visiteur, l'encourager, l'examiner; et cela durait souvent une heure! puis venait un autre, et la prédication recommençait, en dépit des avertissements du catéchiste et des chrétiens, qui voyaient la santé du Père décliner rapidement. Mais peut-on empêcher le feu de brûler?.

Ce qui édifiait encore et terrifiait parfois les enfants spirituels du P. Stévani c'était sa mortification continuelle, ses abstinences, j'ose le dire, plus admirables qu'imitables, son jeûne quotidien, ses privations de sommeil et de repos.

Dans le district il ne mangeait jamais de viande, ne buvait que du thé, se contentait de prendre pour unique nourriture des légumes qu'on devait lui cuire à l'eau. Encore n'en prenait-il qu'avec une extrême modération, et parfois s'en abstenait-il complètement. C'étaient là les moments terribles! Un pécheur s'obstinait-il à ne point faire la mission; des ennemis refusaient-ils de se reconcilier; les paroissiens avaient-ils négligé d'apporter la dîme destinée à l'entretien de la chapelle, il n'en fallait pas davantage pour mettre le Père dans une sainte indignation et provoquer un redoublement de pénitence.

2045

Alors il s'enfermait dans la chambre, se mettait en oraison, ne parlait plus à personne, et refusait toute espèce de nourriture, malgré les supplications des chrétiens, souvent un, deux, ou trois jours, jusqu'à complète satisfaction. Les retardataires arrivaient en pleurant leur crime; les irréconciliables se juraient amitié; la dîme payée en nature arrivait par décalitres de froment; et, chose plus prodigieuse, le Père réussissait parfois à soutirer des espèces sonnantes, des ligatures de sapèques en quantité suffisante pour bâtir, sur plusieurs paroisses des églises et des chapelles du meilleur effet, spacieuses, élevées, mais surtout bien ameublées et proprement entretenues. La propreté, un certain luxe même dans les églises était un des principaux soucis du Père; il s'en occupait constamment, travaillait lui-même, faisait travailler les vierges, stimulait les administrateurs, et au besoin les gourmandait sévèrement

Ce zèle pour la chose de Dieu éminemment persuasif, tout en édifiant les chrétiens, n'était pas sans utilité pour les païens, la réputation de sainteté du Père les attirait, son maintien, son air mortifié, enflammé, les convainquait mieux que ses paroles difficilement comprises. J'ignore le nombre des catechumènes qu'il a baptisés, encore moins celui de ceux qui doivent à ses prières, à ses exemples, à ses instructions la première idée d'embrasser notre religion: mais ce nombre est fort-grand autant que j'ai pu m'en assurer moi-même; on trouve de ses néophytes dans presque toutes les chrétientés. Espérons qu'il continuera au ciel la conversion complète de son cher Tchély Sud-Est: il nous a laissé encore bien des épis à cueillir.

Quant aux chrétiens il les aimait comme une mère aime ses enfants; il se serait laissé martyriser pour eux très-volontiers, et de fait il se crucifiait pour le salut de leurs âmes. En retour les chrétiens avaient pour lui une estime sans pareille et une confiance sans bornes légitimée souvent par des faits assez singuliers. Ainsi, durant l'occupation du pays par les brigands rebelles, le P. Stévani semblable au bon Pasteur ne voulut pas abandonner son troupeau. Les pauvres néophytes affolés couraient vers lui comme

vers un refuge assuré, sa sainteté leur paraissant un rempart suffisant contre les massacreurs. Dans un tout petit village où je me trouvais la semaine dernière, on m'a raconté que pendant cette triste époque le P. Stévani avait séjourné là une semaine entière, encourageant, consolant, confessant, préparant à la mort les nombreux chrétiens accourus de toutes parts. Les rebelles promenaient le fer et le feu tout à l'entour; on vit un soir tout un cercle de feu à l'horizon; plus de vingt villages étaient la proie des flammes; mais cette chrétienté n'eut rien à souffrir; les brigands n'en approchèrent pas, et au bout de 7 ou 8 jours ils furent chassés du pays.

Dans une autre chrétienté le danger fut encore plus grand. Une bande de rebelles avaient envahi le village avant le jour; ils y avaient mis le feu en plusieurs endroits, ils pillaient et tuaient partout. Le P. Stévani se trouvait alors à l'autel, entouré de ses néophytes plus morts que vifs. Lui plein de confiance acheva tranquillement sa messe, puis consola son troupeau, et le prépara à la mort.

Bientôt les brigands se présentent; quelques-uns ont déjà forcé l'entrée de la cour "Que venez-vous faire ici? leur crie alors le gardien effrayé; il n'y a personne, la maison est vide, c'est l'habitation de pauvres gens, vous perdriez votre temps à piller ce taudis!" Les voleurs sans hésiter crurent cet homme et s'en allèrent, presque honteux de leur méprise. Il en vint d'autres qui repartirent de même et l'église fut sauvée avec ses habitants. Nos chrétiens n'ont pas encore trouvé une explication de ce fait.

En d'autres occasions le zélé missionnaire prenait plus directement en main la défense de ses protégés. A l'époque de surrexcitation contre les Européens, certain païen assez influent se permit d'insulter publiquement notre religion avec menaces de mort contre ses sectateurs. Le cas parut trop grave pour être négligé; d'ailleurs il fallait un exemple pour intimider les idolâtres, et rendre courage aux chrétiens. Le Père dénonça donc le coupable à l'autorité judiciaire: jugement public eut lieu, et, chose inouïe, le missionnaire eut l'honneur de siéger au tribunal à la droite du Mandarin. Quant au délinquant, sa faute ayant été reconnue, puis blamée officiellement, il reçut séance tenante une correction paternelle de

quarante coups de bâton — Tel fut le P. Stévani durant les dix années de sa carrière apostolique dans les différents districts de notre vicariat; un excès de zèle durant le mois de Marie termina brusquement cette carrière. Comme je l'ai dit plus haut, durant 31 jours l'ardent apôtre voulut s'imposer, outre ses travaux et pénitences ordinaires, la pénible corvée de trois prédications chinoises par jour à des auditoires différents. Son dernier sermon finit par ces paroles " Et maintenant vive Marie ! le Père est perdu ! "

Il était perdu en effet pour ses chrétiens. Le larynx et la poitrine étaient également attaqués d'un mal incurable; l'anémie se déclara, avec un asthme de plus en plus violent. On fut obligé de le ramener à la Résidence où, durant cinq années, sa vie ne fut plus qu'une édifiante préparation à la mort. Les forces diminuaient, insensiblement d'abord, puis vers la fin de l'été passé, avec une effrayante rapidité. Maigreur extrême, faiblesse et fatigue continuelles, incapacité presque totale de marcher et de parler. Et pourtant jusque vers les derniers jours qui précédèrent sa mort, le cher Père put encore, j'ignore par quel miracle, célébrer une longue messe chaque matin, réciter son bréviaire, confesser, recevoir des visites, sans doute il ne parlait guère, souvent pas du tout, soit par lassitude, soit par préoccupation d'autres choses; mais l'entretenait-on de son idée fixe, la conversion des âmes, de ses néophytes, des nouveaux catéchumènes, aussitôt ce mourant semblait ressusciter; son oeil s'illuminait, son geste s'animait avec sa parole, et l'on était obligé de l'interrompre par force pour prévenir une catastrophe. —

Une de ses plus grandes souffrances certainement, durant les cinq années de sa maladie fut de se voir condamner à l'inactivité de service; que de fois il suppliait le R. P. Supérieur de l'envoyer en mission, au moins à certains jours de fêtes, au moins pour les Extrême-Onctions ! Jamais il ne put rien obtenir; toujours il se résignait sans même se plaindre, car il était avant tout un homme d'obéissance.

Enfin Dieu l'appela à lui. Vers la fin de Novembre une crise violente détermina le P. Supérieur à lui conférer les

derniers sacrements, qu'il avait déjà reçus l'année précédente, et on lui annonça sa délivrance prochaine . . . l'heure du repos avait sonné pour cet infatigable ouvrier des Pères de famille. Le malade reçut cette nouvelle avec une joie extrême, et dès lors il ne s'occupa plus que de la céleste patrie vers laquelle on l'envoyait.

Heureux ceux qui ont pu veiller auprès de lui durant quelques jours, et le voir enfin rendre sa belle âme à Dieu. Pour moi je n'ai pas eu ce bonheur, je me trouvais alors en retraite préliminaire des grands vœux, mais on m'a répété plusieurs fois que le bon Père était mort comme il avait vécu, comme un saint, le 28 novembre 1875. Puisse-t-il nous continuer au ciel le secours de ses prières, c'est ce que chacun demande, sans presque avoir le courage de prier pour lui, tant on est persuadé que son âme n'en a plus besoin. "Beati qui in Societate moriuntur !"

Edel S.J.

Statistique.

Des Elèves de nos Collèges dans les deux Provinces de France et de Champagne pendant l'année 1875-1876.

Province de Champagne.

1.)	Collège de la Providence. (Amiens)	610.
2.)	" de St Joseph. (Lille)	443.
3.)	" de Notre-Dame de Boulogne	348.
4.)	" de St Ignace. (Dijon)	130.
5.)	" de St Ignace. (Rheims)	120.
	Total ...	1651.

Province de Paris.

1.)	Ecole Ste Geneviève. (Paris)	393.
2.)	Collège de l'Immaculée Conception (Vaugirard-Paris).	791.
3.)	" de St Ignace. (Paris)	354.
4.)	" de St François Xavier (Vannes)	594.
5.)	" de St Joseph. (Poitiers)	426.
6.)	" de Notre-Dame de Ste Croix (Le Mans)..	370.
7.)	" de Notre-Dame de Bon-Secours (Brest)..	209.
8.)	" de St Grégoire. (Tours)	190.
	Total ..	3327.
		1651
	Total général ...	4978.

N. B. Dans un prochain numéro nous donnerons le chiffre progressif des élèves dans ces mêmes Collèges, depuis leur fondation.

Table des matières.

A. M. D. G.



A. M. D. G.

LETTRES

DES

SCHOLASTIQUES

DE

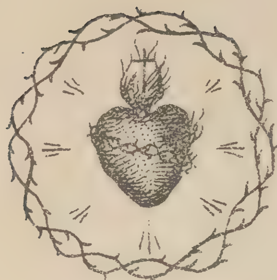
LAVAL

N° 3. DÉC. 1876



Magnopere juverit crebrò alios de aliis certiores fieri, ac audire quæ ex variis locis ad ædificationem et eorum quæ geruntur cognitionem afferuntur. — Constitut. VIII., 1.

SCHOLASTICAT DE LAVAL.



LES SCHOLASTIQUES DE LAVAL
aux Pères et Frères de....
+
Nos R. Pères et nos T. Chers Frères,
P.C.

CHINE - Kiang-Nan. (Chang-Hai).
Extraits des nouvelles de la Mission.

*

Conversion d'un matelot anglais.

Nous recevons de l'Institution St. Joseph le récit d'une conversion due au zèle de Miss. Mac-Leane dont nous avons raconté l'histoire il y a quelques mois. Il s'agit d'un matelot anglais nommé Thomas Adams du navire le "Kearsage". Ce jeune homme, fils et frère de ministres protestants, vivait sur le navire de la plus triste manière et sans songer à une vie future, lorsque, il y a deux ans, il fut amené par ses camarades à une réunion de matelots qu'avait alors Miss Mac-Leane. Se sentant là comme étranger, il n'osa pas entrer, et écouta près de la porte, qui était entr'ouverte,

l'explication de la bible faite par Miss Mac-Leane. Celle-ci l'aperçut, et lorsque son instruction fut terminée les matelots se mirent à chanter des hymnes ; pendant qu'elle parlait, elle avait éprouvé un sentiment de spécial intérêt pour ce jeune inconnu qui se tenait ainsi à la porte dans une attitude tout à la fois de souffrance et de curiosité. Elle s'approcha donc de lui, lui expliqua le but de ses réunions et sans attendre des questions de sa part, elle lui demanda s'il ne songeait pas à sauver son âme. A ces mots une profonde agitation se produisit sur son visage et il versa d'abondantes larmes. L'heure était arrivée pour les matelots de se retirer; Miss Mac Lean cependant retint le nouveau venu et, sans lui dire autre chose, l'engagea à aller prier seul dans la pièce d'où venaient de sortir tous ces compagnons. Il obéit comme un enfant. Après une assez longue prière, accompagnée de larmes, il alla rejoindre son bord sans rien dire. Le lendemain, il revint et dit à Miss Mac-Leane qu'il avait senti que sa prière était entendue, et il avoua que la veille, au moment où elle était venue lui adresser la parole, il se disposait à aller passer la soirée du dimanche dans des amusements dangereux pour son âme. A partir de ce jour, il s'occupa sérieusement des choses du ciel et se sentit pressé de demander la lumière, car ce qu'il voyait établi dans l'Eglise protestante ne lui semblait pas être d'après la bible de Jésus-Christ. Peu de temps après, il quitta Chang-Hai pour le Japon et continua d'entretenir une correspondance avec Miss. M.L. sur des sujets religieux. A Yokohama, il fréquenta la sœur de Miss M.L., et s'estimait heureux des entretiens qu'il avait avec elle. Au mois de juin dernier, il écrivait à celle-là : "Priez pour moi, afin que je fasse le bien et que je surmonte les tentations qui m'environnent sur cet enfer flottant qui est le seul nom que je puisse donner au "Kearsage". Cette lettre fut sa dernière. Quelque temps après Miss M.L. se rendit elle-même à Yokohama chez sa sœur et continua à user de son influence sur ce bon jeune homme. Mais depuis son retour à Chang-hai, elle n'avait plus rien su de lui, lorsqu'au mois de Mars, notre Thomas fut atteint

d'une maladie sérieuse qui le fit envoyer à l'hopital de cette ville. La bonté des Sœurs de St Vincent de Paul le toucha profondément et lui inspira l'idée de revoir Miss M.L.. A la première sortie de convalescence qui lui fut accordée par les médecins, il alla la voir, sans lui avouer ce qui s'était passé dans son âme. Le lendemain il lui écrivait : "J'éprouve le besoin de vous dire que je me sens pressé d'étudier la Religion Catholique, car depuis le premier jour où je vous ai connue, je n'ai pas cessé d'être préoccupé des questions religieuses et de me sentir dans une grande perplexité au sujet de l'Eglise fondée par N.S..

Ne trouvant personne qui pût me satisfaire, j'ai ardemment demandé à Dieu de me donner la lumière sur ce sujet. J'ai lu beaucoup, mais rien ne m'a satisfait. Depuis mon enfance l'Eglise Catholique sous le nom dérisoire de Papisme m'avait été représentée sous le plus noir aspect par des hommes que je respectais. Il n'est donc pas surprenant que je sois imbu d'idées fausses, qu'il m'est maintenant difficile d'éclaircir.

Je dois vous avouer qu'à l'époque où j'ai entendu parler de votre conversion que l'on traitait de damnable apostasie, j'avais presque perdu la foi. C'est alors qu'il plût à Notre Père du Ciel de m'envoyer la maladie qui me conduisit à l'hopital. La vie si dévouée des sœurs me fit souvenir de vous et de votre existence consacrée à Dieu. Assurément, me dis-je, il doit exister quelque chose sur quoi j'ai été jusqu'ici dans les ténèbres, et je priais Dieu qu'il vous bénît, si vous étiez dans la vérité. Dès lors je pris la résolution de mettre tout préjugé de côté et de prier en considérant toutes choses avec un regard impartial." La convalescence terminée, ce jeune marin quitta l'hopital et au lieu de retourner au Japon, il fut placé sur un navire de guerre, en station à Chang-hai. Toutes les permissions qu'il pouvait obtenir de venir à terre avaient pour but de passer ce temps auprès de Miss M.L.- La grâce et la lumière firent bientôt de rapides progrès dans son cœur, et il écrivait le 26 avril : "Je ne saurais assez louer Dieu de m'avoir montré l'erreur du protestantisme- Je sens maintenant comme vous

et ne puis comprendre qu'un pareil système puisse exister."... et plus loin : " Priez pour moi afin que je fasse prochainement une bonne confession." Vers cette époque, c'est-à-dire quelques jours seulement après son arrivée sur ce nouveau navire, on lui proposa de faire partie de la société secrète des " Good templars." Il répondit : " Il est trop tard ; ma religion ne me le permet pas. Comment ! n'êtes-vous pas protestant ? Non, je suis catholique." Il ne l'était encore que par le baptême de désir. Quelques jours après, le 4 Mai, avait lieu son baptême dans l'église S. Joseph de Yang-King-pang. Deux dames protestantes y assistaient et disaient à l'issue de cette touchante cérémonie : " Quelle force doit avoir la foi de ce jeune homme ! et comme son attitude porte l'empreinte d'une conviction solide !" Il reçut à son baptême le nom de François, en l'honneur de S. François de Sales, pour lequel il s'était pris d'une récente dévotion. Nous eûmes la consolation de lui voir faire sa première communion dans notre chapelle. Il avait préféré ce sanctuaire privé à une grande église pour se préparer plus paisiblement à recevoir l'hôte divin qui venait en lui pour la première fois. Son recueillement pendant le St. sacrifice de la messe était digne de l'acte solennel dont il comprenait l'importance. De retour à bord, après cette journée bénie, il écrivait : " Priez pour que je sois maintenant un exemple parmi tous les protestants et les catholiques tièdes qui m'environnent. Je n'ai plus d'autre désir que de donner ma vie pour le service et l'amour de Dieu... Dieu m'a rempli d'amour pour les âmes et pour son service. Je sens que je possède actuellement en moi quelque chose de substantiel et Celui pour qui je puis désormais vivre et mourir." Depuis peu plusieurs matelots qui s'étaient jusqu'ici conduits en protestants ont declaré qu'ils étaient catholiques et ont avoué au nouveau converti qu'ils ne pratiquaient plus leur religion. Maintenant chaque soir, après le travail, plusieurs de ses compagnons se réunissent à lui pour l'entendre parler de Dieu et prier. Il a déjà ramené à la pratique des devoirs de chrétien un matelot catholique, et quatre autres se disposent à suivre cet exemple."

BAPTÊME de deux élèves protestantes dans l'Institution St. Joseph et de leurs deux petits frères.

Nous devons ce récit aux Religieuses de cette institution. Voici comment elles le racontent : " Deux de nos élèves protestantes avec leurs deux petits frères, tous encore infidèles, ont reçu la faveur du baptême de la Ste Eglise Catholique.

Leur mère, protestante elle même, se disposait à partager ce bonheur avec ses enfants lorsque ce pieux projet fut arrêté par un voyage en Angleterre décidé par son mari. Son séjour en Europe ne devant pas se prolonger plus de huit mois, on a regardé comme plus prudent de ne lui accorder cette faveur qu'à son retour en Chine. Sa famille dans laquelle elle se rend étant toute protestante, c'était l'exposer à de grands dangers pour sa foi naissante. Cette jeune femme originaire des îles Sandwich avait perdu sa mère à l'âge de 4 ans. Son père, tout entier au mouvement du commerce ne put prendre soin d'elle et la confia à une ministress protestante qui l'éleva dans un grand rigorisme.

A l'âge de 7 ans Miss *** perdit son père et fut alors entièrement confiée à cette tutrice qui dès lors disposa de la fortune considérable de cette jeune fille ; mais en femme d'affaires mieux entendue pour elle-même que pour autrui, elle s'y prit de telle manière qu'à l'époque du mariage de Miss *** il ne restait plus rien à celle-ci du fruit des labeurs de son père. Cette dame destinant Miss * à lui succéder, la conduisait avec elle dans ses visites à l'hôpital, où elle allait porter secours aux malades.

Parmi eux se trouvait un jeune Allemand, capitaine au long-cours, qui excita spécialement la compassion de cette dame. Elle se rendait tous les jours auprès de lui avec sa protégée qu'elle chargeait de lui offrir les adoucissements que sa santé réclamait. Miss * avait alors 14 ans. Lorsque ce capitaine fut rétabli, il la demanda en mariage et elle accepta. Obligé de reprendre le commandement de son navire le capitaine revint en Chine, laissant sa jeune femme pour quelques mois encore dans son pays natal.

De retour à Chang-hai il s'y installa et l'y fit venir. Peu de temps après se trouvant en mer avec elle, un navire s'avançait pour rencontrer inévitablement le leur. Le danger était imminent mais le rivage était proche. Mr. R. fit approcher son navire de la rive et poser une planche pour permettre à sa femme de descendre. Celle-ci dans son trouble fit un faux pas et tomba dans la mer; c'était au mois de Décembre. On la retira presque mourante, et pendant les cinq mois qui suivirent elle resta entre la vie et la mort, jusqu'à ce qu'elle eut donné naissance à sa petite Elisabeth, enfant bénie dont le bon Dieu devait se servir pour répandre ses miséricordes sur cette famille. Quoique douée de grandes qualités extérieures la jeune femme portait pour la société de Chang-hai un stigmate ineffaçable de répulsion car elle a le teint bronzé des indigènes de l'Amérique. Aussi se trouva-t-elle en Chine comme dans un double exil: aucune société ne voulut la recevoir. Sa vie fut complètement solitaire; elle ne voyait personne, si ce n'est quelques amis de son mari et un en particulier qui habitait avec eux et était considéré comme un frère. Cet isolement fit naître en elle une extrême timidité qu'elle conserve encore. Sa famille s'augmenta successivement de deux autres petites filles et de deux garçons. Mais Dieu était toujours absent de ces cœurs et l'on ne songea pas même à faire baptiser les enfants; la seconde petite fille mourut sans participer à la vie de la grâce. Le dégout que cette pauvre femme avait de la bible, tant les souvenirs qui s'y rattachaient lui étaient amers, la lui avait fait placer dans un endroit où ses regards ne pouvaient la rencontrer, sans oser cependant s'en séparer. Le nom de Dieu, chaque fois qu'il résonnait à son oreille produisait en elle une impression de terreur et d'effroi. De plus son mépris pour tout ce qu'elle avait vu parmi ceux de ses coreligionnaires qui se disaient pratiquants lui avait fait prendre la résolution de ne fréquenter en Chine aucune église. Cependant quelques années après son mariage il lui prit fantaisie un dimanche d'aller au temple; elle s'y rendit une des premières et se plaça dans un banc du haut. Un employé vint alors lui dire de descendre, lui donnant pour raison que

ces plans n'étaient pas pour une personne de sa condition. Depuis ce moment son amertume fut à son comble; elle ne retourna plus au temple protestant, et vécut plus retirée que jamais. À quelque temps de là, il y eut une fête publique à Chang-hai; son mari voulut l'y conduire; lorsque tout à coup en s'habillant elle le vit s'affaisser sur lui-même et tomber à ses pieds; il était mort. Son ami Georges était alors absent. On fit venir un médecin; celui-ci avec de compassion aida la pauvre infortunée à rendre au pauvre ami les derniers devoirs qu'aucun cœur ami ne pouvait lui rendre. Le médecin déclara que M.r M. avait dû être atteint d'une convulsion très-violente qui avait déterminé une fracture dans la région du cœur. En effet, il venait de faire une mauvaise spéculation dans laquelle toute sa fortune se trouvait engagée, et il laissait ainsi sa femme et ses quatre enfants sans aucune ressource. Comptant sur son courage et son intelligence, il avait voulu dissimuler à sa femme ce triste revers jusqu'à ce qu'il fût réparé.

A la douleur du veuvage se joignirent bientôt d'autres peines. Les lois du gouvernement allemand donnant droit de s'emparer des enfants à la mort du père et de les faire élever dans la religion de celui-ci, Madame M. vit le moment où son fils allait lui être enlevé, lorsque l'ami de son mari arriva soudainement à Chang-hai se fit nommer tuteur des enfants par le consulat anglais, et parvint avec l'appui d'amis haut placés de les faire naturaliser comme sujet de la G.de Bretagne.

La première et l'unique personne à laquelle dans son malheur pensa la pauvre femme fut la ministress américaine qui l'avait élevée. Elle lui annonça son infortune et la pria de la recevoir. La ministress lui répondit que puisqu'elle était pauvre et mère elle devait travailler et bien se garder de venir en Amérique; qu'en tout cas elle ne la recevrait point, parce qu'elle était elle-même très-pauvre. Le capitaine Georges ne se montra pas seulement le protecteur, il se déclara l'unique soutien de la mère et lui promit de l'épouser, après son veuvage. En attendant que le temps en fut expiré, elle partit

pour un voyage en Amérique. Elle portait alors un autre enfant dans son sein. Le mal de mer fut pour elle si violent qu'elle dut s'arrêter au Japon presque mourante. On télégraphia au capitaine qui alla la rejoindre et la ramena à Chang-hai, où deux mois après elle donna le jour à son petit Frédéric. La protection que lui accordait si généreusement l'ami de son mari mit le comble au peu d'estime qu'on avait pour elle; et la calomnie vint bientôt attaquer l'unique bien qui lui restait, c'est-à-dire sa réputation. Plusieurs personnes lui offrirent d'adopter ses enfants; mais elle refusa en disant que tant qu'il lui resterait un souffle de vie elle le consacrerait au soin de ses enfants et que personne au monde ne pourrait lui enlever ses droits de mère. Le temps du veuvage accompli, M. Georges l'épousa et alors revinrent pour elle des jours plus prospères. Sa fille aînée Elisabeth avait neuf ans, et la seconde 5 ans ½, elle songea à nous les envoyer; mais n'osant pas se présenter elle-même, sans doute dans la crainte d'un refus, elle nous envoya une dame qui l'avait soignée comme garde-malade.

Nous acceptâmes les enfants, sachant par d'autres élèves qui les avaient connues dans une petite école protestante qu'elles étaient bonnes. Informée de nos dispositions favorables, Madame N. vint elle-même nous présenter ses filles; c'était au mois de Mai 1875. Nous ne remarquâmes dans ces enfants rien de particulier; elles furent dès le début des élèves régulières et soumises. Au commencement de cette année elles témoignèrent le désir de devenir catholiques; l'aînée surtout, Elisabeth, exprimait ses sympathies pour l'Eglise Catholique comme une personne raisonnable. Nous prîmes à cette époque la résolution de conduire nos élèves à l'église de Yang-king-pang, le dimanche. Ces enfants furent les premières à se rendre exactement chaque dimanche à la messe et à la bénédiction du St Sacrement. Mais une permission accidentelle de sa mère ne suffisait pas à Elisabeth, elle lui fit écrire cette permission sur son livre de prières. Son ardeur à apprendre le catéchisme devint extraordinaire; elle savait parfaitement cette leçon

et disait : " Je ne désire être première qu'en catéchisme, et aux examens ne savoir répondre qu'en catéchisme ."
Grâce à sa piété naissante elle devint bientôt l'apôtre de sa famille ; elle apprit à ses petits frères à donner leur cœur à Dieu et entraînait sa petite sœur à sa suite. Vers le commencement du carême, elle obtint de sa mère la permission d'assister à la sainte Messe trois fois par semaine à l'église St Joseph de Yang-King-pang. Voyant l'affection de ses enfants pour leurs maîtresses, la mère commença à nous approcher avec moins de crainte et devint bientôt toute confiante. De la confiance à l'amour du bon Dieu il n'y a qu'un pas, le bon Pasteur le lui fit faire. Elle voulut aussi étudier la religion, vint régulièrement aux offices de l'église catholique et ne manqua pas un de ceux de la semaine sainte.
Au sortir de celui du Jeudi-saint, elle disait, en fondant en larmes : " Je ne pouvais soutenir la vue de ce peuple qui s'approchait du bon Dieu, en me voyant moi seule en dehors de son troupeau." Quelque temps auparavant on lui avait proprosé d'avoir un entretien avec un Père, elle l'avait accepté à titre de simple visite, mais le samedi saint elle eut avec ce Père une conversation intime, et déclara son désir formel de se faire catholique - Le baptême allait être fixé aux derniers jours du mois de Mai, lorsque son mari décida subitement son départ pour l'Ecosse. Cette nouvelle ne laissa pas de nous alarmer. Il fut dès le début décidé que les petites filles resteraient à Chang-hai, et que les petits garçons seraient mis dans une famille protestante où les Ministres de cette religion se réunissent souvent. Tout espoir de baptême pour le mois de Mai devenait donc impossible, lorsque nous nous mîmes à invoquer le Père Olivaint.
Nous proposâmes alors à Madame ** de mettre ses enfants dans une famille catholique ; ce que tout d'abord elle n'accepta pas ;

et, chose singulière! Ce fut son mari qui, quoique protestant, la fit consentir à cette proposition. Après ce premier succès, nous fîmes une seconde tentative, celle d'essayer d'avancer le baptême des enfants. A ces mots, Mme N. eut une crise de larmes, et ne donna pas de réponse affirmative. Elle promit de revenir le soir et ne revint que le lendemain. Ne paraissant pas même apporter une réponse, elle parla comme d'une chose convenue du jour et de l'heure où ses enfants pourraient être baptisés. Pendant toutes ces alternatives, Elisabeth à qui nous avions dit de prier pour une chose importante le faisait de tout son cœur; et allait, chaque soir, déposer aux pieds de la Ste Vierge le résultat des sacrifices accomplis en l'honneur de cette Mère du Ciel pour qui son cœur s'était épris d'un filial amour. Au moment où Mme N. donnait l'autorisation de baptiser ses enfants, elle disait: "Je désire qu'ils soient catholiques, parce que je crois que cette religion est la seule vraie!" Elle annonça elle même cette heureuse nouvelle à sa fille aînée qui la reçut avec une profonde émotion. Ce fut le mercredi, 17 Mai, que cette heureuse mère amena toute sa petite famille à l'eglise St Joseph pour y recevoir le baptême. Les deux petites filles accomplirent cet acte avec une expression angélique de recueillement et de conviction. Les petits garçons trop jeunes pour comprendre étaient aidés par leur mère et leur parrain. Le lendemain Mme N. disait adieu à ses enfants qu'elle nous confiait. Les petits garçons sont dans une famille catholique qui a bien voulu s'en charger, et les petites filles chez Miss Mac L.; ce qui nous permet de continuer l'œuvre commencée par le St Esprit. Leur Mère partait avec son mari et sa nouvelle petite fille, agée de 14 mois. Celle-ci avait été précédemment baptisée au temple protestant d'après les intentions de son père qui désirait la voir appartenir à la religion dans laquelle il avait été élevé, car il déclare maintenant n'en point avoir. Nous demandons aux Sts Anges qui ont protégé les premiers membres de cette famille de veiller sur les voyageurs et de nous les ramener tous deux disposés à embrasser la vérité!"

Pèlerinage des pêcheurs de Ou-si à N.D. de Zô-sé.

Lettre du P. Royer. 21, Mai.

Ce matin, plus de 2,000 chrétiens remplissaient notre belle église de Ou-si. C'est un simple dimanche; pourquoi cette foule? C'est le commencement de notre pèlerinage à Notre-Dame-Auxiliatrice de Zô-sé. Tout ce monde si vivant de nos braves pêcheurs se prépare au départ. Dès 5 h. du matin l'église est remplie... instruction du P. Pouplard; 250 communions. Tout le long de la route chaque barque récite force rosaires. Environ mille chrétiens ont sacrifié dix jours de travail pour aller à Zô-sé. Nous arrivons à 5 h. du soir à Yang-Ka-Kiao, chrétienté nombreuse et fervente de 1,300 pêcheurs près de Sou-tseu. Comme ils accueillent avec joie leurs frère de Ou-si! Ils conduisent les pèlerins à leur église. On récite ensemble le rosaire et la prière du soir. Instruction appropriée à la circonstance. Le soir, nos jeunes gens de Ou-si font entendre leurs belles voix, et chantent "l'Ammi die" en chinois. 22 Mai. Messe à Yang-Ka-Kiao, à 4 h. ½ du matin. 50 pèlerins reçoivent la communion. Sermon sur la prière. Nous prenons la route des lacs au sud de la ville de Sou-tseu. Le soir nous arrivons à Lo-Ka-pang, grande chrétienté de pêcheurs. Ils nous reçoivent avec toute la charité des frères. 23 Mai. Messe à Lo-Ka-pang. Bénédiction des drapeaux que je distribue à chacune des barques. Quel beau spectacle de voir le St Nom de Jésus flotter sur plus de 100 barques! Le rosaire est toujours sur les lèvres de nos pèlerins. Les païens étonnés écoutent et regardent. 2 h. après midi. Nous arrivons à Zô-sé. 24 Mai. Les pèlerins de Ou-si prennent part au grand pèlerinage général de cette journée. Le soir, de 5 h. à 5 h. ½ ils font le chemin de croix sur les flancs de la montagne; c'est, au dire de tous les missionnaires, le spectacle le plus émouvant de la journée. Ils étaient environ au nombre de 1,000.

(150 barques) - Chaque groupe était de près de 100 chrétiens à chaque station. Le timbre de nos braves gens vous est connu; pas de respect humain pour faire retentir leurs fortes voix, manifester leur foi et leur amour pour N. Seigneur. Les Pères Sanz, espagnol et Puntscher, italien, arrivés depuis quelques mois dans notre Mission, et habitués à voir dans leurs pays de grandes manifestations religieuses, avouaient n'avoir jamais été si émus, ni plus édifiés que par le spectacle de nos chrétiens de Ou-si parcourant le chemin de croix. 25 Mai - Dès cinq heures du matin, chacun de nos pèlerins était à son poste pour la procession.
Tous portaient sur la poitrine comme signe distinctif un beau cœur en drap rouge sur un fond de flanelle blanche. Le porte-croix qui ouvrait la marche de la procession était aux pieds de la statue de N. D. de Lourdes, et les derniers pèlerins se trouvaient sur le bord du canal, à côté du pont de pierre. Ordre de la procession. 1° Porte-croix. 2° Pèlerins portant des cœurs d'or et dans un vase d'argent la liste des rosaires récités depuis un an. 3° Bannière de la Ste Enfance, autour de laquelle se groupaient 100 petits garçons de 6 à 13 ans - 4° Les huit bannières des huit congrégations de Ou-si dont voici les noms: S. André. S. Jacques. S. Paul. S. Jean. S. Joseph. S. Matthieu. S. Ignace et S. François-Xavier. 170 hommes en surplis, et portant un cierge à la main entouraient ces bannières - 5° Un groupe de 200 à 300 hommes ayant des oriflammes et précédés de la bannière de la "Société de tempérance". 6° Bannière du S. cœur de Jésus ou de l'apostolat de la prière - 7° Clergé. Frères Scolastiques. R. P. Pouplard en chape. 8° 100 hommes avec oriflammes.
9° Bannière de la Ste Vierge et 40 petites filles de la Ste Enfance ayant chacune une oriflamme. 10° 24 Vierges apostoliques avec une splendide bannière de l'Immaculée-Conception faite à Zi-Ka-Wei - Ecolières de Ou-si - 11° Plus de 300 mères de famille portant dans leurs bras leurs petits enfants qu'elles

devaient offrir à Notre-Dame-Auxiliatrice. Arrivés aux pieds de la statue de N. D. de Lourdes, nos pèlerins ont récité à genoux, la prière du matin. Quel spectacle ! La procession avait commencé à 6h.; pendant tout le trajet chaque groupe récitait le rosaire à deux voix; à 7h. elle entrait dans l'église. On avait eu la bonne idée d'en faire sortir les autres pèlerins, restés en grand nombre pour la fête de l'Ascension; et notre magnifique et splendide procession put se développer sans difficulté. Toutes les grandes bannières se placèrent dans le chœur et les 170 pèlerins en surplis occupèrent l'allée de la nef depuis la table de communion jusqu'au portail de l'église. L'ordre était parfait. La messe fut chantée par le P. Ravary, ancien ministre du Tsang-tseu-fou, et le sermon prêché par le P. Pouplard. Il y eut 8 à 900 communions.

Immédiatement avant la bénédiction du Saint-Sacrement, tous nos chrétiens, hommes et femmes, jeunes gens, vieillards et enfants récitèrent d'une seule voix et d'un seul cœur la magnifique Consécration au Sacré-Cœur de Jésus. Les jeunes membres de la "Société de tempérance" présents au pèlerinage au nombre de 90, renouvelèrent, en présence de Notre-Dame-Auxiliatrice, leur promesse de ne plus boire de vin dans les cabarets ... Après l'action de grâce, les mères offrirent leurs petits enfants à Marie et le P. Pouplard les bénit. Comme adieu à la bonne Mère les pêcheurs récitèrent en chœur les litanies de Notre-Dame. Il était 9 h. du matin. A 9 h½, il ne restait plus une seule barque au pied de la montagne de Zô-sè, et un vent favorable emmenait nos pèlerins vers Ou-Si".

———— —

Résumé des ministères pendant le mois de Marie.

Communions : 6.881, dont 3.700, le jour de la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice qui a été célébrée avec autant d'éclat que les années précédentes ; 26 missionnaires et 19 scolastiques y assistaient. La statue de Notre-Dame de Lourdes, nouvellement placée à la bifurcation des sentiers qui conduisent au chemin de croix, a été bénie par le R. Père Foucault, au moment où la procession allait gravir la montagne pour se rendre à l'église du pèlerinage - Pèlerinages solennels de districts avec missionnaires, bannières et pèlerins au-dessus de 100 — 10. Pèlerinages moins solennels, sans bannières et avec pèlerins au-dessous de 100 — 4. Pèlerins, le jour de la fête patronale : 15.000. (12.000 venus de loin, 3.000 venus des contrées voisines, et environ 5.000 païens ; ce qui donne une assistance de 20.000 personnes) - Pèlerins pendant tout le mois : 20.000 (venant de loin : 15.000 ; des environs : 5.000). - Offrandes de cœurs : 41 -

La persécution au Ning-Ko-Fou.

La persécution, qui vient d'éclater dans la préfecture de Ning-Ko-fou, était préparée depuis plusieurs mois par un homme dont les dispositions hostiles nous avaient toujours inspiré quelque crainte - Nous voulons parler du général Tang, ou Tang-tong-lin. Mandarin militaire et lettré, il trouva dans l'impunité, qui accueillit ses premières violences, un encouragement à satisfaire sa haine contre le Christianisme. Pour parvenir plus sûrement à son but, il fit des prédications, expliqua les instructions de l'empereur Kang-hi, surtout celle qui a rapport aux sectes perverses, parmi lesquelles il plaça la religion catholique, et établit le Chen-jen-Kiao,

religion du saint homme (Confucius), pour l'opposer au Tien-tchou-kiao, religion du Maître du Ciel. Il fit alors écrire des pancartes sur lesquelles on lisait l'inscription traditionnelle : Tien-Ti-Kiun-Che-Tsin : Ciel. Terre. Empereur. Maîtres. Parents - à laquelle il ajouta les quatre caractères suivants : Chen-jen-chen-Wei " ou siège de l'esprit du saint homme. Ces pancartes furent distribuées par ses affidés ; il inscrivit sur un régistre les noms de ses adeptes, et leur promit aide et protection, en les menaçant toutefois de sa colère s'ils osaient embrasser le christianisme. Le Tong-tze Ho-kin, émigré du Ho-nan, fut un des plus zélés propagateurs de la religion nouvelle ; on le rencontrait toujours à la suite du Mandarin de Kien-ping quand celui-ci expliquait, à l'exemple de Tang-tong-lin, les instructions de Kang-hi, et il avait le talent de faire croire au peuple que le Chen-jen-kiao émanait du gouvernement.

Sur ces entrefaites, des rumeurs étranges circulaient à Tcheng-kiang, à Nan-king, à Ou-hou et dans les villages des bords du Kiang ; les queues des chinois y étaient coupées, disait-on, d'une manière mystérieuse par des hommes de papiers hauts de quelques centimètres seulement, et que l'on apercevait dans les airs. Ces rumeurs pénétrèrent le pays de Ning-ko-fou ; les ennemis du nom chrétien les exploitèrent d'une manière perfide, et dirent bien haut que les missionnaires pouvaient au gré de leurs désirs faire tomber les queues. Il leur suffisait, pour obtenir ce résultat, de lancer en l'air un morceau de papier, et de souffler dessus : une queue tombait immédiatement, et la victime de ce sortilége n'avait plus que trois jours de vie. Les enfants, pour échapper à ce malheur, portaient, attaché à la queue, un papier sur lequel étaient écrits des caractères superstitieux ; les hommes cachaient la leur sous leur coiffure, ou la tenaient courageusement à la main.

Ces bruits absurdes répandus partout, et ces niaiseries étalées au grand jour excitèrent parmi le peuple une agitation insolite, et une recrudescence de haine contre les missionnaires et les chrétiens.

Tang-tong-lin et les siens trouvaient dans cette panique générale une chance de plus pour le succès des desseins qu'ils méditaient, et que nous allons maintenant raconter.

Les Pères Bries et Chen-eul de la compagnie de Jésus et le Père François-Xavier Ouang du clergé séculier après avoir pris, selon l'usage de la mission, quelques jours de vacances à Zi-ka-wei et à Chang-hai, s'embarquèrent dans cette ville, le 3 juillet, sur un vapeur du Kiang pour se rendre à Ning-ko-fou. Ils y arrivèrent le 9, vers 5 heures du soir. A 6 heures, les PP. Bies et Chen-eul prirent la route de Sen-kia-pou, et à 11 h. ils entraient au Kon-sou que nous possédons dans ce bourg. Ils y rencontrèrent des catéchumènes de Ouang-kia-chan qui s'y étaient réfugiés pour échapper aux poursuites de Tang-tong-lin; car leur vie était en danger. Le lendemain, 10 juillet, les deux Pères se rendirent à Choué-tong; ce jour-là même, le P. Ouang arrivait dans la chrétienté de Pi-kia-kiao, et envoyait sa carte au mandarin de Kien-ping, pour lui faire part de cette nouvelle. Trois jours auparavant, son catéchiste nommé Pé-houé-tsin, se rendant à Se-ma-kai, avait été saisi par une bande de Ho-nan-jen, ou hommes du Ho-nan, puis conduit à Che-tse-pou où se trouvait Tang-tong-lin qui le renvoya, dit-on, au mandarin de Kien-ping. La mule du catéchiste avait disparu dans la bagarre. Le P. Ouang écrivit à Kien-ping pour demander justice et réparation; puis il se mit en route pour Lo-tsen. C'était le dernier voyage qu'il devait faire sur cette terre. — Le 12 juillet, à 5 heures du soir, il écrivit une lettre aux PP. Chen-leang, Bies, Chen-eul et André

qui se trouvaient réunis à Choué-tong, et il leur annonçait que Ho-kin et les siens avaient juré publiquement de faire de lui un martyr. L'événement du lendemain devait réaliser ces prévisions. - En effet, le jeudi, 13 juillet, le Père n'avait pas encore commencé à célébrer la sainte Messe, lorsque l'administrateur Ouang-tchen-io accourut auprès de lui pour le prier de s'enfuir promptement parce qu'une bande de malfaiteurs se dirigeait sur le Kong-sou. Le P. Ouang songea tout d'abord à faciliter l'évasion des jeunes pensionnaires qui, sous la direction de la veuve Song, étudiaient dans une école séparée de l'église par deux cours et un jardin; il donna l'ordre du départ, et les élèves s'apprêtaient à fuir; mais il était trop tard. Le village cerné par 7 ou 800 hommes armés de fusils et de couteaux, n'offrait aucune issue possible, et le Kong-sou fut immédiatement envahi. Le P. Ouang fut saisi auprès de l'école qu'il avait voulu sauver; Ho-kin s'avança vers lui. - Pourquoi tout cet appareil? lui demanda le Père - Si tu as quelque chose à me demander, je suis prêt à te rendre justice. - Mets-toi à genoux et demande-moi grâce, répondit Ho-kin en levant son sabre. - Ma vie est entre les mains de Dieu, reprit le P. Ouang; si je la perds pour sa cause, je monterai au ciel, où je désire que tu me suives un jour. Je ne suis ici que pour sauver mon âme et celle de mes frères. Si donc tu veux me frapper, frappe. - Alors enlève tes habits, dit Ho-kin - Je ne les enlèverai pas, repartit le Père. Il avait à peine prononcé ces paroles, que quelques hommes lui arrachèrent de force sa robe, sa chemise et ses souliers. Restait un dernier vêtement - A toi d'enlever cela, dit Ho-kin qui voulait joindre l'ignominie à la cruauté. "J'enlèverai encore moins cela que le reste," répondit le patient avec une noble énergie. Ho-kin lui saisit alors la tête et le frappa

d'un coup de sabre en plein visage. Une large blessure, s'étendant du front à l'oreille droite, l'inonda de sang; un second coup l'atteignit au côté gauche, et l'étendit par terre. "Jésus, sauvez-moi!" dit-il alors; et ce fut la dernière parole qui s'échappa de ses lèvres mourantes. Des forcenés lui enlevèrent aussitôt le seul vêtement qui recouvrait son corps ensanglanté, et lui firent subir des cruautés et des outrages que la pudeur ne permet pas de nommer. Le troisième fils de Ho-Kiu lui ouvrit ensuite le ventre verticalement d'abord, puis des deux côtés jusqu'aux hanches, et lui arracha les entrailles. Les quatre membres furent séparés du tronc; et Ho-Kiu emporta, dit-on, la tête de sa victime, dont les restes furent brulés à l'endroit même où avait été commis le massacre.

Le P. Ouang était à peine tombé sous le fer des assassins, que ceux-ci arrêtèrent Yang-che-ho, son catéchiste; un coup de sabre, en pleine poitrine l'étendit par terre en face de l'église. Le zèle de ce jeune homme et les succès qu'il avait obtenus en prêchant l'Evangile, le désignaient naturellement à la haine de Ho-Kiu et des ennemis de la religion. Yang-che-ho fut ensuite brûlé sous les yeux de sa mère qui assistait à cette horrible scène sans pouvoir l'empêcher.

La troisième victime fut un petit enfant âgé seulement de deux ans, et recueilli au Kong-sou parce que sa mère, devenue veuve, ne voulait plus le nourrir. Ho-Kiu lui fit couper les quatre membres pour les déposer ensuite dans la chaux, et s'en servir au besoin afin de prouver que le P. Ouang tuait des enfants.

Les filles de l'école et leur maîtresse furent partagées entre les chefs de cette barbare expédition.

L'église fut entièrement pillée, et en partie abattue, l'école des filles devint en grande partie la proie des flammes. Avant l'incendie, Ho-Kiu trouva dans une caisse quelques anges en papier découpé que les chrétiens ont coutume d'attacher sur

des branches de sapin ou de palmier, le jour de la fête des Rameaux. Ces anges étaient pour lui de bonne prise, il emporta la caisse et y déposa une queue qu'il était facile d'enlever à l'une de ses victimes, et il répandit le bruit qu'il avait trouvé chez les missionnaires ces terribles hommes de papier qui causaient tant de désastres ; et la queue serrée dans la caisse était la preuve la plus convaincante de la culpabilité du P. Ouang. Ces inepties feraient sourire de pitié, si elles n'avaient été en partie la cause de tant de ruines.

Le jour même où s'accomplissaient ces tristes événements, des chrétiens partirent en toute hâte de Lo-tsen pour les annoncer aux Pères réunis à Choué-tong, et ils ajoutaient que les hommes de Ho-kin se promettaient de venir renouveler dans ce village les actes de cruauté qui avaient répandu la terreur parmi les chrétiens confiés aux soins du P. Ouang. Les missionnaires prirent alors les mesures nécessaires pour leur sûreté et celle de leurs ouailles. Les élèves furent renvoyées dans leurs familles, et les Vierges se dirigèrent vers une autre chrétienté. Le P. Chen eul pria le maire et les notables de la contrée d'empêcher au moins toute attaque de la part des gens du bourg, s'il ne leur était pas possible de s'opposer à celle des gens de Ho-kin. Pendant ce temps là le Père André partait à cheval pour Ning-ko-fou, avec ses deux catéchistes ; ils y arrivèrent à minuit ; mais les portes étaient fermées, et ils ne purent entrer qu'au point du jour. Les démarches du Père auprès des mandarins n'obtinrent qu'un médiocre succès ; le sous-préfet refusa de le recevoir ; le préfet lui accorda une entrevue, et promit d'envoyer quelques soldats pour protéger Choué-tong ; mais il avait peine à ajouter foi aux rumeurs sinistres qui circulaient partout. La fortune, la vie, la foi des chrétiens étaient menacées, les églises et les maisons des missionnaires allaient s'effondrer au

milieu des flammes; tous ces dangers le laissaient à peu près insensible; au lieu de lancer une proclamation pour maintenir le peuple dans le devoir, et de recourir à des moyens énergiques pour arrêter la marche des malfaiteurs, il n'eut d'autre courage que celui de rester dans une complète inertie, et laisser ainsi se préparer et s'accomplir d'irréparables désastres.

Cette conduite des mandarins laissait les missionnaires et les chrétiens sans défense, et chacun dut pourvoir à sa propre sûreté. Hommes, femmes et enfants s'enfuirent dans les montagnes, emportant avec eux ce qu'ils possédaient de plus précieux; le P. Chen-eul, caché pendant le jour dans les chrétientés voisines de Choué-tong, entendait les confessions, ranimait les courages abattus, et la nuit venue, il se mettait en marche pour aller offrir à d'autres chrétiens le secours de son ministère et les fortifier dans la foi. Le P. Biet partit pour Kouang-te-tcheou où il arrivait le 16 juillet.

Pendant qu'il traversait la ville, les insultes ne lui furent pas épargnées; et il entendit plus d'une menace résonner à ses oreilles. Le 18, des groupes se formèrent dans les rues, et sa demeure faillit être envahie. Le mandarin averti à temps, donna des ordres sévères pour empêcher l'émeute annonça la peine de mort contre quiconque se rendrait coupable de délit envers le missionnaire, et préposa quatre satellites à la garde de sa maison.

Le P. André de son côté avait repris la route de son district de Ho-li-ki, et dès ce moment les trois missionnaires n'eurent plus ensemble aucune communication; les têtes des Pères Chen-eul et André étaient mises à prix; les chemins et les sentiers des montagnes étaient soigneusement gardés, car on espérait saisir les deux Pères s'ils tentaient de fuir, ou connaître leur retraite en contraignant les chrétiens à la révéler.

Le 14 juillet, avant que les communications fussent interrompues,

le P. Chen-leang était parti de Choué-tong pour Ou-hou. Là, il prit place sur un vapeur du Kiang, et, le 17, il apportait à Chang-hai les tristes nouvelles que nous venons de raconter. - Le lendemain, 18, le P. Le Cornec, ministre de la section et le Père Li, missionnaire au District septentrional de Ning-ko-hien, s'embarquaient à Chang-hai pour se rendre à Ning-ko-fou, si les circonstances le leur permettaient - Arrivés à Tchen-kiang, ils allèrent trouver le P. Seckinger à qui le R. P. Foucault, Supérieur Général de la mission, remettait tous pouvoirs pour traiter avec les mandarins de Yang-ou-kiu, ou tribunal chargé des affaires européennes, à Ngan-king. Le 21, les trois Pères se trouvaient à Ou-hou. Le P. Le Cornec seul y resta pour essayer de relier des communications avec les chrétiens de sa section; le P. Seckinger et le P. Li se rendirent à Ngan-king.

Cependant l'œuvre de destruction avait été poursuivie avec une persévérance que l'inertie des mandarins était bien propre à encourager. Fang-tong-lin fit afficher partout une proclamation dans laquelle il invitait les chrétiens à se repentir en renonçant à la religion qu'ils avaient embrassée, s'ils tenaient à conserver leur vie. Effrayés des dangers qui les menaçaient, un bon nombre de catéchumènes et de néophytes eurent la faiblesse d'accepter la pancarte superstitieuse du Chen-jen-kiao; les anciens chrétiens demeurèrent solides dans la foi.

Les coupeurs de queue eurent leur rôle dans ces tristes journées; ils comparurent devant les mandarins; accusèrent les missionnaires de les avoir payés pour exercer leur turbulente industrie, et cette calomnie ne fit qu'augmenter contre nous la haine du peuple. Ho-kiu se présenta, le 14 juillet, chez le sous-préfet de Kien-ping; et lui déclara que la veille il avait tué le P. Ouang. "Tu m'as mis une vilaine affaire sur les bras", répondit froidement le sous-préfet, puis il le laissa sortir du tribunal. Encouragé par cette

parole qui lui assurait une impunité au moins momentanée, Ho-Kin se mit de nouveau à l'œuvre. Ce jour là même, le Kong-sou de Ba-sen-tsen fut pillé et incendié. Ou-sié-sang, vieillard âgé de 74 ans, qui en était le gardien, y fut mis à mort. Ce fervent chrétien reçut en ce jour la récompense due à ses vertus, car déjà, dans son propre pays, il avait généreusement confessé sa foi. Originaire du Ho-nan, il avait quitté sa province depuis quelques années pour venir se mettre au service des missionnaires du Ngan-houé, et les aider à propager l'Evangile. Ou-sié-sang venait à peine de tomber sous les coups de ses ennemis, que Pé-houé-tsin, un des catéchistes du P. Ouang, fut saisi sur la route par les hommes de Ho-Kin, et subit le même sort. Le 15, Nang-iang-tsen fut pillé; six familles virent leurs maisons dévalisées, et les chrétiens se dispersèrent. Le 16, les hommes de Kai-fong-tsen démolirent le Kong-sou, le chrétien Tchang-Kouan-tche et sa femme furent blessés mortellement. Presque toutes les routes furent alors interceptées dans la sous-préfecture de Kien-ping, et l'on arrêtait tous les gens sur lesquels on trouvait des médailles et des chapelets. Un millier de Ho-nan-jen prirent les armes et menacèrent de se révolter si les mandarins cherchaient à régler les affaires des chrétiens. Ho-Kin disait hautement: "ma cause est claire; ma tête tombera; mais avant de mourir je brûlerai Choué-tong et je tuerai le P. Seckinger." De Ning-Ko-fou jusqu'aux rives du Kiang, des hommes étaient postés sur toutes les routes pour saisir le Père, s'il essayait de pénétrer dans le pays. Du 15 au 28 juillet, quarante églises furent brûlées ou démolies, et le nombre des personnes tuées s'élevait à huit. Sous le nom d'église sont comprises la demeure des missionnaires, les écoles et dépendances.

Restait encore Choué-tong, mais Ho-Kin tint sa parole; Là se trouvait la résidence centrale des missionnaires, et le dépôt

général du matériel de la section de Ning-ko-fou, bibliothèque, chapelles, mobilier etc. Le 24 juillet, Choué-tong fut rasé; les fondements des maisons, du collège, voir même ceux du mur d'enclos, disparurent complètement; la sacristie, les chapelles, la bibliothèque, la lingerie et le mobilier, tout fut pillé, et les 2.500 piastres que le P. Chen-eul avait enfouies en terre furent découvertes et volées. Un oreiller fut déchiré, il était en crin; ce crin n'était, disait-on, que la réunion des queues coupées par les agents des missionnaires. Un enfant mis à mort par un des malfaiteurs, fut déposé dans une de leurs chambres, et chacun de dire que cet enfant était une victime destinée à leur fournir des médecines et des sortilèges. Au coin du jardin se trouvait le cercueil du P. Femiani; quelques bandits le brisèrent, dépouillèrent le cadavre, encore parfaitement conservé, d'une partie de ses vêtements, lui tranchèrent la tête; les restes de ce vénéré Père furent en partie mangé par les chiens; huit jours après cette horrible profanation, un domestique se glissa furtivement dans le jardin et recouvrit de terre les derniers ossements qui gisaient sur le sol. — Après avoir démoli ou brûlé nos églises, les malfaiteurs répandirent le bruit que les chrétiens du Ning-ko-fou étaient entrés en pleine révolte; ces calomnies traversèrent le Kiang; à Ou-hou on s'empressait de les croire, et elles étaient accueillies favorablement jusqu'à Nan-king. Les églises brûlées, la besogne des persécuteurs ne touchait point encore à son terme. Ils se tournèrent alors contre les chrétiens qui refusaient d'accepter la pancarte du Chen-jen-kiao, les pillèrent, enlevèrent leurs femmes et leurs filles pour les vendre en d'autres contrées. Bon nombre de familles furent alors dispersées, et se retiraient dans les montagnes, quelques chrétiens, à travers mille obstacles, parvenaient à gagner les rives du Kiang et allaient à Ou-hou demander au P. Le Cornec un asile qui leur était généreusement accordé.
Il vint à l'idée de quelques paysans d'entrer aux tribunaux et

d'y réclamer la protection des mandarins ; ils ne tardèrent pas à reconnaître la naïveté de leur démarche : " Allez trouver vos Pères, leur répondirent ces fonctionnaires ; nous ne nous occupons pas de vos affaires !" — Cependant des négociations étaient entamées à Ngan-king. Informé exactement de tous les événements qui se passaient au Ning-ko-fou, le P. Seckinger eut, le 23 juillet, une entrevue avec Chen-ta-jen, président du tribunal des affaires européennes, et lui parla des faits qui depuis 6 mois, malgré leur gravité, passaient inaperçus, grâce au mauvais vouloir des mandarins. Le nom de Tchen-min-te injustement décapité à Kien-ping fut alors prononcé, il sonnait mal aux oreilles du magistrat, et lui rappelait le nom de Pang-tong-lin. Chen-ta-jen s'agita beaucoup et pria le Père de ne plus parler de cette affaire. Mais il s'engagea à traiter sérieusement celle de Lo-tsen et à punir les meurtriers du P. Ouang. Le 24, nouvelle entrevue. Elle eut lieu à la résidence des missionnaires. Le Père Seckinger remit au président du yang-ou-kiu un mémoire où étaient résumés les derniers événements du Ning-ko-fou, et lui montra des anges de papier semblables à ceux que Ho-kin avait trouvés dans la caisse de l'école de Lo-ssen et lui en expliqua l'usage. Le délégué Ouang, parti le 26 de Ngan-king, passait à Ou-hou et se rendait à Kien-ping pour y prendre les informations relatives au meurtre du P. Ouang et à l'incendie des églises. Le 28, un second délégué, nommé Tcheou, prenait la route de Ning-ko-fou ; le gouverneur de la province envoyait au Tao-tai de Ou-hou l'ordre de se rendre sur le théâtre des événements ; un troisième délégué, nommé Fong-kin-san, devait y accompagner le P. Seckinger sous bonne escorte, et le grand chef militaire de Ou-hou, disait-on, ferait aussi partie de l'expédition.

A Chang-hai, le R. P. Foucault informait, de son côté, Monsieur Godeaux Consul général de France, de la persécution qui sévissait contre les missionnaires et les chrétiens et le priait d'en informer

le Vice-roi de Nan-King et le gouverneur du Ngan-houé. Le 31 Juillet, il recevait de Mr le Consul Général une lettre dans laquelle on lisait le passage suivant : " Le Tao-tai de Chang-hai étant en ce moment à Nan-King, je l'ai prié de profiter de son séjour auprès du Vice-roi pour l'entretenir de l'état de choses inquiétant que vous me signalez, et j'espère que ce haut dignitaire aura pris immédiatement les mesures convenables pour empêcher de nouveaux excès."

Sur ces entrefaites arrivait à Chang-hai, Mr Brenier de Montmorand, notre nouveau ministre de France à Pé-King. Le mercredi, 2 août, le R.P. Foucault lui fit une visite et le mit au courant des affaires. Le Dimanche suivant, Mr Brenier partait pour Nan-King sur le navire de guerre Français le Talisman, afin d'agir auprès du Vice-roi en faveur des missionnaires.

Le P. Seckinger, après avoir terminé ses négociations à Nan-King, arrivait à Ou-hou, le 30 juillet, avec les trois délégués Tcheou-ta-jen, Fong-kin-san, et Ou-ta-jen. Là, le plan concerté avec le gouverneur du Ngan-houé reçut un commencement d'exécution. Le Tao-tai et les délégués partirent pour le Ning-Ko-fou. Fong-kin-san était chargé d'aller à la recherche des Pères Chen-eul, Bies et André et de les ramener à Ou-hou. C'était le premier acte d'autorité qu'il devait exercer. Quant au P. Seckinger, dont la vie était menacée par Ho-kin et les agents de Fang-tong-lin, la prudence lui faisait un devoir de ne partir que sous bonne escorte, et les mandarins lui conseillèrent d'attendre l'issue de leurs premières démarches dans le Ning-ko-fou avant de songer à les rejoindre.

Le Père profita de ce repos forcé pour se rendre à Nan-King, et informer Mr le Ministre de France de la tactique nouvelle adoptée par les ennemis de la religion. Ceux-ci, dans des mémoires adressés au Vice-roi, Sen-pao-tsen,

accusaient les chrétiens de rébellion et rejetaient sur eux tous les malheurs arrivés dans le pays. Ces calomnies trouvaient créance au palais du Vice-roi. Sen-pao-tsen dit en effet à Mr Brenier que les affaires de Ning-ko-fou se passaient entre les indigènes et les émigrés des autres provinces, mais que la religion ne s'y trouvait nullement engagée. Quoi qu'il en soit de cette réponse dont l'avenir nous révélera peut-être la valeur, le Vice-roi promit d'envoyer 3.000 hommes de troupes au Ning-ko-fou pour y rétablir l'ordre. Pendant ce temps-là, plusieurs milliers de malfaiteurs, s'y engageaient à faire une guerre à mort au Christianisme et à se réunir pour entrer en révolte, si les mandarins essayaient de soutenir les chrétiens ; ces résolutions se prenaient sous le patronage de Fang-tong-lin; on continuait à piller et à vexer les chrétiens, et le P. Le Cornec ne savait où loger les fuyards qui arrivaient à Ou-hou.

Quels sont les résultats obtenus jusqu'ici par le tao-tai, et les délégués ? Fong-kin-san seul a pu accomplir la mission qui lui avait été confiée ; il a délivré le P. André caché depuis 15 jours sur la montagne de Mang-fou, dans le grenier d'une cabane où la mort l'attendait ; le 12 avril il l'a ramené à Ou-hou. La vierge Chen-eu-kou, recueillie dans une famille chrétienne, courait le risque d'être vendue par les païens. Fong-kin-san, usant de son influence, l'a fait mettre en liberté ; elle est aujourd'hui dans sa famille. Le P. André, arrivé à Chang-hai la veille de l'Assomption, dans un état complet d'épuisement, reprend un peu de forces à Zi-ka-wei.

Le P. Chen-eul n'a causé aucun tracas au délégué, car il avait quitté le sol de Ning-ko-fou avant que celui-ci y eût mis le pied.

Grâce à un déguisement il a pu échapper aux mains de ses ennemis, et après avoir couru de graves dangers et souffert de rudes privations, il est arrivé au milieu de nous, à Zi-ka-wei, le jour de St Ignace. Le P. Bies est actuellement le seul mission-

naire retenu sur le théâtre de la persécution. Le 27 juillet le mandarin de Kouang-te-tcheou lui a donné asile dans son tribunal, et il s'y trouve encore, attendant le jour de la délivrance. Foug-kin-san va le chercher et lui fera gagner Chang-hai en suivant la route de Ly-ang, car les chemins ne sont plus sûrs entre Kouang-te-tcheou et Ou-hou. Toutes ses églises ainsi que celle du P. Chen-leang ont été pillées, démolies ou brûlées; la maison de la ville seule est encore debout. Pendant qu'il est sous la garde de l'autorité, on vexe, on pille ses chrétiens, et l'on met tout en œuvre pour les faire apostasier; le mandarin ne prend aucun moyen pour faire cesser ces désordres, qui ne sont commis que par quelques malfaiteurs, sous la direction des maires et des notables.

Le délégué Tcheou a complètement échoué devant l'obstination de Fang-tong-lin, et a dû reprendre le chemin de Ngan-king.

Le délégué Ouang s'est rendu à Kouang-te-tcheou, y a vu le P. Bies, lui a demandé la liste des kong-sou brûlés, et n'ayant point mission de le délivrer, l'a laissé au tribunal.

Le tao-tai est revenu de Kien-ping à Ou-hou, le 13 août, sans avoir pacifié le pays; puis le 16, il reprenait le chemin de Ning-ko-fou, car il avait reçu une lettre du vice-roi qui lui annonçait l'arrivée de quelques troupes, et il voulait se concerter avec leur chef, Ou-ta-jen. Il a fait avertir le gouverneur de la province que Fang-tong-lin menace de se révolter; il le prie d'écrire au Vice-roi d'appeler ce perturbateur à Nan-king, car il ne se rendrait pas à Ngan-king, quand même on le lui ordonnerait. Quant à lui, tao-tai, il reste dans l'inaction à Ning-ko-fou, comme pour assister simplement à la ruine des missionnaires et des chrétiens. Les 1500 soldats envoyés par le vice-roi font un mur de terre pour se retrancher, et aujourd'hui, 19 août, personne ne s'occupe encore de saisir un seul de nos persécuteurs, et les chrétiens continuent d'être en butte aux plus odieuses vexations.

Il n'est nullement question du départ du P. Seckinger pour Ning-ko-fou, parce que le pays n'est pas encore pacifié; et les mandarins ont tout l'air de gens qui, par leur inaction, veulent laisser aux persécuteurs le temps d'achever leur besogne, pour prier ensuite les missionnaires d'abandonner une contrée où le peuple ne veut plus les revoir. Et cependant la persécution n'est point l'œuvre du peuple, mais celle des vauriens et des malfaiteurs.

Fang, sous-préfet de Kien-ping est parti pour Nanking où il soutiendra avec Ho-kin, un procès contre nous. Ce dernier est accompagné de dix des siens.

Les pertes subies par les missionnaires dans cette affreuse tourmente sont évaluées à 300.000 fs; celles des chrétiens, à environ 210.000 fs.

Nous donnons à la suite de ce rapport des extraits de plusieurs lettres qui achèveront de faire connaître l'action de nos ennemis, de la conduite des mandarins et de la position qui est faite aux missionnaires.

Lettre du P. Le Cornec - J'ai cru utile d'exposer ici plusieurs points, pour montrer que les belles promesses du Vice-roi et du Tao-tai ne se réalisent pas.

1° On continue de tout côté à vexer impunément les chrétiens à Sin-tsen, Choué-tong, et autres localités de nos quatre sous-préfectures, ils errent en grand nombre sur les montagnes, sans habits, sans nourriture. Aujourd'hui encore, je demandais à un jeune homme appelé Tchang-sié-kin, arrivant de Choué-tong, où est maintenant son Père - "il est caché dans les montagnes". - "Pourquoi ne retourne-t-il point à la maison?" - "Parce que tous les jours, des hommes viennent voir s'il est revenu : s'ils le trouvent, ils le lieront, le frapperont, le forceront à donner 50 piastres, et s'il ne les donne point, ils le feront souffrir jusqu'à ce qu'il meure." "Qui garde ta maison?" - "Ma mère, âgée de plus de 50 ans." "Tes trois frères et tes belles-sœurs, où sont-ils?" - "cachés dans les

montagnes". – L'histoire de cette famille est l'histoire de plusieurs centaines d'autres qui, après avoir été pillées, chassées, ne peuvent même pas venir récolter le riz qui mûrit, et se préparer une faible ressource pour l'année prochaine.

2°. Deux fois des délégués sont allés mesurer les ruines de nos maisons démolies, demander combien elles nous avaient coûté : .. etc, sans donner un mot de consolation à nos chrétiens, ni un mot de blâme à leurs persécuteurs. Ils n'ont point reçu les plaintes de nos chrétiens ; et, après leur départ la persécution a continué de plus belle.

3°. Dans la plupart des localités, ce sont les notables et les maires qui forcent nos chrétiens à l'apostasie, affirment que l'ordre de nous exterminer est venu des mandarins. Depuis le commencement des affaires, le bruit constant a été, dans nos 4 S.-préfectures, que cet ordre est émané de Nanking et de Péking.

4°. Le Tao-tai, chargé par le gouverneur du Ngan-houé de pacifier le pays, n'a publié qu'une proclamation fort timide où il n'y a qu'une prière au <u>peuple</u> et aux <u>chrétiens</u> de se tenir tranquilles, et pas un mot pour blâmer les faits qui s'étaient accomplis. Après avoir fait à Kien-ping un séjour entièrement sans résultat, il s'est rendu à Ning-ko-fou, où il reste, les bras croisés, comme pour assister impassible à l'agonie de nos chrétiens.

5°. Les 1500 soldats envoyés de Nanking par le vice roi sont à la porte de Ning-ko-fou, et construisent un rempart en terre au sommet d'une colline pour y établir leur camp. Ils n'ont pas saisi, depuis six jours, un seul des brigands dont le pays est rempli, et qu'ils avaient, dit-on, officiellement, mission de combattre. Ils s'occupent fort peu de ce qu'on fait contre les chrétiens, et jusqu'ici je n'ai pas appris que le Tao-tai, ni le Ou-ta-jen, général de ces nouvelles troupes, aient rendu justice à une seule famille chrétienne pillée, ou protégé une seule famille chrétienne menacée du pillage.

6°. Les mandarins locaux disent aux chrétiens qui leur présentent des suppliques : " Allez trouver vos Pères ". Le Sous-préfet de Suen-tchen-hien, nommé Wang, disait même à Tchen-tsien-kuo, chrétien de Choue-tong : " Pourquoi es-tu chrétien ? " Et comme celui-ci répondait qu'il l'était déjà au Hou-pé, le mandarin ajoutait : " Tu es donc un vieux chef de religion (ou de brigands), tu n'en es que plus coupable ". Le délégué Fong, en allant chercher au Ning-ko-fou le P. André, demandait au mandarin du lieu pourquoi il ne faisait pas arrêter les démolisseurs de nos Kong-sou et ceux qui nous poursuivaient. " Parce que telle est la consigne ", répondit celui-ci. - " Alors pourquoi saisir Ou-kin-tao, et Hia-fei-pong, les ravisseurs de la Vierge Chen ? " " Parce qu'ils sont venus eux-mêmes se présenter à mon tribunal ".

Le P. Bies priait le mandarin de Houang-te-tcheou, Wen-han, d'empêcher le pillage des chrétiens. " L'essentiel, répondit celui-ci, est de protéger la ville, les petites affaires s'arrangeront plus tard ", - et il ne fit rien... Ce serait pourtant bien facile d'arrêter ces désordres dans la plus grande partie du Ning-ko-fou et du Houang-te-tcheou : qu'on saisisse quelques vauriens, qu'on les punisse selon les lois, et avant 8 jours la paix sera rétablie.

7°. Les mandarins tiennent beaucoup à ce que nous n'allions pas au pays. Depuis le commencement des affaires, il n'y a eu de diligence faite que pour en retirer le P. André. Aussitôt qu'on a su à Ngan-king mon arrivée ici, le gouverneur a fait promettre au P. Seckinger que je n'irais pas à Ning-ko-fou avant d'avoir reçu l'invitation du Tao-tai. On promettait en même temps au P. Seckinger, qu'il pourrait aller au Ning-ko-fou quelques jours après le Tao-tai. Or ce mandarin est parti depuis près de 20 jours et il n'y a eu encore pour le P. Seckinger aucune invitation. Le délégué Fong disait qu'il n'y en aurait pas avant 10 jours, et nous

ne savons point s'il y en aura même à cette époque.

8° On laisse les partisans de Fang-tong-lin forger à leur gré des armes. Kieu-sien-cheng a vu au village de Ta-iuen-tsen trois fourneaux qui fonctionnaient continuellement pour faire des coutelas et des fusils. On dira ensuite : ne faisons rien contre Ho-kin et ces gens-là, car ils se révolteraient ; ou bien on les laissera un jour se ruer sur nos chrétiens en disant : "ce sont des rebelles, nous ne pouvons pas les retenir."

9° Ho-kin est parti dernièrement pour Nanking avec le sous préfet Tang et une dizaine de ses partisans, pour aller plaider sa cause auprès du Vice-roi, comme auprès d'un protecteur. C'est Fang-tong-lin qui lui a conseillé d'aller plutôt à Nanking qu'à Ngan-king. Fang-tong-lin a lui-même fait trois ou quatre fois le voyage de Nanking au commencement de cette année ; et un homme, qui paraissait bien renseigné sur les démarches de Ho-kin, m'a même assuré ici que ce dernier a fait au printemps le voyage de Nanking, et a présenté au Vice-roi une supplique où il demandait la permission de nous exterminer, et que le Vice-roi s'est contenté de répondre en termes vagues équivalents à ceux-ci : "Cela te regarde, c'est ton affaire."

10° On a renfermé dans le camp de Fang-tong-lin deux petites filles de l'école de Lo-tsen, deux autres au tribunal du sous-préfet, et Dieu sait ce qu'on leur y fait souffrir et dire. Les autres sont toujours sous les verroux, et on veut leur arracher par l'intimidation des aveux qui puissent justifier le massacre de Lo-tsen. Ho-kin et les siens ont amassé des caisses de queues coupées, d'hommes de papier pour les jeter aux yeux des mandarins, comme un témoignage précieux contre nous. Puis on a présenté et on présente encore aux mandarins locaux et au Tao-tai, des monceaux d'accusations calomnieuses pour essayer d'arracher du fond de leur

conscience ce qu'il y aurait encore de disposition à réprimer l'injustice qui cherche à nous accabler depuis un mois.

11°. Depuis le dernier maire jusqu'au Tao-tai, qui est actuellement le plus grand mandarin présent à Ning-ko-fou, le mot d'ordre, pratiquement parlant, semble être celui-ci: " Rien pour protéger les chrétiens, laisser tout faire pour les exterminer." Cette complicité universelle a nécessairement une cause unique qui remonte plus haut, et il y a eu quelque assurance d'impunité, pour le moins, sinon un ordre formel pour qu'on ait osé se porter a de semblables excès ".

Lettre du P. Bies. Kouang-te-tcheou, 23 août.

" Hier, le délégué Fong est arrivé ici pour me reconduire à Chang-hai. Ce serait une bonne occasion de revoir nos Pères, et je désirerais bien en profiter; mais dans les circonstances actuelles je crois qu'il ne faut pas encore céder.

J'ai donc refusé les offres du délégué: Le mandarin en est désolé; il a mis tout en œuvre pour se debarrasser de moi, et maintenant que les lettres du Vice-roi et du gouverneur sont arrivées pour menager mon départ et que le délégué est tout prêt à me conduire à Chang-hai, je suis assez entêté pour ne pas accepter pareilles offres; cela tracasse le mandarin. Mais je le vois d'avance: si je pars, on tombera encore sur nos chrétiens, et nos derniers espérances seront bientôt anéanties. Tant que je suis ici, le mandarin a des précautions à prendre; il ne peut pas persécuter ouvertement, car à chaque instant je puis réclamer, et les chrétiens peuvent encore espérer.

Je veux donc répondre au mandarin que je ne partirai pas, que j'ai peur d'être assassiné en route, tant qu'on aura pas arrêté les mauvais maires et conseillers.

Qu'on les arrête d'abord, puis il pourra être question de mon départ. Si donc le mandarin peut encore me protéger,

qu'il me protège; s'il ne peut pas me protéger, j'aime mieux mourir dans son tribunal que d'être tué en route. Je vais prier le délégué Fong de répondre en ce sens au Vice-roi et au gouverneur... Avant-hier je me suis rendu jusqu'à notre maison; dans les rues personne n'a dit un mot; j'ai ensuite dit au mandarin que s'il craint pour moi, il peut me donner deux soldats qui m'accompagneront dans mes sorties. Je voulais lui faire comprendre que je ne resterai pas ici comme un prisonnier; aussi on n'a pas insisté pour empêcher mes communications avec les chrétiens... Avant-hier deux hommes à cheval sont entrés dans notre maison; ils se sont donnés pour des délégués du Vice-roi, venus pour prendre des informations sur le terrain de nos maisons; ils ont proféré des malédictions et demandé combien de diables d'Europe il y avait encore là, qui nous a vendu ce terrain, etc. J'ai fait avertir immédiatement le mandarin en le priant d'arrêter ces individus; il n'en a rien fait, et ces hommes sont encore à l'auberge; ils ont un but. Peut-être sont-ils envoyés par Fang tong-lin ou par Ho-kin. Le délégué Fong m'a dit que Ho-kin est allé à Nanking, et qu'il a été arrêté par le Vice-roi; il m'a également dit que Fong-tong-lin est prié de se retirer, mais qu'il ne veut pas obéir."

<u>Lettre du P. Gandar</u> - Section du Yang-tcheou, 7 août

" Zi-tsin-tsang, catéchiste du P. Léveillé, se rendant au secours des néophytes maltraités à Tai-ping-tcheou, a été arrêté sur la route près de Yao-kia-kiao. Deux mauvais sujets l'ont frappé violemment puis l'ont attaché à une poutre. Le nombre des spectateurs était innombrable. On lui reprochait d'être chrétien, serviteur des Pères, chef d'arracheurs d'yeux et de coupeurs de queues. Des amis et des parents vinrent intercéder pour lui. Aujourd'hui il est chez lui soignant ses plaies et ses blessures. Ses nombreux mérites acquis au

service de la religion lui valaient bien cette douloureuse épreuve de la part des ennemis de Dieu . . . .

Tchen-Kiang - 16 août. Dans le Kiang-tou-hien (Yang-tcheou-fou) le 26 juillet, quatre voyageurs païens d'assez bonne mine furent arrêtés comme chrétiens, et protestèrent en vain. On leur déclara que s'ils ne voulaient pas donner une certaine somme d'argent on les mettrait à mort. Sur leur refus de payer la somme demandée, on les jeta dans une fosse que l'on remplit de chaux vive. Au bout de quelques heures, ils étaient complètement calcinés. Le 4 août, deux autres voyageurs périrent de la même manière... Un néophyte qui habite dans le Kiang-tou-hien s'est enfui pour se soustraire à la haine de ses ennemis : "Nous sommes deux chrétiens dans ce district, me disait-il, nous ne pouvons plus y rester. Lieou s'est refugié à Tan-yang; moi je viens me retirer ici!" Je lui demandais ce que je pouvais faire pour lui. "Rien, me répondit-il; les mandarins sont débordés; ils ne peuvent plus retenir le peuple." - A 40 lys de Ou-ho, près de Fong-yang-fou, la rébellion existe en grand. Au Siu-tcheou-fou, les gens de Hiuen-nging-hien ont tué leur sous-préfet. La disette règne déjà; il n'a pas plu et les sauterelles mangent toutes les récoltes. Il en est de même à Ou-ho. - 23 août. Il y a dans le bourg de Chen-eul-wei une société de voleurs d'enfants (Koua-tse). Deux ont été pris et se sont dits les envoyés des missionnaires. On leur a coupé la tête mais sans faire observer qu'ils n'étaient pas nos agents. C'était le 21 août. Depuis ce moment la populace menace de détruire notre maison. Déjà le gardien Ouang-ta-te, chrétien du Hou-pé a envoyé chez ses amis les objets qu'il veut sauver. Les deux jeunes brus vont arriver à l'Orphelinat. . Je viens d'apprendre qu'il est question de détruire le Kang-sou de Koua-tcheou. Si l'on commence une fois l'œuvre de destruction dans la sous-préfecture de Tan-yang, toutes

nos églises disparaîtront dans quelques jours. Daigne le Seigneur nous préserver d'un pareil malheur! Je vais partir pour Yang-tcheou, et je préviendrai le préfet de ce qui se dit et se passe dans son département".

Lettre du P. Pouplard. Section de Tsang-tsen. Kiang-yn, 9 août.

"L'orage gronde sur nos têtes. Les rumeurs les calomnies les plus absurdes sont à l'ordre du jour contre les chrétiens. On les accuse de couper les queues, de se livrer à la magie, et de déchaîner sur les gens des diables oppresseurs, des serpents, des tigres, etc... Les mandarins abhorrent le christianisme et verront couler avec plaisir le sang chrétien... Un homme de Ou-si, nommé Zi, était fou au vu et au su de tous ses voisins. Il vient pour je ne sais quel motif à Kiang-yn. Sa mine suspecte le fait saisir et on le conduit au mandarin Pang-in-ling. Celui-ci interroge le pauvre voyageur sur le lieu de sa résidence. Comme ce fou habite près de notre église de Ou-si, il répond qu'il demeure au pont de Bien (tié-tsu ghiao); c'est le nom du pont situé derrière l'école des filles. Pang-in-ling, qui est du Honan, au lieu d'entendre tié-tsu-ghiao, comprit tié-tsu-kiao (Religion du maître du ciel), et par suite se frotta les mains, croyant avoir affaire à un chrétien. Il poursuit donc son interrogatoire? - Le fou sourit et répond qu'à Ou-si on sait aussi couper les queues. Pang-in-ling voyant rire ce fou crut qu'il se moquait de lui; aussitôt dans sa fureur il l'appliqua à la torture. Le malheureux continue à ricaner et apostrophe Pang-in-ling: "Eh bien, vieil oncle, comment ça va-t-il?" - Le commissaire impérial ne distingue pas la folie de l'ironie; et, tout en torturant l'infortuné Zi, continue ses questions - "Es-tu affilié à la secte du Nénuphar blanc"? - "Non, répond Zi, je n'appartiens pas à la secte du nénuphar blanc, mais à celle du Nénuphar rouge." A ces mots Pang-in-ling ne se possède plus, et fait décapiter le pauvre fou.

Cette opération achevée - "Qu'on lui ouvre le ventre, dit-il, et qu'on lui arrache le cœur. Je veux voir si le cœur de ce chrétien est noir ou rouge"! . . Ici pendant la nuit c'est un tintamarre infernal : qui frappe du tam-tam, qui décharge son fusil; qui lance des boîtes ou des pétards; tous veulent par ce vacarme se mettre en garde contre les démons, les tigres, les serpents, les coupeurs de queues et les chrétiens."- 15 Août. "Nous sommes au 15 Août, jour fixé à Kiang-yn, Ou-si, Tsang-tseu pour la destruction générale de nos églises et le massacre des chrétiens. Ici, grâce à Dieu et à Marie notre bonne mère, l'église de Kiang-yn est toujours debout, et pas un cheveu de chrétien n'est tombé. Ce matin, fête splendide! grand concours de chrétiens et de païens. Notre église était magnifiquement décorée : j'avais voulu mourir avec tous les honneurs de la guerre . . . Les soldats aussi bien que le peuple n'ont pas prononcé une syllabe menaçante. Je profiterai de cette éclaircie pour aller à Ou-si où nos pauvres pêcheurs sont fort malmenés." - Ou-si, 19 Août. Lo sié-sang envoyé par moi au tribunal est tombé sous les coups de la populace, baigné dans son sang. La tragédie commence, et les trois familles les plus puissantes de Ou-si dirigent le mouvement populaire. Lo-sié-sang n'a pu pénétrer dans le tribunal. La foule a reconnu sa barque comme appartenant au Tié-tsu-tang et a fait pleuvoir immédiatement sur elle une grêle de pierres. . . . Lo sié sang, quoique grièvement blessé, a été abandonné dans une pièce voisine du tribunal; personne ne s'occupait de lui. Il a ensuite été transporté dans une chambre où le mandarin lui a fait donner des soins - 23 districts ont juré, dit-on, de venir à Se-li-kiao démolir notre belle église de St Joseph et tuer les missionnaires. J'ai mis en sûreté la vie des personnes et les objets les plus précieux . . . L'école des filles est complètement évacuée.

Il n'y reste plus qu'un gardien. Les élèves ont été rendues à leurs familles ou mises sur des barques qui les conduiront chez elles ... Quant à moi, je reste à Ou-si, à Sé-li-kiao, avec 300 barques de pêcheurs qui ne peuvent fuir nulle part, pour les encourager et les soutenir dans cette suprême épreuve.

-20 Aout - La persécution s'accentue de plus en plus - C'est à qui insultera, menacera, frappera ou pillera les chrétiens.

La fureur populaire n'étant pas suffisamment secondée par les mandarins, on a juré de les déchirer et de les tuer à coups de dents. (ngaosé). Le chef de la famille Zin (la 1ère famille de Ou-si), vieillard de 70 à 80 ans, et ancien Tang-tai, s'est fait porter au tribunal, s'est assis dans le siège du mandarin, et avec une insolence approuvée par la foule déclare qu'il veut savoir où le sous-préfet a mis les milliers de taëls qu'il a reçus des missionnaires pour qu'il leur prête ainsi son appui. Cela dit, il envoie un domestiques dire au sous-préfet qu'il ait à se présenter et à lui rendre compte de sa conduite. Le S-préfet répond qu'il est chez lui et que s'il a quelque chose d'important à lui communiquer il ne refuse pas de l'entendre.

Après bien des refus l'outrecuidant vieillard passe à la chambre du sous-préfet. Que s'est-il dit dans cette entrevue, les les paroles du commencement le laissent assez conjecturer?-

Les thés sont remplis de campagnards convoqués dit-on, pour le coup de main qui devait avoir lieu le 18 et qu'a fait échouer l'accident de Lo-siésang. La partie est remise à mardi prochain. Pour moi ce retard est bon signe...

Le préfet de Tsang-tseu envoie le S-préfet de Yang-ou pour réunir les notables et les conseillers et délibérer sur les moyens de pacifier les esprits - 22. Août. Le grand-juge de Sou-tseu vient d'envoyer une proclamation à Ou-si pour protéger les chrétiens et proclamer les droits établis par le traité conclu avec la France; elle a soulevé des malédic-

tions générales. Un mandarin doit arriver de Sou-tseu avec le titre de di-liqué". — Les Lettres écrites par le P. Pouplard depuis le 22 août annonce que l'église de Sé-li-kiao est toujours debout et qu'aucune tentative d'incendie n'a été dirigée contre elle. Toutefois l'agitation continue; le peuple mécontent de l'attitude des mandarins veut, dit-on, brûler leurs tribunaux et mettre aussi a exécution ses projets contre les missionnaires et les églises. — Dans les districts de Tsang-tseu les bruits les plus hostiles circulent de toutes parts comme à Kiang-yn et à Ou-si. Les pêcheurs surtout sont en butte aux plus odieuses vexations, comme le prouve le fait suivant raconté par le P. Royer. " Un de nos pêcheurs de la congrégation de St Pierre, nommé Sen-ouang-lin, se trouvait à Gnié-tsen-kiao, le 6 août dernier. C'était un dimanche, et il récitait ses prières dans sa barque.

Vers une heure après dîner on entend du tapage; un rassemblement d'hommes criant, courant cherchent le Kiu (diable) pour le chasser du pays. La foule aperçoit deux barques d'hommes du Kiang-pé, et veut tomber sur ces étrangers; mais ils s'esquivent au plus tôt. En les poursuivant la foule s'arrête devant la barque chrétienne de Sen-ouang-lin dans laquelle on récite des prières." C'est là que nous trouverons le Kiu et les coupeurs de queues, s'écrie quelqu'un.

Alors tout le monde de tomber sur la barque; on la dévalise pour trouver le Kiu. On trouve un crucifix "Voilà le Kiu"! on trouve un rameau dans lequel il y a un ou deux petits anges. "Voilà bien les coupeurs de queues." Et aussitôt on se saisit du chef de la barque, on le bat à qui mieux mieux, on le lie à un arbre et on lui fait subir un horrible tourment. Ses pieds et ses mains sont attachés, on soulève son corps à une certaine hauteur puis on le laisse retomber de tout son poids. On le frappe, on l'injurie,

on lui demande combien de fois il a fait l'office du diable qui oppresse les gens pendant la nuit, et combien il a coupé de queues. Le pauvre patient fut admirable de résignation; se contentant de dire qu'il est chrétien et qu'il n'a jamais commis aucun de ces crimes. Son fils était absent; apprenant cette horrible scène il court avertir le maire de Tsi-kéié. Celui-ci arrive juste à temps: le peuple allait décapiter Sen-Ouang-lin; le maire déclare le connaître et le prend sous sa protection; c'est ainsi qu'il a été sauvé."

Lettre du P. Royer_ Incendie du Gneu-Ho-tsen. 6.7bre.

" Dans ma barque, en face des ruines encore fumantes de notre église et de notre maison de Gneu Ko tsen je vous écris ces quelques lignes. _ Hier, 5 septembre, de 1 h. à 6 h. de l'après-midi, plus de 1.000 hommes ont envahi notre Kongsou. Ils revenaient d'une procession diabolique du bourg de Kouéi tsen, faite dans le but de chasser les diables oppresseurs et de découvrir les coupeurs de queues. Arrivés devant le Kongsou, ils y entrèrent et se mirent à faire partout des recherches, derrière l'autel, sous les tables et les planchers. Ils trouvent des rameaux. Voilà, disent-ils, les hommes de papiers, les coupeurs de queues. Ils remarquent N. S. en image dans les 14 stations du chemin de croix. L'un de ces sacrilèges prétend que c'est un diable oppresseur. Aussitôt ils brisent les verres des stations, percent les images, et s'écrient qu'il faut brûler l'église, vrai repaire de diables et de coupeurs de queues. Le maître d'école, gardien de l'église, a beau les prier, les conjurer de ne pas exécuter leur mauvais dessein; il ne peut rien obtenir et court risque de perdre la vie. Le chef de la bande le saisit par la queue, l'étend par terre et l'accable de coups; mais pendant que l'église brûle il parvient à s'échapper. A 6 h. du soir, tout était consumé. Le lendemain le mandarin

arrive sur le lieu du désastre ; j'allai le recevoir au moment du débarquement et le conduisis moi-même sur le théâtre de l'incendie... "Je veux terminer promptement cette affaire, me dit-il, de façon à faire rebâtir votre église et votre maison et empêcher le peuple de se porter à d'autres excès." Il envoya ensuite 20 soldats pour protéger l'église de Che-li-pa et publia une proclamation pour calmer le peuple... Un mot maintenant sur nos chrétiens de I-hing. Depuis 20 jours ils ne peuvent faire aucun commerce, et sont obligés de se cacher, car on les traque comme des bêtes fauves. Toutes les barques chrétiennes sont, dit-on, coupables de lancer des hommes de papier et des diables nocturnes, et on les arrête. Celles de I-hing et de Li-yang se sont retirées à Chelipa, où elles sont assez tranquilles, mais dans la misère. A peine arrivé, le 6 septembre, au matin, j'ai dû faire une aumône de 23 piastres pour fournir du riz à ces pauvres affamés."

<u>Lettre du P. Pouplard.</u> Ou-si 8 septembre.
"Hier, deux pêcheurs, sur la garantie de quelques soi-disant honnêtes gens, s'étaient un peu éloignés pour pêcher. Ils ont été pris par les païens, suspendus en l'air avec des pierres aux pieds et affreusement maltraités. L'un d'eux m'arrive dans un pitoyable état. Grâce aux sapèques déboursées à temps, ils n'ont pas été tués sur place."

16 Septembre. " Lo-siésang vient enfin de sortir de prison. Il nous arrive bien fatigué. Il est 5 heures du soir: juste un mois de captivité... Les affaires de I-hing sont dans un triste état. J'y crains la même tragédie qu'à Sou-tseu. Un enfant de douze ans, à forces de caresses et de menaces, a déclaré que ses parents et lui lançaient des hommes de papier. Immédiatement on les met en prison et à la torture."

19 Septembre. " J'écris aujourd'hui une nouvelle lettre

au préfet de Tsang-tseu, pour le prier d'élargir de prison un jeune homme de 18 ans retenu là, à cause d'un rameau décoré d'anges trouvé sur sa barque. Pas d'autre motif de son arrestation, du pillage et de la destruction de sa barque. Presque chaque jour on lui fait subir d'odieux et interminables interrogatoires pour trouver matière à condamnation."

SECTION de NAN-KING.

Le procès de Ho-kiu continue; il se fait à huis-clos; et, malgré certaines rumeurs qui s'échappent du tribunal, il est difficile de prévoir quelle en sera l'issue.

Lettre du P. Frin. Chen-keou-pou., 11 septembre.

" Je suis arrivé hier soir sans accidents.. De Ngan-kin jusqu'au bas de la fameuse montagne Tou-ti-lin mon voyage s'est fait sans trop de difficultés. Là, je respirais un instant chez un notable qui m'invite ordinairement à prendre le thé chez lui, quand je passe. Pendant que j'étais dans la maison, un porteur de fou-lin se mit à crier : " Ce sont les Européens qui coupent les queues et qui mangent de l'herbe; mais on va les tuer on va raser leur maison de Chen-keou-pou; et le diable d'Europe est déjà brûlé." Je ne pensais pas à reculer, mais ces paroles jointes à celles que j'avais déjà entendues me donnaient à réfléchir. L'état des esprits était peu rassurant pour moi : Souvent il s'était fait des attroupements sur mon passage, et l'on pensait tout simplement que j'allais faire la guerre; car, disaient-ils, Angleterre et France c'est la même chose. Plusieurs me demandaient où j'allais, combien j'avais d'hommes avec moi, combien m'attendaient à Yng-chan, et combien enfin devaient m'y rejoindre. Ces questions insolites et l'ordre invariable dans

lequel on me les adressait commençaient à m'inquiéter. Donc après avoir remercié le notable de son thé, je pars et m'arrête à la première auberge. Là je fais écrire une lettre au notable Hia; je le prie de me dire si le pays est tranquille et si je puis entrer à Chen-keou-pou sans trop de danger; je députe Li-ta-tsing pour faire promptement ce voyage et me rapporter une réponse. Li-ta-tsing se rendit jusqu'à 15 lys de Chen-keou-pou. Là on lui annonce qu'il n'y a plus personne à Chen-keou-pou, qu'on arrête tous les voyageurs et qu'on les massacre impitoyablement. Tout effrayé il accourt m'annoncer que les chemins ne sont pas sûrs; et il est tout décontenancé en voyant que j'avais dépassé l'endroit où je lui avais donné rendez-vous, et que je ne semblais pas disposé à reculer. Moi aussi j'avais interrogé les voyageurs que je rencontrais venant du côté de Yng-chan. Plusieurs étaient passés à Chen-keou-pou, et s'ils me donnaient des nouvelles alarmantes, elles n'étaient pas toujours sans espoir, vu qu'elles n'étaient pas d'accord entre elles, et qu'aucune n'était si inquiétante que celle de Li-ta-tsing... Je m'empressai donc de me rendre à Chen-keou-pou. Les soldats de Pen-ta-jen ont brisé beaucoup d'objets dans l'ancienne maison, me disent les habitants du pays, entre autres les chandeliers, le chemin de croix, et autres objets dans la chapelle... Le mandarin de Yng-chan poursuit les mangeurs d'herbes avec acharnement; il a déjà coupé une quinzaine de têtes et ses satellites sont à la piste de tous ceux que l'on soupçonne être de la secte. Nos chrétiens sont désignés et poursuivis comme tels. Yu-te-li passe pour être leur général en chef dans tout le Lou-ngan-tcheou et les gens du tribunal regardent son arrestation comme un triomphe. Il y avait plus de 200 soldats à le conduire de Ho-chan à Yng-chan et il est passé par Chen-keou-pou. On poursuit tous ses compa-

guons qui se sont faits chrétiens avec lui il y a quelques années. La femme de Tien-min-hia fut emmenée hier par les satellites. Li-kin-min est en prison où il a subi la torture. Une chrétienne saisie il y a quelques jours, a été relachée moyennant une somme de 30.000 sapèques. Bon nombre de familles chrétiennes ou catéchumènes errent dans les montagnes ... Si notre nouvelle maison a été épargnée je crois que nous le devons à la famille Hia, une des plus respectables et des mieux posées dans le pays. On y a seulement brisé un carreau de vitre, mais on n'est pas entré. Le notable Tchang-kieou-ton a promis de me donner le coup de grâce, si je vais à Li-chou-tsué, vient de dire un chrétien. Le maire et trois ou quatre brigands auraient fait la même menace. Je dors tranquille et dans mes rêves je n'ai pas encore vu ma tête piquée au haut d'un bambou. Pourtant à la garde de Dieu."

<u>Lettre du P. Le Cornec.</u> Ou-hou 11 Septembre.

" A Ning-ko-fou encore rien de fait, absolument rien pour réparer les désastres qui viennent de s'accomplir ou pour prévenir des éventualités ultérieures de même genre.

La proclamation demandée au Vice-roi par le ministre de France n'a été vue en aucun endroit du Ning-ko-fou ni par les païens, ni par les chrétiens. Il n'en a jamais été question. Je vous ai parlé dans le temps de celle de notre Tao-tai, réunion de quelques phrases banales qui ne louaient et ne blâmaient personne et dont, par suite, l'effet a été nul, sinon mauvais. On disait que Fang-tong-lin est parti. C'est vrai, mais quel effet a produit son départ?

Fang-tong-lin, nous écrit ce matin le P. Hende, est à Ngan-king, où il a fait et reçu des visites. Il porte avec lui, d'après la voix publique, ce qu'il faut pour nous accuser, et il saura bien pousser sa cause, car il est fortement protégé. Rien ne prouve par conséquent qu'il ne reviendra point.

En outre tous ses hommes restent à Kien-ping: Tchao-ta-jen, son bras droit, dirige encore ses soldats; et ceux-ci, toujours disposés à la révolte font cause commune avec le gens de Ho-kin. Le bruit universel et la persuasion commune à Ning-Ko-fou c'est que Fang-tong-lin est monté en grade. Son départ n'a produit jusqu'ici aucun effet favorable à notre cause. Donc pendant qu'on nous relègue à Ou-hou, voilà Fang-tong-lin qui nous attaque à son aise à Ngan-King où il est l'ami du premier secrétaire du gouverneur, et Ho-Kin qui nous attaque à Nan-King auprès du Vice-roi. A Ou-hou notre Tao-tai continue à être ou à se dire malade, et il n'y a pas de raison pour que cela cesse. Les délégués Tcheou et Ouang après un voyage inutile à Ning-Ko-fou, se reposent à Ngan-King. Fong-Kin-san, le 4e délégué du gouverneur du Ngan-houé a passé ici vendredi soir sur le vapeur: il se dit malade et va se reposer à Ngan-King. En présence d'une pareille force d'inertie et d'une malveillance aussi palpable que faire et que dire? Le P. Seckinger parlait hier de se rendre à Ngan-King; mais il sait d'avance qu'on lui répondra tout simplement: "L'affaire est entre les mains du Vice-roi." Que faire auprès de celui-ci? Autre question qui a son importance pratique: Que deviennent nos chrétiens? Entendant dire partout autour d'eux qu'on va les massacrer à la 8e lune et ne voyant aucune proclamation qui les protège, surtout sachant qu'on ne punit aucun de leurs ennemis, ils craignent de rester indéfiniment à la merci de ceux qui veulent les molester, ils perdent courage les uns comme les autres. Les bons vendent à bas prix leurs terres et leurs maisons et s'en retournent au Hou-pé; les autres se confirment de plus en plus dans leur apostasie. Hier on m'annonçait que trois familles ont déjà ainsi vendu leurs biens et se disposent à partir. Aujourd'hui j'apprends que onze autres vont bientôt les imiter et que, vu l'impossibilité de vivre sous

le régime actuel, ce mouvement d'émigration deviendra général après la récolte. Et nous, que ferons-nous quand nos chrétiens seront partis ? - Le commissaire chargé de la police des voleurs au Suen-tchen-hien disait à quelques païens de Siao-houtsen : "Faites donc apostasier ces vieux chrétiens qui tiennent encore. Quand tous auront apostasié, les diables d'Europe n'auront plus besoin de venir." Il y a malheureusement du vrai dans la parole de ce commissaire ; et si le système d'inaction continue encore deux mois, il est bien à craindre qu'elle ne se réalise ".

18 Septembre. " Notre tao-tai est guéri ; mais il se soucie fort peu d'aller et surtout de nous conduire à Ning-ko-fou. Le P. Seckinger est à Ngan-king pour obtenir des délégués qu'ils nous conduisent enfin au pays."

Lettre du P. Seckinger. Ngan-king 18 septembre. " Les portes de Ning-ko-fou nous étant fermées, je suis parti pour Ngan-king afin d'aviser aux moyens de mettre un terme à un statu quo qui dure depuis deux mois. Les questions que j'ai adressées aux mandarins ont été fort claires : Qu'attendez-vous ? Voulez-vous traiter ? Le pouvez-vous ? Si vous le pouvez quand commencerez-vous ? Comment ? quand ? Par l'entremise de qui ? Leurs réponses en général n'ont rien de précis, ce sont des faux-fuyants.. on le voit ; ils aimeraient à laisser toute la responsabilité au Vice-roi et à se retirer complètement, ou pour le moins n'agir qu'après que la cause de Ho-kiu sera terminée à Nan-king.. On allait m'envoyer à Ouhou avec des ordres pour le tao-tai, lorsque l'arrivée de Tong-kin-san, qui s'est arrêté huit jours à Ta-tong, a changé leurs plans. Ils vont faire de nouvelles combinaisons ; c'est pourquoi, sur leur invitation, je me suis décidé à retarder mon départ. Je crois qu'ils écrivent au Vice-roi et qu'ils veulent attendre sa réponse."

Lettre du F. Constant Terrien au P. J. B. Terrien

Zi-ka-Wei 25 Oct. 1876.

" On juge toujours à Nan-King le procès du meurtrier du Père Ouang, le trop célèbre Ho-Kin. Mais hélas! depuis longtemps l'accusé s'est transformé en accusateur... Que sortira-t-il de tout ceci? Dieu seul le sait. Depuis bientôt deux mois, on ramasse les accusations les plus ignominieuses pour en salir la mémoire de notre vénéré martyr; c'est lui qu'on juge, et non plus Ho-Kin. Que d'infamies se sont débitées sur son compte; et si la bouche parle de l'abondance du cœur, quelle infâme corruption couve au cœur de nos ennemis! On a pris, menacé, torturé le catéchiste, le domestique du P. Ouang; on a soumis à la question les jeunes filles de l'école de Sou-tsen; et nos accusateurs à force de tourments sont arrivés au but qu'ils se proposaient. Ils ont obtenu un mot, un signe arraché à la souffrance; cela leur suffit. Par exemple, le domestique de notre martyr est demeuré plus de deux jours et de deux nuits sans manger, sans boire, sans un moment de repos, à genoux sur des chaînes ... ce n'est qu'après cette horrible torture que le malheureux a prononcé un mot d'aveu.. Pauvre homme! Savait-il même ce qu'il disait! Si le meurtrier est absous (comme la chose semble probable), c'est la justification de tous ses actes; c'est lui donner un brevet de défenseur des lois et de la morale; c'est aussi du même coup, autoriser à l'avance toutes les attaques contre notre sainte religion. Espérons encore contre toute espérance; puisque les hommes sont contre nous, Dieu prendra notre cause en main. C'est de lui que nous attendons tout secours. Si tu savais comment notre pauvre France est tombée bas dans l'opinion de nos mandarins! Pour eux, elle ne compte plus au rang des nations; donc, ils peuvent aller de l'avant, et tout oser ... Le R.P. Supérieur vient de partir pour Nan-King. Il va tâcher, par tous les moyens possibles, de donner

une autre tournure au procès de Ho-kin. La justice, est si ouvertement, si brutalement violée, que sa voix fera peut-être rougir et reculer nos ennemis. Nous prions beaucoup ici; en ce moment, les scholastiques font une neuvaine, afin d'obtenir aide et protection du ciel. Prie avec nous. Prie pour nos pauvres Pères de l'Ouest; plusieurs sont rentrés dans le Ning-ko-fou, mais c'est à leurs risques et périls. Les mandarins leur refusent tout secours ... et si le procès de Nan-King se termine par l'absolution de Ho-kin, ces chers Pères seront en grand danger. Qui sait si Dieu n'a point déjà choisi parmi eux des témoins de son nom; qui sait s'il ne s'apprête pas à les couronner? En vrais missionnaires, ils vont de l'avant, confiant dans l'obéissance, et comptant sur Dieu. Quelles belles pages notre mission aura a enregistrer?

Menées d'Ho-kin.

Extrait du journal des missions.

L'entretien du vice-roi Sen-pao-tsen avec Tong-kin-san et sa promesse de régler les affaires selon la justice semblaient indiquer que le procès de Nan-King aurait une heureuse issue. Aujourd'hui ces espérances commencent à s'évanouir, et le verdict sera vraisemblablement favorable à nos ennemis, si Dieu ne nous vient en aide. Le trésorier général n'est pas étranger, dit-on, aux menées qui agitent le tribunal du Vice-roi. A Nan-King où il habite depuis huit ou neuf ans, il a toujours été regardé comme un homme hostile au christianisme; et lors du massacre de Tien-tsin, les placards incendiaires affichés sur les murs, les croix tracées à la chaux sur le pavé des rues, les tentatives préparées pour détruire notre Résidence étaient en partie son œuvre. Pendant la première séance du procès de Ho-kin, il n'a pas craint de dire à cet assassin du P.

Ouang : " Tu détestes la religion ; moi aussi je la hais. Mais que veux-tu y faire ?" Il a refusé d'ajouter foi au récit de Tong-kin-san qui lui montrait la justice de notre cause et l'iniquité des accusations portées contre nous ; bien plus, il est aujourd'hui en mesure de prouver que le P. Ouang est un assassin et que Ho-kin peut-être renvoyé absous. Le procédé est fort simple et nous l'indiquons en deux mots. Ho-kin accusait le P. Ouang d'avoir fait maltraiter deux hommes, ajoutant qu'on ne savait s'ils étaient morts ou en vie ; il n'osait pas donner plus de force à cette calomnie ; maintenant il la formule avec plus d'énergie et ne craint pas de dire que le P. Ouang est un assassin, et que le 11 juillet, deux jours avant sa mort il a tué deux hommes. Le tribunal peut donc tirer sa conclusion et dire : de chaque côté il y a eu deux hommes tués ; païens et chrétiens n'ont aucune raison de se plaindre.

Cette logique à l'usage des tribunaux ne sera jamais celle de la justice. Quoi qu'il en soit, l'idée a paru bonne. On a fait venir de Kien-ping Pé-houé-tsin catéchiste du P. Ouang et Tchen-lo-io, son palfrenier, pour les interroger sur le double assassinat commis par le missionnaire. Appelés à Nan-king comme témoins, ils y ont été traités comme des criminels, et mis en prison. Ce début a pu les étonner, mais ils n'ont pas tardé à comprendre ce que l'on exigeait d'eux. Toutefois au premier interrogatoire ils ont refusé nettement de dire que le P. Ouang fût un assassin. Ce témoignage dicté par le cri de la conscience n'était point celui qu'attendaient les juges ; Pé-houé-tsin et Tchen-lo-io ont eu dès lors les chaînes aux pieds et aux mains, et on les a conduits dans la prison réservée aux criminels condamnés à la peine capitale. C'était assez leur dire quel sort pouvait leur être réservé, s'ils persistaient à ne pas reconnaître la culpabilité du P. Ouang. Durant les interrogatiores suivants on les contraignit de

s'agenouiller sur des chaînes ou des planchettes cannelées, pour leur rendre la conscience un peu plus souple et triompher de leur premier courage. Cette torture n'a que trop réussi; les juges peuvent maintenant s'applaudir de l'avoir employée. Lé-houé-tsin et Tchen-lo-io vaincus par la souffrance, après de longues heures passées dans le tourment dont nous venons de parler, ont fini par avouer ce que les mandarins voulaient les contraindre à dire: ils ont reconnu la prétendue culpabilité du P. Ouang. Cet aveu a fait naître la joie dans l'âme de Ho-Kiu; et il a une si grande confiance dans le succès de sa cause qu'il a signé avec ses deux compagnons un écrit par lequel il offre sa tête dans le cas où l'on prouverait que ses accusations sont controuvées."

Après la triste séance qui donnait gain de cause à l'injustice des mandarins, le Trésorier général voulait clore le jugement par une sentence définitive. Il a maintenant, dit-il, le témoignage des chrétiens: le P. Ouang a tué deux hommes; lui et son Catéchiste Tang ont été tués; de part et d'autre il y a vie pour vie; on peut donc s'en tenir là.

Mais le Vice-roi ne veut pas lâcher prise; il se montre plus exigeant, non point dans l'intérêt des missionnaires qu'il tient à diffamer; mais parce qu'il espère trouver encore d'autres prétendus témoins qui, vaincus par la torture comme les premiers, prêteront leur concours pour souiller la mémoire du P. Ouang.

Quelle peut donc être la raison de ce changement de conduite chez un homme, qui, il n'y a que quelques jours encore, promettait de traiter cette affaire selon les règles de la justice? Si l'on croit les bruits accrédités dans les tribunaux de Nan-King, Sen pao tsen a reçu d'un des fonctionnaires les plus influents de l'empire une lettre où il a pu lire cette phrase: "*La France n'est plus aujourd'hui une nation puissante, nous n'avons rien à redouter de sa part, et l'affaire de Ning-Ko-fou peut être traitée en toute liberté.*" Telle serait la raison de ce changement de conduite.

Quoiqu'il en soit de la vérité ou de la fausseté de cette nouvelle, le R. P. Foucault, voyant que la procédure s'accélère et que le verdict ne tardera pas à être prononcé, s'est rendu en personne à Nan-King pour tenter une démarche auprès du Vice-roi et de détourner, s'il est possible le coup, qui nous menace. De plus il a écrit à M. le Vte Brenier de Montmorand, ministre de France à Pé-King, pour l'avertir que dans ce procès souverainement inique qui s'instruit contre nous nos ennemis seuls sont entendus et que les dépositions juridiques ne se font que sous la pression des tortures les plus opiniâtres; et il le prie de nous accorder sa protection.

Lettre du P. Le Cornec. Ning-Ko-fou. — C'est donc enfin de notre maison de Ning-Ko-fou que je vous écris. Espérons que bientôt ce sera de Choui-tong, de Kang-Keou, ou d'une autre localité non moins connue et non moins éprouvée. Hier soir, Fête de St. François de Borgia, je rentrais avec le P. Chen-eul dans le Chef-lieu de notre Section. J'y ai trouvé tout en paix. J'ai fait porter ma carte au préfet, au sous-préfet et aux deux officiers supérieurs des troupes le Tchen-tai et le Tong-lin; aucun d'eux ne m'a envoyé la sienne. Un homme du Tong-lin est venu seulement demander si je savais parler chinois, quelles règles il fallait suivre pour me recevoir, et enfin comment s'écrivent les deux caractères Se-to, prêtre. Une heure après lui, sont venus des gens du sous-préfet, qui ont demandé simplement si je me disposais à aller à la campagne. On leur a répondu affirmativement, et ils ont porté cette réponse à leur maître Ouang-Kin-Koué qui viendra dès demain peut-être me conseiller de rester à Ning-Ko-fou et de n'en pas sortir. Dans le Suen-tchen-hien et le Ning-Ko-hien nos chrétiens ne sont pas aussi tranquilles que je l'avais pensé. Quelques familles sont toujours poursuivies par les païens.

15 Octobre. " Ce soir, à huit heures, nous arrive le P. Bies

Nous voila donc au nombre de trois. Le P. Seckinger m'écrit que le P. Débrix va aussi prochainement nous arriver. Le P. Chen-leang est toujours à Ou-hou. Voila pour le personnel. Quant aux affaires il est également utile de vous dire où nous en sommes.

Avant hier, je suis allé faire une visite au préfet et au sous-préfet. Le premier m'a rendu ma visite, le second était déjà venu hier. L'un et l'autre m'ont supplié de ne pas aller à la campagne, m'assurant que "le cœur des hommes n'est pas encore tranquille". Ils ont dit qu'ils ne me donneraient ni soldats, ni satellites pour m'accompagner dans une simple visite à nos Longsou brûlés, et que s'il m'arrivait des affaires, ils ne répondraient de rien. Ils m'ont averti que notre cause se trouvant entre les mains du Vice-roi, eux mandarins locaux n'oseraient point s'en occuper, et que par conséquent ils ne traiteront ni nos affaires, ni celles de nos Chrétiens. Comme je demandais au sous-préfet s'il ne ferait pas restituer nos mules et nos habits, dont nous connaissions les détenteurs, il s'est fâché pour toute réponse, et m'a dit que ses supérieurs ne lui avaient pas encore adressé un mot de blâme à propos de son inaction.

J'ai remarqué que ces mandarins craignent singulièrement de me voir partir pour la campagne; mais j'ignore le motif qui leur inspire cette crainte. aussitôt qu'ils ont appris, par l'envoi de ma carte, mon arrivée ici, le sous-préfet a envoyé un secrétaire demander au P. Chen-enl si mon intention était de sortir de la ville; et il leur a répondu affirmativement. A la visite que je leur ai faite, c'est encore une des premières questions qu'ils m'ont adressée; et comme je ne répondais nullement que je n'irais point, ils ont, le lendemain avant déjeuner envoyé chacun un homme demander si j'allais partir, pour surveiller mes mouvements. Dans la soirée comme j'ai reçu du P. Seckinger quelques bonnes nouvelles, relativement à la marche de nos affaires

à Nan-King. Je me suis dit avec le P. Chen-eul que, pour ne pas nuire aux espérances qui semblaient enfin luire dans les hautes régions, nous éviterions de parcourir le pays, attendant des jours meilleurs pour quitter la ville de Ning-Ko-fou. Ce soir le P. Bies m'apporte une nouvelle lettre du P. Seckinger; elle m'apprend que nos juges redoublent de haine et multiplient leurs iniquités. Cette conduite va changer notre plan de campagne : si tout est perdu du côté de la Capitale, à nous d'avancer. Nous avons tenu à nous trois notre petite consulte. L'avis unanime a été de vous exposer l'état des choses, et d'attendre une dernière bénédiction de notre Supérieur et Père. Donc, mon R. Père, un dernier signal, et nous marcherons, au nombre et dans l'ordre que vous indiquerez. Si vous trouvez bon d'appeler nos autres compagnons d'armes avant le départ, nous les attendrons. Y a-t-il réellement à craindre? Je ne puis répondre à cette question d'une manière bien catégorique. Nous sommes sur un volcan. S'entr'ouvrira-t-il pour nous engloutir, c'est le secret de Dieu. Plusieurs chrétiens m'ont dit qu'en tel ou tel endroit on a formé le projet de nous tuer, si nous y repassons. Mais il faut avouer que nos chrétiens sont timides et crédules et que nos ennemis n'exécutent point toutes leurs menaces."

Lettre du F. Gain au F. de Salinis. — J'ai cru vous faire plaisir, mon bien cher Frère, en vous envoyant quelques notes sur les rapports que nous avons eus pendant notre traversée avec un jeune Japonais, que nous avons pris à Naples, et qui doit quitter le Djemnah à Hong-Kong pour se rendre par un autre paquebot à Yokohama. C'est un jeune homme de 20 ans, qui a quitté le Japon à la fin de Juillet dernier, envoyé avec un de ses compatriotes par son gouvernement pour une mission extraordinaire aux États-Unis, en Angleterre, en France et en Italie. En quatre mois il aura fait le tour du monde

et visité San-Francisco, Philadelphie, New-York, Londres, Paris, Turin, Rome et Naples. Mais pour vous faire vite comprendre les rapports que nous avons eus avec ce jeune diplomate, je vous transcris à peu près intégralement une lettre dont l'a chargé le P. Mannus, qui a voyagé avec nous jusqu'à Pointe-de-Galle en se rendant au Maduré. Elle est adressée au P. Marin, des missions étrangères, missionnaire à Yedo.

"Fête St. Raphaël 1876. Monsieur l'Abbé, Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais ce que j'ai à vous raconter vous expliquera comment je dois entrer en relation avec vous. Je me rends de France dans l'Indoustan comme missionnaire, et sur le bateau, d'où je vous écris, j'ai fait la connaissance du jeune Japonais qui vous portera cette lettre. Ce jeune homme, contre toutes les apparences s'est mêlé lui-même aux missionnaires qui sont à bord, et nous avons été jusqu'à la fin sa seule société. Il vient de faire en Europe un voyage pour remplir une mission en partie commerciale, dont le gouvernement Japonais l'avait chargé. Vu sa jeunesse extrême, cela semble indiquer qu'il a de l'avenir. Il est en effet d'un sérieux audessus de son âge. Il a un désir ardent d'arriver à quelque chose, sans que ce sentiment paraisse inspiré par une ambition désordonnée. Il voudrait, si la chose était possible, voir le Japon civilisé, comme les peuples d'Europe. Ajoutez à cela qu'il est tout à fait bien disposé en faveur du Christianisme, et qu'il reconnaît que cette religion est la cause de la supériorité de l'Europe sur les autres parties du monde. Nous avons tâché de le faire pénétrer dans la distinction à faire entre Catholicisme et protestantisme. C'était le 1er écueil qu'il devait rencontrer en voyant l'Angleterre aussi civilisée matériellement et aussi influente qu'une nation catholique. Pour ce qui le regarde personnellement, il avoue que ni le Bouddhisme, ni aucune autre religion ne peut satisfaire un homme raisonnable. Je lui ai dit que dans ces dispositions, c'était pour lui une obligation d'étudier; que la bonne foi était impossible pour lui, et qu'il ne pouvait pas être tranquille jusqu'à ce qu'il ait pris son parti. Il l'avoue et dit qu'il étudiera. Voilà où en est ce brave jeune homme

et j'ai tenu à ce qu'il entrât en relations avec vous, en vous suppliant de les continuer. Il emporte un J.J. Rousseau que je tâcherai de lui faire jeter à la mer. Je me permets de vous signaler comme Revue pour lui, la Revue du monde catholique etc. Il accepterait aussi l'Univers, comme Journal quotidien. Je ne vous aurais pas donné, Mr l'Abbé, ce surcroît d'occupations, si je n'y avais pas vu une importance exceptionnelle, vu le rôle que le jeune homme que je vous adresse est appelé à jouer. Il est possible qu'il rende de grands services à la religion, s'il est bien dirigé, et vous avez mission pour vous charger de cette direction." Agréez etc. J. B. Mannus S.J. Le jeune homme sait que je suis Jésuite: il n'a pas encore appris à s'effaroucher à ce nom. Il s'appelle U. Maghaki. Le bon Dieu lui a fait déjà bien des grâces. Il parle très-bien le français et sait un peu d'Italien. Son compagnon, avec lequel il n'a pas l'air de sympathiser énormement, ne sait que l'Anglais. Mais c'est une vraie faveur que Maghaki n'ait pas su cette dernière langue avant de voyager en Europe, car son ignorance l'a préservé de tout contact avec les protestants, qui n'ont pas manqué de gagner son compagnon. Il a étudié la langue française pendant 5 ans dans son pays auprès d'hommes appelés de France ad hoc par le gouvernement Japonais. Vous aurez une idée de ces professeurs en sachant que jusqu'à ce que Maghaki nous ait vus et entretenus, il ne connaissait comme littérateurs que Voltaire, J.J. Rousseau, Victor Hugo, qu'il regardait comme les princes de notre littérature. Il a été agréablement surpris, en apprenant que même au point de vue littéraire, il y en avait beaucoup à placer avant eux. Il nous demande notre avis sur une foule de sujets et nos appréciations sur les matières les plus diverses. Tant bien que mal nous faisons bonne contenance. Ce n'est pas qu'il ne nous embarrasse quelquefois, même sur des questions philosophiques ou théologiques. Il a fallu traiter de l'existence d'un seul Dieu en 3 personnes, et résoudre beaucoup d'objections faites avec bonne foi, et qui n'était pas des plus faciles. Il est d'ailleurs d'une grande activité d'esprit; il passe plus de deux heures chaque jour à écrire son journal, et se plaint de n'avoir pas sur le bateau de quoi s'occuper sérieusement. Tous les jours nous avons plusieurs entretiens avec lui, dans lesquels il nous communique ses projets d'avenir, nous parle de sa vie passée et de son pays. Son père était un des principaux seigneurs de l'ex-empereur, il avait un grand palais et une foule de domestiques, mais il a été disgracié à l'avènement du nouveau Mikado, et est mort depuis 9 ou 4 ans. Maghaki a perdu sa mère à l'âge de 6 ans et a été dès lors adopté par un oncle et par une tante, avec lesquels il a vécu loin du toit paternel. Il s'est lancé dans la diplomatie, et toute son

ambition est de devenir ministre plénipotentiaire du Japon, auprès de quelque cour d'Europe, de la France surtout. Il prétend qu'au Japon toutes les religions sont également libres, et qu'on n'empêche point les missionnaires d'y entrer. Naga Nangasachi, cette contrée que nos anciens Pères ont cultivée avec tant de fruits et arrosée de leur sang, est encore sans ouvriers. Quand commencera la moisson? Dieu seul le sait. Ce qui est certain c'est que depuis une dizaine d'années il s'est fait au Japon une révolution complète, si bien que le gouvernement comme les simples particuliers visent à se conformer de plus en plus aux formes et aux moeurs européennes. Désormais nos missionnaires en combattant les erreurs et les vices du paganisme auront à lutter contre les misères et les mauvaises doctrines de la société moderne. Si St. Michel, gardien de ce peuple, ne tire son glaive, le Japon trouvera sa ruine où il croyait rencontrer son salut. Pour revenir à notre jeune diplomate, j'espère vous transmettre un jour d'autres nouvelles de lui. Afin de continuer nos bonnes relations, et sous prétexte de l'aider à bien écrire le français je me suis offert à entrer en communication épistolaire avec lui, ce qu'il a accepté volontiers, et j'aurai atteint mon but si je réussis à le mettre entre les mains d'un bon Missionnaire.

L. Gain S.J.

Pé-tché-ly. Lettre du P. Couvreur au P. Collin. M.R.P. P.C.

Nous sommes à présent en prières pour demander la pluie. L'été dernier, les pluies ordinaires ont presque fait défaut, et la récolte du mois de septembre, qui est la principale, a été fort compromise. Depuis le mois d'août, nous n'avons pas eu de pluie; on ne peut pas appeler pluie les quelques gouttes d'eau qui sont tombées à deux ou trois reprises depuis cette époque, comme pour nous dire que la Providence en tient beaucoup en réserve, mais que nous n'en méritons pas davantage.

En Chine, presque tout le monde comprend cette leçon, chrétiens et païens. En ce moment chacun a recours au Ciel, et s'impose des jeûnes et des pèlerinages pour obtenir la cessation de cette sécheresse. Nos chrétiens prient avec beaucoup de ferveur, et l'on peut dire que les païens rivalisent de zèle avec eux. Comme l'humilité n'est pas la vertu que le démon inspire en premier lieu à ses sectateurs, certains personnages s'acquittent

de leurs pratiques religieuses avec une grande ostentation.

On signale entr'autres un préfet, qui ne réside pas loin d'ici. Ce Mandarin a une fâcheuse réputation; il a déjà changé de poste bien des fois, et l'on dit qu'il ne tombe jamais d'eau dans l'endroit où il se trouve; pour cette raison on l'appelle Mandarin sec. Dans un pays aussi superstitieux que le nôtre, cette réputation est désastreuse pour un fonctionnaire public. Afin de la faire changer et de gagner la confiance de ses subordonnés, il est obligé de s'épuiser en démonstrations de piété et en dévotions éclatantes pour demander la pluie. Ses jeunes et ses prières n'obtenant rien, il a recours à d'autres moyens. Il a disposé dans sa maison vingt-quatre cruches remplies d'eau; vingt-quatre dévotes sont chargées de chanter tous les jours des invocations en tournant autour de chacune de ces cruches. Dernièrement il a fait sa confession en public, disant que ses péchés sont évidemment la cause des malheurs de son peuple. Pour se punir, il est allé s'enfermer lui-même en prison au milieu des malfaiteurs, et il y est resté un jour et une nuit, avec la cangue au cou, et partageant la nourriture peu appétissante des prisonniers. Il a appris que dans l'enclos d'une pagode, à 20 ou 30 lieues de sa résidence, il poussait des espèces de médaillons qui avaient la vertu d'attirer la pluie. Aussitôt des hommes furent envoyés à la recherche de ces talismans. Ces médaillons portent des inscriptions; il y en a pour la pluie et pour le beau temps, au goût de chacun et selon les nécessités du moment. Ils poussent, dit-on, et sortent de terre comme des champignons. Ils sont dûs à la supercherie des bonzes qui habitent cette pagode. Les paysans font des processions dans les rues à la même intention. Ils portent avec grand tapage les statues de leurs idoles. Pour mettre leurs dieux à la raison et leur apprendre à vivre, après les avoir longtemps promenés, ils les

jettent dans les mares, les traînent dans la vase, et leur disent mille injures, manière de prier qui paraît être du goût de ces diables et de leurs adorateurs. Ensuite on les reporte dans leurs niches avec le même respect. Ce culte s'adresse de préférence à un grand dragon qu'on appelle le dragon de la pluie. C'est le maître des nuages; il peut à son gré les assembler, les retenir dans les airs où il habite, ou bien les laisser tomber en pluie. Les villageois le tiennent en grand honneur; les récoltes dépendent de son bon vouloir; il est important d'obtenir ses bonnes grâces. Si ces pauvres gens pouvaient comprendre le ridicule et l'inutilité de leur culte, et la nécessité d'en adopter un meilleur, ce serait pour eux un grand bienfait. Jusqu'ici le nombre de ceux qui ont cette intelligence, est relativement très-restreint; les chrétiens sont environ un sur mille. Il y a cependant des conversions, et elles ne sont pas très-rares. Dernièrement un missionnaire nous montrait une statuette en bronze doré, renfermée avec beaucoup de soin dans une jolie boîte. Elle avait appartenu à une personne qui l'avait portée sur elle pendant trente ans, et qui durant tout ce temps avait pratiqué une abstinence rigoureuse. Leur abstinence consiste à ne manger ni viande, ni oignons; quelques-uns ne vivent que d'herbes. Cette personne avait enfin consenti à se défaire de son précieux trésor pour devenir chrétienne. Il y a même parmi les païens certains traits de vertus naturelles et de probité qui ont lieu d'étonner, et qui étonnent surtout les Européens, à cause de la mauvaise opinion qu'on a faite aux chinois et qui est fort exagérée. L'année dernière un chrétien avait une certaine quantité de sapèques qui constituaient pour lui un véritable trésor. Ne les croyant pas en sûreté dans sa maison, il s'avisa de les confier à un de ses parents ou amis qui était païen, pensant qu'elles seraient moins exposées à la rapacité des voleurs dans la maison de son ami. Celui-ci avait de grandes cruches pleines de grains;

dans le fond de quelques-unes il avait placé ses propres sapèques; il mit les sapèques du chrétien dans les autres qui étaient à côté. Un matin, en se réveillant, cet honnête païen aperçut un grand trou dans la muraille. Les voleurs avaient pénétré, avaient enlevé ses sapèques, et n'avaient pas touché à celles du chrétien. La tentation dut être grande d'user d'un peu de fraude, et de faire partager au moins le dommage à son ami, en lui subtilisant une partie de ses sapèques. Rien n'était plus facile, et personne ne se serait douté de cette ruse. Le chinois ne voulut pas en user. Il alla aussitôt raconter fidèlement à son ami ce qui était arrivé, et lui dit: « Tu vois que tes sapèques sont mal placées chez moi; je te prie de venir les reprendre; il n'en manque pas une seule. »

Vous me dites avec le P. Le Jarriel: " Quoi de plus pénible que la vie du missionnaire au milieu des païens !" Vous savez que depuis trois ans je ne suis nullement missionnaire; mais j'espère bien le redevenir dans un court délai, et je n'en trouverai pas mon existence plus pénible. Ce n'est pas nous qui avons le plus à souffrir.

Amérique - Montréal 20 Juillet 1876.

Lettre du P. Hamon au P. Le Cain -

M. R. P., P.C.

Laissez-moi bien cher Père, vous dire un mot de notre vie ici à Montréal. Collège, Ministère, prédications, missions. C'est le champ ordinaire du Jésuite comme vous le voyez, mais attendez, ce qui ne l'est pas, ce sont les conditions où où nous pratiquons ces excercices. En face d'une population protestante armée en guerre contre nous, au milieu de catholiques de vieille roche disposés à la lutte mais ayant besoin de chefs et de guides pour la résistance. Il y a vraiment un intérêt tout spécial à se trouver jésuite au Canada. Nous résistons vaillamment sur toute la ligne.

Nous avons ici une Union Catholique de jeunes avocats, médecins etc., se réunissant chaque dimanche et nous donnant à Pâques une communion pascale de 6 a 700 jeunes gens. C'est beau n'est-ce pas? Puis des conférences Anglaises à 8 h. du soir le dimanche pour les protestants, puis encore des conversions assez fréquentes. Ainsi par exemple la semaine dernière j'ai baptisé deux protestantes, dont l'une agée de 54 ans est fille d'un ministre de l'église anglicane; je vais encore avoir un baptême cette semaine; et j'en aurai un autre la semaine prochaine.
Voilà bien cher Père des consolations que vous n'avez pas dans les vieux pays. Avec cela figurez-vous bien souvent, très souvent nous sommes à mêmes d'admirer d'une manière vraiment palpable les effets de la bonté divine dans la direction des âmes. En voici un exemple.

Au mois de Mai dernier, Mlle X. me vient trouver pour me dire qu'elle est fiancée à un jeune protestant et me demander conseil pour l'avenir. J'avais affaire à une bonne Catholique je lui parlai franchement et lui montrai les inconvénients d'une pareille union. La famille du jeune homme était presbytérienne fanatique.. elle ne pouvait aisément remplir sa religion... Là dessus la jeune fille prend son parti. Ce fut pénible, c'était sa dernière chance de mariage, elle aimait de tout cœur, ils étaient amis d'enfance, enfin pourtant tout cède devant le devoir. - Elle envoie une longue lettre au jeune homme, lui expose ses motifs religieux et brise tout engagement avec lui.

Voyons les suites. Le jeune protestant est vivement affecté par cette démarche. Il étudie une religion qui fait faire de pareils sacrifices. — Quelques temps après, pour trouver des distractions, il part pour Londres. En y arrivant, il tombe malade, fait appeler un prêtre reçoit les sacrements

et meurt catholique au mois de Juin. Ce ne fut pas tout. Vers la fin de juin, la mère du jeune homme vient à Montréal et voit la jeune catholique. Ensemble elles pleurent cette mort inopinée... Au moment de retourner au Haut-Canada, la mère protestante invite Mlle X. à l'accompagner à la maison. Celle-ci s'excuse. L'autre insiste. "Venez je vous parlerai franchement. Je ne me sens pas très-bien, je puis tomber malade et je n'ai que mon vieux mari qui ne saurait comment me soigner. Venez avec moi, ce sera une œuvre de charité". La catholique accepte. Deux jours après, la protestante est frappée d'une attaque d'apoplexie; Mlle X. était avec elle - "Je vous en prie dit la pauvre mère mourante voyez mon mari, demandez lui la permission d'aller chercher le prêtre catholique je veux moi aussi mourir dans la religion de mon fils". Le mari s'étant assuré de la volonté de sa femme laisse le prêtre entrer; le baptême est administré, puis, après avoir reçu l'Eucharistie et l'Extrême-Onction la pauvre mère va rejoindre son fils au ciel.

En présence de ces faits, que peut-on faire, sinon adorer les secrètes miséricordes de Dieu et le remercier d'aimer tant les hommes. - Je vous parlai tout-à-l'heure de la fille d'un ministre que j'ai baptisée la semaine dernière. Voici son histoire. Depuis deux ans elle étudiait à fond la religion et surtout priait beaucoup pour connaître la vérité. Le jour du Sacré-Cœur elle se rend dans une église catholique, et là pendant la messe, le voile tombe soudain de ses yeux. Notre Seigneur l'avait convertie. Elle l'adora pour la première fois dans le St Sacrement de l'autel. Depuis elle me faisait cette réflexion - "Je ne comprends pas comment j'ai pu pendant tant d'années lire chaque jour ma bible,

prier sans comprendre et saisir le sens de ces textes qui me semblent aujourd'hui si clairs et si évidents. J'étais dans la meilleure foi du monde, mais N. S. ne m'avait pas encore éclairé l'intelligence." — C'est encore ce que j'ai vu pour une autre protestante que je baptisai cet hiver. Elle était Unitairienne et n'avait jamais reçu le baptême. Pourtant sa vie était un modèle de pureté et d'innocence. Depuis elle est devenue une excellente catholique.

Voilà, bien cher Père, quelques exemples de cette action visible de la grâce dont Dieu veut bien nous rendre témoins en ce pays. Puissent-ils vous encourager à prier pour nous de plus en plus et qui sait, peut-être encourager quelques vocations françaises pour le Canada. Nous en aurions tant besoin et le champ ici est si beau pour toutes les aspirations et tous les talents!

L'avenir est plein d'espérances pour nous en ce pays. Après bien des luttes et des oppositions, nous avons en perspective une Université Catholique à Montréal pour faire à Québec une franche et loyale concurrence.

Cette année un nouveau Noviciat s'ouvre à West-Park sur l'Hudson, magnifique résidence acquise par notre Père Supérieur l'an dernier. L'ancien Noviciat du Sault-au-Recollet va nous rester pour former exclusivement des novices canadiens. 12 doivent, dit-on, entrer pour la St. Ignace.

Nous marchons de l'avant, comme vous voyez. Priez Dieu cher Père, pour qu'il bénisse nos travaux et les fasse servir à sa gloire.

NOTICE sur le COLLÈGE de QUÉBEC.

En face de la cathédrale (aujourd'hui la basilique) de Québec, le touriste aperçoit un corps de bâtiments considérables et dont l'aspect annonce qu'il n'est pas de ce siècle.

C'est, un vaste carré avec une cour à l'intérieur; la façade principale donne sur la place du marché; le terrain décline rapidement vers la droite; aussi l'édifice, qui au haut de la côte n'a qu'un étage, en a-t-il jusqu'à quatre dans l'aile qui longe la rue de la fabrique. — Le vaste bâtiment est désert depuis plusieurs années; les murs, bien que solidement construits, commencent déjà à se lézarder en plus d'un endroit, faute d'entretien, et les éléments destructeurs font leurs ravages sans entraves; c'est, en un mot, une ruine abandonnée et menacée à chaque instant du marteau démolisseur.

Depuis près d'un siècle on en avait fait une caserne; c'est-à-dire qu'il avait cessé d'être une maison de prière et d'étude.

Tel a été le triste sort de l'ancien collége des Jésuites à Québec.

Nous tracerons rapidement son histoire — Fondé en 1635, un an avant l'Université Harvard, de Cambridge, près Boston, le collége de Québec a été la plus ancienne Institution classique de l'amérique du Nord. — Le projet de cette fondation et les premières démarches faites pour la réaliser remontent même à une date plus reculée. Dès 1625, les Pères Jésuites, à la demande des Pères Récollets étaient venus aider ces derniers à évangéliser le canada; les Pères Charles Lallemant, Enemond Masse et Jean de Brébeuf, accompagnés des Frères François et Gilbert s'étaient d'abord, à leur arrivée, établis de l'autre côté de la rivière St. Charles dans un endroit appelé le fort Jacques Cartier; l'année suivante ils avaient bâti près de là une humble résidence à laquelle on donna depuis le nom de Notre-Dame-des-Anges. — A peine débarqués ils avaient déjà songé à prendre des mesures pour l'éducation de la jeunesse, tant ils étaient persuadés que l'avenir de la colonie était là. — Dès l'année suivante, en effet, un jeune gentilhomme, René Rohault, fils aîné du marquis de Gamache, ayant obtenu l'agrément de sa famille pour entrer dans la

Compagnie de Jésus et se dévouer aux pénibles missions du Canada, ses parents qui l'aimaient avec tendresse et qui apprirent de lui-même qu'il souhaitait avec ardeur que l'on fondât un collége à Québec, voulurent encore lui donner cette satisfaction. Ils en écrivent au Supérieur des Jésuites et lui offrirent 6.000 louis pour cette fondation. Le présent fut accepté avec reconnaissance; mais il fallut attendre que la colonie prît quelque forme et que ses habitants fussent en état de profiter des avantages d'un collége. Les choses en étaient là lorsque, le 20 juillet 1629, un triste événement mit fin pour le moment à de si belles espérances.

Un aventurier de Dieppe, David Kerth, au service de l'Angleterre, réussit à intercepter la petite flotte du sieur de Roquemont, puis força Champlain à capituler dans Québec. Les Français eurent la liberté de rester ou de retourner dans leur patrie; mais les religieux furent tous contraints de repasser la mer.

Des motifs de religion plus encore que les considérations de politique et d'intérêt, ne permettaient pas à Louis XIII de renoncer à cette colonie, si rudement éprouvée. Ses justes réclamations furent entendues, et par le traité de paix conclu le 12 Mars 1632 à St Germain-en-Laye, l'Angleterre la rendit à la France. Mais dans quel état! L'habitation du gouverneur avait été brûlée, il n'en restait plus que les murs noircis.

La maison des Jésuites tombait en ruine, les portes et les fenêtres en avaient été enlevées et brisées; le couvent des Récollets était encore dans un plus triste état; aussi les religieux furent-ils d'abord embarrassés pour se loger; ils s'en consolèrent néanmoins assez promptement.

Les Pères n'eurent pas plus tôt revu leur chère mission qu'ils se remirent à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur. L'éducation de la jeunesse était une de leurs premières sollicitudes; les temps ne permettaient pas encore de commencer sur une plus grande échelle; ils firent de leur mieux et en toute humilité.

Le P. Paul Lejeune écrivait en 1632 : " Je suis devenu régent (professeur) en Canada ; j'ai à présent deux écoliers auxquels j'apprends les lettres. Après tant d'années de régence, me voilà enfin retourné à l'A.b.c., mais avec un contentement et une satisfaction si grande, que je n'eusse pas voulu changer mes deux écoliers pour le plus bel auditoire de France. "

L'année suivante il ajoutait : " J'étais l'an passé, maître de deux écoliers ; je suis devenu riche ; j'en ai maintenant plus de vingt. " – Cependant les promesses du Marquis de Gamache n'avaient pas été oubliées ; le moment approchait où elles allaient recevoir leur accomplissement. En 1635, les Pères Charles Lallemant et De Quen ouvrirent les classes, et en même temps des matériaux furent réunis pour la construction de bâtiments provisoires. Le général des Jésuites avait accepté la donation faite par le marquis de Gamache, et les fondements du collège de Québec furent jetés près du fort St Louis, sur un terrain de six arpents qui leur fut concédé. Cette fondation eut pour résultat d'engager plusieurs familles honorables à passer en Canada, où elles pourraient désormais procurer à leurs enfants une éducation chrétienne et une instruction en rapport avec leur état ; l'immigration prit dès lors un nouvel essor ; le collège cependant tarda longtemps encore à sortir de terre.

Champlain ne survécut que de quelques mois à la fondation d'un établissement auquel il avait pris lui-même le plus vif intérêt ; il mourut le 25 décembre, jour de Noël 1635. Sa mort fut un deuil général et comme une calamité publique. Le P. Lejeune prononça sur sa tombe une éloquente oraison funèbre ; puis retourna en toute simplicité à sa classe d'Éléments.

Le P. Barthélemy Vimont, qui amena au Canada le 1er août 1639 les premières Ursulines et les Hospitalières, et qui resta comme supérieur des Jésuites de la nouvelle France, commen-

çait déjà à donner une certaine forme au collége naissant, lorsque de nouvelles épreuves vinrent encore une fois ralentir les travaux. — Un incendie ayant peu de temps après consumé la maison des jésuites, le gouverneur les plaça en attendant dans celle qu'avaient occupée les Hospitalières, et qui consistait en deux chambres tour-à-tour cuisine, dortoirs et classes; les religieuses elles-mêmes vinrent s'installer dans la maison de Sillery pendant qu'on achevait la construction de l'Hôpital de Québec. — Le courage des Pères semblait grandir avec les obstacles, et Dieu bénissant leurs efforts, ils purent voir bientôt l'aurore d'un brillant avenir; c'étaient, du reste, presque tous des hommes d'un talent rare aussi bien que d'une vertu éprouvée. Les premiers Pères surtout, qui présidèrent aux destinées de ce collége avec des éléments si modestes, étaient pour la plupart des hommes distingués par leur naissance et leurs emplois antérieurs autant que par leur science et leur capacité; la liste suivante indique succintement les emplois qu'ils avaient remplis en France.

Le P. Lejeune, successivement professeur de Rhétorique et Supérieur d'une maison de son ordre.

Le P. C. Lallemant, professeur de Physique à Bourges, Primarius (c'est-à-dire Préfet ou Directeur) au collége de Louis-le-grand et enfin Recteur du Collége de Rouen.

Le P. Jérôme Lallemant, Prof. de Logique, de Physique et Primarius à Paris avant son premier passage, était Recteur du fameux collége de la Flèche où il y avait 1200 élèves, lorsqu'il obtint la permission de revenir, sur la demande de Mgr. de Laval, dans son cher Canada.

Le P. Paul Raguenau, Prof. des Humanités à Bourges et de Philosophie à Amiens.

Le P. Pierre Chastelain, Prof. au collége de Louis-le-Grand en 1629, et mort à Québec en 1684 après avoir passé 48 ans

au Canada, est auteur du pieux et gracieux opuscule, Affectus animæ amantis Jesum.

Le P. Barthélemy Vimont, Préf. des Etud. et Rect. à Vannes.

Le P. Jean de Quen, Professeur de Grammaire à Paris et d'Humanités à Port-l'Evêque.

Le P. René Ménard, Prof. de Rhétorique à Moulins.

Le P. Ambroise Davost, Ministre et Proc. au Coll. de Bourges.

Mais cette maison de Québec eut de plus la gloire d'avoir été le pied-à-terre et pour quelques-uns même la résidence habituelle de ces martyrs de la foi ou du moins du zèle apostolique, qui au 17e siècle arrosèrent de leurs sueurs et de leur sang la terre du Canada; en particulier les Pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemant, qui le 16 et le 17 Mars 1649, terminèrent par une mort si héroïque une vie de labeurs et de privations inouïes, peuvent être réclamés à juste titre comme appartenant au collége de Québec; aussi en souvenir de la fin mémorable du P. Brébeuf, sa famille envoya-t-elle à ce collége son buste en argent de grandeur naturelle; il repose sur un socle dans lequel est enchâssée la tête du missionnaire; ce précieux monument a depuis passé en d'autres mains et se conserve encore religieusement à l'Hôtel-Dieu de Québec.

Le 9 octobre 1668, fête de St Denis eut lieu l'inauguration solennelle du Petit Séminaire de Québec; cet établissement, destiné à élever les enfants qu'on jugerait propres à l'état ecclésiastique, eut tout le succès qu'on en pouvait désirer; les élèves, peu nombreux sans doute au commencement, mais bien choisis, suivaient les classes du collége, et une tendre amitié s'établit dès lors entre les deux maisons. Nul incident extraordinaire ne marqua l'histoire du collége de Québec jusqu'en 1673.

Cependant le Canada se peuplait de plus en plus, tant par l'accroissement naturel de la population qui était déjà dans le pays, que par de nouvelles immigrations venant de France. En 1721,

on n'y comptait que 25.000 habitants ; et en 1744 il y en avait 50.000.

La prospérité du collége augmentait en proportion, et rien ne semblait annoncer la terrible catastrophe qui était sur le point de fondre sur la colonie toute entière. — Mais cette prospérité elle même avait excité la jalousie de la colonie voisine. Louisbourg en particulier était devenu une source d'irritation pour la nouvelle-angleterre. La perte de cette place importante, forcée de capituler le 17 Juin 1748, fut pour le canada le prélude de tous les autres désastres qui suivirent et qui se terminèrent, malgré l'héroïsme de la défense, par la reddition de québec, le 18 septembre 1759, et celle de Montréal, le 8 septembre 1760 ; la lutte dès lors était finie. — Quelques semaines plus tard, les vaisseaux anglais emportèrent en France les officiers et les soldats de l'armée et de la flotte avec un grand nombre des colons les plus marquants. On conçoit facilement que le collége de québec ne put survivre longtemps à un si rude coup.

Les canadiens cependant n'avaient point encore cessé d'appartenir à la France ; ils continuaient d'espérer que la mère-patrie ne les abandonnerait pas et se ferait rendre sa colonie à la fin des hostilités ; mais, après trois longues années d'attente, ils virent tomber leur dernière illusion ; le traité de Paris (10 février 1763) fixa leur sort en les attachant définitivement à l'angleterre. — Cet événement détermina une nouvelle émigration ; la plupart des notables qui se trouvaient encore dans le pays passèrent en France, ou à St Domingue, au nombre de 1.000 à 1.200 ; sauf un petit nombre de familles de qualité il ne resta que quelques rares employés subalternes, quelques artisans et les corps religieux. Le collége de Québec continua néanmoins à vivre comme il put jusqu'en 1768, époque à laquelle le séminaire, qui avait envoyé jusque-là ses élèves suivre les cours chez les Jésuites, reçut à son tour les soixante élèves qui restaient encore à ces

derniers..

En 1776, le gouvernement anglais s'empara d'une partie du collège pour y placer les archives; il crut se montrer généreux en laissant les membres survivants de l'Ordre dans la paisible jouissance du reste. - Quand, en 1800, le dernier d'entre eux, le P. Cazot, descendit dans la tombe, la Couronne, en vertu du droit du plus fort, déclara sans autre forme de procès, que les biens des Jésuites, y compris le collège, lui étaient dévolus par déchéance, comme si l'Eglise, à qui ces biens appartiennent, n'était pas immortelle.

Le collège fut transformé en caserne et resta caserne jusqu'au moment où l'Angleterre retira ses troupes du Canada; aujourd'hui le vénérable edifice est entièrement abandonné. Un seul jour de bonheur lui a été accordé depuis cent ans; puisse-t-il ne pas être le dernier! c'est le jour, (1er octobre 1874), où Québec célébrait avec grande pompe le 200e anniversaire de l'érection de son siége épiscopal. Dans cette circonstance solennelle, les fenêtres du vieil édifice étaient ornées de transparents qui, le jour en lettres d'or, et la nuit en lettres de feu, proclamaient au Canada tout entier son passé glorieux.

FRANCE. Guérison extraordinaire de trois Frères scholastiques de Poyanne, par l'intercession et avec l'eau de Notre-Dame de Lourdes.

I. Au commencement de l'année 1872, je commençai à sentir une certaine douleur de tête qui m'empêcha de continuer mes études. Je les suspendis donc pour voir si elles étaient la cause de ces douleurs. Mais elles n'en continuèrent pas moins sans relâche (quoique avec moins d'intensité), si bien que je ne pus suivre les cours cette année-là.

Le 6 Septembre 1872, je me rendis à St. Sébastien, où je demeurai jusqu'au 5 août de l'année suivante sans qu'il se passa rien de spécial dans l'état de santé dont je jouis alors.

Revenu ici le 6 août 1873, je retrouvai mon ancienne douleur de tête, bien qu'elle ne fut ni aussi forte, ni aussi continue.

Ayant remarqué que si je jeûnais les jours d'obligation, la douleur m'attaquait avec plus de force et m'obligeait non seulement à quitter les études pour quelques jours, mais encore à garder le lit, on me défendit le jeûne tout le carême de 1874, aux quatre-temps, pendant l'avant, et les autres jours prescrits. A la défense du jeûne on dut ajouter aussi, pour la même raison celle de l'abstinence les jours recommandés. - Tel était mon état au commencement de la présente année, ne pouvant ni jeûner, ni faire abstinence, quand un peu avant le carême, le R.P. Supérieur, le Père B. Felice me dit: « Mon frère, j'ai pensé à offrir un de ces jours-ci le S. Sacrifice de la messe pour demander à la Très-Ste Vierge la guérison de tous les frères qui sont malades; il serait convenable que vous m'aidiez aussi, en faisant une petite neuvaine et en prenant de l'eau de Lourdes ». - « Bien, mon R.P., répondis-je; je ferai ma neuvaine, je prendrai de l'eau de Lourdes et je m'abandonnerai aux mains de la T. Ste Vierge, afin qu'elle m'obtienne de son divin Fils ce qui convient le mieux au salut de mon âme, à la gloire de Dieu et au bien du prochain, qui est tout ce que je désire. » Je fis donc une neuvaine, je pris de l'eau de Lourdes, et je commençai le carême sans que l'on me permit ni le jeûne ni l'abstinence. Quelques temps après, me sentant mieux et ne me voyant pas menacé de douleurs de tête, je demandai au F. infirmier la permission de jeûner quelques fois la semaine et de

faire abstinence à certains jours. Il me l'accorda enfin et ne m'en trouvant pas plus mal, j'arrivai à jeûner toute la semaine sainte et à observer l'abstinence six jours de suite, sans la moindre souffrance de tête ou d'estomac.

Grâces en soient rendues à la très Sainte Vierge; ma guérison continua et se continuera, je l'espère.

Valentin Gomez, S.J.

II. Le 24 avril 1873, je tombai malade pour la 1ère fois de fièvres gastriques, et au mois de juillet de la même année n'étant pas encore bien remis de mon indisposition, il me survint une autre attaque de fièvre, bien que moins forte que la précédente: Paraissant guéri de cette seconde attaque, quoique assez faible, je pus en me faisant violence résister jusqu'au 24 Mars de cette année, jour auquel je dus me rendre à l'infirmerie, où je passai un mois. Dès lors, je me sentis plus faible chaque jour; je ne pouvais presque rien prendre et je passais la plus grande partie des nuits dans l'insomnie. Je demandai plusieurs fois au P. Rabanal, médecin et préfet de santé, quel remède il connaissait pour mon mal. Il répondit qu'il ne pouvait en pénétrer le secret. Un jour que j'exposais mon état au P. Villada, notre ministre, il me dit: "allez à l'infirmerie, et s'il s'y trouve de l'eau de Lourdes, prenez-en un peu; peut-être serez-vous guéri." J'allai aussitôt en parler au P. spirituel qui m'encouragea à le faire et me fixa le jour de N.D. du Carmel pour boire de cette eau. Sur la parole de ces deux Pères, je demeurai persuadé que la Ste Vierge voulait faire un miracle sur ma personne et j'en étais si convaincu, que sur le point de boire de cette eau, j'étais préoccupé de la manière dont j'annoncerais ma guérison au R.P. Recteur, et qu'ayant écrit une lettre, je ne voulus pas l'envoyer, pensant y joindre plus tard

le récit du miracle que la T. S. Vierge allait opérer sur moi.

Le 16 juillet, fête de N. D. du Carmel, après avoir entendu la messe et communié, je me rendis à l'infirmerie. Là, je récitai 3 Ave Maria, et versant un peu d'eau de Lourdes dans un verre en disant: "La Ste Vierge est ma mère et sait bien ce que je veux," je la bus aussitôt. Pour m'assurer que Marie m'avait effectivement guéri, je me rendis aussitôt au Réfectoire et je pris une tasse entière de lait avec un excellent appétit. A midi je dînai parfaitement; le soir, je soupai de même, et la nuit je dormis 6 heures. Depuis lors je me porte aussi bien que si jamais je n'avais été malade.

Tomas Egaña, S.J.

III. Au milieu du mois de Janvier 1874, je commençai à souffrir de la tête et de l'estomac, éprouvant une grande répugnance à prendre toute espèce d'aliments, et rejetant ce que j'avais pris à force de me faire violence. Je vomissais cinq ou six fois le jour et parfois davantage, avec un grand dégoût et de grandes souffrances. Il s'ensuivait une telle faiblesse que j'étais incapable du plus léger effort et que je dus renoncer à tout travail intellectuel. La nuit, je souffrais de continuelles insomnies, ce qui augmentait mes douleurs de tête. Durant mes 6 mois de maladie, je fus à deux ou trois reprises différentes, prenant bouillons sur bouillons essayant de les digérer et de recouvrer un peu de forces; mais tout fut inutile. Les Supérieurs me firent changer de maison, pour voir si je m'en trouverais mieux; mais au contraire, mon état empirait chaque jour, si bien que je résolus enfin de recourir à la miséricorde et à la puissante protection de N. D. de Lourdes. Je commençai à boire de l'eau de Lourdes le 2 juillet, avec l'intention d'en prendre pour la dernière fois le 18, jour où l'on fête N. D. du Carmel

en Espagne. Pendant cet intervalle, je ne sentis aucun soulagement; je me trouvai au contraire plus mal le 16, le 17 et le 18, jour de guérison. Le 18, je fus donc plus mal, éprouvant des nausées et de violentes douleurs de tête; mais considérant que la Ste Vierge avait opéré un miracle si évident le 16 sur la personne du F. Egaña, de cette maison, je me sentis plein de confiance, attendant ma guérison pour le 18. A 7h. du matin, je commençai ma prière à la Ste Vierge, me trouvant alors assez mal. Je continuai de prier jusqu'à 7h 3/4 et alors je pris de l'eau de Lourdes pour la dernière fois. Puis, m'en étant frotté le front, je me sentis aussitôt complètement guéri et la douleur me quitta comme si l'on avait brisé une chaîne qui m'aurait serré la tête. La douleur d'estomac, la fatigue et les autres incommodités avaient aussi disparu. Je dînai parfaitement et sans aucun trouble ultérieur, bien que je n'ai pris aucun des digestifs accoutumés. Je dormis 6 heures, chiffre que je n'avais pas atteint depuis le mois de Janvier. Je remarquai que c'était une preuve que la Ste Vierge me donnait de ma guérison; puisqu'auparavant je l'avais prié de m'accorder 6 heures de sommeil pour la nuit suivante, si elle voulait bien me guérir. Depuis, je me trouve parfaitement rétabli, ne souffrant aucune des incommodités passées. Que Notre Dame de Lourdes en soit louée et glorifiée!.

Juan Nepomuceno de Oliver Copons, S.J.

N.B. Les trois Frères jouissent encore de la santé recouvrée.

Guérison obtenue par l'intercession des Pères martyrs de la commune.

Tourcoing 12 7bre 1876.

Mon Révérend Père,

Je suis tout heureuse de pouvoir vous part d'une grande faveur que je viens d'obtenir par l'intercession des saints Martyrs.

Je souffrais depuis 2 ans des suites d'une entorse au pied qui me causait parfois de très-vives douleurs. Je ne pouvais guère marcher plus d'un quart d'heure de suite et la plus petite fatigue me causait une souffrance véritablement insupportable.

Étant en traitement aux environs de Paris au mois de Juillet dernier je fus visiter la chambre des Pères martyrs. Ma mère me pressait de faire une neuvaine pour la guérison de mon pied; mais je ne voulus rien demander pendant que je suivais un traitement, et même j'avoue que j'espérais encore dans l'efficacité des eaux.

Cependant n'obtenant aucune amélioration sensible nous allâmes à Paris consulter un Chirurgien célèbre qui, après examen, me dit que le traitement que je suivais ne me servirait à rien, que ce n'était pas ces eaux-là qu'il me fallait, et que d'ailleurs ce que j'éprouvais devait être rhumatismal et il me laissa parfaitement entendre que je devais me résigner à souffrir aussi longtemps encore. Je sortis de là un peu découragée; mais bien résolue à demander au bon Dieu ma guérison. A mon retour je commençai donc une neuvaine aux Pères Martyrs. Cette neuvaine se termina le Dimanche 27 Aout. Pendant la messe et au moment de la Ste Communion que je venais de faire à la même intention je sentis dans mon pied malade un imperceptible mouvement comme un fil qui s'allongeait depuis le bas de la jambe jusqu'au bout du pied. Je le remarquai sans cependant beaucoup m'en préoccuper; mais à cette sensation qui me parut étrange, je suppliai plus ardemment les Sts Pères de me guérir. Après la messe je rentrai chez moi étonnée de ne ressentir aucune fatigue, ni aucune souffrance. Je me déchaussai et remarquai avec surprise que mon pied était entièrement semblable à l'autre. Depuis lors je n'en ai pas souffert une seule fois; je puis marcher une heure et même plus sans souffrir et je le crois complètement guéri. Il n'y reste qu'un peu de raideur et de faiblesse. Croyant bien fermement être redevable de ma guérison aux Sts Pères Martyrs, je viens vous

prier mon R. Père, de vouloir bien faire mettre dans la chambre des Pères martyrs une plaque de marbre blanc avec cette inscription : Hommage reconnaissant J'ai prié et j'ai été exaucée. 27 Août 1876.

Puis-je aussi vous prier, mon Révérend Père, de vouloir bien m'adresser quelques images, souvenir des Pères ; je serais heureuse de pouvoir propager cette dévotion.

Camille Jourdain. à Tourcoing. (Nord.)

Autre guérison obtenue par l'intercession d'un de nos Pères Martyrs de la commune. Lettre de M. Jean Nepom. Streckfuss, fleuriste à Munich, à M. Conrade Süsmaier, ex-capitaine de l'armée pontificale à Brixen en Tyrol. Munich 22. 7bre 1876.

Je viens de recevoir en ce moment une visite de mon ami, le R. P. François Séraphique, de l'ordre de St. Benoît. Il m'a communiqué une nouvelle fort intéressante, c'est-à-dire un miracle de 1re classe, qui a eu lieu dans notre ville le matin du 18 courant. Il y a ici dans le monastère des Servites, qu'on appelle Herzogspital, une sœur qui était malade depuis plus de 2 ans d'une paralysie du dos. Il ne lui était pas possible de marcher ; c'est pourquoi toutes les fois qu'elle devait approcher de la Ste Table, on la transportait sur une chaise à roues à la croisée, où on distribuait aux Religieuses la Ste Communion. Lundi passé la pauvre malade souffrait extraordinairement, de sorte que après la Communion on ne put pas la coucher ; elle resta sur sa chaise pour y faire son action de grâces autant du moins que le permettait sa grande faiblesse. En ouvrant son livre de dévotion pour réciter ses prières, elle aperçut une relique précieuse, qu'elle y portait. C'était un morceau de la chemise d'un de nos Pères tués par les communards de Paris. En ce moment il lui sembla entendre comme une voix, qui lui disait : Prends et mange. Elle la prend, en détache avec son épingle trois filets, les met

dans sa bouche et les avale de son mieux. Aussitôt elle est saisie d'un frisson dans le dos et dans tout le corps, et en même temps elle se sent pressée de se lever de son fauteuil. Elle se lève en effet, se tient sur ses pieds très bien et marche. L'infirmière, qui l'assistait, saisi d'une sainte frayeur, court chercher la Supérieure. Celle-ci arrive suivie de toute la communauté émue de joie et d'étonnement. Le confesseur du monastère fait tout de suite appeler le médecin de la maison, le Dr Büchner, qui soignait la malade. Il examina tout et constata la vérité du miracle, en déclarant que la maladie avec le secours seul de la science aurait été incurable. Toute la communauté descendit à la chapelle pour remercier le bon Dieu, et notre Religieuse put prendre part comme toutes les autres à la cérémonie; elle se tint à genoux pendant 3/4 d'heure; elle resta encore à genoux à la messe et Communion et au Te Deum du lendemain, sans en rien ressentir.

J. N. Streckfuss.

Lettre du P. Garnier, missionnaire au Tchély au P. Gonnet, Supérieur de la mission. Derniers moments du P. Octave. Mon Révérend Père. P. C.

Vous désirez connaître les circonstances de la mort de notre excellent missionnaire, le Père Octave. Depuis son retour en Autriche le bon Père s'en allait peu à peu au tombeau. Vous avez appris combien fut pénible son voyage jusqu'à Wei-tsuenn. Tout semblait conjuré contre lui: une excessive chaleur, une route longue et difficile, des eaux parfois assez fortes pour nous fermer tout passage. Aussi pendant ce trajet n'étais-je pas sans crainte pour sa santé. Intérieurement je me posais cette question: restera-t-il en route, arrivera-t-il

au terme de son voyage ? Cependant il arriva le cœur assez joyeux et content à Tchao-Kia-Tchouang. Là, à force de ménagements il parut se rétablir, et l'on aurait cru que le missionnaire pouvait en toute sûreté reprendre ses travaux avec son ancienne vigueur. Toutefois pour plus de prudence, le Père voulut s'acheminer lentement vers Tcham-Tong ; il regagna d'abord Wei-Tsuenn avec l'intention de s'y reposer encore quelques jours. Mais là, on vit bientôt que sa guérison n'était qu'apparente et trompeuse. Une nourriture saine et abondante ne lui profitait nullement. C'était un effet de la dyssenterie. De plus un affreux mal de tête avec une fièvre assez forte le travaillait. Aussi commençai-je à concevoir des craintes pour l'avenir. Malgré tous les soins possibles ; son estomac restait toujours délabré, et sa guérison incomplète. Que faire ? Un jour j'aurais bien voulu vous écrire quelques mots, mais le Père ne jugea pas nécessaire de vous envoyer un courrier et moi-même d'autre part je ne voyais rien d'assez grave pour le trop presser. C'est pourquoi je voulus attendre et espérer avec lui un peu de mieux. Déjà nous étions presque exaucés ; un jour le Père se crut en état de reprendre sa route et de regagner Thang-Tong. Le départ était fixé au vendredi matin qui précédait la Nativité. La veille au soir, le Père prit un repas assez confortable pour le voyage. A ce sujet même il eut du scrupule. Je l'espère, me dit-il nous nous soignons bien ; cette fois, si nous ne nous rétablissons pas, ce ne sera point de notre faute. Nous nous reverrons, ajouta-t-il, je ne sais trop quand, bientôt, dans un mois peut-être. En tout cas lui dis-je, si vous étiez tant soit peu malade, écrivez-moi, je viendrai près de vous, vous avez assez de place là-bas, j'y pourrai faire mes petites affaires comme ici. Oh ! pour cela, répondit-il, ne craignez rien, je vous enverrai un

courrier. Là dessus, le Père me dit encore quelques paroles pleines de charité puis nous nous séparâmes pour vaquer à la prière et à nos exercices de piété. Le lendemain, dès les deux heures du matin, le Père était sur pied, réglant ses affaires, disant la messe, faisant tous les préparatifs de son voyage. Son déjeuner fut assez bon et copieux mais malgré cela je le vis un peu plus pâle qu'à l'ordinaire; intérieurement je concevais des inquiétudes sinon pour le voyage, du moins pour le moment de son arrivée; mais à ce sujet je crus devoir garder le silence dans la crainte d'effrayer inutilement le Père qui était bien décidé à partir. A l'heure du départ, le Père me répéta: à bientôt, je vous enverrai prochainement un courrier; puis en passant devant l'Eglise il ajouta: Allons faire un petit adieu au bon Dieu de Weitsuenn. Au sortir de la visite, le Père me salua et moi de le remercier en lui disant: Aujourd'hui je vais dire la messe pour vous, afin de vous obtenir un bon voyage. Merci, répondit-il, vous êtes trop charitable. Non, lui dis-je; au revoir, à bientôt: puis nous nous séparâmes; le Père tout rempli d'espérance et moi le cœur un peu triste et inquiet. Le Dimanche suivant au soir, un courrier m'arrive, avec le char du Père Octave; il venait au plus vite me chercher. Le lendemain, dès la pointe du jour, à 3h. ½ je monte en char, et à midi sonnant je trouve le P. Octave à Leou-ta-Tchai, étendu sur son lit sans force, sans appétit, ne pouvant se lever ni dire la messe et son bréviaire. Alors, après quelques instants de repos et de réflexion je reviens dire au Père, maintenant, lui dis-je, je crois que le moment est venu d'écrire à la résidence; par là nous serions plus tranquilles tous les deux. Eh bien! me dit-il, attendez jusqu'après demain; dans l'état où je suis, cela ira vite d'une façon ou de l'autre; demain j'irai beaucoup mieux, ou bien

on n'aura pas le temps de venir ; c'est si loin pour venir de la résidence ! il faut huit jours, les chemins sont si mauvais ! puis le Frère Pelte est occupé auprès du P. Supérieur. Du reste, j'ai assez de confiance dans les médecins chinois ; ils ont assez bien soigné le Père Maquet. Si la maladie prend un caractère de gravité, ce sera bientôt fait de moi ; seulement faites votre lettre ; ne la cachetez pas ; demain vous pourriez ajouter que cela va mieux ; que j'espère écrire moi-même d'ici à quelques jours. Là dessus, je fis ma lettre telle que la concevait le Père; mais cette missive eut un jour de retard à cause des pluies très abondantes. Le courrier ne se mit en route que le mercredi matin. En attendant son retour, tout le monde fut aux petits soins pour le malade; le médecin surtout a fait son possible pour le soulager et le guérir. Mais hélas! les moyens humains restèrent infructueux et impuissants. Le Père, avec une complexion si faible, était attaqué d'une maladie trop violente pour qu'il pût y résister. Il succomba le 8ème jour de sa maladie, le jour de la Nativité, la veille de la fête du bienheureux Pierre Claver qui était devenu pour lui son protecteur spécial. Si la perte fut grande pour la mission, cependant ne le regrettons pas trop ; sa mort fut sainte et vraiment digne d'un véritable religieux de la Compagnie. Pendant sa maladie, surtout à l'approche de la mort, le Père me parlait avec beaucoup plus d'intimité. Maintes fois il m'entretint du bonheur d'être missionnaire, surtout dans la Compagnie. Jamais, me disait-il, je ne me suis repenti d'être venu en Chine, au contraire je m'en félicite de plus en plus ; il est vrai que parfois j'ai éprouvé des contrariétés, mais ce n'était que passager, et ce n'était rien au prix de la consolation que l'on goûte au service de Dieu. Voyez, ajoutait-il, quel curé en France, peut avoir notre satisfaction ? quelle joie n'aurait-il pas d'avoir une paroisse comme l'une des nôtres, comme l'une

de ces grandes chrétientés ! Comme il en serait fier ! Un autre jour, il me parla soit de l'intention qu'il avait conçue de s'avancer plus au loin vers le Hoang-ho, soit du désir qu'il avait de diriger les Vierges et de les conduire à une vie plus régulière et plus parfaite. Tantôt il admirait l'action de la Providence qui avait conduit ses derniers pas dans une pauvre chrétienté aussi dévouée que peu nombreuse ; le petit nombre des chrétiens favorisait son repos, et leur dévouement répondait à tous ses besoins. Tantôt il me faisait l'éloge de ses catéchistes, me faisait remarquer leur empressement, leur assiduité, leur charité. Ses attentions pour moi étaient toutes particulières ; craignant de me causer la moindre fatigue, il m'invitait de temps à autre à prendre des soins et du repos. Du reste, je n'ai pas souvenance qu'il ait une seule fois manqué à la charité. Ses bons conseils m'arrivaient toujours à temps et à propos selon toutes les règles de la prudence et de la charité. C'est pourquoi je me trouvais heureux d'être ainsi initié à la vie Apostolique.

Sur le point de mourir, sa piété parut pleine de ferveur ; il me fit construire de mon mieux une petite chapelle afin de recevoir plus facilement le St. Sacrement chacun des jours qu'il lui restait encore à vivre. Le jour de la Nativité à minuit, le Père fit sa dernière confession et reçut la sainte Communion avec une tendre dévotion. Au bout d'une heure il m'invita a aller me reposer ; pour l'écouter j'y allai, mais sans pouvoir trouver aucun repos. A chaque moment je m'attendais à ce que l'on vint m'appeler. La chose ne tarda point. A deux heures du matin, le Père était tombé en défaillance. Peu à peu il revint à lui, mais croyant que la dernière heure approchait, je lui offris de lui donner l'extrême-Onction en lui disant : mon Père, vous savez vous-même que l'extrême-Onction n'est pas faite pour apporter

la mort ; Je vous l'offre maintenant, elle vous rendra peut-être la santé ou vous donnera des forces pour accomplir la volonté de Dieu. Eh bien ! répondit-il, attendez encore un peu, je me sens encore assez de forces ; quand le moment sera venu je vous le dirai, ou bien vous le verrez vous même. C'est bien, lui dis-je, ne craignez pas, je vous préviendrai, d'ailleurs vous êtes préparé soit à vivre soit à mourir ; si le bon Dieu veut que vous travailliez encore vous êtes tout prêt, s'il veut que vous quittiez la terre, vous êtes encore tout prêt. Oui, répondit-il, d'une voix entrecoupée, qui va s'éteindre, si le bon Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite ! Puis je lui dis : rappelez-vous avec quelle âme vous parliez au P. Maquet, vous l'exhortiez à la patience, vous lui inspiriez du courage et de la confiance ; vous lui disiez que bientôt peut être il verrait Dieu, que bientôt son mérite serait couronné. Aujourd'hui c'est votre tour, et vous ne désirez qu'une seule chose l'accomplissement de la volonté de Dieu soit pour la vie soit pour la mort ! Oh oui ! répéta-t-il, que sa volonté soit faite ! je veux comme il veut. D'ailleurs, c'est assez ! sur la terre je n'ai pas trouvé le bonheur ; mourir, pour moi ce n'est pas aussi pénible que pour le Père Maquet. Lui, il était jeune, plein de l'espérance de travailler encore beaucoup, mais pour moi, si le bon Dieu le veut, c'est assez, tout mon espoir est en lui. Oui, lui dis-je, que tout votre espoir soit en Dieu ! Comptez moins sur vos mérites que sur sa miséricorde, demandez que nous fassions tous les deux sa sainte volonté. Oui, dit-il une troisième fois, que sa volonté soit toujours faite ! Quelques instants après je dis au malade : mon Père, je crois que nous ferions bien d'écrire de nouveau à la résidence. Pensez-vous, dit-il, que cela soit nécessaire ? Oui, répondis-je, nous ferons bien de demander au plus tôt un frère infirmier ; s'il peut venir, il viendra. Eh bien ! faites, répondit-il.

Alors de nouveau je griffonne une lettre et me propose de la faire partir au plus vite par un courrier à cheval. Sur ces entrefaites, retournant vers le malade, je lui dis : Mon Père, aujourd'hui je vais dire la messe pour vous afin que nous fassions bien la volonté de Dieu. Vous êtes bien charitable, répondit-il, c'est bien, de cette façon, la Ste Vierge me guérira sûrement, ou bien je mourrai aujourd'hui ; si je dois mourir, je ne puis mieux tomber ; c'est un si beau jour, la fête de la Nativité ! Après ces courtes paroles, je me retire et me prépare à la Ste Messe. Chemin faisant, après réflexion, je reviens au Père lui demander s'il désire recevoir l'extrême Onction après la Ste Messe. Ici, je n'eus pas le temps de poser ma question ; le Père était tombé en agonie, ne pouvant proférer aucune parole ; il paraissait cependant me comprendre. Alors après l'extrême-Onction et toutes les cérémonies religieuses, je l'exhortai de mon mieux à paraître devant Dieu. Au nom de la Compagnie je lui offris sa croix en lui disant que, s'il en avait la douleur, il en aurait bientôt la gloire ; ensuite je le priai de renouveler intérieurement ses voeux, de penser à Jésus, à Marie, à Joseph, de ne pas oublier dans le ciel ceux qu'il chérissait, de les aider par ses prières à bien mourir. Enfin je lui dit de mourir par obéissance à la volonté de Dieu. Alors presque aussitôt le Père rendit son âme à Dieu comme un léger souffle de vie qui retourne vers son Créateur.

Ce que je vais dire, veuillez le recevoir sous bénéfice d'inventaire. Je n'oserais me prononcer ni pour ni contre. Le jour même de la mort du Père, dans un village voisin, une personne assez digne de foi, me disait Monseigneur, aurait vu en songe le Père Octave s'élevant peu à peu dans les nues, accompagné de quatre autres personnages qu'elle n'avait pu reconnaître. Une autre aurait vu le même jour le Père richement vêtu, paré de magnifiques habits comme jamais il n'en avait porté. Alors elle lui demanda où il s'en allait ! le Père lui répondit qu'il s'en allait au Ciel.

Je ne saurais vous dire quelle fut ma peine en voyant mourir

le Père ; mon émotion était grande. Aujourd'hui, mon Révérend Père, je ne puis que répéter vos propres paroles : quelle perte pour la Mission! et j'ajouterai même ; quelle perte pour moi! J'avais beaucoup de confiance dans le Père, j'avais remarqué en lui le véritable esprit de la Compagnie. Plein d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, il savait toutefois le modérer selon les règles de la prudence et de la sagesse. Pendant ce mois surtout, il m'édifia d'une manière particulière ; aussi ai-je reconnu devant Dieu que le retour du Père au district n'avait pas d'autre fin que de diriger mes premiers pas dans la vie Apostolique.

Le jour même vers midi je reconduisis le corps à Wei-tsuen, les administrateurs de ce village, qui étaient venus visiter le Père avaient pris les devants pour annoncer la mort et préparer un local convenable. Mon arrivée s'effectua vers les 8 ou 9 heures du soir. La foule commençait à m'envelopper, je la dissipai au plus vite, puis tout étant rentré dans le silence, je plaçai une garde sûre auprès du défunt ; après quoi j'allai trouver un peu de repos à Tchao Kiă Tchuang.

Le lendemain, de retour à Wei-tsuen, ne pouvant prévenir assez à temps le P. Bonnomet, je célébrai une grand'messe de requiem ; et psalmodiai les trois nocturnes. Le dimanche suivant, qui était le troisième jour du décès, je célébrai de nouveau une grand'messe ; puis, fesant ensevelir et embaumer le cadavre je le déposai religieusement dans une espèce de chambre dont la porte fut murée. J'attendais ainsi que l'on jugeât plus haut en dernier ressort s'il serait mieux de l'enterrer ici, ou de le reconduire à Tcham-Kia-Tchuang. Dix jours après, Monseigneur arrivait avec le P. Bonnomet. Le surlendemain, on procéda à la sépulture avec le plus de solennité possible. Monseigneur, après avoir célébré une grand'messe, se rendit en procession au cimetière de Tchao-Kia-Tchuang. A moitié chemin, les deux villages se rencontrèrent avec leurs bannières, musique en tête, et au bruit de leur espèce de boîte à canon. Les païens eux-mêmes admirèrent la beauté des funérailles.

J. Garnier. S. J.

Stat…

Chiffre Annuel des élèves de nos Collèges dans les 2 Provin…

Nombre des élèves……

Année.	Amiens.	Vaugirard.	Ste Geneviève.	Poitiers.	Le Mans.	Boulogne.
1850-51.	+ 162.	…..	…..	…..	…..	…..
51-52.	… 214.	…..	…..	…..	…..	…..
52-53.	… 281.	+ manque.	…..	…..	…..	…..
53-54.	… 287.	. . 260.	…..	…..	…..	…..
54-55.	… 288.	. manque.	+ manque.	+ 140	…..	…..
55-56.	… 310.	331.	〃	187.	…..	…..
56-57.	… 336.	manque.	〃	238.	…..	…..
57-58.	… 351.	〃	〃	246.	…..	…..
58-59.	… 371.	〃	〃	252.	…..	…..
59-60.	… 365.	〃	217.	264.	…..	…..
60-61.	… 374.	〃	260.	290.	…..	…..
61-62.	… 368.	〃	298.	329.	…..	…..
62-63.	… 389.	543.	300.	365.	…..	…..
63-64.	… 427.	563.	manque.	368.	…..	…..
64-65.	… 458.	582.	325.	418.	…..	…..
65-66.	… 474.	553.	364.	409.	…..	…..
66-67.	… 436.	590.	366.	427.	…..	…..
67-68.	… 420.	596.	329.	428.	…..	…..
68-69.	… 447.	620.	347.	424.	…..	…..
69-70.	… 452.	647.	356.	422.	…..	…..
70-71.	… 442.	Siège. 87. / St Germ. 166.	132.	396.	+ 70.	…..
71-72.	… 464.	593.	334.	442.	170.	+ 213.
72-73.	… 584.	680.	361.	451.	260.	268.
73-74.	… 599.	724.	372.	441.	320.	301.
74-75.	… 596.	783.	375.	433.	350.	335.
75-76.	… 586.	791.	388.	426.	430.	365.
76-77.	… 604.	736.	382.	387.	450.	385.

…ique

…de France et de Champagne, depuis leur fondation.

Nombre des élèves…….

Lille.	Brest. Lettres	Brest. Marine	Tours.	Dijon.	St-Ignace.	Rheims.
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	…	…	…	…	…	…
…	Lettres	Marine	…	…	…	…
+ 220	+ 87	-	+ 90	…	…	…
320	129	27	140	+ 55	…	…
380	156	56	160	100	+ 130	+ 36
440	176	33	190	130	350	95
480	206	51	190	163	600	200

Observations

1) La Croix indique l'année de la fondation de chacun des Collèges.

2) Nous n'avons pas pu nous procurer le chiffre des élèves des Collèges de Vannes et de Metz.

Table des matières



A. M. D. G.

LETTRES

DES

SCHOLASTIQUES

DE

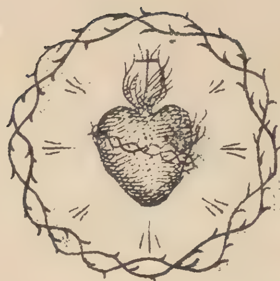
LAVAL

N° I. MAI. 1877.



Magnopere juverit crebrò alios de aliis certiores fieri, ac audire quæ ex variis locis ad ædificationem et eorum quæ geruntur cognitionem, afferuntur. — Constitut. VIII., I.

SCHOLASTICAT DE LAVAL.



LES SCHOLASTIQUES DE LAVAL

aux Pères et Frères de ....

Nos RR. Pères et nos T. Ch. Frères.

P.C.

Chine. _ Kiang-nan. _ Zi-Ka-Wei. _ Lettre du F. Gain au F. de la Barre. _ 5 décembre 1876. _

Arrivée à Chang-hai. _ C'est le 22 novembre, comme vous le savez déjà, que par une belle matinée d'un mercredi, sous la protection du grand Patron de la Chine, nous sommes arrivés sains et saufs à Chang-hai, après une très-heureuse traversée de 45 jours. Une bande de scholastiques, composée des Frères Havret, Tournade et Mathis, ne tarda pas à venir nous prendre à Yang-Kin-pang, dans la concession française, où le P. Basuiau, procureur de la Mission, nous avait reçus dans sa belle résidence, et surtout dans sa magnifique Eglise paroissiale, qui trouverait une place honorable même dans la ville d'Angers. Bientôt nous tombons dans les bras de tous les scholastiques, réunis à la Cathédrale, qui est située dans le faubourg de Tong-Ka-dou, pour la bénédiction d'une statue de N.-D. de Lourdes, à laquelle nous avons été heureux de

rendre ainsi nos hommages, en mettant le pied sur ce sol où nous venons la faire connaitre et aimer. Après la cérémonie, qui fut fort belle, très-solennelle et dans laquelle, quoique encore barbares, nous figurions très honorablement, je dus laisser aller tous mes compagnons de voyage à Zi-Ka-Wei, et retourner à Yang-Kin pang pour délivrer nos bagages restés jusqu'au lendemain sur le paquebot. Lorsque le jeudi, un peu avant midi, j'arrivai au scholasticat, je vis à la porterie 7 ou 8 Chinois qui avaient l'air de m'attendre. Croyant que c'étaient des frères, je m'apprête à leur dire bonjour, et à les embrasser lorsque nous serions loin des regards profanes, mais petite ne fut pas ma surprise, en reconnaissant enfin, à leur sourire moqueur, mes trois compagnons déjà metamorphosés.

Toilette Chinoise. - Je ne tardai pas moi-même à savoir comment la chose s'était faite. Dans l'après midi un barbier chinois vint promener son rasoir en forme de hache tout autour de ma tête, ne respectant à peu près que la place de la tonsure et de la barbe, et cela sans savon, chose inconnue dans ce pays, où l'eau chaude en tient lieu. Il fallut avec cela quitter absolument tout ce que j'avais d'habits européens : une chemise qui se boutonne sur le côté droit, une large culotte sans aucun boutons retenue par un cordon en guise de ceinture, et ramassée aux petites extrémités dans de grands bas de toile blanche, qui ressemblent de loin à des guêtres, deux petits souliers couverts en drap, et à bec recourbé, une grande robe bleue ou de toute autre couleur ad libitum attachée avec cinq boutons toujours sur le côté droit, un petit col de drap bleu ciel jeté dessus en forme de scapulaire et descendant jusqu'à une ceinture qui fait 3 fois le tour du corps ; par dessus tout un manteau de drap noir ou bleu foncé tombant presque aux genoux, et ayant deux larges manches que l'on prend en automne et que l'on double de peau de mouton en hiver, voilà à peu près notre costume à tous qui ne diffère en rien de celui des Chinois endimanchés, si vous y ajoutez le bonnet et la queue. Comme je n'ai pas les cheveux assez longs pour qu'on puisse



y en attacher une fausse, on en a cousu une d'un mètre de long à mon bonnet, lequel ne doit se quitter jamais, car c'est une impolitesse ici que de se découvrir devant quelqu'un, et une irrévérence à l'Eglise, même pendant la consécration, et cela même sans excepter le prêtre qui célèbre la messe, qui coiffe alors comme nous tous lorsque nous allons à la Sainte-Table, comme tout prêtre administrant un sacrement quelconque, un bonnet appelé tsi-Kin, venu de nos anciens Pères et qui ressemble un peu à une mitre, sauf qu'il est carré, et que les broderies en or et en soie sont sur fond de drap noir. Quand nous sortons, qu'il fasse beau ou mauvais, chaud ou froid, nous sommes toujours armés d'un parapluie de papier, seule arme que nous ayons pour nous défendre contre les bandes de 10 et 15 chiens qu'il n'est pas rare de rencontrer en pleine campagne même.

Tout au rebours de l'Europe. – On vous a souvent dit qu'en Chine tout est à rebours de ce qui se fait en France. J'avais peine à m'y faire dans le principe mais on m'a donné une recette: lorsque vous serez embarassé, et que vous ne saurez comment on fait la chose ici m'a-t-on dit, demandez-vous d'abord ce qu'on fait en Europe et, sans crainte de vous tromper, faites tout le contraire. C'est de l'exagération, mais cela pourrait me réussir plus de la moitié du temps. Vous en avez déjà un exemple dans l'ampleur des habits, dans la coiffure; ajoutez qu'ici on écrit de haut en bas et qu'on lit de droite à gauche, en commençant par la dernière page du livre, que la place d'honneur est à gauche, que la coutume et la routine passent avant la mode et même le commode, qu'en priant à l'église, ou en étudiant à l'école, c'est à qui priera, lira ou plutot chantera le plus haut, car les prières et les leçons se chantent toujours à haute voix etc. Il est temps de répondre à d'autres questions : que faites vous ? quelle vie mène-t-on à Zi-Ka-Wei ? Ce scholasticat ressemble-t-il à celui de Laval ? – Je ne répondrai pas à toutes aujourd'hui, afin d'avoir le plaisir de vous entretenir une autre fois. –

Etude du Chinois. – Le lendemain de notre arrivée à Zi-Ka-Wei,

le Père Pourreau, le F. Rich et le F. Gain ont été appliqués immédiatement à l'étude du mandarin. Une heure de classe le matin, une heure le soir avec le P. Durandière et un vieux Lettré Chrétien, pour nous apprendre à lire et à comprendre le catéchisme. En dix jours nous avons pu arriver à bégayer et à déchiffrer la valeur d'une demi page de celui dont on se sert dans les expériments du noviciat. Je ne puis vous donner un spécimen de notre savoir faire en fait de lecture, je vous envoie du moins une de mes premières pages d'écriture. Je suis sûr, que vous, qui réussissez si bien dans les caractères européens, et qui vous entendez en cette matière, vous trouverez que j'ai de l'aptitude pour le coup de pinceau. Le F. Rich et moi, nous ne faisons absolument que du mandarin. Le P. Pourreau y ajoute une classe de morale chaque jour. Le F. Taillanter apprend à parler le patois du pays, sans s'occuper des caractères, et a été donné pour Coadjuteur au F. Dechevrens pour faire ses additions et ses multiplications. — J'oubliais de vous dire qu'on nous a aussi donné des noms Chinois : Le P. Pourreau s'appelle 河 Ho ou Hou, ce qui veut dire M. de la Rivière ; le F. Rich s'appelle 奚 Hi ou Chi, M. Pourquoi ; le F. Taillanter 董, Tong, M. Gouverneur, et j'ai l'honneur de porter un nom qu'ont illustré plusieurs pères célèbres de l'ancienne Compagnie ainsi que le P. Estève un des trois premiers pères de la nouvelle Compagnie qui pénétrèrent en Chine en 1841, c'est 艾, pour le prononcer mettez la dernière lettre de mon nom la première, et au lieu de Gain, dites : Ngai, qui signifie une plante rare employée dans les sacrifices. —

<u>Fête de St-François-Xavier à Tong-Ka-dou.</u> — Mardi 5 Décembre. — Je dois clore aujourd'hui cette lettre. Hier, nous sommes tous allés passer la journée à Tong-Ka-dou pour célébrer la fête de St-François-Xavier, patron de la cathédrale. La Grand'Messe était à 7h ½ ; après le Credo, le R. P. Recteur de Zi-Ka-Wei a pendant près d'une heure donné en beau chinois le panégyrique du Saint ; je puis vous en parler pour l'avoir entendu, mais hélas! pas pour l'avoir compris. Les Chinois aiment beaucoup les fêtes, et les cérémonies extérieures ; aussi nos chrétiens

y accourent-ils en foule. Ils se tiennent d'ailleurs fort bien dans l'Église, et les enfants de chœur s'acquittent des cérémonies de la messe avec une gravité, une modestie et une habileté, qui pourrait quelquefois faire envie à un novice. Demain, 6 Décembre, le P. Durandière part avec ses trois élèves de 1ère année pour Zo-sé. Nous y passerons la fête de l'Immaculée Conception, et nous reviendrons le 9. C'est à 7 ou 8 lieues d'ici, il faut au moins 7 heures pour s'y rendre en barque. De bons marcheurs, habitués au soulier chinois s'y rendent à pied en 6 heures. C'est le 8 que nous aurons le bonheur de déposer aux pieds de Marie, Mère et Reine des Chinois, le cœur apporté de France et contenant les noms des Novices d'Angers et des Scholastiques de Laval.

Le même aux Novices d'Angers.

Départ pour Zo-sé. — Je reprends mon récit à Zi-Ka-Wei, dans ma cellule de sinologue en herbe, et je le continue entre une classe de prononciation et une page d'écriture. Si quelqu'un d'entre vous trouve que c'est difficile d'apprendre les verbes grecs et de faire des vers latins, qu'il vienne ici en huitième seconde apprendre à épeler et à faire des bâtons; il dira peut-être avec le F. Rich, que nous appelons en Chinois: Chi. "Bon, bourfu qu'on m'y laize!" - Donc, le mercredi matin, 6 Xbre 1876, à 7 heures, les 7 personnages ci-dessus désignés s'embarquaient avec cinq bateliers dans le canal qui longe le scholasticat, sur la barque Chinoise, que prenait autrefois Monseigneur, quand sa santé lui permettait de visiter les nombreuses chrétientés de son vicariat apostolique. Nous voilà donc partis nous aussi en course apostolique, prêcher et convertir les Chinois. Vous comprenez que nos sermons à nous autres Européens arrivés d'hier, n'étaient autres que le silence, la modestie et la prière, dont s'était autrefois servi dans une ville le bon St. François avec un de ses moines. D'ailleurs pour l'aller la chose fut facile: installés dans deux cabines ou chambres couvertes, très-convenables et commodes à la fois, c'est à peine si nous nous sommes montrés à nos bateliers, nous contentant de prier pieusement,

de causer joyeusement, et même de dîner suffisamment, quand midi fut venu. Nous avons laissé à droite et à gauche du canal plusieurs Kong-sou ou églises avec petites dépendances, pour le missionnaire quand il y passe, que nous reconnaissons par nos petites fenêtres, à la croix qui les surmonte au milieu des autres habitations. Deux surtout se trouvaient dans un centre assez considérable, c'étaient Tsi-pao, et Se-King, que nous nous proposons de visiter en revenant.

Tombeaux Chinois. - De Chang-hai à Zo-sè, vous ne rencontrez d'autres montagnes que les monticules sans nombre que depuis 300 ans les Chinois élèvent de tous cotés, dans tous les champs, sur les restes de leurs parents. Ces tombeaux n'étant détruits qu'au changement de dynastie, et chacun n'occupant souvent pas moins de 10 mètres carrés de terrain, vous devinez combien de terres perdues dans ces plaines fertiles, où les chinois laboureurs et très-laborieux font jusqu'à 2 récoltes par an; froment, riz ou coton, etc. Grâce aux sinuosités des canaux que nous suivons, la montagne de Zo-sè, surmontée de son monument nous apparaît tantôt à tribord, tantôt à babord. Ce n'est pas la première fois que je la vois, car de ma fenêtre du Scholasticat, située au 3ème étage, je puis la considérer à loisir, quand il n'y a pas trop de brume. Enfin, nos bateliers, tour à tour ramant, halant déployant la voile, nous amènent en 7 heures au pied de la sainte montagne.

Résidence des Pères à Zo-sè. D'un pied leste nous sautons à terre, et d'un seul trait, non pourtant sans perdre un peu l'haleine, nous grimpons jusqu'à la résidence, charmante maison de campagne, située à mi-côte, entourée de bambous, de chênes, de sapins, que nos pères ont plantés, sur les vieux tombeaux qui couvrent encore en grande partie la montagne, et où 20 Pères avec tous les scholastiques peuvent assez facilement trouver où passer les vacances et les grandes Fêtes de Notre Dame. Le R. P. Foucault, qui depuis 2 mois réside là avec un F. Coadjuteur chinois et plusieurs domestiques, était averti de notre arrivée et était sur le seuil. Il nous reçoit à bras ouverts, et nous traite, je dirais presque avec enthousiasme, comme les enfants gâtés de

la Compagnie. Après nous avoir offert un petit rafraîchissement, il devine et prévient nos désirs, en nous conduisant immédiatement saluer Notre Dame de Zo-sè.

Visite à l'Eglise. Il faut encore grimper, mais pour aller à Marie, quo non ascendam! D'ailleurs, il faut goûter, savourer tout peu à peu, et laissant le plus court chemin, qui n'est qu'un escalier aussi long, et presqu'aussi rapide que celui du Panthéon, nous prenons le beau tracé que le F. Mariot a ménagé aux petits pieds chancelants des bonnes chinoises, et revenant 7 fois sur nous-mêmes, nous parcourons les 14 stations du chemin de Croix. Après cela nous gravissons les 30 grandes marches de l'escalier aux lions et nous voilà au péristile, sur l'esplanade. Pour reprendre haleine, jetons un coup d'œil sur le chemin que nous venons de parcourir, et sur l'immense plaine qui se déroule devant nous au midi avec ses canaux et rivières sans nombre et se croisant en tous sens, ses grandes rizières partagées en petits quadrilatères de diverses grandeurs et très-réguliers, avec ses petits chemins, larges de deux pieds au plus comme toutes les routes départementales et impériales du céleste empire, avec ses villages groupés par ci par là, à l'ombre de quelques saules, le tout éclairé par un beau soleil couchant et dominé par la croix qui surmonte l'Eglise de Zo-sè, et puis vous me demanderez si c'est beau. Mais pourtant tout cela est encore peu de chose, c'est la nature, élevons-nous un peu au dessus, "per visibilia facta ad invisibilia". Un des gardiens de l'Eglise, vient de nous ouvrir une des 3 portes du portail, hâtons-nous de passer à travers les colonnes qui soutiennent l'édifice et tombons à genoux devant Notre-Dame des Chinois. Cette première visite d'actions de grâces et de demandes sera courte, mais en la fête de l'Immaculée Conception, que de choses nous aurons à dire et à demander à la Reine des Apotres! Je ne vous dis rien du monument, je vous renvoie au P. Palâtre, qui bien que très exact, ne m'avait pourtant pas donné une idée assez juste et assez haute de ce que j'ai maintenant vu de mes yeux. Beati qui vident.... Nous visitons tout en détail, chapelles intérieures, extérieures, tribune, sacristie, je savais déjà le

chemin par cœur, et il me semblait voir les 12,000, 15,000, 20,000 pèlerins remplissant tout, et couvrant toute la montagne. La Ste Vierge pourrait-elle maintenant ne pas bénir ces bons chinois, et ne pas prendre en pitié les millions et les millions d'âmes, qui courbent le front devant satan! Et la petite persécution que l'ennemi vient de susciter à l'autre extrémité de la mission, n'est-elle pas une preuve qu'il a peur de nous et que les travaux de nos Pères le tracassent quelque peu? De retour à la résidence, nous la visitons de haut en bas. Le 3e étage, bien que disposé un peu différemment, ressemble assez aux chambres St Louis de Gonzague, St Stanislas et Bx Berchmans du noviciat d'Angers, c'est là que les scholastiques prennent leurs grandes vacances.

Song-Kiang-fou. — Le lendemain, le P. Durandière, allait dans une chrétienté voisine, entendre les confessions et célébrer l'Immaculée Conception, fête patronale; et nous, montés sur une barque portant un grand drapeau blanc avec Croix rouge, nous allions avec l'excellent P. Foucault faire une visite au P. Terrant et au P. de Prévoisin à la préfecture Song-Kiang-fou, dont Chang-hai-Chien n'est qu'une des sept sous-préfectures ou Chiens. Cette grande ville toute entourée de remparts, situé à 3 lieues de Zo-sè, a été en grande partie détruite par les rebelles en 1860, nous avons vu ces ruines en pleine ville, d'un aspect analogue à celui des Tuileries, et au milieu d'un quartier presque désert, une jolie église assez vaste, bâtie depuis 2 ou 3 ans sur l'emplacement et le plan de celle que possédaient là nos Pères de l'Ancienne Compagnie, et qui est dédiée au Sacré Cœur. Une jolie statue de Munich, comme celle de Notre-Dame de Zo-sè la décore avec un bel autel en bois sorti des ateliers du F. Mariot, des peintures chinoises sur les murs et les colonnes, un grand chemin de croix, et quelques centaines de petits paillassons ronds, seules chaises dont se servent nos chrétiens là, comme à Zo-sè.

Fête de l'Immaculée-Conception à Zo-sè. — Mais, voici la fête de l'Immaculée Conception, hâtons-nous d'en dire deux mots. Je passe sous silence les impressions du chant de Chemin de Croix, dont dès 5h ½

du matin, au milieu des ténèbres, nos chrétiens et chrétiennes des environs faisaient retentir la montagne, en la gravissant par petits groupes. A 6 heures, messe et communion; à 8 heures, autre messe solennelle; le Cœur est déposé sur l'autel, et l'on prie avec ferveur pour la mission, les missionnaires présents et futurs. Après la messe, salut du T. S. Sacrement. Les bons chrétiens, assez peu nombreux à cause de la mauvaise saison, n'ont pas bougé de leur place depuis 6 heures du matin jusqu'à 9h ½, récitant ou chantant en 2 Chœurs leur rosaire ou les prières de la messe. L'après-midi, après dîner, vint le moment de la pose solennelle du "Cœur des Novices d'Angers" aux pieds de N. D. de Lo-sé. Il occupe une place honorable au milieu des 100 ou 150 cœurs en vermeil dont les Chrétiens Chinois ont déjà fait don à leur: Cheng Mou Ma li ia Sainte Mère Marie. La chose se fit en petit comité, l'Eglise étant alors déserte, et après avoir chanté entre nous un petit cantique composé pour la circonstance, et dont une des strophes était ainsi conçue: Songe aussi à la France, - Ton royaume chéri, - Amène en abondance - De ses enfants ici..... On prit goût à la chose, et le R. P. Foucault prenant un recueil de Cantiques à Marie, pendant 3/4 d'heure, nous avons chanté tous les cantiques français dont nous savions les airs: Il fait si bon chanter et invoquer Marie en français! Quant nous avons été bien fatigués, je parle seulement des voix bien entendu, nous avons encore entonné le Magnificat, puis priant pour chacun de ceux dont nous avions à dire un mot à Notre Bonne Mère, nous nous sommes retirés avec sa bénédiction. Le 9, nous communions encore, pour les novices en grande retraite, et remerciant Marie de nous avoir amenés dans son sanctuaire, et le bon P. Foucault de nous avoir aussi gâtés pendant 3 jours, nous remontons à 8 heures dans notre barque épiscopale, disant non pas adieu mais au revoir à l'une et à l'autre, et nous voguons vers Li-Ka-Wei.

Retour à Li-Ka-Wei. - Nous visitons en chemin les deux Kong-sou ou Eglises de Se-King et de Si-pao deux gros bourgs de

8 ou 10.000 habitants situés sur le canal, où le R. Ludovic Platel a missionné l'année dernière. Les Chrétiens sont venus nous faire des Ke-deu ou saluts chinois, dès qu'ils ont su notre présence, ils nous ont aux deux endroits offert le thé, qu'en bonne politesse il a fallu accepter, sans parler des 12 ou 15 petits plats de desserts différents, que j'ai par curiosité presque tous goûtés sans faire trop de grimaces.

Visite à un mourant. – A Se-King, le R. Gonnandière arriva juste pour confesser et administrer une Vierge apostolique dangereusement malade. Je lui ai servi de socius en cette circonstance : rien n'effraie moins les Chinois que la mort, c'est incroyable pour nous Européens ; tout le monde était très gai dans la maison, et la malade elle-même en pleine connaissance, voyait venir la mort comme une chose toute naturelle. Mais j'aurais bien d'autres choses à vous dire sur ce chapitre; à une autre fois.

Persécution du Ning-Ko-fou. – Le petit journal de la Mission vous donne des nouvelles de la persécution, qui est complètement apaisée pour le moment. Néanmoins, par mesure de prudence, le R. Père Supérieur a jugé à propos de rappeler à Chang-hai, 2 Pères Chinois, qui plus que les autres étaient exposés dans le Ning-Ko-fou. Si le procès du R. Ouang nous est défavorable ce qui est assez à craindre, on ne sait pas trop comment les choses tourneront pour ces chers chrétiens, presque tous néophytes, de la partie ouest de la mission. Pour nous, hélas! nous sommes encore bien loin du martyre. Mais Notre-Dame de Zo-sè est là; maintenant qu'elle use comme elle voudra des soldats qui sont à son service.

Le même au F. de la Barre.

Fêtes de Noël à Chang-hai et à Zi-Ka-Wei. – Nos fêtes de Noël ont été splendides. Nos églises de Chang-hai et la paroisse de Zi-Ka-Wei étaient bondées aux messes de nuit et du jour. C'est, comme partout, une fête si douce que celle d'un Dieu-Enfant! Les bougies, les décors à l'intérieur et à l'extérieur des Eglises, les pétards surtout

ne sont pas ménagés par nos bons chrétiens en cette solennité, et ce qui est plus consolant, autant de confessions et de communions, non pas seulement que de chrétiennes, mais que de Chrétiens adultes. Ici on ne sait point encore faire de distinction entre la religion des hommes et celle des femmes. Si dans notre mission nous ne comptons en moyenne qu'un chrétien sur mille payens, au moins celui là l'est tout de bon.

Escadre des Jésuites. — L'un de nos frères scholastiques, le F. Sen, nous a tous menés l'autre jour visiter un des 40 bateaux de sa famille, dont chacun porte 35 hommes d'équipage et jauge 4 à 5.000 quintaux. Au haut du grand mât de ces belles jonques chinoises brille une croix, autour de laquelle tourne la girouette, et ce qui n'est pas moins surprenant c'est qu'à l'arrière de tous il y a un grand IHS doré. Voilà ce qui fait dire aux marins et officiers français que les Jésuites ont une escadre sur les mers de Chine et font le commerce en grand. Nos bons chrétiens, au lieu des signes superstitieux de leurs compatriotes, peignent sur leurs bateaux le chiffre qu'ils voient au frontispice de nos Eglises, et d'ailleurs les méchants ne s'y trompent pas, mais il est si facile d'en tirer une conclusion et de parler du luxe Oriental des Jésuites. Tout l'équipage fait la prière en commun matin et soir dans une cabine décorée d'objets pieux. Cette excellente famille Sen, très-riche des dons du ciel aussi bien que de la terre, compte 2,000 membres, tous chrétiens, et forme la moitié de la paroisse de Tong-Ka-dou. Que n'en avons-nous seulement un cent comme celle-là! Hélas! que de mystères dans cette lente conversion de la Chine! La prière qui obtient tout peut plus que tout le reste. Priez, chers frères de Laval, priez pour nos pauvres Chinois et aussi pour votre indigne et très-affectionné frère.

L. Gain. S. J.

Extrait des nouvelles de la Mission. – Procès de Nanking.

Le procès de Nanking n'est point terminé ; et les soufflets ou les tortures ne sont point épargnés aux témoins pour les contraindre à faire les aveux exigés par les juges. Le Catéchiste Kou a eu un entretien avec Tchen-lao-io. Cet infortuné déplore amèrement les faux témoignages qu'il a portés contre le P. Ouang, mais il ne se sent pas le courage de les rétracter, parce qu'on le soumettrait, dit-il, à des tortures encore plus violentes que celles qu'il n'a pu endurer, et qui l'ont contraint à parler contre sa conscience.

Médiation de la France rejetée. – Mr. Brenier de Montmorand avait permis à Mr. Godeaux, Consul-général de France à Chang-hai, de se rendre auprès du Vice-roi pour intervenir en notre faveur. Avant de partir pour Nanking, Mr. Godeaux écrivit à Sen-pao-tsen pour lui annoncer sa prochaine visite. Le 15 Novembre, il reçut une réponse dans laquelle celui-ci le priait de ne point se rendre à Nanking parce que, disait-il les affaires qui se traitaient dans le procès ne regardaient nullement les Européens. Voilà donc la médiation de la France rejetée d'une manière catégorique.

Le sous-préfet de Kien-ping à Lo-tsen. – Le sous-préfet de Kien-ping a été envoyé par le Vice-roi à Lo-tsen pour constater les prétendus assassinats commis par le P. Ouang. La lettre suivante écrite par le Père Le Cornec, le 9 novembre, et datée de Ning-Ko-fou nous raconte la manière dont Fang-Kia-fan a rempli la mission qui lui était confiée. "Je puis enfin, dit le P. Le Cornec, vous envoyer sur l'expédition du sous-préfet de Kien-ping à Lo-tsen des renseignements qui me paraissent certains. Hier soir, est arrivé un administrateur, témoin oculaire des faits suivants qu'il m'a racontés. Le mandarin est arrivé à Lo-tsen, le 11 de la 9e lune (27 Octobre) et a logé dans une pagode voisine du village. Le lendemain 12, il s'est rendu à notre Résidence.

Cendres des prétendues victimes du P. Ouang. – Il n'a pas même

essayé de chercher des cendres en un autre endroit du jardin ; mais allant au lieu où le P. Ouang a été tué, il a pris la terre mêlée de cendres qui s'y trouve et en a rempli deux paniers en jonc, dont on se sert pour emballer le sel ; Il a répété le même manège au bûcher du Catéchiste Yang. Puis, avisant près du mur d'enceinte d'autres cendres produites, le 13 Juillet, par la combustion d'un tas de bois de chauffage, il en a pris et les a mêlées à la terre qu'il emportait. Il a recommandé aux spectateurs accourus au nombre d'une vingtaine de garder le silence sur ce qu'il avait fait puis il a repris la route de Kien-ping? Le 18 ou le 19 de la lune, il partait pour Nanking, emportant avec lui son trophée. Ces cendres ont dû être présentées au Vice-roi comme étant celles des deux prétendues victimes mises à mort et brulées par le P. Ouang.

Faux témoins achetés. — Pour mieux établir le fait, il s'est arrêté en passant au bourg de Che-tze-pou, a tenu consulté avec le Tongze houpénois Tchang-pé-lin et Hiu-Ki-siang dans le but d'acheter de faux témoins qui voulussent dire que ces cendres sont celles des deux hommes tués par le Père. Un pentijen de Lang-hen, nommé Langifou, s'est présenté et affirmera qu'en passant à Yu-tsen-ouan, il a entendu des cris, qu'il est entré chez nous et a vu de ses propres yeux le P. Ouang tuer deux hommes, et que les cendres apportées par Fang-Kia-fan sont celles de ces individus. Le sous-préfet a promis à Lang-i-fou 200 sapèques par jour, de l'opium à discrétion, puis un rouleau de 40 piastres, quand les affaires seront terminées. Il y a encore un autre témoin gagné à prix d'argent, qui doit tenir le même langage que Lang-i-fou.

Plan du Kong-sou de Po-tsen. — Ci-joint, ajoute le Père Le Cornec, un plan quelconque pour faire voir les endroits désignés par le témoin oculaire. On se rappelle que le P. Ouang prévenu de l'arrivée des émeutiers se précipita dans la partie, où se trouvait située l'école, afin d'avertir les élèves de prendre la fuite. Il voulut lui-même s'échapper du même côté, parce que le côté opposé était envahi par la bande de Ho-Kin. Son catéchiste Yang a été tué dans la cour de

l'école au moment où il se disposait à escalader le mur de l'ouest pour s'enfuir dans la montagne.

montagne.

L. F. D. J. G. E. C. K. B. I A. H. Ruelle. Ruelle. MAISONS. N. S. H'. Entrée.

Légende.

A. Chambre du P. Ouang. — B. Tour. — C. Eglise. — D. Jardin. — E. Cuisine. — F. Ecurie. — G. Ecole. — H.H'. Jardins cultivés par les Elèves. — I. Monceau de bois de chauffage. — J. Cour. — K. Bûcher sur lequel a été brûlé le corps du P. Ouang.
L. Bûcher sur lequel a été brûlé le corps du Catéchiste Yang.



aphaël
yenne).
76.

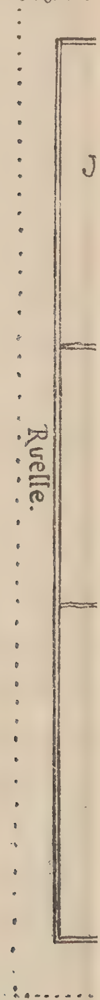
s con-
serai

roduit
nous
vons
nbre
n gran-
ême
ices
de nous
lléges,
let, car
depuis,
mbre;
ous le
n inté-
plus
iers du
te qu'il
lique.
est le
s de
ction
progrès
; Abon
evaient
argent;



l'école au mome

la montagne.



A. Cha

E. Cui

tivés po

K. Bi

L. Bi

Brésil. - Extrait d'une lettre du P. Raphaël Galanti au R. P. Altini, Recteur des Alleux. (Mayenne).

Itú, le 25 Xbre 1876.

Nous désirez, Mon Révérend Père, des nouvelles de ces contrées; je pourrais vous en donner beaucoup; mais je serai forcé de me borner simplement à quelques détails.

Notre collége est, grâce à Dieu, très florissant, et produit des résultats qui ne sont point à dédaigner. Cette année nous avions 111 enfants, mais, pour diverses raisons, nous en avons perdu cinq ou six. Nous en espérons un plus grand nombre encore l'année prochaine, car le collége est déjà en grande réputation, et on en parle partout avec éloge, même parmi nos ennemis qui ne peuvent nier l'évidence. Les Protestants et les Francs-Maçons ont essayé de nous faire échec en ouvrant dans une ville voisine deux colléges, pour ruiner le nôtre. Leur insuccès a été complet, car leurs colléges, de leur propre aveu, et à leur mortel dépit, sont bien inférieurs au nôtre, sous le rapport du nombre, de la discipline, de la réputation, aussi bien que sous le rapport matériel (beauté des constructions, distribution intérieure etc.) Et pourtant ils disposent des moyens les plus puissants: ils ont la faveur, la protection et les deniers du gouvernement. L'Empereur lui même, dans la visite qu'il fit l'année dernière, déclara, non pas à nous, mais publiquement dans un dîner, que le collége des Jésuites d'Itú est le plus remarquable de la province et un des meilleurs de tout l'empire, pour la splendeur des édifices, la sage direction et la force des études. D'ailleurs la fondation et les progrès de notre collége tiennent du miracle. Figurez-vous, Mon Révérend Père, qu'il y a dix ans à peine deux Pères arrivaient ici avec un scholastique, le fameux P. Gionini, sans argent,

Plan de Chang-hai.

FLEUVE OUANG-POU

CONCESSION AMÉRICAINE

CONCESSION ANGLAISE

CONCESSION FRANÇAISE

FAUBOURG de TONG-KA-DOU

VILLE MURÉE

Canal de Sou-tseu

Nord.

Légende.

1. Résidence de Tong-Ka-dou.
2. Résidence du Lao Tié-Tsu tang.
3. Résidence de Yang King pang.
4. Résidence de Hong-Keu.
5. Procure des Lazaristes.
6. Procure des Missions-Etrangères.
7. Cimetière des Jésuites.
8. Consulat de France.
9. Hôtel de Ville français.
10. Usine à gaz.
11. Consulat d'Angleterre.
12. Usine à gaz.
13. Temple de la Trinité.
14. Ministres protestants.
15. Pagode de Ning-po.
16. Grandes pagodes.
17. Tribunal du Tao-tai.
18. Tribunal du Tse-hien.
19. Camp chinois.
20. Consulat des Etats-Unis.
21. Arsenal chinois.
22. Route de Zi-Ka-wei.. [à 6 Kilom.]
23. Chemin de fer de Chang-hai à Ou-song. [12 Kilom.]

1876.

Échelle.

0 200 400 600 800 1000 mètres.

Plan de Chouei Tong.

Echelle.

0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 mètres.

Légende.

A. Entrée - A' Maison composée de 9 chambres.
A'' Maison composée de 7 chambres de Pères.
B. Chapelle - C Grande Ecole - D. Atelier.
E Petite Ecole - F. Tombeau du P. Temiani.
G Ecurie - H. Cuisine. I. Ecole des moyens.
J. Maison habitée actuellement par les Pères.
K. Maison louée à des chrétiens.
L. Ecole des filles (+) M. Maison nouvellement achetée.
N. Rues. O. Chemins.
B. Portier.

Les lignes hachées indiquent les pans de murailles encore debout. Ailleurs tout est détruit. Ce qu'on a pu sauver des restes du P. Temiani a été déposé dans un petit enclos situé derrière la maison J.

(+) C'est près de là qu'a été tué le P. Ouang. (Voir le N° Décembre 1876. P. 229.)

Carte du Kiang-nan.

NORD.

toute la province pour recueillir des aumônes ... et le collége s'éleva glorieux et triomphant. - Actuellement il ne vient pas un étranger dans la ville qui ne demande à le visiter, et tous en admire la grandeur, l'élégance et les belles proportions.
Il est situé à l'extrémité de la ville, sur une très belle colline d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Nous avons un jardin un peu plus grand que celui de Macao, qui produit en abondance les meilleurs fruits du pays, et contient une jeune vigne qui fait penser à la vigne de Calypso, dans Télémaque. Le jardinier affirme que dans deux ou trois ans elle produira assez de vin pour fournir à toute la communauté et en buvant les jours, comme à Rome. Le plan du collége a été modifié et amelioré par le P. Egano, à qui cette mission a de grandes obligations. Je regrette de n'avoir pas ce plan pour vous l'envoyer. Une courte description y suppléera. Laissant de côté l'ancien édifice qui est sans valeur et sert d'habitation aux nègres, de menuiserie, de cordonnerie, et autres dépendances; et l'église, qui est elle même bien pauvre (Nous avons l'espérance d'en construire prochainement une belle), Arrivons aux nouvelles constructions qui se trouvent d'un côté de l'église, tandis que les anciennes se trouvent de l'autre côté.
Au rez-de-chaussée nous avons la cuisine, le réfectoire des Pères, le réfectoire des pensionnaires, et quelque dépendance. Au 1er étage qui, à cause de la pente du terrain n'est d'un côté que le rez-de-chaussée, se trouvent les classes, toutes réunies, la Procure, la Sorterie, la chambre du P. Ministre et la salle de Réception.
Cette dernière pièce a été peinte avec goût et même richement par le F. Alberani, et elle fait l'admiration de tous ceux qui visitent le collége. Au plafond est représenté St. Louis dans la gloire avec des lis et des roses, et sur les côtés divers paysages d'imagination. En outre elle est ornée de colonnes de marbre très bien exécutées avec trois tables de marbre, des chaises, des sofas, des tapis, etc.
Au même étage se trouvent également deux grandes et belles

sans crédit, sans connaissance de la langue; et, pour comble de malheur, ils trouvaient des préventions telles que les meilleures âmes de la ville, (comme on nous l'a raconté depuis, et comme on nous le redit tous les jours) à la nouvelle de notre arrivée, demandaient à Dieu avec instance d'éloigner de leur patrie cette nouvelle peste du Jésuitisme. Toutes les bouches de l'enfer, je veux dire les journaux diaboliques du pays poussaient des cris féroces contre les Jésuites, auxquels ils donnaient les plus horribles noms, ne leur épargnant pas même ceux d'hérétiques et de protestants. Le croiriez-vous? Ceux-là même de qui nous devions espérer protection parlaient dans le même sens, et ne cessaient d'exhorter le peuple à se tenir en garde contre ces gens qui venaient enseigner le paganisme! Bien plus: ceux même qui nous avaient appelés, se tournèrent contre nous!.. Cependant les deux ou trois Pères commencèrent à travailler en véritables enfants de la Compagnie, se faisant tout à tous, surmontant tous les obstacles, et ils réussirent peu à peu à se faire estimer des honnêtes gens; il se forma un parti en leur faveur; on songea à ouvrir un collége; et en dépit des plus terribles obstacles, il s'ouvrit dans une vieille maison presque inhabitable. De nouveaux obstacles survinrent qui semblaient cette fois insurmontables; un des Pères tomba malade et fut contraint de partir.., on triompha de tout par la constance, par la patience et par la prière. On pensa alors à bâtir un collége, mais tout manquait; n'importe, en avant! Dieu y pourvoira, puisqu'il s'agit de sa gloire. Le R.P. Ponza fit venir le célèbre F. Pocovi, à qui nous sommes si redevables; on chercha des aumônes, on contracta des dettes, enfin on se procura de l'argent comme on put. Le peuple contribua aux constructions de diverses manières; les uns envoyaient leurs esclaves travailler gratis, celui-ci fournissait la pierre, celui-là le bois; l'un prêtait ses bœufs, un autre ses chevaux; un bon vieux prêtre parcourut

St. Stanislas, et, s'il m'est permis de l'ajouter, ceux qui ont un grand désir de porter Jésus-Christ à ces pauvres populations qui en ont si grand besoin. Je vous prie donc M. R. Père, d'exhorter fortement nos jeunes frères à acquérir un grand amour pour N. Seigneur, et un grand désir de le donner aux autres, de le faire naître, grandir et régner dans tous les cœurs; alors ils seront contents, très contents dans les missions. Il est certain que ceux qui parlent avec dédain des missions (et malheureusement il en est qui ne s'en font pas de scrupule croyant en cela rendre gloire à Dieu: obsequium putentant se præstare Deo ou bien n'ont pas cet amour ou manquent de cette mortification qui en est le fondement). Il faut bien vous dire un mot sur la première origine du collège: Voici ce qu'on raconte: Un Père de l'ancienne Compagnie, le P. Campos, originaire de cette ville, se trouvant en Italie, où il avait été déporté, désirait vivement retourner dans sa patrie après la suppression de la compagnie; mais les ressources lui manquaient. Or un jour qu'il se promenait, sur le rivage de je ne sais quelle mer d'Italie voilà qu'il est abordé par un jeune enfant, qui comme s'il avait deviné sa pensée lui dit, sans être interrogé: "Mon Père, ayez confiance, bientôt vous trouverez un navire en route pour le Brésil, et vous y serez reçu gratis". Il ajouta en lui remettant un beau tableau de N. D. de Bon Conseil: allez, emportez ce tableau et prêchez à ce peuple la dévotion à la Sainte Vierge; elle sera son salut. Il dit et disparut. Le bon Père revint ici sur le navire qui se présenta effectivement quelque temps après, bâtit notre église où l'on conserve avec grande dévotion le tableau de la Madone, et la maison que j'ai désignée plus haut sous le nom de vieux bâtiment. Avant de mourir il légua l'église, la maison et un petit jardin attenant, aux Pères Jésuites qui dans quelques années viendraient y ouvrir un collège désignant ainsi par avance le lieu même où ils s'établiraient, prédiction qui s'est vérifiée bien que tous voulussent l'établir ailleurs

salles d'étude. Dans la plus grande qui peut contenir une centaine d'enfants il y a une estrade pour les exercices, la distribution des prix, les représentations etc. Au dessus des études, deux dortoirs très-vastes et parfaitement aérés; au-dessus de la salle de réception, une salle pour l'infirmerie, et au dessus des classes les chambres des Pères et la bibliothèque, qui grâce à Dieu est déjà bien nombreuse (3,000 volumes), bien choisis, et s'enrichit encore chaque jour. Au dessus des chambres des Pères se trouvent celles des Frères Coadjuteurs.

La façade extérieure du collége donne sur la voie publique et sur une vaste place; la partie intérieure qui présente à peu près la forme d'un fer à cheval, forme une cour qui sera belle lorsqu'elle sera terminée. (On travaille continuellement et peut-être que l'année prochaine on construira une autre aile; car le nombre des élèves allant toujours croissant nous ne saurions plus où les loger). A l'intérieur, à peu de distance du collége, on a disposé symétriquement trois belles cours de récréation pour les enfants. Chacune d'elle a un hangard soutenu par des colonnes; il a dix mètres sur six ou sept; c'est là que les élèves se retirent quand il pleut. - A l'extrémité du jardin, non loin d'un petit ruisseau, à environ 100 mètres du collége, nous avons un beau bassin pour les bains construit magnifiquement par le F. Pocovi. Il est entouré de petites chambres actuellement en planches, et il est fermé à clef, pour empêcher les nègres d'y entrer.

Comme vous le voyez, Mon Père, le progrès accompli dans ces dix dernières années est très-grand, et maintenant nous sommes bien-mieux, sérieusement parlant, que beaucoup de nos Pères en Europe. Mais j'ajoute que celui qui viendrait ici pour se trouver à l'aise, ne serait pas content. Non qu'il nous manque quelque chose, mais parce que, teste experientia, par une disposition spéciale de Dieu, il n'y a, si je ne me trompe, à être contents dans les missions que ceux qui y vont avec les souliers, le chapeau et le manteau dont parle Bartoli dans la vie de

si nous étions plus nombreux : Messis quidem multa, operarii autem pauci. Oui, mon Père la moisson est grande dans toutes ces contrées ; les ouvriers sont peu nombreux. Et pendant ce temps là, les protestants ouvrent la brèche presque partout, et si Dieu n'y met la main, ce pauvre pays sera bien malheureux. Oh pourquoi ces bons novices ne prieraient-ils pas, Dominum messis ut mittat operarios ? Pourquoi ne se prépareraient-ils pas à venir. Nous n'avons pas peur ; non est abbreviata manus Domini. Le bras du Seigneur n'est point raccourci, (il sait, même a notre époque faire à ses serviteurs fidèles et à ses missionaires soit dans le collège soit dans la ville, soit dans les campagnes, certaines faveurs toutes divines. Je pourrais même sur ce point vous dire de bien belles choses ; mais je ne veux être ni imprudent ni indiscret.)

R. Galanti S.J.

FRANCE.

Lettre du P. Romans - Œuvre des Italiens à Aix.

Vous avez entendu parler sans doute d'une œuvre fort intéressante pour le salut des âmes fondée à Aix dans le courant de cette année, et dont l'initiative est due à notre cher scolasticat : Je veux parler de l'œuvre des Italiens ; et quoique les fruits que nous ayons recueillis jusqu'à présent ne lui permettent pas de s'élever au rang de ces grandes œuvres dont plusieurs autres villes sont fières à juste titre ; l'estime que Sa Grandeur l'archevêque d'aix, et son Excellence le Cardinal Archevêque de Paris en ont faite m'encourage à vous donner aujourd'hui sur elle quelques détails : Heureux si je puis de la sorte édifier votre zèle, qui en quelques années fera de bien plus grandes choses encore dans les champs féconds des Indes. L'œuvre dont je me propose de vous entretenir quelques instants M.C.F. a été appelée par ses fondateurs. La congrégation des Italiens ; car elle se compose exclusivement de nos compatriotes. Or voilà ce qui a donné lieu a son origine : il y a dans la commune d'aix plus de deux mille Italiens, dont

ainsi que divers événements qui s'accomplissent également à la lettre. Il désigna comme exécuteur testamentaire un prêtre jeune alors, mais maintenant très-vieux : c'est lui qui nous a raconté fidèlement tout cela. Le peuple regarde ce Père comme un saint et a une confiance inébranlable dans ses prédictions.

Fort bien, dira quelqu'un ; mais à quoi sert d'avoir un collège s'il ne produit aucun fruit ? O mon Père, si c'était le lieu, je voudrais vous parler longuement à ce sujet. Oui certes il produit des fruits et des fruits très-consolants ; j'en pourrais donner des preuves palpables. Je pourrais dire que beaucoup de nos enfants font des actes de vertu admirables tant dans le collège qu'en dehors ; je pourrais ajouter que beaucoup d'entre eux, quand ils retournent chez eux font de grands efforts pour reformer leur famille et convertir leurs parents, et quelques uns réussissent. Dans ce mois-ci par exemple, deux petits enfants ont obtenu la conversion de leur mère, et sont sur le point d'obtenir celle de leur père, qui outre qu'il est franc-maçon, a toujours publiquement fait profession de paganisme. Je pourrais dire que les vocations à la Compagnie ne manquent pas etc. Je ne nie pas que les épines ne soient mêlées aux roses ; mais quoi ! et où donc cela n'est-il pas ? Outre que dans notre collège même les plus mauvais mènent une vie chrétienne, au moins en comparaison de ce qu'ils feraient dans les autres collèges, qui d'ordinaire sont ouvertement des écoles publiques d'irréligion et de la plus révoltante immoralité. Et dans le ministère, que fait-on ? On fait beaucoup, et je pourrais vous rapporter une multitude de faits des plus consolants dont j'ai moi-même été témoin, et quelque peu acteur bien que sim minimus apostolorum. Mais je remets tout à une autre fois parce que j'ai déjà été bien long. Pour le moment je me contenterai de dire que tout ce qui se fait ici s'appuie sur le collège comme sur son fondement et son centre, que Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis ; que nous ferions bien davantage

parlant leur langue s'occupât d'eux, échauffât leur foi, réunît les égarés, fortifiât les faibles, encourageât les bons; et en effet la miséricorde divine jeta enfin un de ses regards bienfaisants sur ces pauvres victimes de la révolution. Un religieux digne fils de St. Gaëtan ne pouvant plus supporter l'irréligion de ses nouveaux maîtres vint chercher un asile à Aix. En peu de temps son zèle, sa piété, son bon cœur le firent entrer dans les bonnes grâces de Mgr. qui le nomma immédiatement vicaire de la paroisse Saint Jean. Dans cette place, tout en gagnant la bienveillance du clergé, et des bons catholiques, par son dévoûment sincère et assidu il eut l'occasion de connaître de près l'état déplorable dans lequel ses compatriotes se trouvaient. Il en parlait souvent à quelqu'un de nos scolastiques Italiens, qui prenant la chose au sérieux, comme elle le méritait, ne manquèrent point d'étudier les moyens de secourir efficacement leurs compatriotes dans les grands dangers, qui les menaçaient. La première pensée qui se présentait tout d'abord, fut celle d'amener les plus éloignés des pratiques religieuses à faire leurs Pâques; il fut convenu qu'une retraite leur serait prêchée pour bien les préparer et qu'une chapelle serait choisie au centre de la ville pour rendre à tous plus faciles les moyens de s'y réunir. Le succès fut tel qu'on l'avait espéré. Aux jours établis presque personne de ceux qui pouvaient y venir ne manquait, et la retraite finie, un bon nombre d'hommes et de femmes s'approchèrent de la sainte table pour la première fois peut-être depuis de longues années. Heureux de ces premiers résultats, on pensa tout de suite aux moyens de conserver et d'augmenter même de si bonnes dispositions. On avait entrepris de les réunir de temps en temps. et de leur rappeler les vérités les plus nécessaires de notre sainte religion. Mais soit que le choix du jour où les réunions devaient avoir lieu, fût peu favorable, soit que les occupations et les emplois de nos Italiens missent obstacle à l'œuvre; dès le début on dû céder aux circonstances, sans renoncer

plusieurs habitent la ville, les autres, et en plus grand nombre, travaillent dans les environs. Ils sont presque tous Piémontais, grâce au patois, le commerce avec les Provençaux n'est pas trop difficile. Obligés, qui pour une cause, qui pour une autre a quitter leur malheureuse patrie depuis trente ans victime d'une politique étrangère et antireligieuse, ils ont emportés avec eux la foi, cette foi, dont Mgr. Forcade à pu dire comme le grand Apôtre aux Romains : Fides vestra annuntiatur in universo mundo (ad. Rom. 1-8) Mais hélas! à quoi sert la foi dépourvue de bonnes oeuvres? N'est-il pas vrai que : Fides sine operibus mortua est? Or voilà précisément ce qui est arrivé à plusieurs de nos pauvres Italiens. Contraints par la force des choses, ils s'éloignaient les uns des autres, ils se mêlaient aux bons et aux mauvais, selon que leur utilité les y engageait ; et d'abord par la nécessité de leur emploi, ensuite par le maudit respect humain, enfin par simple négligence ils abandonnaient les exercices de piété, et plusieurs, tout en ayant la foi, ne pratiquaient plus. Imaginez-vous de nombreux jeunes ouvriers échappés aux regards vigilants de leur famille, et livrés à la merci de leurs fougueuses passions; des jeunes filles sans autre garde à leur vertu, s, que les soins de leurs maîtres, quelque fois impies, plus souvent indifférents, et vous n'aurez aucune peine, je pense, a en tirer les conclusions, maintes fois déplorées dans cette ville. Faut, il est vrai comme la Sainte Ecriture nous l'apprend que : "Corruptio optimi pessima" Quelques uns poussèrent la chose si loin, que la simple raison d'étrangers leur parut suffisante pour ne plus fréquenter l'église. Monseigneur l'Archevêque en gémissait; les curés, faute de ne connaître la langue, n'y pouvaient guère porter remède, et les bons Italiens, qui Dieu merci s'étaient conservés en assez bon nombre dans la ville, voyaient, les larmes aux yeux, la perte douloureuse de leurs chers compatriotes. Il fallait donc que le Seigneur leur vint en aide. Il fallait qu'un prêtre

la chapelle des Italiens, telle fut l'origine à la naissance de la Congrégation. Voyant tant d'hommes à la retraite, les Pères crurent le moment propice pour exécuter le projet, objet de leurs vœux; le succès leur donna gain de cause. La proposition qu'ils firent de former une Congrégation d'Italiens pareille à celle qui existait à Marseille, à Alger, à Oran et jusqu'au Brésil, fut acceptée avec enthousiasme: aussitôt le programme des réunions qui devaient avoir lieu le dimanche fut donné, le voici: Le matin, messe avec une courte instruction, le soir catéchisme pour les enfants, chapelet chanté en commun, comme en Italie; ensuite sermon en Italien, enfin bénédiction du T.S. Sacrement, suivi du chant de différents cantiques en l'honneur de la T.S.V.M. La première fois avant de les congédier, pour les mettre sous la protection de Notre-Dame du Mont-Carmel, les Pères leur distribuèrent des scapulaires. L'œuvre était fondée, et il s'agissait d'en assurer l'avenir: il était nécessaire par conséquent de lui donner un directeur qui s'en occupât; car à cause de nos études nous ne pouvions nullement nous en charger sans compromettre son existence et ses progrès. Le prêtre italien en fut donc définitivement chargé. Il mit à la tête de l'œuvre comme président un homme très-dévoué; pour nous, nous restâmes toujours là pour les aider, et les encourager, heureux de faire le bien sans nous montrer, comme vous le dites fort bien. Voici quelques traits qui prouvent que le bien se fait. Un jour une pauvre femme vint remercier le président de la congrégation d'avoir établi cette œuvre, car disait-elle, avant son existence, mon mari allait chaque soir dépenser au cabaret ce qu'il gagnait le jour, et revenant ivre à la maison, mais depuis qu'il assiste à vos réunions, il vient, son argent dans sa poche, il me laisse tranquille, et nous vivons en paix. Une autre fois, c'était une aubergiste, qui rendait témoignage des bienfaits de la Congrégation, car on lui demandait un jour quelque aumône pour l'œuvre et la femme indignée: allez-vous-en;

entièrement au projet de continuer. au contraire on avisa aux moyens de reprendre l'œuvre, mais dans des conditions de stabilité, et à la retraite de 1870, au grand contentement des gens de bien les fondements de cette œuvre que nous continuons aujourd'hui furent jetés C'était à l'époque qui sert de préparation aux Pâques: grâce à l'activité du prêtre dont je vous ai parlé, on afficha dans les églises, et dans les différents quartiers de la ville que les exercices de la retraite seraient donnés aux Italiens dans leur chapelle.

Dès le premier jour les auditeurs arrivèrent nombreux, les hommes en particulier donnèrent en cette occasion un témoignage frappant de leur foi, car, il faut bien le remarquer, les réunions avaient lieu à 7 h. ½ ou 8 h. du soir alors que ces pauvres gens revenaient de leurs travaux; plusieurs couraient droit à la chapelle pour y passer une ou deux heures sans avoir même soupé: et c'était vraiment édifiant de les voir demander le confesseur à la fin de chaque méditation. Un jour un Père Piémontais, qui entendait leurs confessions, fut obligé de rester à la maison pour le cas de conscience; il n'y avait donc à la chapelle que le F. Scolastique qui prêchait; son exhortation finie, voilà les hommes qui se présentent pour se confesser, le prédicateur embarrassé leur dit qu'il sera temps encore le lendemain; mais, mon Père, s'écria l'un d'eux encore tout ému des chaudes paroles du prédicateur, vous nous avez dit qu'il ne fallait pas rester un seul instant en état de péché mortel et voilà que vous nous dites d'attendre encore vingt-quatre heures? Ah! je vous en prie confessez-nous. Et le bon scolastique d'une part touché de ce langage, de l'autre ne pouvant satisfaire à leurs justes désirs, eut grand mal à s'en tirer honorablement. Le jour de la clôture plus de 150 hommes firent leur Pâques, et se retirèrent réconciliés avec N. Seigneur.

Mr. le Curé de la Métropole, qui leur avait distribué la communion, faisait des souhaits pour que, proportion gardée, il eût autant d'hommes à sa paroisse qu'il en avait communiés dans

accablèrent, et de telle sorte, qu'il y eut un moment de désespoir. Nous n'avions pas une chapelle à nous, et c'était une maison religieuse, qui nous avait donné asile au commencement; or ces bonnes religieuses non-seulement nous obligèrent à abréger de cinq jours la retraite, mais de plus à nous retirer immédiatement, et la raison, vous la croiriez à peine: parce qu'une foule de 200 à 300 personnes devait salir la chapelle plus que d'ordinaire. Je ne puis pas m'arrêter sur des contradictions de cette sorte, qui m'obligeraient à vous découvrir bien des misères: je me contente de vous dire que dans le court espace de deux mois nous fûmes contraints de changer cinq fois de domicile, et encore, comme je vous le disais tout-à l'heure nous ne sommes pas bien établis; toute fois sachez que Monseigneur, voyant notre embarras nous offrit la meilleure chapelle de la Métropole, mais par des raisons fort simples, et qu'il vous est très-aisé de comprendre, nous dûmes la laisser après quelques jours, et chercher ailleurs un local plus libre. Comme il était fort inutile de chercher dans la ville, il fallut nous contenter d'une gracieuse chapelle qui se trouve en dehors et à quelque distance. C'est là que la congrégation s'est enfin refugiée. tous ces changements ont failli perdre l'œuvre au berceau; mais Dieu l'a soutenue. La Sainte Vierge est aussi venue à notre secours. Quand nous quittâmes la première chapelle, qui avait servi de berceau à notre chère Congrégation, nous étions absolument dépourvus de tout ce qui est nécessaire à l'entretien du culte; il fallait donc tout acheter, et de plus emprunter 150 fcs. pour le loyer de la chapelle, et malgré les sacrifices que quelques pauvres ouvriers s'imposaient en nous donnant qui dix, qui vingt, qui trente francs gagnés par les sueurs de tout un mois nous étions obligés de tendre la main à la charité des âmes plus capables de nous secourir. Tous ceux qui le pouvaient répondirent à notre appel, en particulier Son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris, qui de retour de son

répondit elle, allez-vous-en vous et votre congrégation, car elle m'a fait perdre mes nombreux clients, et je ne puis plus gagner dans une semaine ce que je dépense. Mais parmi les fruits qu'a donnés notre congrégation naissante, un des premiers fut la conversion d'une protestante. Ignorante des vérités de la religion, elle assistait aux exercices de la retraite plutôt pour faire plaisir à son mari que pour s'instruire. Cependant la grâce divine ne tarda pas longtemps à se faire sentir à cette âme plongée dans les ténèbres de l'erreur. Au retour d'un sermon sur l'enfer, effrayée des peines, dont le Seigneur menace ceux qui meurent dans le péché, elle dit à son mari, qu'elle voulait se faire catholique. Celui-ci peu instruit lui-même de ce qui doit se faire en pareil cas, alla trouver le lendemain le directeur de la Congrégation, et lui demanda s'il voulait bien se charger de baptiser sa femme, qu'il allait lui amener sur le champ. Il se disposait déjà à sortir: mais, un moment, lui dit le directeur en l'arrêtant, vous me paraissez aussi ignorant que votre femme, et vous avez besoin d'être instruits tous les deux. Après quelques questions le prêtre s'aperçut bientôt qu'il n'y avait pas seulement un baptême à faire, mais encore un mariage à légitimer. La providence avait si bien disposé l'esprit du mari, qu'il se soumit à toutes des formalités qu'il lui fallait remplir. Il dut d'abord se séparer de sa femme, à laquelle Mgr. l'Archevêque ouvrit la porte d'un couvent, où elle trouva un abri avec l'instruction nécessaire, tandis que le directeur de son côté complétait ce qui manquait à l'instruction de son mari. Au bout de quelques jours les pouvoirs nécessaires étant arrivés de Rome, la cérémonie du baptême a eu lieu, et le mariage fut légitimé. Je pourrais vous citer bien d'autres exemples; mais que ceux-là suffisent pour édifier votre zèle.

Cependant l'ennemi de tout bien ne dormait pas, et il ne pouvait pas voir d'un bon œil une œuvre qui lui arrachait tant d'âmes. Il fallait donc s'attendre à des contradictions, et en effet elles nous

La jolie statue de la très-sainte Vierge couronnée d'une guirlande fort belle occupait le premier rang, à sa droite la bannière de la congrégation indiquait aux Italiens quelle serait désormais l'enseigne sous laquelle il fallait se grouper, et qu'il fallait suivre. Vis à vis la bannière le trône de Monseigneur s'élevait modestement: tout était illuminé a giorno, au dehors les décorations faisaient un bel effet; les murs qui longent la petite allée de la chapelle étaient couverts par des oriflammes de différentes couleurs; à l'extrémité de l'allée entre le mur à droite et la porte de la chapelle à gauche, une grande bannière du S. Cœur fermait le chemin; elle regardait l'entrée de notre allée: Là était dressé un arc de triomphe qui faisait fort bien malgré sa simplicité; au milieu un magnifique portrait de Pie IX attirait les regards des passants; aux extrémités étaient suspendues les armes du souverain Pontife, et de l'archevêque d'Aix, à côté d'elles, mais un peu au dessus, six bannières flottaient dans les airs. C'est sous cet arc de triomphe que sa grandeur fut reçue aux cris joyeux de Viva Monsignore, elle s'avança vers la chapelle en bénissant les enfants. Voilà donc Monseigneur chez nous, cet acte extraordinaire de bienveillance lui procura l'amour et la reconnaissance bien méritée des Italiens.

Mais il finit par se montrer le vrai Pasteur lorsque après nous avoir honorés de sa présence il nous édifia par ses paroles. Son discours simple et énergique à la fois fut l'expression sincère de son amour pour la vérité et de son zèle pour le bien de ses chères brebis. Il parlait en homme qui connait parfaitement Rome, l'Italie catholique, et son histoire, vous dire, que votre serviteur ne fit autre chose que pleurer à chaudes larmes pendant ce discours, c'est vous dire le moindre de ses effets. Après avoir félicité nos chers italiens, d'appartenir à un pays où Pierre a voulu jeter les fondements de l'Eglise, et les avoir excités à garder pure la foi romaine, il leur a rappelé les devoirs du chrétien; il a insisté sur la sanctification du dimanche; malheureusement, ajouta-t-il, il est trop

pèlerinage à Lourdes envoyait à M. le Directeur de l'œuvre une aumône de 200 F. accompagnés d'une charmante lettre d'encouragement, ce qui ne doit pas vous étonner car Son Eminence étant originaire d'Aix, est le seul qui de loin puisse s'attacher à la congrégation et en apprécier les avantages. De telle sorte qu'en peu de temps nous avions tout ce qui pour le moment nous était indispensable, du linge d'autel, même un harmonium; une bannière de la Congrégation, et une statue de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Toutefois il nous faut encore beaucoup de choses pour être bien montés, et aussi pour payer quelques dettes que nous avons dû faire à l'occasion de l'inauguration de l'œuvre. Et puisque la suite du récit m'a amené à prononcer ce mot d'inauguration, qui pourrait exciter votre curiosité, je vais vous en rendre raison brièvement. L'existence de notre Congrégation était encore pour plusieurs inconnue, pour plusieurs autres qui en soupçonnaient l'existence enveloppée d'ombres, il fallait donc dissiper tous les préjugés, la faire connaître aux uns, et la faire briller autant qu'il nous était possible, aux yeux des autres. A cet effet nous tirâmes parti du désir que Monseigneur nous avait manifesté d'assister une fois aux réunions des Italiens. Le jour fut fixé par lui-même au 13 août. Malheureusement il ne nous laissait qu'une semaine pour nous préparer à sa visite : cependant on eut soin d'annoncer que Mgr inaugurerait la Congrégation, et que ce jour-là on fêterait solennellement N. D. du Mont-Carmel. Nous espérions que la nouveauté de la chose attirerait plus de monde à l'Eglise que d'ordinaire, et notre espoir ne fut pas trompé. Le matin du 13 un nombre assez considérable d'hommes et de femmes assistait à la première messe célébrée par un de nos Pères : la Grand-Messe a été chantée à huit heures; Mr. l'Archiprêtre curé de la Métropole officiait. Le soir dès cinq heures la chapelle était pleine, elle avait été décorée pour la circonstance aussi élégamment, qu'il nous était possible.

moi, vraiment, j'allais à la messe tous les dimanches, mais je n'assistais pas aux vêpres, maintenant je viens et à la messe et aux vêpres. — Je suis persuadé que le zèle de nos Supérieurs et le travail de nos Scholastiques en recueilleront des fruits plus abondants encore; si vous ne cessez pas de nous venir en aide par vos ferventes prières.

Romano. S. J.

Chine. — Lettre du P. Edel au P. Feyerstein. — — Février 1877. — Mon Révérend et bien Cher Père. — P. C.

En revenant d'une petite mission donnée dans les environs; la veille du nouvel an Chinois, j'ai trouvé sur ma table une charmante épître signée de vous, datée de Décembre, qui avait déjà fait les délices de notre communauté. Ce furent donc mes étrennes; merci. Bonne lettre venue juste à point, au temps où presque tous nos Pères sont rentrés, au temps où nous sommes tous le plus absolument sevrés de nouvelles européennes. Depuis deux mois, nul journal, aucun imprimé ne peut franchir la frontière de glaces qui nous enserre; et sur le long parcours qu'elles sont obligée de faire, les lettres elles-mêmes sont bien exposées, aux froids, aux oublis, aux voleurs, aux indiscrets, aux négligents etc. Bref, la vôtre est arrivée saine et sauve pour le jour de l'an; jour de réjouissance extraordinaire en Chine, jour de mardi gras dans notre résidence européenne. Le carnaval du céleste-empire est moins fantastique que le vôtre; sans son énorme queue de 48 jours d'abstinence il passerait même tout-à-fait inaperçu; mais en revanche, le premier de l'an

négligé dans ce diocèse. Il avait bien raison, car nos pauvres ouvriers sont obligés par leurs maîtres de travailler toute la matinée de ce jour. Après son discours Sa Grandeur donna le salut et enrichit de 40 jours d'indulgence notre statue. Le matin nous avions béni les scapulaires, et le soir nous avions la joie de contempler sur la grande route une foule nombreuse porter sur sa poitrine ce pieux habit sacré. Ainsi se passa ce beau jour riche de consolations et d'espérances. Tous les dimanches nous continuons notre œuvre au grand avantage de nos pauvres compatriotes. Un jour je me trouvais avec deux ou trois des plus assidus aux exercices de piété, et je me plaignais de n'avoir que très-peu de monde à la messe; après m'avoir expliqué les raisons, qui font que le grand nombre ne peut venir le matin; un d'eux me disait: Courage, mon Père courage, quoique nous soyons peu, le bien que la congrégation nous fait, est certainement précieux. Avant que cette œuvre existât, moi, je vous l'avoue franchement, je n'allais pas à la Ste Messe, mais depuis que vous m'avez appelé, je n'ai jamais manqué d'y assister; il ajoutait: mon Père, je n'aime pas le vin; néanmoins pour faire plaisir à mes amis, j'allais tous les dimanches dépenser quelques sous à l'auberge, mais depuis qu'une église s'est ouverte pour l'Italien, j'ai dit adieu à mes camarades, j'ai tourné le dos à l'auberge, et moi et mes sous, nous voilà pour la congrégation. Et il disait vrai, car il n'est qu'un pauvre étameur, et toute fois, dans les besoins de l'œuvre il vient déposer généreusement les vingt, ou trente francs, qu'il a mis plusieurs mois à gagner. C'est encore le même qui disait un jour à un de nos Pères: hélas! mon Père, je suis pauvre, et je ne puis pas donner à la congrégation suffisamment, mais j'ai déjà une maison à moi, je n'ai point d'enfants, et lorsque moi et ma femme nous partirons de cette vie, tout restera pour elle. Après cette déclaration si sincère du premier, le second ajouta,

en tout point, le contrepied de l'européenne, il en résulte pour celui qui se permet la comparaison, l'inconvénient de critiquer nécessairement l'une ou l'autre de ces civilisations opposées. Néanmoins, comme vous semblez me pousser dans cette voie, faute aussi de nouvelles intéressantes, et comme d'ailleurs nous sommes en Carnaval, jour des extravagances innocentes, je vais essayer de me lancer dans cette direction là, laissant galoper ma plume au hasard jusqu'à épuisement; non pas du sujet qui paraît inépuisable, mais du bout de chandelle piqué sur un fond de bouteille, lequel doit éclairer cette chevauchée nocturne. On a dit, on dit et l'on dira encore beaucoup de bien ou de mal du Céleste empire, car la Chine est vraiment une grande et curieuse chose digne d'attirer l'attention; il serait peut-être désirable que les nations civilisées d'Europe (style occidental) finissent par se convaincre de cette vérité: le système chinois doit avoir du bon puisqu'il dure depuis si longtemps, alors que toutes les constitutions européennes crèvent si vite, comme des bulles de savon au soleil. Cette réflexion est élémentaire; un homme qui s'alite peu ou point est mieux portant que celui...... qui est malade. Or il est constant que l'Europe est malade. Mais, direz-vous, cela ne l'empêche pas d'être civilisée, tandisque la Chine... Hum!!!

Remarque générale: tous les anciens missionnaires, tous ceux qui sont demeurés longtemps en Chine, soit commerçants soit employés du gouvernement, tous sans exception, ont fini par devenir enthousiastes du Céleste-empire. Lisez les lettres de tous nos anciens Pères; partout la même note. Les nouveaux venus au contraire, les voyageurs passagers, sont loin d'être aussi favorables. Imbus de préjugés tenaces, ne comprenant rien aux usages et coutumes de ce pays, ils se plaisent à critiquer tout, sans rime ni raison. Leurs appréciations sont d'ailleurs bien reçues en France où les mêmes préjugés ont

se célèbre avec plus de pompe et d'entrain. C'est la grande fête du pays, l'époque des vacances générales dans tout l'empire. Ce ne sont que visiteurs et visités; salutations et compliments, feux d'artifices et pétarades sans pareilles nuit et jour; voyageurs par la plaine, parents et amis dans la famille, gamins ornés de joujoux, papas coiffés du chapeau d'honneur, bonnes femmes visitant les pagodes, bons fils brûlant de l'encens et du papier monnaie sur les tombeaux, mélange bizarre de politesses, de superstitions, d'amusements, entrelardé de piques-niques, de fricots de sucre d'orge, de galettes et de pétards; le tout devant durer quelques 15 jours et se terminer pompeusement par la splendide fête des lanternes! Mais quoi? Il faudrait un volume pour faire de ces belles choses une description digne du sujet; permettez que je vous en fasse grâce, et à moi aussi.

Telle est la Chine à l'époque de l'an nouveau. Vous le voyez donc, mon cher Père, vos condoléances sur le sort des pauvres missionnaires confinés aux extrémités du monde chez les barbares de l'extrême Orient, ces condoléances, dis-je, ne sont guère acceptables, en aucun temps, mais surtout pas aujourd'h[ui]. D'abord nous ne sommes pas aux extrémités du monde, du moins pas plus que vous, le monde ayant, comme on sait, la forme ronde, sphérique, nous sommes tous également près du centre. Cette réflexion ne manque pas de profondeur. Et pui[s] nous ne sommes pas loin puisque ici nous sommes chez nous tout aussi bien pour le moins que n'importe quel Jésuite est chez lui en France, en Italie, en Espagne, et autres pays civilisés.

Enfin, et surtout, nous ne sommes pas au milieu d'un[e] nation barbare, ou du moins il faut s'entendre sur le mot. Les gens d'ici ne sont pas plus barbares vis à vis des Européens que ne l'étaient les Grecs vis à vis des Romains. Mais cette question est très délicate. La civilisation chinoise étant presque

en magots. Mais définissez le mot, Civilisation, abstraction faite de la Religion, puisque les nations dites civilisées rejettent cette pierre pour leur édifice; et le seul pays qui réalisera au plus près votre définition, sera probablement le Céleste-empire, le prosaïque empire du milieu. Sans nul doute, quiconque aura vu la Chine, durant quelques mois seulement, préfèrera de beaucoup être Chinois plutôt que malais, Hindou, Australien, Lapon, Huron, Russe ou Prussien, voire même Anglais, en tant que celui-ci est protestant ou incrédule, ouvrier de fabrique, ou misérable ouvrier dans les houillères. Mais ne forçons pas la note!

Ici, vous me demanderez peut-être, en quoi peut bien consister la mission de Chine, s'il est vrai que sous tous les rapports, c'est un si superbe pays? - et pourquoi cependant presque toutes les lettres des missionnaires parlent des difficultés de la position, des excentricités locales, des souffrances enfin de leur ministère!

Réponse. La Chine quoique civilisée est pourtant païenne; c'est donc un vrai pays de mission, un véritable champs de manœuvre où l'exercice ne manque pas. D'autre part le champs est vaste, et nos chrétiens sont peu nombreux en proportion des infidèles, 1 sur 1000, disséminés un peu partout, généralement pauvres, leurs ressources sont faibles, celles du missionnaire exigües; de là, peines et souffrances physiques inévitables, indépendantes du caractère de la population, mais qui sont relativement peu de chose si on les compare à celles qu'on trouve dans les missions indiennes, annamite, australiennes, etc. J'allais presque dire, et françaises dans certaines régions de la Gaule centrale.

Partout où les chrétiens sont en nombre suffisant, ils construisent chapelle et presbytère; là, plus de misères, le Père y jouit d'une parfaite tranquillité, à l'instar d'un bon

cours ; ils répètent pour la 20e fois ce que bien d'autres avaient mieux dit, et au besoin ils inventent du nouveau. Je l'avoue, à première vue l'européen doit être choqué des mœurs, coutumes, habillements, etc. des chinois, mais bientôt vient chez lui l'indifférence, puis la réflexion, enfin l'admiration. Dans ce pays d'expérience et de tradition, tout a sa raison d'être, jusqu'à la superbe queue dont les vassaux de Sa Majesté, le fils du Ciel ont coutume d'agrémenter leur échine ; la difficulté et le mérite consistent à découvrir cette raison d'être existante. La Chine et les chinois demandent à être étudié longtemps, posément, sans parti pris d'avance. Après pareille étude, quiconque voudra juger sans partialité restera stupéfait devant ses conclusions finales. Voilà un peuple unique de 4 à 500 millions d'âmes, tous payens, sans autre guide que la raison, la nature et l'expérience ; sans autre frein que la piété filiale et le respect de l'autorité établie ; et ce peuple vit ainsi depuis 30 à 40 siècles, toujours pareil à lui-même, toujours progressant en nombre et en richesse, malgré quelques défaillances partielles, sans secousses, sans révolutions, sans interrègne, presque sans impôts, souvent sans soldats, toujours sans agents de police, ni même de gardes-champêtres. — Point de haute ni de basse Chambre, point de suffrage universel, pas de journaux politiques, pas de romans feuilletons ; mais en revanche, une noblesse respectée, accessible à tous et à un chacun, une littérature inépuisable, des arts inimitables, une politesse réputée exagérée, des richesses incalculables, un commerce immense, une vitalité prodigieuse, etc. avec cela, sobre, patient, travailleur, artiste, économe, etc. Et l'on traiterait ce peuple de barbare par la bonne raison qu'il a en horreur le canon rayé, les torpilles, les locomotives blindées et le pétrole. Franchement, c'est abuser des mots. Ce peuple n'a qu'un tort, celui d'être païen ; de cultiver stupidement quantité de dieux en terre cuite, taillés

à un chacun des humains. Nous rions de bon cœur de la coupe des cheveux, du costume chinois; mais eux, les malins, ils nous rendent la monnaie de notre pièce pour différents articles variés de notre habillement civilisé; par exemple, la simple vue du chapeau Gibus leur dilate la rate, leur procure des pamoisons de fou-rire; que si ce chapeau recouvre un personnage vêtu en dandy, taillé en queue de morue, avec pantalons collants et sous pieds, oh, alors c'est le sublime de l'hilarité, des éblouissements des pleurs! Nous rions de leur gravité, ils se moquent de notre légèreté; leur politesse exagérée nous déplait, eux condamnent notre sans gêne; etc. On n'en finirait pas. Il est permis à tout le monde de rire, quoique tout le monde n'ait pas raison de le faire. L'avons nous plus qu'eux! *De gustibus non disputandum*, dit l'axiome. Que si l'on voulait consulter en cela le suffrage universel, l'unique souverain acclamé chez vous, ils sont ici 500 millions d'individus ayant même coupe d'habit et de visage, même opinion contraire à la vôtre: une écrasante majorité.

Reste l'article des nombreux vilains défauts de caractère de nos chinois. Ce serait leur faire tort que de nier l'existence de ces petites taches; ils ont les défauts de leurs belles qualités; D'ailleurs le tout examiné de bien près se réduit encore à peu de chose, surtout si l'on se permet des comparaisons; chose nécessaire pourtant, puisque la perfection des hommes et des nations n'est que relative; surtout aussi, si l'on veut bien considérer que ces Chinois ne sont en somme que des païens, ne connaissant rien du catéchisme, ni du décalogue, ni des Journaux civilisateurs. Ils sont malpropres, dit-on; fourbes, menteurs, poltrons, ingrats; et le reste, et les exemples ne manquent pas à l'appui de cette thèse. Mais, il faut l'avouer, ces exemples sont bien choisis pour prouver la proposition énoncée; on en pourrait trouver quantité d'autres qui feraient voir tout

curé de campagne dans nos meilleures provinces de l'Est ou de la Bretagne.... avec quelque différence cependant. Il a plus d'autorité, plus de respect, moins de responsabilité, point de tracas, peu d'ennuis ; il est à lui seul la loi et les prophètes, maire et conseil de fabrique ; quitte, au bout d'un certain nombre de jours, à plier bagage pour aller planter ailleurs sa tente légère, dans une autre chrétienté, où il subira, comme ci-devant, les honneurs de l'arrivée et du départ. Quant aux païens, ils s'en occupent peu ; ces gens sont inabordables. Viennent-ils, on les reçoit de son mieux, on leur montre les rares curiosités que l'on possède, on leur inculque une bonne petite pensée ; puis bonsoir ! Ceux qui visitent sérieusement le Père pour affaire de religion, sont déjà convertis d'avance, grâce aux exhortations de leurs concitoyens chrétiens. Telle est en résumé la vie du missionnaire en Chine. Il y a bien par çi par là quelques tracasseries de la part des païens, de temps à autre quelque individu qui trépasse avant l'heure ; mais ces accidents, et plus terribles, certes, se représentent aussi en Gaule, en Ibérie, en Helvétie, etc. et autres parties intégrantes du concert européen des nations. – Que sont les massacres de Tientsin en comparaison de ceux de la Commune ! et les petites vexations d'un païen isolé, comparées aux insultes de votre presse, de votre Chambre, de vos brochures et romans.

Quant aux excentricités, aux bizarreries qu'on a coutume de reprocher aux habitants du Céleste-Empire, et qui tendraient à les faire classer parmi les tribus barbares, il faut en rabattre beaucoup, et passer par dessus le reste ; il faut faire la part de l'imagination du narrateur, celle de sa naïveté aussi, enfin celle de son dénûment d'autres nouvelles intéressantes dans ce pays de calme plat. D'ailleurs les histoires pour rire ne font défaut nulle part, pas même en Chine, et la carricature peut s'appliquer à tous comme

chrétienté dont les deux premiers administrateurs étaient brouillés depuis presque un an, pour rien sans doute, mais brouillés tout de bon..... depuis Wagram ! De fait ils avaient eu leur petite bataille ; preuve que le Chinois ne craint point le combat. Mais par la même occasion il y avait eu scandale, et voilà ce qu'il fallait réparer. Or mes hommes ne venaient point ; la crainte ou la colère les retenait chez eux. Que faire ! J'envoie tout simplement mon catéchiste prier en particulier chaque combattant de comparaître devant mon tribunal à une heure déterminée. Ils vinrent sans se douter de rien, et là se trouvèrent en présence, assez penauds, je dois le dire. Eux ne disaient rien, moi pas davantage ; pénible entretien tout de même où l'on se parlait des yeux seulement. Enfin je leur dis "ex abrupto" mes amis, vous êtes tous deux des monstres N° 1. — Vous scandalisez le peuple par votre sotte conduite ; c'est une horreur ! Vous croyez vous haïr, mais au fond ce n'est pas de la haine que vous avez ; c'est de l'orgueil ; allons, à genoux, tous les deux, et demandez-vous pardon ! Ils le firent en versant des larmes et depuis ce moment la paix est revenue dans le bercail ; fasse le ciel que cette bonne harmonie dure longtemps. *Même histoire*, dans une autre paroisse, entre deux belles sœurs qui se jalousaient à mort la réconciliation se fit en public, avec accompagnement de larmes abondantes et de protestations échevelées qui attendrirent tout le reste de l'auditoire. On obtiendrait difficilement pareil résultat chez les nations civilisées.

Une autre. Un individu avait prêté 100 ligatures, environs 250 francs, à son beau frère qui les perdit. De là procès. Les intéressés vinrent plaider la chose dans ma chambre. Le créancier se trouvait ruiné par cette

l'opposé ; et des exemples *a fortiori*, qui prouveraient que les mêmes épithètes pourraient s'appliquer même aux Français. Ils sont malpropres ! c'est-à-dire que ceux que nous voyons sont pauvres, mal vêtus, mal meublés .... plus avenants toutefois que pas mal de familles pauvres en pays gaulois. Ils sont fourbes, double ! - Est-ce donc si beau d'être simple ? Les fleurs doubles, les coups doubles, ne sont-ils pas estimés ? Au surplus le Chinois est moins trompeur qu'on ne pense ; il ne dit pas toujours la vérité, parce qu'elle pourrait déplaire, parce qu'il sait qu'on la devine, parce que la politesse lui impose des phrases de circonstance que son interlocuteur est censé connaître. Pour ingrats, ils ne le sont pas non plus, comme on s'est plu à le dire, surtout, je le répète, si l'on compare. Mais nos Chinois, voire même nos Chrétiens, eussent-ils tous ces défauts réunis ce ne serait pas encore un grand crime de leur part, ni un grand mérite de la nôtre en les supportant. Heureux nos missionnaires de France s'ils ne trouvaient pas de plus grandes difficultés, de plus vilains vices, de plus nombreuses mauvaises qualités ! Je ne parle pas des missionnaires du Thibet, de la Cochinchine, de l'Inde, de l'Afrique centrale, des Iles océaniennes. Voilà des pays fertiles en déboires, où l'esprit de sacrifice peut s'exercer continuellement. Pour le peuple chinois proprement dit, le peuple cultivateur, ou artisan, il est réellement bon, poli, affable, curieux, drôle, assez simple, mais unissant la ruse du serpent à la simplicité de la colombe, selon le précepte de l'évangile. On pourrait prouver cette proposition par quantité d'exemples plus ou moins intéressants ; mais les ayant déjà cités dans mes précédentes lettres, de peur des redites, je me contenterai de citer quelques traits inédits, sans choix cependant et suivant qu'ils se présenteront au bout de ma plume. - Mon bout de chandelle en est à l'extrémité !

L'autre jour je donnais la mission dans une petite

an! Eh bien, cet homme se faisait scrupule de rendre quelques sapèques hors-cours; lui qui aurait pu, à la rigueur, garder l'intérêt avec le capital puisque de fait aucune écriture ne garantissait la dette contractée.

Un maître d'école, vieux chrétien d'un zèle un peu téméraire, dans le district du P. Tournoud, apprend un beau jour que, dans la ville voisine, il se faisait un grand concours de peuple à la pagode, pour adorer un certain dieu, qui daignait pour lors se manifester sous la forme d'un serpent. Cette superstition est fort en vogue dans le céleste empire; on y est sous le charme du dragon. Ce maître d'école toutefois en fut indigné; pour l'honneur de sa religion et de sa patrie, il résolut sur le champ d'aller s'attaquer directement au susdit dieu-serpent, au risque d'y perdre la vie. En effet il part, après avoir fait ses adieux à ses disciples mais sans dire où il allait "Si je ne suis pas de retour au bout de la semaine, dit-il, priez pour le repos de mon âme". Il dit et s'en alla vers la ville. Le lendemain au beau moment des prostrations publiques devant la divinité ophidienne, notre homme s'élance d'un bond sur l'estrade, s'empare du reptile, et le tenant des deux mains, comme un vil cordon, il le déchire, en s'écriant: Vous êtes des insensés d'adorer pareille vermine. Joli dieu qui se laisse déchirer en pièces! Et il leur jette les morceaux de l'animal.

Ce tour fait, l'imprudent néophyte redescend, s'esquive de son mieux à travers la foule irritée. Personne pourtant n'osa l'arrêter, par superstition peut-être, mais dans une rue détournée, quelques vauriens se jetèrent sur lui, le rouèrent de coup, l'assommèrent à peu près, puis finirent par l'amener garotté devant le mandarin local. Cependant la Providence permit qu'il fut reconnu là par

suite de banqueroute, le débiteur était sans le sou, sans terres, sans maison; seulement il avait l'espoir d'hériter 3 arpents à la mort de sa mère qui en possédait 12. – Que faire? Je renvoyai les plaideurs, sans frais ni dépends; mais le créancier desespéré fut à peine rentré chez lui qu'il essaya de se pendre lui-même! On le décrocha sans peine, lui, promettait de recommencer. Alors la mère du débiteur voyant le désespoir de cet homme et craignant le sort de son âme, vint me trouver, et proposa spontanément de vendre ses terres pour acquitter la dette de son fils; les autres frères y ayant consenti aussi, le contrat fut signé séance tenante. Ainsi le créancier reprit la vie; mais la petite famille se réduisit volontairement à la pauvreté, pour acquitter une dette d'honneur car il n'y avait nulle obligation pour elle de faire ce sacrifice, surtout que le créancier n'avait aucun papier constatant sa créance; la loi chinoise l'aurait doublement protégé. D'ou l'on conclut que la probité même héroïque n'est pas encore exilée du céleste empire. D'ailleurs, si l'on en croit les gros marchands européens en relations avec les commerçants chinois, beaucoup de marchés se font de vive voix, sur la simple parole donnée, sans que jamais les Européens aient eu à se plaindre des Chinois. La réciproque est moins exacte.

Dans leurs rapports commerciaux les paysans n'ont pas d'avantage recours au papier; leur parole suffit. Tout récemment un malheureux débiteur me consultait sur la licéité d'employer certaines mauvaises espèces dans le paiement des intérêts. Il avait emprunté 20 ligatures pour 10 jours; au bout de ce temps il devait en restituer 21; cela reviendrait à 150 % par

loup ne pouvait-être que le pasteur évangélique. Aussitôt il va le trouver en son hôtel, avec plusieurs amis et connaissances. La dispute s'engage vive et animée.... Le pasteur d'un bond habile esquiva le filet tendu, et fit trébucher son adversaire dans un lacet d'objections bibliques contre les indulgences, contre la primauté de Pierre, contre la Confession etc. Le triste maître d'école qui croyait prendre revint tout penaud honteux comme une poule, qu'un renard aurait prise!

Le Chinois est-il réellement avare comme on lui en fait la réputation? Beaucoup de faits sembleraient prouver le contraire. D'abord la générosité avec laquelle il paie les moindres services des étrangers qu'il emploie: que de français, d'anglais, d'américains, font fortune en Chine, à commencer par le fameux Pinel qui, de tambour français lors de l'expédition en 1860, devint officier Chinois, puis général en chef et grand mandarin. D'autres occupent des places très-lucratives dans les arsenaux, dans les douanes, dans les banques etc.. Non, le Chinois épargne, mais il sait être généreux, même envers les pauvres. Nous voyons cela continuellement depuis une année et plus. Les mendiants abondent dans la campagne, dans les villages; ils n'ont pour toute fortune qu'un bâton servant à maintenir en respect les caniches agresseurs. Pourtant on n'entend pas dire qu'aucun de ces pauvres diables soit mort de faim; donc tous reçoivent suffisamment de nourriture et d'abri. Je m'en suis assuré, il n'y a pas longtemps, dans une famille chrétienne où je logeais; pas un instant ou l'on n'entende le chant plaintif d'un mendiant dans la cour, ou les aboiements des chiens qui l'annoncent. Un morceau de pain quelques sapèques l'invitent au départ; mais il est aussitôt remplacé par une couple d'autres. Païens et chrétiens exercent ces œuvres de miséricorde; mais les

quelques amis ou compatriotes ; ceux-ci intercédèrent pour lui, le déclarèrent toqué, assurèrent qu'il s'était échappé ... par mégarde des gens préposés à sa surveillance ; enfin firent si bien qu'ils parvinrent à le tirer de prison. Pour dire vrai, ce pauvre maître d'école trop zélé possède tellement la sagesse qu'il passe généralement pour assez timbré ; c'est pour le moins un original dont les innombrables aventures, les faits et gestes merveilleux fourniraient ample matière à une biographie intéressante réservée pour plus tard. Il sait quantité de choses, raisonne comme un livre, compose correctement, enseigne avec succès ... seulement il est toqué ! Ainsi Démocrite chez les Abdéritains ! mais il se moque des vains jugements d'un vulgaire imbécile. Non content des histoires passées et présentes, il prophétise souvent celles de l'avenir, sa tête continuellement en travail d'idée ne se repose pas même la nuit ; elle lui forge des rêves mystiques dont cet illuminé prend note avec soin, qu'il s'explique de son mieux, et qu'il grille d'expliquer aux autres mortels moins favorisés. De là l'épithète, de là aussi quelques mésaventures. Une nuit il rêve voir un Ing (faucon) se poser sur son bras ; lui d'un mouvement rapide tourne la main, et étouffe l'oiseau sous l'aisselle. Réflexion faite, ce Ing (anglais) doit être le ministre protestant qui prêche dans la ville voisine, au marché ; il faut l'aller voir .... et l'écraser comme le faucon. Sitôt fait que dit, le bonhomme se rend au marché, interpelle le pasteur, lui pose questions sur questions, l'ahurit par ses plaisanteries, ses bons mots sur le protestantisme, le réduit à quia, le force enfin au départ poursuivi par les huées de la foule. – Une autre fois notre rêveur eut moins de chance. Il avait vu en songe un loup tomber dans ses filets. Ce

leur paraissent bons ; ils comptent surtout sur un auxiliaire fidèle, le temps, car ils savent que tout vient à point à ceux qui savent attendre. Eux ne sont pas pressés ; ils sont sûrs du succès. Par la force, par les personnes, par l'argent, ils finissent par éliminer les marchands étrangers, puis les représentants des gouvernements, puis les missionnaires ... si Dieu laisse faire.

Préparez à la Chine de zélés missionnaires ; tachez aussi, quand l'occasion s'en présentera, d'intéresser en notre faveur les âmes généreuses. Il nous faut des hommes et des sapèques ; sans argent point de suisses, à moins d'un miracle, chose inouie en Chine. Adieu, mon Révérend et cher Père ; priez pour moi.

Rae Vae

Infimus in Xo servus

Edel.
S. J.



chrétiens sont encore plus généreux ; parfois même on abuse de leur bon cœur. Dernièrement une femme se présente dans une famille ; elle se dit chrétienne, habitant la capitale, très riche, venue en ces pays inférieurs pour affaires domestiques ... mais voilà que pour retourner chez elle l'argent et les forces lui font également défaut ; elle supplie ses frères de lui venir en aide. Les chrétiens au cœur sensible se laissent bientôt persuader par les belles phrases de la matrone : on lui sert un bon dîner, on lui offre des sapèques, on prépare une chaise à porteur, puis après un copieux repas, la bonne dame se laisse mitonner dans la litière et porter doucement, durant 5 jours, jusque dans la capitale. Là, en pleine rue, elle prie ses conducteurs d'arrêter ; elle a besoin de dire deux mots à la concierge de la riche maison d'en face .... Elle part, s'éclipse, et ne reparait plus .... Vous jugez de l'embarras des malheureux porteurs au milieu d'une rue de Pékin ... et leur confusion au retour dans le village natal. Ils jurèrent, mais un peu tard, qu'on ne les reprendrait plus!

Finissons vite à la lueur de l'ultime restant de lumignon. Je suis bien loin, hélas, d'avoir épuisé le sujet qu'il s'agissait de développer en cette soirée de Carnaval, du moins l'ai-je esquissé, et je vais en transcrire le résumé : ce qui manque au Chinois, c'est le Christianisme ; tout le reste ils le possèdent ; et si bien, que tout observateur attentif et consciencieux en doit être stupéfait. Ils n'envient rien, ils n'ont rien à envier aux peuples d'occident ; ils ont plutôt à perdre par leur contact avec notre civilisation perfectionnée ; ils comprennent si parfaitement cette vérité, que leur unique ambition aujourd'hui, demain, toujours, est et sera de mettre à la porte tous les étrangers innovateurs ; dans ce but tous les moyens



Magnopere juverit crebro alios de aliis certiores fieri ac audire quæ ex variis locis ad ædificationem et eorum quæ geruntur cognitionem afferuntur. — Constitut. VIII., I.

Table des matières.



LES SCHOLASTIQUES DE LAVAL.

aux Pères et Frères de...... [illegible]

Nos RR. Pères et nos T. Ch. Frères

P. C.

Chine. — Kiang-nan. — Détails sur la persécution. — Lettres du P. Seckinger au P. Tailhan.

Mon Révérend et Bien Cher Père. P. C.

Toutes les lettres des Nôtres, parties pour la France depuis voilà bientôt deux mois, vous auront éclairé sur la grande crise que subit en ce moment notre, naguère encore si paisible, mission du Kiang-nan. — La section si belle, si pleine d'espérances réelles et si florissante parmi nos chers émigrés Hou-pè-nois, est pour le moment complètement dévastée. Les coups d'essai faits précédemment, selon que vous l'auront raconté nos éphémérides, par l'emprisonnement de nos 5 Chrétiens de Tsé-mou-fan au Yu-tsé-Kien, par le pillage

joindre à nos efforts le témoignage du sang, nous avons la confiance que Celui qui, chez vous à Paris, a soutenu à l'heure du danger le courage de nos martyrs de la Commune saura également fortifier notre faiblesse et nous rendre jusqu'au bout dignes de la cause que nous représentons en Chine.

Vous avez sans doute appris comment dès le début le Gouverneur de Ngan houé, au moins apparemment s'est déclaré en notre faveur. Ses délégués viennent de terminer la première phase de leur expédition. Celle-ci leur a coûté un mois de temps, avouons-le, mais pas de sueurs. Quel en a été le résultat? C'est triste à dire, et pourtant ce n'est que trop vrai, hélas! Zéro.

Son Excellence notre nouveau Ministre de France, ayant appris du R.P. Supérieur, ce qui se passait à Yu-Kiéfou a eu l'obligeance de prendre le Talisman, aviso français. Il est remonté à Nankin où il a vu le vice-roi et lui a parlé nommément de nos affaires. Les réponses de ce dernier ont été, comme cela s'entend, très-satisfaisantes; mais des paroles à l'action, il y a du chemin; or voilà précisément où l'on ne veut pas en venir. Ce n'est point cependant que l'on ne remue point; tant s'en faut qu'au contraire! on va, on vient, on s'envoie courriers sur courriers, on tient conseil ici, on se revoit là; mais toujours loin de nous, en compagnie de nos persécuteurs, en secret. Pour une raison ou pour une autre, on s'excuse de ne pas remplir telle promesse, de ne pouvoir pas encore nous reconduire dans le pays, etc. Qu'attend-on?

de notre résidence à Yu-Kië-fou, par l'exécution publique de notre pauvre catéchumène Tchen-men-té et enfin par l'établissement de la secte infernale du Ti-tchou-Kiao (religion du seigneur de la terre en opposition à notre religion appelée Tien-tchou-Kiao religion du Maître du Ciel); ces coups d'essai, avaient trop bien réussi pour ne pas engager nos ennemis à réaliser leurs plans diaboliques sur une échelle plus grande. Ils ont mis la main à l'œuvre par le coup de main du 13 Juillet, qui a été couronné d'un tel succès, que les échos en ont retenti dans tout le pays et nous ont valu partout la répétition du brigandage de Lou-tsen. Les Pères André Tsiéo et Chen-cil, à qui était réservée une fin au moins aussi tragique qu'à notre si regretté P. Ouang ont heureusement été sauvés. Mais qui sait ce qui leur surviendra dans un avenir assez prochain à eux aussi bien qu'à nous et à nos chrétiens? Au reste abandonnant aux soins de la bonne Providence tout ce qui regarde notre avenir, nous croyons mieux de ne nous occuper que du jour présent, "sufficit diei malitia sua"... Or pour le présent nous travaillons suivant l'étendue de nos forces, nous remuons ciel et terre, nous allons d'un tribunal à un autre, de Nganking à Nanking, d'ici à Ou-hou etc. afin d'obtenir des secours opportuns et proportionnés au mal, réussirons-nous? C'est l'affaire du bon Dieu; la nôtre à nous, est de ne négliger aucun moyen, de ne perdre aucune des occasions qui peuvent se présenter à nous, et pour ce point ceux que cela regarde ont, Dieu merci, la conscience tranquille; Que s'il fallait

un mois, il nous arrive journellement des bandes de ces pauvres fugitifs dont la vue et les récits sont ce qu'il y a de plus navrant. Encore si nous pouvions les défendre et mettre fin à toutes leurs souffrances! Ne pouvant pas davantage, nous partageons du moins avec eux le pain de la charité et faisons tout ce que nous pouvons pour couvrir leur nudité si déplorable. Mais comment en venir à bout? Ils sont si nombreux!... Je les recommande à vos bonnes prières; les néophytes surtout, car ceux-ci sont encore plus exposés pour leur foi que pour leur vie. Au Saint Autel, un souvenir pour les combattants et les persécutés.

2e Lettre. — J'ai déjà porté à votre connaissance certains détails sur la persécution au Ning Koué-fou et les procédures du Vice-Roi de Nankin. Je vous ai dit comment se sont évanouies les unes après les autres les espérances que nous avaient fait concevoir telles et telles promesses équivoques et vous communiquais en même temps nos craintes sur l'avenir. Depuis lors j'ai différé de vous écrire, pensant que je pouvais me tromper dans mes appréhensions; par malheur les événements survenus dans le cours de l'hiver ne les ont que trop justifiées.

Pé-houé-tsin, un autre catéchiste du si regretté Père Ouang, était parvenu à s'échapper des mains des assassins du Père, il n'a pu se soustraire au ressentiment du vice-Roi. Celui-ci forcé, pour sauver les apparences, de se couvrir de certains dehors d'équité a mis à mort deux coupables, secondaires; mais en revanche, il a fait exécuter le

Que prépare-t-on ? Je n'en sais rien .... J'appréhende, je crains. Malheur à nous, si l'Angleterre en vient aux mains avec la Chine ! Il y aura un bien dur quart d'heure à passer, malheur encore plus à nous si cette guerre n'a pas lieu ! car, quoiqu'il en soit, nos Chinois ont, malgré tout, peur de l'Angleterre ; pour la France, ils savent trop bien où elle en est, aussi ne s'en préoccupent-ils guères.

Pendant tout ce temps-là, les 10 missionnaires désignés par le Status sont retenus aux portes de Gnien-Koné-fou sans pouvoir y pénétrer ; pendant ce temps surtout, les chrétiens continuent de souffrir des peines inouïes. Elles ont commencé par le pillage de plusieurs centaines de leurs familles ; ceux qui ont été épargnés dans le début sont mis au même niveau que les autres. Tous, hommes et femmes, n'ayant plus d'asile, ni d'église, ni de missionnaire pour les consoler, ni aucun mandarin ou notable qui veuille leur faire rendre justice, sont livrés à la discrétion de leurs ennemis qui ne les ménagent pas, cela se comprend. Poursuivis dans les montagnes comme des bêtes sauvages, eux, leurs femmes et leurs enfants, ils y passent des jours et des nuits malgré la pluie et sans nourriture. Quand ils veulent rentrer chez eux ou qu'ils reparaissent dans leurs champs pour y prendre quelques légumes et y recueillir leurs moissons, on s'élance à leur poursuite sans craindre que personne ne se lève en faveur des innocents. Heureusement le triomphe des méchants ne sera pas de longue durée. A Ou-hou, où je me trouve le plus souvent avec le P. Le Cornec, depuis

interrogatoires, des flagellations répétées, qui plus est, des tortures vraiment cruelles, comme par exemple : la suspension par les poignets et par les cheveux durant 3 jours et 3 nuits, ou encore le supplice d'une pose agenouillée sur des chaînes une première fois 5 jours consécutifs; puis ensuite 2 fois 3 jours, cette pauvre fille a enfin été reconduite dans sa famille; elle semble n'avoir été ramenée que pour qu'il ne soit pas dit qu'elle est morte en prison ou dans les tortures. A son retour en effet elle se trouva tellement exténuée que malgré tous les soins qu'elle a reçus, elle a rendu son dernier soupir peu de jours après.

Il reste écroué avec les malfaiteurs publics, dans les prisons de Nankin, un autre innocent, dont l'arrêt de mort ou du moins l'exil a été signé dès le début de la persécution; c'est Tchen-lo-io, le muletier du P. Ouang qu'il accompagnait dans toutes ses courses apostoliques. Rarement j'ai vu un domestique Chinois plus honnête et plus dévoué. C'est un des témoins que m'avait demandé le vice-Roi. On motive sa condamnation sur de prétendus aveux que les violences et les cruautés dont il a été l'objet lui ont arrachés. L'exécution de la sentence n'est différée, disait-on que pour nous faire souffrir plus longtemps des angoisses dont est abreuvé cet infortuné serviteur.

Dans l'intérieur du pays, les tribunaux ont voulu faire d'autres arrestations : celles par exemple, des principaux chrétiens qui, assez simples pour croire à la justice du mandarin, avaient osé le prier, lui père du peuple, de leur faire

même jour Pé-boué-tsin que ci-devant il m'avait demandé insidieusement en qualité de témoin. — Quel est donc le crime de Pé-boué-tsin ? Suivant le Vice-Roi c'était un membre de la société du nénuphar blanc ; il aurait lancé des esprits coupeurs de queue. Or, qu'il nous soit permis de demander tout simplement à Chen-pao-tsen quels sont donc les actes de rébellion commis par ce catéchiste ! A qui a-t-il coupé la queue ? Qui l'a vu exercer ces sortilèges ? Le Vice-Roi aurait bien du mal à répondre ; aussi trouve-t-il plus facile de rejeter toute interpellation et pour venger des queues auxquelles personne n'a jamais songé, il ne se fait pas scrupule d'égorger des innocents. Toutefois, je serai assez franc pour le dire, Pé-boué-tsin a réellement un crime, oui il a commis un grand crime, tellement que ni son emprisonnement, ni ses longues tortures n'ont pu l'expier aux yeux du Vice-Roi des deux Kiang. Il fallait sa tête, elle est tombée. — Mais quel est donc ce crime ? Ce catéchiste avait mis beaucoup de zèle à propager la foi en compagnie du Père Ouang et des catéchistes Yang et Ou. Son sang devait assouvir les mêmes haines pour lui mériter l'honneur d'être associé aux mêmes triomphes au lieu de la récompense.

Pé-boué-tsin au reste n'est pas la dernière victime à inscrire aux annales de cette longue persécution. La maîtresse d'école Sen violemment enlevée de son école avec toutes ses élèves vient, elle aussi de cueillir les palmes de la victoire. Après avoir enduré sept mois d'une dure captivité dans les prisons de Nankin, après avoir subi d'ignobles

Ces craintes sont devenues si sérieuses que d'une part nos Supérieurs ont du rappeler nos trois Pères chinois rentrés au Ning-Koué-fou, et d'autre part les Pères Européens restés-là ont été obligés d'éloigner leurs anciens catéchistes. Avouons-le, les Juliens et les Bismarks ont trouvé en Chine de bien dignes rivaux.

Et à Pékin donc, que dit-on, que fait-on? Fidèles aux nobles traditions de la France, nos dévoués chargés d'affaires ne cessent de plaider notre cause et de protester contre une violation si flagrante du droit des gens et des traités. Pour rassurer leurs inquiétudes, l'Impératrice-mère vient de publier dans "la *Gazette de Pékin*" une proclamation où après un exorde démesurément long et hors de propos, Elle feint reconnaître *l'égalité devant la loi pour tous ses sujets chrétiens et païens sans distinction*, mais que l'on ne s'y laisse point méprendre, rien de plus ambigüe que cette proclamation; elle n'est qu'un nouveau faux-fuyant ajouté à tant d'autres, pour cacher sous des promesses qui restent à l'état de lettre morte, une politique dont le but avoué est l'expulsion des missionnaires et l'anéantissement du catholicisme en Chine. Ce but est poursuivi partout avec une constance, et, disons-le, un succès digne d'une meilleure cause. Nous voudrions une bonne fois des faits, de l'action, v.g; l'arrestation des coupables, celle de Fang-tong-lin, l'âme de toute la persécution; celle de tous ces brigands sans aveu, les exécuteurs des complots ourdis par cet irréconciliable général. Ce qu'il faut en fait d'égalité devant la loi pour les chrétiens, et de protection pour les missionnaires.

rendre leurs terres, maisons, ameublement devenus le butin de nos persécuteurs. Heureusement, ils ont prévu le coup et se sont mis en sureté, leur liberté et leur vie ayant encore plus de prix que les biens dont ils sont dépouillés.

Tandisque l'on tient envers nos chrétiens une conduite si odieuse, on relache Ho-Kin ainsi que les premiers auteurs de la persécution. Ils sont rentrés triomphalement dans leur pays à l'époque du nouvel an emportant avec eux la tête de Pé-houé-tsin comme un trophée de la victoire remportée sur la religion chrétienne. Leurs bravades jointes à leurs menaces ont retenti au fond des vallées aussi bien que dans les places publiques, causant partout de nouvelles frayeurs et par suite de nouvelles apostasies.

"Le retour de Ho-Kin, écrivait le Père Debrix, a jeté la panique chez la plupart des néophytes. Ceux qui persistaient sont rudement ébranlés et beaucoup qui attendaient l'issue du procès pour nous revenir, ne veulent plus se rapprocher de nous". Ecoutons encore le Père Le Cornec sur le même sujet: "Le retour de Ho-Kin, écrit-il, à la daté du 24 Février, a répandu l'effroi parmi nos chrétiens. Lieou-ti-pao (espèce d'adjoint) fait le diable à Choué-tong et dit que la religion est perdue, que les mandarins supérieurs sont résolus à nous chasser et que ne pouvant s'attaquer directement aux Européens ils veulent tomber sur les prêtres chinois, les catéchistes, les administrateurs et par ce moyen faire plus sûrement le vide autour de nous".

politique rétrograde, en vogue actuellement leur a été aussi funeste qu'à nous. " Intelligite, eruclimini..." Mille mercis, mon Révérend Père pour tous les actes de votre inépuisable charité à l'égard de vos frères de Chine. - Continuez-nous surtout le concours de vos bonnes prières pour nous obtenir enfin " *Salutem ex inimicis nostris et omnium qui oderunt nos -* "

3e lettre. — Appelé par la sainte obéissance à quitter Ou-hou, place où j'étais établi depuis quelques mois, je vais, avant de m'embarquer, vous donner quelques renseignements pour vous faire connaître en résumé ce qu'il en est de cette ville, du nouveau port ouvert aux européens et aussi de nos premiers essais de propagation en ce nouveau champ qui nous est donné à cultiver.

La ville de Ou-hou est située au cœur du Ngan-houé, sur la rive droite du Yang-tsé-Kiang, dont elle est distante d'une demi-lieue. Une vieille tour noire et ruinée marque l'embouchure de la rivière Siou, qui passe près de la porte du sud. C'est un torrent profond, étroit et rapide, navigable en été jusqu'au Ning-Koué-fou, tandis qu'aux autres saisons la navigation y est entravée par de nombreux bancs de sable. Entre la tour ruinée et la porte du Sud, s'étend un long quai, bordé par de nombreux magasins et une grand'rue parallèle à ce quai. Cette rue est bien pavée et plus large que l'ordinaire des rues chinoises. Des deux côtés s'élèvent de superbes boutiques à étage, dont la façade en bois, est soigneusement sculptée - Cette rue, longue d'un bon mille, conduit à la ville par la porte de l'Ouest. Les

c'est que si des chrétiens sont pillés, on leur fasse rendre leurs biens au lieu de les emprisonner : si des églises sont brûlées, on les fasse reconstruire par ceux qui les ont livrées aux flammes ; si les missionnaires sont poursuivis, traqués à l'instar des bêtes fauves, outragés dans leurs personnes et leur honneur, tués indignement comme le Père Ouang ou même tirés de leur cercueil, coupés en morceaux et jetés en pâture aux chiens comme cela s'est vu pour notre saint et si regretté Père Féniani, alors, que les mandarins se mettent en avant pour réprimer les malfaiteurs, sinon, jamais ils ne se déchargeront du crime de complicité.

Que la lecture de ces lignes, Mon Révérend Père, ne vous fasse pas croire que nous sommes animés de l'esprit de vengeance ; non, non, Dieu nous en garde ! A l'exemple du divin Capitaine non seulement nous pardonnons, mais encore sommes prêts à donner nos vies, seulement nos idées de droiture chrétienne sont révoltées en face de tant d'hypocrisie mêlée à tant de perversité. D'ailleurs les faits ont leur éloquence ; ils ne nous disent que trop ce qui nous est réservé. Déjà on a déclaré aux chrétiens qu'il ne pourraient plus pratiquer des croyances venues de l'Etranger ; aux missionnaires qu'ils n'avaient qu'à retourner d'où ils venaient, aux agents diplomatiques, qu'ils n'avaient rien à voir dans les affaires des chrétiens et des missionnaires .... Mais un peu de patience et nous verrons l'extirpation des chrétiens suivie de bien d'autres ; les commerçants et même les représentants des Puissances partiront bien vite après eux ; ils comprendront alors que la

des plus favorables. Le délégué anglais dès le début ne voulait entendre parler que de cet emplacement. Ses vues toutefois ne cadraient pas tout juste avec celles de nos mandarins. A l'aval du fleuve se trouve, bordée de roseaux et à une demi-lieue de la ville, une berge couverte annuellement durant trois mois de deux à trois pieds d'eau amenée par les inondations du fleuve. Cette berge se termine par des rochers contre lesquels viennent se briser les vagues du Kiang, ce qui rend le courant plus rapide et la navigation parfois bien dangereuse. Planter-là les Européens pour tenir dans l'eau et leur commerce et leurs espérances; tel était le rêve de nos rusés chinois. Ce rêve, couvert par maintes fausses raisons s'est réalisé ou du moins est sur le point de l'être. Apparemment les Chinois ont rempli une des conditions de la Convention de Tche-fou, mais de fait ils auront joué un mauvais tour à nos bons Européens. Monsieur Davenport toutefois n'a pas donné complètement dans le piège. Sachant ce qu'il en est des inondations annuelles en cette berge, il a remis à une année sa décision définitive. Pendant cet intervalle, il aura le temps de faire observer il est vrai, les crues du fleuve, mais à quoi bon? car déjà nos chinois mettent la main à l'œuvre. D'une part, ils achètent les terrains pour les revendre plus tard à des prix exorbitants aux Européens; d'autre part, les douanes mettent en train la construction de tous leurs établissements, si bien qu'au retour du délégué anglais, le gouvernement opposera de nouvelles fins de non-recevoir à l'exécution du plan pro-

tribunaux se trouvent tous à peu près à la porte de l'Est ; ils sont tellement démantibulés que la plupart des mandarins résident dans des clubs sinon dans des maisons particulières. Outre le sous-préfet (un des six du Tai-pin-fou) cette ville a 2 erl-fou ou assistants du Tche-chien. Elle est de plus la résidence du Taodé qui tient sous sa juridiction les quatre préfectures de la partie méridionale du Nganhoué. Elle a en plus un colonel, chargé de deux camps, et deux officiers de marine dont l'un commande une couple de canonnières sur le Kiang et l'autre, celles qui font le service des canaux intérieurs. La ville a une forme approchant le rectangle, et par des contours irréguliers, sur une suite de buttes plus ou moins accidentées, elle présente un aspect assez pittoresque. Au milieu des monceaux de ruines accumulées ici comme partout par la rébellion, s'élèvent de nouveau, nombre de maisons assez bien construites. La ville et les abords du quai regorgent d'innombrables baraques de paille qui contrastent singulièrement avec les superbes demeures de la population aisée. Le nombre des habitants est estimé au chiffre de 70,000, dont 200 environ sont mahométans.

Monsieur Davenport vice-consul de Shanghai, par délégation de Monsieur Wade, vient de passer une huitaine en rade à Ou-hou sur le "Frolic". Le but de son voyage, était de s'entendre avec les autorités chinoises, pour le choix de l'emplacement destiné à la nouvelle concession. Deux places ont été l'objet de sérieuses discussions. L'une élevée, rapprochée des centres commerciaux et dans une position

putée, grâce à la malveillance d'un haut globulé militaire du Hou-nan. Celui-ci en effet, malgré la délégation officielle donnée à ses propres frères de vendre cette maison à n'importe qui, a voulu faire rompre le contrat aussitôt qu'il eût appris que les missionnaires européens en étaient devenus les propriétaires. Ses intimidations à notre endroit étant restées sans effet, ce méchant homme s'adressa à trois reprises différentes, au Gouverneur du Ngan-houé pour nous faire expulser. Heureusement pour nous Chen-pao-tsen n'était pas encore à Nankin, et justice nous fut rendue.

En prévision des éventualités futures, nous avons essayé d'acheter un terrain spacieux et bien situé. Mais à Ou-hou plus qu'ailleurs de pareils achats sont hérissés de difficultés. La rébellion en effet ayant tout démoli, il n'est pas facile de dénicher les propriétaires de chaque petite languette de terre; il l'est encore moins de découvrir la délimitation de chacune d'elle vu que les derniers vestiges des anciennes fondations ont été complètement enlevés par des bandes de fumeurs d'opium qui ne vivent que sur le produit de ces larcins que les autorités sont impuissantes d'empêcher. De cette confusion surgissent mille convoitises qui, tantôt associées, tantôt divisées, suivant les circonstances, en veulent à votre personne et plus encore à votre pauvre bourse. Les notables de leur côté empêchent le peuple de nous vendre directement, par suite il faut nécessairement passer par leurs exigences. Les mandarins enfin se tiennent sur l'arrière-plan. Si parfois plus honnêtes ils vous font grâce de leur

posé par les Européens qui bon gré, mal gré auront à s'en tenir là. Ainsi le nom du port de Ou-hou s'attachera à ceux de Tchen-Kiang et de Kiou-Kiang comme un nouveau synonyme des ports dérisoires ouverts aux Européens.

Monsieur Byron Brenan, un ancien élève des frères de Ploërmel à Dinan, remplit actuellement ici les fonctions de consul d'Angleterre. Le chef commissionnaire et quelques employés des douanes font jusqu'ici tout le personnel européen de la place. Le Frère Goussery retenu quelque temps à Ou-hou par la nouvelle recrudescence des hostilités réveillées au Ning-Koué-fou par le retour triomphal de nos persécuteurs, s'est occupé à tirer le plan des rives du Kiang. Le Taodé, à qui nous en avons présenté un exemplaire, a fait, ainsi que tous les Européens qui en ont reçu des copies, l'éloge le plus flatteur et, disons le, bien mérité de ce magnifique travail.

Au point de vue apostolique Ou-hou occupe une position exceptionnellement favorable et parait destiné à devenir en un temps donné le point central de nos missions à l'Ouest du Kiang-nan. Les missionnaires de Tchen-Kiang et ceux de Ngan-Kin en sont à égale distance ; d'autre part, ceux du Ning-Koué-fou n'en sont éloignés que de deux journées. A l'époque de la dernière persécution Ou-hou est devenu le refuge des chrétiens fugitifs aussi bien que celui des missionnaires.

Nous habitons une demeure obscure et étroite dont la possession nous a été vivement dis-

cœurs n'étaient pas si plein d'épines ; il en est pourtant quelques uns qui persévèrent et leur nombre ne rend que trop palpable la parole où le sauveur dit qu'il y a beaucoup d'appelés et pourtant bien peu d'élus ; l'essentiel est de remplir courageusement les devoirs de notre ministère apostolique ; à Dieu dont nous sommes les représentants de nous donner le succès !

Ici comme partout les enfants deviendront la portion donc privilégiée du petit bercail. Déjà nous comptons parmi eux de chaleureux amis et sans un coup monté contre nous, notre nouvelle école aurait eu une brillante ouverture. Nous commençons aussi à baptiser quelques enfants moribonds, mais plus que jamais nous devons procéder lentement, le vice-Roi nous étant si hostile, les mandarins ses subordonnés et le peuple, ne sont que trop portés à le seconder. Pourtant nous allons d'avant, assurés du triomphe réservé à la croix : "et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra."

Continuez, mon Révérend Père, de prier pour nous, croyez-le, vous n'avez pas à faire à des ingrats.

Tout à vous in X°.

Seckinger s.J.

---

part au butin, ils tiendront toutefois à vous faire sentir qu'ils sont les maîtres et pour peu que le vent souffle dans une direction contraire, il n'est plus possible d'en sortir. C'est ainsi que malgré des efforts incroyables durant plusieurs mois nos achats quoique conclus avec les propriétaires ne sont pas encore légalisés. Sous prétexte qu'on vend leur fong-choué (expression qui en bon français signifie: "nous voulons vos piastres") un couple de lettrés nous tiennent constamment en échec et les mandarins, dont ces lettrés sont les émissaires, protestent de leur dévouement tout en se gardant bien de les empêcher.

La pharmacie que nous avons établie à Ou-hon a déjà, malgré toutes les fausses rumeurs, produit d'assez beaux résultats. Notre médecin Chinois a eu des cures assez heureuses dans les principaux tribunaux. Naguère encore il soignait l'ancien Taodé Suen. C'est celui qui l'an dernier au début de la persécution avait été chargé par le Gouverneur d'aller arrêter la bande de nos ennemis; mais n'ayant pas osé payer de sa personne, il a préféré laisser faire. Il se confond en excuses maintenant que, par une juste punition de Dieu, il est frappé d'une maladie incurable sans pouvoir trouver de soulagement sinon chez ceux qu'il a livrés si lâchement aux coups de leurs ennemis.

Nous avons aussi installé une salle d'exhortation pour les païens. Ces derniers mois elle a regorgé de monde. Mais ces pauvres païens semblables à leurs idoles, ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. Certains cependant, auraient fini par recevoir la doctrine si leurs

le grand homme de faire ce travail, en remettant le tout sur le même pied qu'auparavant, alors nous lui ferons grâce des 2,000 piastres. D'ailleurs pour cette question il y a moyen de s'entendre. L'année dernière, on avait parlé d'autres maisons à peu près équivalentes que les mandarins donneraient et répareraient, en échange des nôtres qui ont été brulées ou détruites. — Si cela est agréable au grand homme, nous pourrons en référer à nos Supérieurs et demander leur avis (Grands signes de contentement.)

Le Tao-tai. Pour ce qui concerne vos objets perdus, nous avons mandat pour questionner de côté et d'autre ce qu'il en est, quoiqu'au fait ce soit une affaire difficile à débrouiller. Il y a des localités où vous avez marqué peu; il y en a d'autres où il n'en est pas ainsi. Je désire savoir si ces objets étaient dans vos chambres ou au dehors - A Yu-ouan-Kiai, en outre, on a restitué six caisses.

Les Pères. - Nous ne savons même pas si on a restitué. Nous ne pouvons pas dire non plus si ces objets étaient dans les Kong-sou, ou ailleurs. Ce que nous savons, c'est qu'ils ont été perdus, et nous en réclamons la valeur.

Le Tao-tai. Je n'ai plus rien à vous communiquer pour le moment. Au sujet de Kang-tong-tchen nous attendons la remise du titre en question. Je vais faire ma tournée au Kien-ping-hien et au Suen-tchen-hien. Pourrai-je après cela vous revoir et m'entendre avec vous à Ning-Ko-fou?

Les Pères. Pas de difficulté.

Le Tao-tai. Si vous avez vous-mêmes des remarques, après avoir bu le thé, veuillez me le dire.

supputation de toutes leurs pertes.

Le Tao-tai. Mais la somme demandée est bien considérable.

Les Pères. C'est que les pertes le sont aussi.

Le Tao-tai. – Impossible de payer une telle somme. D'ailleurs, je suis délégué exprès par mes supérieurs pour constater moi-même ce qu'il en est. Par exemple, au Kouang-te-tcheou, vous avez marqué 4,000 piastres pour pertes de maisons. Selon le montant de vos prix d'achats, que nous avons constatés dans notre visite, cette somme s'élève seulement à quelques centaines de piastres; Comment donc en demandez-vous 4,000?

Les Pères. Le grand homme doit savoir que nous ne sommes pas des marchands; nous ne sommes pas venus d'Europe pour commettre des injustices. D'ailleurs notre conscience et la Loi de Dieu nous le défendent. Donc que le grand homme se rassure; nous ne voulons qu'une chose; c'est que telles étaient nos maisons avec les réparations que nous y avons faites, tels le mobilier et les matériaux, tels aussi on nous les rende; nous ne voulons pas une sapèque de plus.

Le Tao-tai. – Le terrain de vos maisons est-il compris dans l'évaluation que vous avez faite?

Les Pères. – Non; certes non, notre intention étant de rebâtir les maisons telles qu'elles étaient auparavant, et nullement de quitter la place.

Le Tao-tai se récriant – Votre église de Tio-tsen, par exemple, ne vous a coûté que 160 piastres; Comment osez-vous en demander 2,000.?

Les Pères. – Rien de plus juste. Après l'achat de la maison, nous avons beaucoup dépensé pour la réparer. Maintenant il s'agit de la rebâtir. Nous prions

et des réparations de pagodes. Cette question-là donne sujet à presque toutes les querelles ; toujours les notables veulent absolument que nos chrétiens y contribuent.

Le Tao-tai. Chaque pays ; chaque mode.

Les Pères. Il ne s'agit pas de mode, mais de croyances ; or les susdites pratiques s'opposent directement aux croyances, et à la conscience des chrétiens. Au reste, l'empereur dans ses édits en faveur des chrétiens les en a formellement dispensés. Quand il y a des dépenses communes pour les affaires civiles et publiques communes à tous, les chrétiens y prennent également part comme les païens ; pour les pratiques superstitieuses, il est impossible qu'ils y contribuent. Nous prierions les mandarins locaux d'en informer les notables et d'y veiller. On devrait, pour bien faire, publier l'édit de l'empereur ; ce qui serait le mieux sans contredit.

Le Mandarin de Kouang-te-tcheou. Le P. Bies est là, et, en cas d'affaires, il n'aura qu'à me prévenir ; je ne manquerai pas de l'assister.

Les Pères. Un des meilleurs moyens pour n'avoir pas d'affaires est de se voir de part et d'autre, afin de pouvoir s'expliquer bien franchement. Cela empêche tous les compromis, et chacun s'en trouve plus à l'aise." (approbation unanime).

On se dit encore quelques mots pour s'exprimer le contentement mutuel que chacun éprouvait de l'entrevue. Puis, après que le Tao-tai eut demandé au P. Seckinger s'il pourrait se rendre à Ning-

Les Pères. — Très bien. Jugez-les comme les autres, sans demander s'ils sont chrétiens ou non, et punissez-les comme les autres sans décupler les supplices, quand vous savez que ce sont des chrétiens (Nouveaux signes d'approbation.)

Le mandarin de Kouang-te-tcheou. — Certainement cela ne peut se faire. Seulement, pour avoir la paix, il serait bon que les Pères avertissent les chrétiens qu'ils ont à payer les locations, le tribut etc, et à se bien conduire.

Les Pères. Certainement les chrétiens doivent payer le tribut et les locations comme le reste du peuple; au reste les missionnaires ne s'occupent pas de cette affaire qui regarde exclusivement les mandarins. Pour ce qui est de leur conduite, il est bon de distinguer différentes catégories de chrétiens. Les uns s'affublent de notre nom sans nous être nullement connus; ils nous offensent autant que les honnêtes gens; c'est aux mandarins à les réprimer. Parmi les vrais chrétiens, dans le nombre il s'en trouve quelques mauvais; c'est qu'ils n'écoutent pas les enseignements de la Religion; les mandarins peuvent sans difficulté de notre part les punir selon les lois. L'essentiel est que pour le seul fait d'être chrétien, on ne les arrête, ni ne les persécute.

Le Tao-tai. Mais les chrétiens ne doivent pas forcer les autres.

Les Pères. C'est vrai; et jamais ils ne l'ont fait. Si les païens le désirent, ils peuvent se faire chrétiens; dans le cas contraire personne ne les force. Mais a pari les païens ne peuvent pas non plus empêcher les autres d'embrasser notre foi. (Signes d'approbation répétés). Nous avons encore une remarque. Il s'agit des processions diaboliques, des comédies

on sort, on visite tout : animaux, céréales ont disparu ; la porte cochère est brisée ; du reste aucun autre dégât. — Voilà les voleurs les plus redoutés dans ce pays ; plusieurs fois, quand des paysans en nombre les ont poursuivis, ils ont tiré des coups de fusil et blessé leurs agresseurs. L'avant-dernière nuit une de ces bandes s'est présentée derrière ma maison, située au midi du village ; heureusement mes gens ne dormaient pas encore. Quelqu'un aperçut les malfaiteurs ; aussitôt nos chrétiens avertis, s'armèrent de fusils et de sabres ; on monta sur le toit ; on fit grand tapage, on tira force coups de fusils ; bref, on effraya si bien les brigands, que la nuit entière on m'empêcha de fermer l'œil ; du reste, c'est le seul mal que me causèrent les voleurs.

13 Avril. — En me rendant à Fou-Kia-tchuan je rencontrai une vraie procession de femmes, ayant au bras des paniers pleins de luzerne. On me dit qu'elles venaient de Toung-Kouan, district du P. Perlin et montaient vers le nord, en s'adjoignant dans chaque village où elles passaient, les affamées de l'endroit. Puis, en nombre de 2, 3, et même 400, armées d'un petit couteau, elles s'abattaient tous les jours sur les champs de luzerne les plus voisins, et ne quittaient un champ que lorsque tout était coupé jusqu'aux racines. Elles ont déjà dévasté ainsi, une étendue de plusieurs lieues de circonférence. Il y a deux jours, un propriétaire du Kiao, en voulant les empêcher, blessa une de ces pauvres malheureuses ; celle-ci s'en plaignit à son fils, aussitôt ce fils s'arma d'un poignard, entra dans la maison du propriétaire, et blessa deux enfants de cet homme ; puis se retira.

Ko-fou vers le 5 de la prochaine lune, et obtenu une réponse affirmative les Pères levèrent la séance. Elle a durée 2 heures.

J. Seckinger. S. J.

Copié, le 9 Mai 1877, à Zi-Ka-wei, sur la relation originale adressée au R. P. Chauvin, Supérieur général de la Mission, par le P. Seckinger.

---

†

Pé-tché-ly. — Une famine au Pé-tché-ly. Extrait d'une lettre à Mgr. Dubar. — Sin-tchouang, le 17 Avril 1877. — Monseigneur. P. C.

Votre Grandeur me demande des nouvelles de la famine; je ne saurais mieux répondre à ce désir qu'en rapportant les faits qui se sont passés sous mes yeux ces jours derniers.

8 Avril. Li-fou-tai. — Les voleurs organisés en bandes de 15 à 20 hommes, armés, pénètrent de nuit dans les villages environnants, ils viennent frapper à la porte des riches; à la fin les gens de l'intérieur se réveillent et viennent ouvrir. Dès que le propriétaire se montre, 5 à 6 fusils ou poignards sont dirigés sur lui. Il s'empresse de refermer et de barricader sa porte. Pendant ce temps, les associés ont emmené tranquillement les animaux de la cour. Quand le butin est en sûreté, l'arrière garde, qui assiège la porte du logis, se retire sans bruit. Peu à peu les gens de l'intérieur s'enhardissent jusqu'à entr'ouvrir encore leur porte. Plus personne,

jours, ont pu se procurer. De viande ou de graisse, il n'en est pas question. Les enfants m'avaient bien ramassé de la chicorée dans les champs et j'aurais bien accepté une bonne salade, car la journée avait été chaude; mais impossible d'avoir de l'huile et du vinaigre. Il faut donc me résigner à manger ma chicorée cuite à l'eau avec des oeufs. En guise de dessert on me sert des mou-siü-Kiao-tze, c'est-à-dire de la luzerne, oui! de cette fameuse luzerne! cuite à l'eau, et renfermée dans une enveloppe de pâte, faite avec le son le plus grossier. J'en ai mangé, de ces petits pâtés, et avec appétit. C'est bon, je vous assure, quand on a de l'appétit surtout. Et si seulement les pauvres gens d'ici en avaient à discrétion! Mais ils doivent se borner à un repas par jour, et sans oeufs; même il y a, en sus, des jours chômés complètement par leur estomac. Oh! que ce repas m'a fait goûter et aimer mon premier voeu! Je vous assure que jamais je n'ai été plus content de la sainte pauvreté! Jamais je n'en ai mieux savouré les douceurs!

Mais il nous faut quitter ce délicieux séjour et remonter vers le Nord, à Si-Kia-tchuan, traînés par 3 ânes. D'abord nous rencontrons un Chrétien qui s'en revenait tout content du marché de Hao-tsuen. Pourquoi le visage si joyeux, lui dis-je, sans doute que tu viens de faire quelque bonne affaire? Oui, dit-il, je viens d'acheter un boisseau de son, à 150 sapèques (0f,35c); avec cela mes enfants auront à manger pour quelques jours. — Le prix courant du son, étant de 170 sapèques, notre homme vraiment, avait fait un bon marché; mais je suppose que la qualité devait être la dernière.

De là procès, accusation. Toute l'histoire étant rapportée au mandarin; celui-ci porta le jugement suivant: le fils recevra 200 coups de rotin pour sa vengeance outrée; mais le propriétaire paiera 5,000 sapèques (12f,50) à la mère, afin qu'elle n'ait plus besoin d'arracher la luzerne, au grand risque d'être battue.

On me rapporte aussi un autre jugement de ce genre, rendu par le même mandarin, il y a trois jours. Un pauvre, avait pratiqué pendant la nuit, un trou dans le mur d'un riche, et lui avait enlevé plusieurs boisseaux de céréales. — Le riche l'accusa et fournit les preuves du larcin. "Eh bien! demanda alors le mandarin; cet homme auparavant était-il voleur? — Non; ce n'est que depuis la disette qu'on a entendu parler de ses vols. — Et que vole-t-il? — des vivres pour ses enfants. — Rien que cela? On n'a pas ouï dire qu'il ait volé autre chose. — Si ce n'est que cela, vous, qui êtes assez riche pour lui faire un procès, vous allez lui verser, en ma présence, 10,000 sapèques; il aura ainsi de quoi subsister jusqu'à la saison des travaux et des premières récoltes, et ne volera plus. Que si cependant il volait encore, alors je ne le traiterais plus en affamé, mais en voleur".

Tout en écoutant ces traits, je continue mon chemin et j'arrive peu à peu, grâce à la vache et à l'âne qui remuent mon véhicule, j'arrive, dis-je, à notre Fou-Kia-tchuan. Il était tard; on prépare vite mon souper. Désirez-vous y assister? Cela vous renseignera aussi bien que tout le reste, sur la misère qui règne en ce pays. — On me sert donc tout ce que ces pauvres gens, avertis de mon arrivée depuis deux

car je partis le lendemain même, 15 avril, pour Pai-tcheou-tche. Cette fois un autre coup d'œil se présenta à moi. Un grand poirier sauvage, à la vaste chevelure, dont les branches commençaient à peine à rejeter les premiers boutons, était l'objet d'un vrai siège. Les plus hardies de la troupe ennemie avaient escaladé ses branches, sans le secours d'échelles. Les autres recueillaient en bas le butin qu'on leur jetait. Il fallait voir la joie sur ces visages amaigris! Quelle triste nourriture cependant que des bourgeons de poirier! Et des feuilles d'ormes!

Mais le spectacle le plus navrant, à coup sûr, ce fut celui du lendemain, 16 avril. En quittant Pai-tcheou-tche pour me rendre ici, à Sin-tchouan, je fus arrêté, en sortant du village de Wan-Kia-tchouan, par une troupe de femmes païennes, qui nous crièrent de loin, dans les champs: "Hé! n'est-ce pas Monsieur le prêtre? (chenn-fou-lao-ié) — Que lui voulez-vous, demanda mon catéchiste? — Voici un enfant de quelques mois que nous venons de trouver dans les champs; nous ne pouvons pas la nourrir; on nous a dit que Monsieur le prêtre les reçoit; qu'il fasse la charité à cette pauvre petite! — sans quoi, elle va périr. — Je réponds: qu'on me l'apporte à Sin-tchouan; là, nous verrons! — On me l'apporta, et comme on cherchait à découvrir la vérité sur cette enfant, une orpheline de 5 ans, reçue il y a quelques jours, se trouvant là par hasard, s'écria: Oh! c'est ma petite sœur. — En effet la mère, au moment où elle remit l'aînée entre les mains de nos chrétiens, portait une enfant à la mamelle. Je reçus donc l'innocente victime du fléau; c'était la septième depuis 5 jours.

En approchant du village, un bruit semblable aux mugissements d'un vent très fort frappe mes oreilles. "Qu'est-ce, dis-je, en approchant mes yeux de l'orifice de ma voiture-caisse ? – Ce sont ces gens-là, me répondit le voiturier en me montrant une foule compacte dans l'intérieur des champs. Il y en avait bien 400. Et ! que font-ils, demandai-je ? Ce sont des femmes étrangères, qui sont venues ce matin de bonne heure arracher la luzerne de nos champs. Nous nous y opposons de toutes nos forces. On se dispute, on se maudit, on se bat, depuis le matin, avec le vacarme que vous entendez d'ici. – Et qu'a-t-on gagné ? – Rien. Elles sont trop nombreuses ; quand on empêche l'une, il y en a 50 autres qui pendant ce temps, travaillent avec leurs couteaux un peu plus loin. Vous allez d'un côté ; les voici d'un autre. Il n'y a rien à faire, et même elles deviennent plus nombreuses et plus audacieuses à mesure qu'on les harcèle. C'est un vrai fléau. En deux jours, toute la luzerne de ce village y aura passé ; et alors ce sera le tour d'un autre village. Qu'y faire ! – En as-tu aussi, de la luzerne ? Oui, j'ai six *mous* (environ 18 ares), mais je laisse faire ; mon champ n'en sera pas plus maltraité que les autres ; et je me serai épargné bien des cris et des malédictions inutiles ? – En effet, les femmes ne partirent qu'à la nuit tombante ; je pus entendre le tumulte de la dispute toute la journée, de ma chambre même. Et quand elles quittèrent, plus un brin de luzerne au midi du village. Le surlendemain, c'était le tour du nord.

Cependant je n'assistai plus à ce spectacle,

cette lecture me causait de joie en faisant repasser devant mon esprit tous les vieux souvenirs de Boulogne. Si j'ai différé ma réponse jusqu'à ce jour, c'est que, la rivière de Tien-tsin étant prise par la glace, c'est un grand hasard si l'on parvient à faire passer, pendant l'hiver, une lettre à Shang-hai pour l'Europe; j'ai pensé aussi qu'en attendant mon retour à la résidence, je pourrais peut-être vous intéresser en vous communiquant les petites observations que je ferais dans l'intervalle; et c'est ce que je me propose de faire aujourd'hui. J'ai l'intention de vous décrire simplement la vie d'un missionnaire de ces contrées-ci; ce sera très-prosaïque attendu que ce pays n'est rien moins que poétique; du reste la poésie ne vous donnera pas une idée juste d'un pays qu'on a tour à tour exalté ou dénigré à l'excès. Je ne veux vous parler que de ce que j'ai vu moi-même. Donc prenez mes jugements pour ce qu'ils valent, c'est-à-dire, pour ceux d'un nouveau venu qui n'a pas encore l'expérience requise pour mériter d'être cru sur parole; et puis je ne prétends pas non plus, que chez les autres tout se passe de la même manière. Ces réserves étant faites, je vais essayer de réunir quelques faits isolés sous des chapitres plus généraux, afin de vous faire assister, en esprit du moins, à nos excursions apostoliques.

Voyages. Si vous parvenez à décider votre cocher à se mettre en route, soit par un temps de pluie ou de neige, ou avant le lever du soleil, ou avant d'avoir pris un repas solide, vous serez un habile homme. Le chinois ne se presse pas; il a toujours le temps; et

En voici, Monseigneur, un tableau fidèle de la famine qui règne dans mon district depuis plus d'un an. Je n'ai rien exagéré dans les faits que je viens de rapporter. Je me garderai même d'y ajouter le moindre commentaire. La vérité toute nue en pareille matière, est déjà plus que suffisante pour navrer tout cœur qui conserve encore quelque pitié. Quant à celui du missionnaire, obligé d'assister lui-même depuis un an, à ces scènes désolantes, il est des moments où il se sent déchiré, où il ne se possède plus de douleur! Pour moi, je ne connais rien de plus pénible que de prendre mon repas sous les yeux de ces pauvres affamés qui, du désir, vous arrachent chaque morceau des lèvres afin d'en soulager une faim qui les tourmente depuis un an; ou bien d'être obligé, comme il m'arrive trop souvent, hélas! faute de ressources, de refuser à quelqu'une de ces pauvres créatures abandonnées, la nourriture et par conséquent le ciel. Oui, le ciel; car si j'avais de l'argent pour les nourrir, elles seraient chrétiennes et iraient au Ciel. Oh! que je voudrais avoir cent voix pour demander du secours en cent pays.! Mais il me suffit d'avoir exposé mes besoins à mon premier pasteur, Votre sollicitude paternelle y pourvoira........

— Lettre du P. Hœffel à un scholastique de Boulogne s/m. — Tchang-kia-tchouang, le 15 Février 1877. Mon bien cher Père. P. C.

J'ai reçu votre bonne lettre, il y a deux mois. Je n'ai pu me lasser de la lire et de la relire, tant

St François-Xavier disait des Japonais qu'ils avaient le talent de lui faire perdre un temps précieux. Qu'aurait-il dit, s'il avait eu à faire aux Chinois, qui sont certainement moins expéditifs que les Japonais.

Tous nos voyages se font en char, ou du moins à cheval. Si vous allez à pied, les païens vous méprisent et les chrétiens sont mécontents. La Chine n'est donc plus le pays des courses à perte d'haleine, sur le sommet des Alpes, ni même des modestes excursions à la forêt de Boulogne ou sur les dunes d'Etaples. En lisant ce mot de *char*, mettez, je vous prie, un frein à l'imagination, et persuadez-vous bien qu'un char chinois n'est pas plus poétique que les charrettes des laitières du Mont-Lambert allant à la foire de Boulogne; il est seulement un peu plus massif et plus lourd; la forme est à peu près la même. Le principal personnage est assis juste au-dessus de l'essieu, sous une espèce de niche où il n'y a de place que pour lui: derrière lui, il peut encore mettre quelques petits paquets. Il faut s'asseoir en tailleur; c'est coutume et nécessité. Au bout de quelques heures on ne sent plus ses jambes, je veux dire, qu'on ne les sent que trop, et à la fin de la journée, on souffre le martyre, du moins en attendant qu'on soit fait à ce genre de locomotion. Derrière la niche qui couvre le voyageur, notre tombereau (car c'est plutôt un tombereau qu'un char) laisse passer un peu les planches du tablier; c'est là qu'on place sa caisse de messe et autres objets plus considérables, qui n'ont pas place à l'intérieur. Le timon est remplacé par un brancard porté, selon la rubrique, par un gros mulet. Sur ce brancard, derrière

si chez vous il se trouve quelqu'un qui ait bonne envie de se mortifier sur l'impatience, dites-lui qu'il n'a qu'à venir ici. Jugez-en par un seul fait. Un samedi, en terminant la mission de Nain-tchai, je fis avertir les gens d'un autre village nommé Tchao-cheu, que le surlendemain, lundi, ils devaient venir me prendre en voiture avec mes petits effets. Le lundi venu, je comptais partir de bonne heure, quand mon catéchiste m'avertit qu'on ne viendrait pas me chercher ce jour-là, parcequ'on s'était trompé sur le jour de la lune en donnant le 4 pour le 3 comme jour du départ. Je voulus partir à toute force, d'autant plus qu'il n'y avait que 3 Kilomètres à faire. J'envoyai donc un courrier avertir les gens de Tchao-cheu de venir me chercher ce jour-là même, et de ne pas attendre au lendemain. Il était 8 heures, mon courrier me fit observer d'abord, qu'avant tout, il fallait déjeuner. On prépare mon déjeuner; pendant mon déjeuner tout le monde, selon l'usage, me regarde manger. Quand j'eus fini, mes gens font leur cuisine à eux, puis mangent avec tout le calme qu'on met à s'acquitter de la fonction la plus sérieuse du monde. Quand mon courrier partit, il était 10 heures passé. A midi il me revient disant que les gens de Tchao-cheu vont venir à l'instant. Aussitôt les gens qui m'entourent de dire: il faut que le Père dîne; on ne part pas sans dîner. A Tchao-cheu on était également d'avis de ne pas s'ébranler avant d'avoir pris un bon repas, et comme ils dînèrent après 2 h. il était 4 heures quand la voiture me vint prendre. J'arrivai à Tchao-cheu à 5 heures et demie du soir; une journée pour faire une demi-heure de chemin.

personnage ?" Voilà le côté risible. Ce qu'il y a d'admirable, c'est la patience du cocher. Le petit cheval s'arrêtera cent fois, ou s'en ira à l'Est au lieu d'aller à l'Ouest, cent fois le cocher se contentera de l'appeler de la voix et du geste, jamais il ne s'emportera jusqu'à le frapper. J'avoue que, dans les commencements, j'eus peine à conserver le calme et à monter ma patience au niveau de celle de mon cocher.

Le char ci-dessus décrit est celui que les chinois appellent petit char ; il passe pour élégant. Aussi sur quinze chrétientés que je viens de parcourir en missionnant, 4 ou 5 à peine sont assez riches pour se payer un tel luxe. Pour les autres on vient vous chercher sur un char à foin, de la même forme, mais plus grand et plus grossier que le précédent. Il n'est pas couvert; mais quand on conduit un personnage, on étend au-dessus de sa tête une natte grossière, soutenue par 3 ou 4 bâtons recourbés pour faire une sorte de voûte. A ce grand char on attèle un peu tous les animaux de la création. Le plus souvent un gros bœuf conduit le brancard ; devant lui marchent plus ou moins en liberté ânes, chevaux, vaches, etc. Il m'est arrivé d'avoir tous ces animaux en même temps attelés à mon char. Vous devinez aisément que l'herbe a le temps de pousser sous les pas de l'attelage, et souvent les malades, celui de rendre le dernier soupir, avant que le Père ne vienne leur administrer les derniers sacrements.

Quant aux routes que nous parcourons, n'allez pas vous représenter une espèce d'avenue de Versailles, large, unie, bordée des deux côtés de ma-

le mulet, et presque sur les pieds du Père, sont assis le conducteur et le catéchiste, laissant pendre leurs jambes, l'un à gauche, l'autre à droite. En règle générale, outre le mulet, qui porte le brancard, on attèle en flèche un petit cheval dont les cordes de trait sont attachées non au brancard ou au timon, mais immédiatement à l'essieu. Cette manière d'atteler le petit cheval fait qu'il n'exerce aucune influence sur la direction du tombereau, qu'il tire obliquement de côté, ou droit en avant; de plus vous avez ainsi souvent l'occasion de rire un bon coup et d'admirer la patience du cocher. En effet, le petit cheval marchant, sans bride, à côté du chemin, n'est dirigé que par la voix du conducteur, et court en toute liberté après les touffes de verdure qui se trouvent à sa portée. Aux bifurcations des chemins, le pauvre animal ne sait où aller, et à certains jours, il arrive 20 fois en une heure qu'il tire au sud, tandis que le mulet s'entête à marcher vers le nord.

Dans mes voyages il m'est arrivé souvent de traverser la foire. C'est une chose curieuse qu'une foire chinoise. Il n'y a pas dans ces foires, comme chez vous, un espace libre où chacun étale sa marchandise sans gêner la circulation. Dans les villages que je parcours, c'est à qui occupera le milieu de la route où doivent passer les voitures; souvent l'encombrement est tel, qu'il est impossible de passer. Alors le petit cheval se mêle peu à peu à la foule, donne de petits coups de tête sur les épaules ou aux oreilles des gens, comme pour leur dire: "Faites-donc place! Ne voyez-vous pas que je conduis un grand

A propos de brouette, la définition de la brouette dite de Pascal ne convient pas à nos brouettes chinoises. Car sans parler des autres différences, il est essentiel à une brouette chinoise de crier. Une brouette en mouvement, fait un bruit semblable à celui d'une lourde voiture écrasant la neige à la température de 40 degrés au dessous de zéro. Je n'ai pas eu l'occasion d'examiner de près une de ces brouettes, pour découvrir la cause de ce bruit; les brouettes sont rares par ici; mais je pense que ce cri continuel provient de ce que l'essieu, qui est en bois, roule constamment sur des pivots qui sont également en bois.

Logement. En voilà assez sur nos voyages; passons au logement du missionnaire. Tous nos pied-à-terre, même nos maisons qui ont un peu plus d'apparence, se ressemblent; car tous sont des maisons chinoises adaptées un peu à nos usages. Les carreaux des fenêtres sont en papier chinois. Vu de l'intérieur, ce papier ressemble à du verre dépoli; mais il a le double inconvénient de vous empêcher de voir les indiscrets, qui viennent écouter aux fenêtres les conversations de l'intérieur, et de vous faire coucher souvent à la belle étoile, car la moindre pluie, ou même un vent un peu fort, peut vous enlever tous vos carreaux. Dans un village nommé Nain-tchao les poules se rassemblaient au soleil de Novembre sur le devant de ma fenêtre, et becquetant les mouches qui couraient sur les carreaux elles passaient le bec et la tête à travers. L'une d'elles faillit même m'emporter le bout de l'oreille, tandis que j'étais occupé à prendre mon dîner. Dans un autre village nommé Tang-tien, des moineaux

gnifiques peupliers. Sur nos plus belles routes, il n'y a place que pour un char. Si deux voitures se rencontrent, celle qui a le moins d'apparence passe à travers les champs, fussent-ils couverts de la plus belle moisson. C'est reçu; personne ne réclame. Les cercles de fer qui entourent les jantes des roues, au lieu d'être larges, sont arrondis à l'extérieur et armés de grosses têtes de clous. Ces roues font de larges entailles dans un terrain qui n'a aucune consistance. Les vents violents emportant la poussière, les chemins se creusent tous les jours davantage. Aux grandes pluies ces ornières se changent en trous profonds qui rendent alors parfois les voyages assez dangereux. Il n'est guère de missionnaire qui n'ait été jeté dans quelque fondrière. Le P. Brueyre, il n'y a pas longtemps, a eu le bras démis; le P. Bougon a été plongé dans une mare d'où il ne s'est tiré qu'à l'aide d'un Chinois; le P. Denis est tombé dans l'eau avec toute sa chapelle; le P. Villemain avec le P. Niou ont roulé du haut d'un talus. Presque tous les ponts sur les rivières sont construits en dos d'âne, et beaucoup n'ont pas de garde-fou. J'ai le frisson chaque fois que j'en traverse un, et je murmure intérieurement les paroles de l'Itinéraire: "Esto ... in lubrico baculus" Un jour que je montais un tel pont d'un côté, une malencontreuse brouette monta de l'autre; nous nous rencontrâmes au beau milieu, comme les deux chèvres de la fable sur le milieu de la planche. On s'en tira tout juste en faisant reculer tout doucement mes animaux. Si la brouette eût été tombereau, lui ou moi, ou tous les deux, nous allions prendre un bain dans la rivière.

est rare que vous entendiez un chinois se plaindre, fut-il le plus misérable. L'ordinaire des Chinois de ces pays-ci, au moins cette année, se compose de plusieurs tasses de semouille à la farine de millet, dans laquelle ils trempent une espèce de pain fait avec de la farine de maïs et cuit à la vapeur. Les plus aisés savent se procurer des viandes, des légumes de toutes sortes. Le riz, cette nourriture proverbiale des Chinois est presque inconnue dans nos régions.

Quant au Père, ce serait mal vu, s'il se mettait au régime du commun des mortels. Il faut que sa table ait une certaine apparence. Vous n'auriez que des choux blancs pour votre dîner, qu'il serait mieux de les servir sur quatre petits plats que sur un grand. Le repas d'un jour de fête commence par une bouchée ou deux d'eau-de-vie de Kao-leang, qui ressemble assez à de l'eau-de-vie de pomme de terre à 27 ou 28 degrés environ; ensuite on s'amuse à quelques pâtisseries, fruits, sucreries servis sur 4, 8 ou 16 plats, selon le degré de la fête. Cela fait, on enlève le dessert, et l'on sert les pièces de résistance sur autant de plats que le dessert. Après cela vous finissez par un potage au riz, vermicelle ou mômô. Vous voyez que c'est tout le contraire de ce qu'on fait en France: quelle manière est la meilleure? En ce moment je suis pour le système chinois. Pour manger, vous prenez avec vos baguettes tantôt d'un plat tantôt d'un autre, à volonté; mais commencer à manger, avant que le nombre des plats ne soit au complet, n'est pas dans l'ordre, et presque une incivilité. Quand

s'étaient introduits dans ma chambre. Je voulais savoir par quel chemin ils en sortiraient. Ils se jetèrent tête baissée dans les carreaux, et tombèrent à travers.

Pour adapter une maison chinoise à nos usages, on enlève le K'ang d'une chambre, et on renverse le mur qui la sépare de la cuisine; et voilà aussitôt une chapelle toute construite. L'autre chambre sert de logement pour le Père. D'ordinaire les maisons sont en briques de boue séchées au soleil; les plus riches y ajoutent à l'extérieur un manteau de briques cuites au feu, pour protéger la maison contre les pluies. Les planchers sont inconnus; presque toujours, dans votre chambre, vous marchez sur la terre nue et souvent si peu unie qu'on a peine à lire son bréviaire en se promenant. Le toit est plat. Il se compose de poutres couchées horizontalement sur les murs et supportant une couche de roseaux et de boue. Quand les poutres sont grosses, on ne les cache pas; c'est une marque qu'on a eu des sapèques, pour avoir pu acheter de si gros bois. Si un bâtiment est plus haut qu'il ne faut, les chinois trouvent que c'est de l'espace perdu; aussi leurs toits sont-ils si bas, que quelquefois Monseigneur va piquer sa mitre dans les roseaux qui couvrent nos chapelles.

Régime. Selon que les chinois ont fait une récolte mauvaise, médiocre, ou excellente, ils mangent, une, deux ou trois fois par jour, sans distinction de déjeuner, ni de dîner. En somme ils sont très-sobres, et au besoin, ils savent dissimuler et supporter la faim d'une manière étonnante. Il

l'un s'empresse de vous la bourrer, l'autre de vous l'allumer. Mais jamais on ne se permettra de fumer ni de s'asseoir en votre présence. Du reste les Chinois, païens et chrétiens, sont très-polis, et le dernier des paysans chinois, j'ose le dire tout haut, pour la politesse dans les paroles, et les manières, l'emporte de beaucoup sur le commun des bourgeois français.

Quand vous prenez votre repas dans une auberge, on vous conseille d'avaler toujours, les yeux fermés. Les Chinois ne connaissant point le beurre, se servent toujours de la graisse des animaux, voire même de la graisse d'âne, pour assaisoner les légumes. Ensuite il n'est aucun animal que les Chinois ne mangent, soit qu'on l'ait tué, soit qu'il ait expiré de sa belle mort, tout comme on faisait à Paris pendant le siège. Les livres sacrès recommandent même, en deux endroits, d'élever des poules, des porcs et des chiens, afin que les vieillards puissent se nourrir de viande. Le chat est une friandise paraît-il; on en manger deux fois l'an dans de petites boulettes de pâte appelées Kiao-tzeu, semblables aux Kneppes de l'Alsace. Ces Kiao-tzeu sont classiques en Chine au nouvel-an, comme les beignets du Carnaval en France, et le pain de Noël en Allemagne.

Œuvres. Une des choses les plus tristes qu'on puisse voir, c'est le spectacle d'un peuple immense affligé de la famine. Dans les villages que je viens de parcourir la récolte a été passable; en sorte que la misère y est un peu moins grande que dans les contrées évangélisées par les autres Pères.

à la nature des aliments, on vous sert en Chine à peu près tout ce qu'on vous sert en Europe, sans compter les choses chinoises; mais, à moins que vous ne l'achetiez vous-même, on ne vous servira point de lièvre. Le lièvre est regardé comme un animal de mauvais augure. Appeler quelqu'un lièvre, c'est lui faire l'injure la plus sanglante, pour laquelle on pourra vous citer au tribunal du mandarin. Cela tient aux idées superstitieuses des chinois sur la métempsycose. Selon eux il n'y a que les âmes des plus grands scélérats, qui, après la mort, soient condamnées à passer dans le corps d'un lièvre. Impossible d'imaginer un supplice plus honteux et plus douloureux. Dans les commencements on a beaucoup à lutter contre les préjugés apportés d'Europe.

Que n'a-t-on pas écrit sur la malpropreté des chinois! et s'ils sont malpropres, où devra-t-on s'en apercevoir plus qu'à la cuisine? Il est vrai que les chinois brillent par l'absence de mouchoirs; en revanche chacun porte à la ceinture un torchon qui ne le quitte pas; on s'en sert pour s'essuyer les yeux, le visage, la table, tout ce qui a besoin d'être essuyé, voire même vos assiettes. Mais quand je me rappelle ce qui se passe chez les paysans au milieu desquels j'ai été élevé, ou encore quand on a vu de près l'intérieur d'un chalet dans les Alpes, on est tenté de donner au moins un accessit aux chinois.

Quand le Père prend son repas, la politesse exige qu'il y ait 2 ou 3 hommes autour de lui, pour le regarder manger. Si, après avoir dit les grâces, vous témoignez le désir de fumer une pipe, aussitôt

Extraits de deux lettres du P. Hoffel au P. Cotteau et au F. Hamann. — Détails sur les chrétiens chinois.

Arrivée du Missionnaire. — En quittant Tang-tien, c'est le nom d'une de nos chrétientés, le P. de Rabaudy me dit : " Ah ! çà, mon Père, il faut nous séparer. Allez vers l'Est ; moi je pousserai au Nord, s'il vous arrive difficulté, appelez au secours." En même temps il me remit une liste des chrétientés que je devais visiter successivement. En voici les noms, qui seront éternellement gravé dans ma mémoire : Siao-tien, Tchai-cheng, Nain-tchao, Nain-tchai, Tchao-chen. Je partis donc pour Siao-tien, le cœur un peu serré, avec un petit tremblement dans les membres et une telle modestie sur le visage, que tout le monde me prit pour ce que j'étais ; un tout nouveau venu.

Heureusement qu'à Siao-tien tout le monde est chrétien de vieille date. On y est aussi habitué, qu'à Tang-tien, à deviner ce que le Père veut dire, quand il se hasarde à bégayer quelques mots de chinois. A mon arrivée, on rassembla tous les chrétiens à la chapelle, pour recevoir la bénédiction du missionnaire. Vous ririez un bon coup, j'en suis sûr, si vous voyiez de quelle cloche on se sert pour donner les signaux. Je ne puis nommer cet instrument qu'en l'appelant un sabot. Figurez-vous un bout de planche, semblable à un de ces faux bouquins en bois dont on se sert, dans les grandes bibliothèques, pour distinguer les différentes classes.

Ici les Chinois ne se livrent à aucune industrie, n'exercent aucun métier qui puisse les faire subsister en cas d'une révolte manquée ; car le nombre de ceux qui font de la toile de coton est si réduit qu'on n'y fait pas attention. Si la pluie tombait suffisante en son temps, la Chine serait peut-être le pays le plus fertile du monde. Mais c'est ici le pays des extrêmes. Après des sécheresses de 8 ou 10 mois, comme c'était le cas l'année dernière, tout d'un coup il tombe des pluies d'orage torrentielles, et en moins de 2 heures, une contrée tout entière peut-être changée en un immense lac à la surface duquel paraissent flotter les arbres et les villages. En prévision de ces inondations, quand on bâtit, on commence par amonceler la terre, comme pour élever un rempart ou une grande digue ; ensuite on bat cette terre avec d'énormes marteaux en pierre, que plusieurs hommes ensemble ont de la peine à soulever ; cette terre ainsi battue sert de fondement. A cause de cette élévation des maisons, et à cause de l'absence des fenêtres dans les murs extérieurs, les villages chinois présentent l'aspect de ces chateaux crénelés du moyen âge, ou de quelque place fortifiée selon le système Vauban.

Hoffel. S.J.



à chanter dans toutes les langues que je savais.

Dans nos anciennes chrétientés, la foi a jeté de profondes racines; et, s'il arrivait une persécution, je crois, qu'avec le secours de Dieu, le plus grand nombre préfèrerait les supplices à l'apostasie. Deux choses contribuent à les maintenir dans la ferveur, la prière, et l'esprit de la tradition.

La prière et les chants sacré. Pour les chinois, la prière n'est pas seulement le moyen le plus efficace de leur attirer les grâces de Dieu, c'est encore celui de remplacer pour eux les offices liturgiques dont l'absence du prêtre les prive presque toute l'année. La plupart du temps, les prières sont psalmodiées en commun; et je ne voudrais pas jurer, que les psaumes de David et toute la musique des Hébreux, ne fussent point un peu dans le genre chinois, tout comme nos belles préfaces ne sont autre chose que des récitatifs grecs. Quoiqu'il en soit, je vous souhaite que dans nos collèges de France nos enfants récitent leurs prières, et surtout les psaumes des Ténèbres pendant la semaine-sainte, avec l'entrain et l'ensemble que nos chrétiens mettent dans leurs psalmodies. Ils ont des prières qu'il faut dire rondement, d'autres qu'il faut réciter lentement; à l'acte de contrition, ils élèvent tout d'un coup la voix d'une manière lamentable; ils disent l'Angelus un peu rapidement et avec un entrain qui réjouit le cœur. Ils sont toujours à genoux par terre, sur des nattes; ils font souvent de grands signes de croix, à la prière du soir, au moment d'examiner sa conscience, tout le monde se tient en silence, le front incliné jusqu'à terre

d'ouvrages selon l'ordre des matières dont ils traitent. Creusez cette planche, du côté de la tranche. Passez autour des deux bouts un cercle en fer blanc pour l'empêcher de se fendre. Voilà votre cloche toute faite. On frappe dessus avec un bâton quelconque. Le bruit que rend cet instrument est si intense, que, si l'on en joue à vos côtés, vous croyez que tous les coups de bâtons tombent sur votre tympan. On se sert aussi de ce sabot pour effrayer les voleurs pendant la nuit. Car il y a toujours des veilleurs qui parcourent les quartiers du village, en frappant sur le pang-tze, manière de leur dire: "Prenez garde; nous voici au Nord; cachez-vous, ou allez au Midi." Quand les veilleurs croient être sur la trace de quelque voleur, alors ils tirent en l'air de grands coups de fusil, pour mieux les effrayer, et aussi pour la consolation des dormeurs.

Donc, me voilà installé à Siao-tien. Tous les matins, à la messe, je fais un sermon à mes gens, assis par terre en tailleur sur des nattes. Tous de me dire que jamais personne n'a parlé aussi bien que le Père. Croyez aux compliments des chinois! Dans la journée, je fais le catéchisme aux enfants, soit dans ma chambre, soit dans la chapelle. Après midi, j'entends les confessions. Le reste du temps: voulez-vous être un moment seul, armez-vous de votre bréviaire; sans cela vous serez constamment importuné par les visiteurs. N'êtes-vous pas venu exprès pour eux? Dans les commencements, les conversations sont un morceau assez difficile à avaler; cela se comprend. Quand j'étais par trop ennuyé, je prenais mon harmoniflûte et me mettais

comme c'est la tradition qui oppose au Christianisme un obstacle naturellement parlant invincible. Toujours le fils suivra les traditions du père ; "Voulez-vous savoir, dit quelque part Confucius, si un fils a vraiment la piété filiale, voyez si, l'espace de 3 ans après la mort de son père, il ne s'écarte en rien des manières de voir et de faire du défunt. Outre ces dispositions des enfants à l'égard des parents, les parents, eux aussi, ont à cœur de voir leurs enfants marcher sur leurs traces. Si le fils apporte sur son dos son vieux père aveugle et à moitié sourd, pour lui faire faire sa confession et recevoir la Ste Communion, le père à son tour amène ses enfants de 6, 7, 8 ans, et leur apprend à se confesser. Il faut d'abord saluer le crucifix en frappant la terre du front ; puis saluer de la même manière le prêtre qui tient la place de N. S. Ensuite le père fait avec son enfant trois petits signes de croix avec le pouce sur le front, la bouche et la poitrine, suivis du grand signe de croix sur les épaules, récite avec lui le confiteor, lui souffle les péchés qu'il peut avoir commis, retient la pénitence imposée par le prêtre pour la faire exécuter au sortir du confessional. On finit par l'acte de contrition et les mêmes saluts au crucifix et au prêtre que pour commencer.

Quand les pénitentes sont néophytes et avancées en âge, alors ce sont les vierges qui les

---

6e mode de notre plain-chant. Pour finir une prière après laquelle on n'en dit plus d'autre, bien que tout ce qui a précédé fut en ré mineur, tout le monde va finir sur le do, repos qui fait sur nos oreilles européennes l'effet le plus étrange.

pendant plusieurs minutes. La gravité de tous ces mouvements et de ces chants jointe au costume chinois, vous transporte en imagination au milieu d'un chœur de chartreux ou d'un ordre militaire du moyen âge.

Un chrétien a la charge d'entonner les prières. On va en mesure ; une note aussi longue que l'autre, et une syllabe pour chaque note. Jamais on ne s'arrête, pas même à la fin d'une prière, à moins que ce ne soit la toute dernière. Chacun respire au moment où ses poumons l'exigent. Il arrive quelquefois que tout le monde respirant en même temps, un ou deux mots se trouvent passés sans miséricorde ; tous retombent d'aplomb sur le mot suivant au temps et sur le ton voulus. Ce vide causé par une respiration générale est du plus singulier effet. (1)

Puissance des traditions sur les Chinois. - Leur respect pour le missionnaire. — Ce qui contribue en second lieu à maintenir la foi chez nos chrétiens, c'est la tradition ;

---

(1) Dans les litanies, nos bons chinois qui, en théorie, ne savent pas plus que les chapeaux dont ils sont coiffés en priant, ce que c'est qu'un sol dièze ou un *bécarre*, ne laissent pourtant pas, en psalmodiant de faire l'un et l'autre. Cette observation regarde ceux qui excluent tout du Chant Grégorien, sous prétexte qu'on ne les trouve pas écrit dans les vieux manuscrits. Je pense que nos ancêtres, aussi bien que les Chinois de nos jours, faisaient les dièzes, bien qu'ils ne fussent pas écrits, quand l'oreille l'exigeait. Remarquez en second lieu, que toutes les prières Chinoises sont en fa majeur, ou en ré mineur, c'est-à-dire du 1er et du

point de poches à leurs habits, ils le suspendent à la ceinture ou l'attachent à un bouton au-dessous du menton.

Pendant mon séjour à Siao-tien, le Père de Rabaudy est venu me voir, accompagné du P. Miou, Jésuite chinois récemment ordonné prêtre. Les chinois ont, à la vérité, une haute idée de la dignité sacerdotale; mais ils sentent instinctivement, quand même ils s'obstinent à ne pas en convenir, la supériorité des Européens sur eux; aussi n'en revenaient-ils pas, quand ils virent que nous traitions ce Père chinois sur le même pied que les Européens. Plusieurs même, en le voyant venir, demandèrent sérieusement, si ce bon Père mangerait avec nous à la même table. Donc, l'ordination, de 4 prêtres chinois (2 jésuites et 2 séculiers) a eu pour résultat, non seulement de nous donner des auxiliaires qui pourront faire un bien immense à leurs compatriotes, mais encore de leur persuader de plus en plus que nous ne venons pas pour nos intérêts personnels, mais uniquement pour les intérêts de Dieu et des âmes.

Après la messe, tous ceux auxquels le missionnaire a permis de faire la Ste Communion, viennent l'en remercier, en faisant devant lui la prostration, ou K'eou-t'eou. Ils nous font du reste le K'eou-t'eou, à l'arrivée, au départ, quand ils demandent quelque chose, ou qu'ils remercient. Sous ce rapport du moins, c'est le peuple le plus terrestre: ils sont toujours à se traîner par terre. Du reste les chinois ne font cette prostration qu'à leurs supérieurs, ou à ceux dont ils demandent secours ou protection. Vous ne pouvez rien refuser à un égal qui s'a-

amènent au Père ; ces vierges font manœuvrer ces bonnes vieilles comme des enfants, et souvent elles restent là pendant la confession pour leur faire faire l'examen de leur conscience en présence du prêtre et leur expliquer quelle pénitence elles doivent faire. Quand les parents soufflent aux enfants les péchés qu'ils doivent dire, souvent il s'établit des dialogues comme celui-ci : "J'ai battu ma petite soeur." - J'ai battu ma petite soeur". - J'ai maudit dans la rue". Hein je n'entends pas." - "Tu n'écoutes pas. J'ai maudit dans la rue." et ainsi de suite.

D'ailleurs les choses se passent souvent avec la même simplicité entre ces braves gens. En ce moment mes chrétiens sont tous réunis dans la chapelle, autour d'un vieux bonhomme à moitié sourd, pour lui examiner la conscience et le préparer à la confession. L'un dit qu'il aime trop a se battre ; l'autre, qu'il a manqué à la prière, le dimanche ; un 3e qu'il aime trop le jeu ; un 4e, qu'il a maudit les chiens et les poules. Bonnes gens !

Chaque dimanche on psalmodie une des quatre parties du catéchisme en commun à la chapelle en guise de prière. Il y en a un qui chante les demandes, tout le monde chante ensemble les réponses. De cette manière la doctrine est apprise même à ceux qui ne savent point lire.

Nos chrétiens sont si avides d'objets de piété que dans les commencements, si on n'y prend garde, on donne tout au premier village aux dépens des autres ; ils demandent tous de petits crucifix et des images. Tout le monde porte le scapulaire ; quant au chapelet, les Chinois n'ayant

P.S. _ Ma-Kia-tchouang. Je ne puis résister à la tentation, si c'en est une, de rouvrir ma lettre, pour vous dire un mot du pauvre village d'où je vous écris ces lignes. Ce pays, depuis bientôt 10 ans, a eu à subir presque chaque année le fléau de l'inondation. L'année dernière, au mois de Juillet, on comptait sur une bonne récolte, la première depuis bien longtemps, quand tout à coup les digues du Pou-la-ho, qui passe à 4 ou 5 Kilomètres, furent rompues et toutes les moissons ensevelies sous les eaux. Le village, avant les glaces de l'hiver, était inabordable; trop d'eau pour y aller en voiture ou à cheval, trop peu pour y aller en bateau. Ce qui restait des anciennes provisions fut bientôt consommé, et alors il fallut bien se contenter de quelques herbes qui avaient poussé dans l'eau, et des rares poissons que l'on put tirer de ces étangs créés d'hier. On fit main basse sur tous les animaux, en sorte qu'aujourd'hui la vierge de l'endroit cherche inutilement un boeuf ou un âne pour la transporter à quelques lieues vers le sud, pour y faire sa retraite annuelle. Tous les habitants ont des visages de déterrés, et, en ce moment surtout, ils sont à la lettre vilains à faire peur. Le soleil leur a donné une teinte mêlée de noir et de jaune; de plus, ils n'ont pas pu, comme font tous les Chinois, renouveler leurs habits au Nouvel an, faute d'argent, en sorte que les habits qu'ils portent tous les jours que le bon Dieu fait, ont tous servis depuis 15 mois au moins; il y en a qui portent les mêmes habits depuis 2 ou 3 ans. Plusieurs sont couverts d'ulcères, d'autres sont tellement affaiblis

baisse à faire le K'eou-t'eou à l'autre, c'est la marque infaillible que la réconciliation est sincère.

Durant le temps de la mission, vous remplissez les fonctions de curé. La dernière messe étant dite, et la voiture qui doit vous emmener étant prête, vous allez vous agenouiller une dernière fois sur la marche de l'autel; tous les chrétiens chantent la prière pour le Père qui leur a donné la mission. Vous donnez une dernière bénédiction et vous montez en voiture, le coeur tout ému; c'est alors que vos entrailles de père à l'endroit des Chinois, commencent à s'émouvoir, quand vous songez que vous êtes presque l'unique instrument dont la Providence se sert pour opérer leur salut, que vous serez peut-être un an avant de revenir, qu'à votre retour peut-être plus d'un sera descendu dans la tombe, etc.

Mon bien cher Père, je me recommande instamment à vos Saints Sacrifices, ainsi que les chrétiens et païens au salut desquels je vais me consacrer. Si vos élèves avaient de l'argent à dépenser; tournez leur attention du côté de la Chine, faites les penser à nos affamés et à nos centaines de petites orphelines. Souvent les enfants riches ont des jouets, de bon goût, qui ne leur servent plus, qui ici nous attirent des catéchumènes, quand ce sont des objets curieux. Je désirerais bien que quelqu'un m'envoyât une bible illustrée, Ancien et Nouveau Testament, en gravures bien faites et coloriés; bien des chrétiens ne savent pas ce que c'est que Noé, Abraham. St Paul. etc.

In unione S.S. SS.
Rae Vae Servus in Xo
Hœffel. S. J.

née à la sous-préfecture de Kou-Tcheng, qui est située à 3 kilomètres vers le S.E. C'était vraiment un spectacle curieux que de voir ce bon vieux, orné de son chapeau à globule de cuivre et chaussé de ses bottes de cérémonies, qui monté sur une grosse pierre, afin d'enfourcher plus facilement un grand cheval blanc, nous démontrait comme quoi avant de monter en selle les usages de l'armée chinoise exigent que tout bon cavalier commence par saisir la crinière de sa monture, puis s'élevant sur l'étrier gauche, il doit passer correctement la jambe droite pardessus l'animal, et s'asseoir avec grâce sur la selle. En ce disant vous eussiez pu le voir mettre en pratique la théorie. Mais il était évident pour nous tous que depuis longues années il en avait perdu l'habitude; si bien qu'on se demandait lequel des deux conduisait l'autre, du cheval ou du cavalier. En définitif, il finit par arriver à la sous-préfecture, d'où il nous rapportait une audience pour le jour même.

Je vous laisse à penser si nous fûmes exacts au rendez-vous. C'est la première fois qu'on se présente à Kou-Tcheng. En vérité j'éprouvais de vives inquiétudes sur le succès de cette démarche hardie, en ce sens que nous arrivions là sans aucune recommandation, et sans y être connus.

Notre entrée en ville, et surtout à l'hôtel, fut un évènement. Plus de 100 personnes pénétrèrent avec nous dans cette misérable auberge, si peu fréquentée, que l'aubergiste dut enlever toute la devanture de sa cuisine pour livrer passage à la voiture. Tout le monde regardait, et l'on

par la disette qu'ils n'ont pas la force d'exercer un métier tant soit peu fatigant. Toutefois à quelque chose malheur est bon. La famine a décidé le P. de Rabaudy à leur envoyer une vierge, qui devait donner à manger à toutes les petites filles qui viendraient apprendre le catéchisme. Il en est résulté qu'un bon nombre des petites filles de 7 ou 8 ans savent parfaitement le catéchisme et un grand nombre de prières et de litanies.

Un enfant de 7 ans, croyant me faire un grand plaisir, est venu m'offrir un morceau de gâteau fait avec du marc d'huile; c'était noir comme de l'encre. Je n'eus pas le courage de goûter de ce mets, qui en ce moment est une friandise pour les pauvres gens. Si vous m'envoyiez une bonne flûte, j'en ferais grand usage parmi les païens. Celle que j'ai apportée, a été reconnue par le P. de Rabaudy comme lui ayant appartenu avant son noviciat; il s'en est emparé, comme de juste.

Adieu, dans le Cœur de N.-S.

Hoeffel. S.J.

Extrait d'une lettre du P. de Rabaudy au R. P. Supérieur de la mission.

..... Le soir du 10 Mars j'arrivais à Tchao-Kia-Tchouang, chez le vieux bachelier militaire dont nous avons acheté la maison, il y a peu de mois. Le lendemain j'envoyai ce brave vétéran de l'ar-

sa chaise de cérémonie. La visite terminée, l'étonnement de la foule se traduisit par quelques phrases comme celle-ci : "Mais, nous ne savions rien de cette religion... il paraît que c'est une bonne doctrine puisque le préfet a rendu visite à ce docteur étranger. etc.....

Le soir j'étais de retour à Tchao-Kia-Tchouang que je quittais le lendemain matin pour me rendre à 35 Kil. vers le nord, où m'attendaient les P.P. Miou et Ferlin, dans la chrétienté de Tsing-Tsao-ho.

Tout en chantant l'Antienne "Ecce quam bonum" et quelques versets du Magnificat.... en actions de grâces de je ne sais combien de bienfaits reçus, je préparais dans mon esprit les moyens de réussir dans une seconde expédition, assez périlleuse quoique moins hasardée que celle d'hier. Il s'agissait de rendre visite au Préfet de King-tcho, que je n'ai pas encore pu aborder. Toutes les mesures que la prudence humaine peut suggérer ayant été prises, il fallut enfin en venir, comme toujours à se livrer à la Providence avec une foi vive et une confiance aveugle. Voilà, ce qui fait de notre vie de missionnaire auprès des infidèles, une vie à part, c'est la nécessité où nous sommes tous les jours de nous jeter en avant, dénués de tout secours humains, au milieu d'une population immense, purement païenne. C'est vraiment la vie de la foi, la vie purement surnaturelle, vie qu'il faut pratiquer dans toute sa réalité pour en comprendre la hauteur et les ineffables délices.

Mais venons au fait. Je suis cette fois

se demandait quel pouvait être ce personnage, qui s'installait dans la plus belle chambre, qui demandait 2 fauteuils sans qu'on puisse lui en procurer, et qui dînait avec 2 bâtonnets. Et cependant murmurait-on tout bas, "il n'est pas comme nous."

Un Catéchiste leur dit quelques mots sur la Religion Chrétienne. C'était assurément la première fois qu'ils en entendaient parler. Mais rien ne peut exprimer leur étonnement de voir ce même étranger apparaître en costume de cérémonie, monter en voiture se rendre à la sous-préfecture et être admis immédiatement à l'audience du sous-préfet. Plus de 150 personnes avaient suivi la voiture, et plusieurs laissèrent échapper cette exclamation de surprise : "Eh ! mais ! ... le voilà entré !.." De fait j'étais en la présence du Sous-préfet Wang-li. C'est un homme de taille moyenne, âgé de 44 ans, au teint brun, aux yeux vifs, au langage fort gai et très-aimable.

Il me fit un accueil des plus bienveillants, me parla de son ami le mandarin de Long-hoa, que je connais, ce qui ne contribua pas peu à alimenter la conversation. Puis nous parlâmes du traité fait avec les Anglais, du Préfet de Ho-Kien-fou et du Vice-roi, qu'il avait vu peu de semaines auparavant. Je répondis ensuite fort brièvement et en termes un peu généraux aux questions qu'il me fit sur nos chrétiens, et passant légèrement à d'autres sujets, j'atteignis la péroraison et me retirai, enchanté de mon aimable et noble magistrat. J'étais à peine rentré à l'auberge qu'il arrivait suivi d'un nombreux cortège, dans

Il me rendit une visite de cérémonie à l'hôtel. Le lendemain je partais pour Ou-Kiao. A Ou-Kiao, rien de particulier. Nous y sommes dans les meilleurs termes avec les autorités.

Le Préfet est tout absorbé par les examens du baccalauréat-ès-lettres. Plus de 200 candidats composent dans la grande cour de la Préfecture. Hier a eu lieu la première session, qui sera suivie de 4 autres. Les admissions se faisant au concours, les 20 premiers seront seuls, décorés du globule de cuivre doré, insigne du bachelier.

Je pars pour Ning-Tsing sans savoir où je pourrai rencontrer notre excellent P. Maquet, qui de son côté me cherche et m'attend depuis plusieurs jours. Tout vieux que je suis, je me persuade de plus en plus qu'il n'y a rien de plus fou et de plus contraire à la nature que la philosophie stoïcienne.

Mes affaires une fois terminées dans ce riche pays de Ning-Tsing, où les terres arables se vendent jusqu'à 1000 francs l'arpent je m'en allai, conduit par mon bon ange, coucher au village de Ta-Chang-Kia. C'était là que m'attendait le P. Maquet. Bon Père! Quelle joie en me voyant, et pour moi quel bonheur de le rencontrer. Faut-il s'étonner que les catéchumènes se lèvent de tous côtés sous la houlette d'un si fervent apôtre. Arrivé le dernier le voila déjà qui dispute le prix au Père Müller et au P. Ferlin, dans ces quartiers du S. E. Concurrence trois fois bénie! C'est à qui en fera le plus, à qui imaginera de nouvelles industries pour conquérir des âmes à Notre-Seigneur. Heureux

reçu par le Préfet Ngeou-Lien. C'est un Tartare, né à Pékin, un favori du Vice-Roi, d'une haute taille et de forte carrure, il est âgé de 45 ans. Il va sans dire qu'il est facile de le comprendre malgré la volubilité de sa parole, car il parle le pur langage de la capitale, que nous avons le bonheur de parler aussi, à peu près comme les fortunés habitants de l'Orléannais et de la Touraine, parlent le français aussi purement que les nobles habitants du faubourg St Germain.

Après les compliments d'usage et les souhaits de bonne année, je l'entretins d'une affaire qui me tenait à cœur. Il s'agissait de demander des éclaircissements sur un procès au criminel, dans lequel se trouve impliqué un pauvre chrétien. A peine eus-je formulé mon désir que le Préfet, posant sa pipe à eau, qu'il laissa s'éteindre, commença à me dérouler toute la procédure en question. Les parties incarcérées, les causes de la bataille, le nom de la victime, celui du meurtrier, la marche de la procédure dont le dossier est entre les mains du Vice-Roi; enfin l'espérance d'une prompte solution. "Quant à votre chrétien, mon frère, ajouta-t-il aimablement, soyez sans inquiétude, il retournera chez lui en temps voulu. Il est incarcéré non pas en qualité de coupable, mais parce qu'il a été cause de la bataille qui a eu lieu entre les paysans et les soldats, à l'occasion de ses légumes mis en vente sur le marché." Je dois dire que j'éprouvais une grande joie en voyant que les renseignements fournis par le juge concordaient parfaitement avec ceux que j'avais reçus d'ailleurs.

Cette fois cependant la conversation prit naturellement un tour si religieux, que j'eus la consolation d'annoncer la bonne nouvelle. Voici à quelle occasion. Le matin, vers 6 heures, le Préfet vint en personne offrir un sacrifice au génie de la terre, dans un petit pavillon qu'il avait fait dresser la veille, juste en face de la porte de mon hôtellerie; si bien que la cérémonie religieuse achevée, il n'eut qu'à traverser la rue pour me rendre ma visite. Le féliciter de sa piété et lui demander la raison de son adoration était chose toute naturelle, si bien qu'il me répondit: "Je viens de faire cet acte de religion, envers le génie de la terre, pour implorer et attirer sa bénédiction sur moi et sur mon peuple." - Nous autres catholiques, lui dis-je, nous adorons le créateur du ciel, de la terre, des hommes et des esprits, que le grand homme vient d'honorer. Puis développant quelque peu cette pensée, qui parut l'intéresser, car il m'interrompit pour me faire diverses questions; je lui dis que ce même Dieu récompense les bons par une récompense éternelle, et punit les méchants par une peine éternelle, et que ni les uns ni les autres ne reviennent plus en ce monde, ainsi que le prétendent les partisans de la métempsycose. Il m'écouta, puis me dit: "Ainsi d'après vous, l'homme une fois mort son âme ne revient plus?" - Non, lui dis-je, elle ne reviendra plus en ce monde.

A Kiao-ho, réception charmante. C'est un vieil ami, qui voulait à tout prix, me faire coucher à la préfecture et m'inviter à souper. Désespérant d'y réussir, il m'envoya un dîner, et un

Mon R. Père, le missionnaire, qui peut donner à votre cœur de Supérieur, de si pures consolations !

Les chrétiens du village vinrent nous apprendre que le P. Fong, missionnaire Lazariste du district de Pé-Kin, était à 3 Kilomètres de nous, au village de Sin ho. "Tiens ! si nous allions lui faire une visite !" Tel fut le cri qui s'échappa de nos poitrines." Oui ! allons y, dit le P. Maquet, je suis sûr que le R. P. Supérieur en sera enchanté." C'est conclu.

Le lendemain nous partions pour Sin-ho, où nous eûmes la faveur d'être accueillis par le vénéré P. Fong. C'est un homme de 60 ans environ, type achevé de pauvreté, de douceur et d'humilité ; c'est un tartare, ancien Lama pénitent, devenu catholique et prêtre. Sa figure fatiguée par les travaux et par la mortification, beaucoup plus que par les années, est une figure de Saint. Oui, en vérité, c'est toujours une faveur insigne que celle d'être accueilli par un Saint-Prêtre. Entre soldats d'une même armée, quoique de différentes armes, on a beaucoup de choses à se dire, aussi la conversation avec le P. Fong n'a-t-elle pas langui, pendant qu'il nous faisait les honneurs de sa maison et nous servait des rafraîchissements. Mais notre visite était surtout dictée par la reconnaissance, car c'est à une excursion apostolique de ce fervent missionnaire que nous sommes redevables de 4 Chrétientés nouvelles, qui ont surgi sur ses pas et à sa voix.

De Sin-ho, je partis pour Tong-Kouang. L'ami toujours le Préfet Tao, fut fort aimable.

bel ornement de ma chambre d'auberge .... Mon catéchiste est allé aux informations. Que va-t-il sortir de cette affaire ? Je suis un peu préoccupé..... Allons ! Voilà un cheval qui s'emporte dans la cour, et qui met en pièces, à mes frais, une mangeoire en bois....... Voici justement mon catéchiste qui revient, avec de bonnes paroles. L'affaire qui m'amène à Fou-Tcheng semble être moins mauvaise que je ne pensais. Allons, prions le bon Dieu. A demain les affaires, il fait nuit.

21 Mars. J'envoie ma carte à la Préfecture pour demander une audience qui m'est immédiatement accordée. S'habiller, monter en voiture, paraître devant le Préfet Wang, fut l'affaire d'une demi-heure. Je le connais déjà, c'est un méridional, jeune encore, 40 ans, fort aimable, de manières fort distinguées. Après quelques paroles de politesse et de regrets de ne l'avoir pas rencontré 15 jours auparavant, j'arrive au sujet de ma visite : l'achat d'une maison... Je sais cela, dit-il, mais, mon Frère n'ignore pas qu'en vertu de traités faits avec la France, il y a certaines formalités à remplir, l'acte de vente doit être rédigé dans une forme spéciale..... Huissiers ! Apportez-moi la circulaire du Vice-Roi.... Voyez, me dit-il, en parcourant le texte du document officiel, ouvert sous mes yeux, voici les termes exprès, la teneur même du contrat. Je n'ignore pas ces clauses, répondis-je, aussi ai-je voulu venir moi-même, rendre compte au grand homme, de la négociation entamée entre moi et un habitant de votre noble cité ; bien persuadé que le respect pour les traités, est la plus ferme

cavalier chargé de m'escorter à plus de 20 kilomètres c'est-à-dire jusqu'à la limite de son territoire. Cette fois encore j'eus le bonheur de voir prendre à la conversation, et comme tout naturellement une tournure apostolique. Hélas! avec ces personnages, la chose n'est pas toujours facile; car la prudence, nécessaire partout, doit en leur présence surtout diriger chaque parole et chaque démarche. J'attribue ces deux petits entretiens apostoliques à la vertu d'une image du Sacré-Cœur qui décorait la table même sur laquelle nous prenions le thé.

R^ae^ V^ae^

Servus in X^o^

de Rabaudy S.J.

Extrait d'une lettre du P. de Rabaudy à une religieuse du Sacré-Cœur de Nantes. –

Fou-Tcheng, 20 Mars, 1877. Ma chère Cousine.

.... Hier soir, fête de St Joseph, le R.P. Supérieur me dit: "Demain, vous partirez pour Fou-Tcheng. Vous verrez le Préfet de la ville qui fait opposition, paraît-il, à un achat de terrain. Tirez-vous en comme vous pourrez."...

Me voici arrivé à Fou-Tcheng, malgré un terrible ouragan, un froid piquant, une poussière telle, qu'à 3 heures de l'après midi, je suis obligé d'allumer une bougie pour y voir, et vous écrire cette lettre, sur une table boîteuse, qui fait le plus

notre prévenu parfaitement absous, se contentant de lui rappeler qu'il aurait dû préalablement informer le préfet de sa démarche conformément au traité. J'étais à peine de retour à l'hôtel, lorsque m'arrivent deux cavaliers de la préfecture, suivis de garçons d'hôtel, portant sur des plateaux un fort bon dîner de 16 plats. "Dans un instant le grand homme sera ici", me dit le chef de l'escorte en me faisant la génuflexion, selon les rites de cérémonie. Vite on dispose 2 fauteuils, qu'on couvre de deux bandes d'étoffe rouge, et de deux coussins de la même couleur. Un tapis dissimule dans ses plis la difformité de la table, et le Préfet, suivi d'un brillant cortège, précédé du parasol rouge, porté en chaise, met pied-à-terre dans la cour de l'hôtel. Je m'avance pour le recevoir et lui faire les saluts d'usage, au milieu d'un concours de plusieurs centaines d'étrangers (car c'est grande foire à Fou-Tcheng.) La visite fut courte, aimable et pleine de courtoisie.

Combien de fois, en voyant l'exquise urbanité de nos dignitaires chinois, ne me suis-je pas surpris à regretter cette politesse si renommée de nos ancêtres. Oh! que le sans-façon, si à la mode de nos jours, est peu goûté en Chine! Je ne sache pas qu'aucun défaut soit plus capable de nous y faire mépriser. Dire d'un homme qu'il n'a pas de formes, ni de savoir vivre; c'est ici une note infamante.

Le Préfet une fois parti, on apporta le dîner. Mais nous sommes en Carême; à part quelques friandises, et plusieurs plats de maigre, les pièces de résistance furent données aux pauvres du bon Dieu. Quel bonheur de pouvoir procurer une légère jouis-

garantie de la paix qui doit régner entre nous. Et ce disant je lui présentai l'acte de vente rédigé en bonne et due forme. Il en prit connaissance, l'approuva et me dit: "Je vais donner avis de tout cela au Vice-Roi, dans quelques jours vous aurez une réponse favorable, et je ferai sortir un avis au peuple d'avoir à respecter la propriété des Européens, et la religion du Dieu du Ciel"... Il ajouta: "Vous allez bâtir sans doute"? - Non, lui dis-je, à quoi bon? La maison exigera quelques réparations, car elle est vieille; mais elle est plus que suffisante pour les quelques chrétiens du pays. -"En effet, dit-il, vous avez peu de néophytes dans ma petite préfecture". - Aussi, n'aurais-je pas acheté, répondis-je, si je n'avais une autre intention, je veux dire celle de préparer une salle convenable, où j'aurai le bonheur de recevoir le grand homme, avec tous les honneurs dus à sa haute dignité. - A ces mots, je vis le visage de mon noble interlocuteur s'illuminer et s'épanouir dans un sourire des plus gracieux. "Où logez-vous aujourd'hui, mon frère, me dit-il"? . À l'hôtel; un pauvre réduit bien indigne du Préfet. "Dans un moment, je serai à vous." La conversation continua sur ce ton pendant une demi-heure. Nous parlâmes d'affaires et des chrétiens. Enfin je me retirai d'autant plus émerveillé de cette réception que quelques jours auparavant, mon vendeur, cité en justice par le Maire de la ville, comme coupable d'avoir vendu sa maison à des étrangers, avait dû comparaître devant ce même préfet. Il est vrai que ce puissant magistrat s'était montré notre ami et notre défenseur. Il avait renvoyé

de Zi-Ka-Wei, correspondant des observatoires de St Pétersbourg, de Paris, de Londres, etc.. J'arrive au non-étudiants expirant. Nous sommes au nombre de 6, tous Chinois, plus ou moins âgés. Si vous lisiez le catalogue vous verriez le F. Gui âgé de 36 ans, qui envoyé à Nankin par le status fut rappelé depuis 4 mois; les ff. Tsiang et François Liong de 33, et ainsi de suite. Quelles sont donc nos occupations? elles sont très-variées: les uns comme le F. Sen et le F. Fong, employés au Collège de Saint-Ignace, les autres comme le F. Tsiang écrivains en chinois; les autres enfin au nombre desquels je suis, ad omnia. Pour compléter le status je vous annonce solennellement que je suis "lector alphabeti in Collegio."

Actuellement les frères scolastiques étudiants en théologie sont en répétition pour passer leurs examens immédiatement après la fête de Saint Louis de Gonzague. Jusques ici tout le monde se porte bien. Le Frère Gain, il est vrai a été pendant quelque temps exposé à perdre sa tête; c'est-à-dire a avoir la tête cassée à cause des caractères chinois; mais heureusement les vacances de Pâques l'ont remis; les bêtes qu'il s'est mis à cultiver, sont pour quelque chose dans sa guérison. Encore un mot sur ce sujet. Il parait que ce bon frère aspire à gagner un beau jour quelque médaille d'argent ou d'or qui lui serait décernée à cause des services, qu'il aurait rendus à la science par de nouvelles découvertes d'huîtres, de tortues ou d'autres bêtes semblables. Et ce n'est pas sans fondement. Vous le savez peut-être, le ministre de l'instruction publique de votre noble patrie, a décerné

sance à ces infortunés doublement disgrâciés des biens de la fortune et des trésors de la grâce. Pauvres gens! avec quel appétit, grand Dieu, ils engloutirent en un instant de grands bols de viande! Leur jeûne forcé est bien autrement dur que les abstinences si bénignes qui nous sont commandées par notre bonne mère la Ste Eglise. — Tous nos gens sont enchantés. Catéchistes et Chrétiens reconnaissent dans le succès de cette affaire la protection de St Joseph. Le soir je vais coucher à Lou-Kia-tchouang, fervente chrétienté située à 27 Kilomètres N. O. de Tou-Tcheng.

de Rabaudy S. J.

P

— Lettre du Frère Simon Liong à un scholastique de Laval. Mon bien cher frère. P. C.

Puisque vous désirez des détails sur Zi-Ka-Wei, je vais avec mon Sinico-Français vous dire quelques mots sur tout ce que je sais. D'abord pour commencer par notre scholasticat, vous savez sans doute comment il est constitué. J'y vois deux sortes de scolastiques ; les étudiants et les non-étudiants ; et entre les premiers je distingue les étudiants en théologie et les étudiants en Chinois, qui sont nos trois nouveaux venus que vous connaissez. En outre, entre non-étudiants je distingue encore deux sortes les non-étudiants expirant et le non-étudiant-aspirant. Qui est ce dernier ; vous le savez ; c'est le F. Dechevrens, Directeur célèbre de l'observatoire

pour toute couverture un lambeau de natte. Habitués que nous sommes déjà à rencontrer de ces malheureux passant le jour et la nuit dans cet état, au coin de toutes les rues de la ville Chinoise, nous passions auprès nous contentant de gémir en secret sur l'état de cet infortuné payen, quand sa respiration un peu forte attire un peu plus notre attention. C'est un homme de 30 à 40 ans, qui certainement est très malade, sa respiration nous semble être le râle de l'agonie. Que faire? De nous trois, appliqués uniquement au mandarin, pas un ne peut lui adresser une question qu'il soit capable de comprendre. Si nous nous arrêtons à le questionner, cette quantité de païens qui passent indifférents, vont s'attrouper autour de nous, et nous ne pourrons rien faire. Si encore dans notre bande était un scholastique Chinois! Le meilleur parti est de courir à la résidence et d'avertir un Père. Nous y arrivons, c'est l'heure de la classe, pas un Père de libre. Heureusement nous trouvons un Frère Chinois venu par un autre chemin; nous lui racontons la chose. Vite il prend une fiole d'eau, et, avec le F. Monton seul, pour n'éveiller aucun soupçon, il va dans l'espérance de le baptiser s'il le trouve encore en vie; en même temps il prend quelques sapèques pour le faire transporter sur une brouette à l'hopital. Au bout de 3/4 d'heures les frères reviennent. Leur figure décontenancée ne nous dit rien de bon. En effet, arrivés en face de la pagode, plus de moribond, la paille et la vieille natte seules; à côté, deux hommes s'apprêtent à emporter un cercueil déjà cloué. Trop tard! Était-il mort? J'ai eu peine à le croire, et je suis plutôt

une médaille d'argent au P. Heude, naturaliste distingué. Que dire du F. Rich ! Pauvre Frère ! il n'est pas bien riche en santé ; il tousse toujours un petit peu ; chaque soir à 8h 3/4 on lui apporte je ne sais quel liquide blanc ; de plus, il a peur de la chaleur à venir, qui est assez forte pendant deux mois dans ce pays. Mais tout cela n'empêche pas, qu'il soit très-gai, bien que toujours posé. Je me tais sur les autres frères autrement je ne finirais point d'écrire. Le temps me manque. Donc à la prochaine fois. Ayez la bonté de saluer de ma part tous les frères scholastiques. Si cela pouvait se faire sans trop de présomption de ma part, saluez aussi le R.P. Recteur, le P. Ministre, le P. Jean-Baptiste Terrien, que je connais par ses ouvrages théologiques.

Adieu, mon bien cher Frère. Je vous embrasse dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Infimus in X° servus et frater.

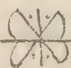
Kiong. S.J.

Extrait d'une lettre du F. Gain. –
– La Philanthropie en Chine. –

.... Dans une de nos promenades, sur un chemin très-fréquenté, auprès d'une pagode, nous rencontrons un malheureux à peine couvert de quelques haillons. Il est étendu sur la paille humide,

écrivit à Ouang-tsou-Zeu, mandarin de Tsing-pou de mettre à la raison cette infernale divinité.

Ouang-tsou-Zeu partit pour King-tchai-tcheng, entra dans la pagode, et ordonna à ses satellites de s'emparer de Tcheng-san-tai-tai. Ceux-ci avaient à peine mis la main sur l'idole, qu'ils tombèrent à la renverse. Irrité contre cet esprit pervers qui ne professait aucun respect pour l'autorité civile, le mandarin prit une chaîne, la lui passa au cou; et après l'avoir fixée avec un cadenas, il commanda à ses hommes de recommencer l'opération. Elle réussit, cette fois, au gré de leurs désirs; Tcheng-san-tai-tai fit la culbute, puis on le déposa sur une barque, qui le conduisit au tribunal de Tsing-pou. Là, par sentence de Ouang-tsou-zeu, il fut condamné à être brûlé vif, autant que faire se pourrait; aujourd'hui il ne reste pas même de lui une poignée de cendres, et le bourg de King-tchai-tcheng a vu cesser le concours de ses pèlerins.



Turquie. — Lettre du F. Mazza au R. P. Altini, Recteur des Alleux. — — Congrégation des jeunes gens à Scutari. —

Mon R. Père —

P. C.

Vous connaissez déjà les heureux résultats de notre Congrégation de la Sainte Vierge à Scutari, mais vous aimerez sans doute à voir groupés ensemble les traits d'édification que nous offrent

persuadé que ces hommes à gages, au service d'une Société de Philanthropie qui a pour but d'ensevelir tous les cadavres des rues, que ces hommes, dis-je payés à tant par enterrement sans plus de cérémonies ni de scrupules se sont hâtés de transporter le cercueil dans le champ voisin. Pauvre Chine! Pauvre peuple païen. Et cela se passe à Changhai sous les yeux des Européens.

L. Gain. S.J.

Respect pour une idole. — Extrait de la relation des missionnaires,

..... Voici un autre fait qui montre que les idoles ne sont pas toujours fort respectées. A 30 lis au S.O. de la ville de Tsing-pou se trouve le bourg de Ming-tchai-tcheng, célèbre par une pagode consacrée à Tcheng-san-tai-tai. Tous les ans à la 3e et 4e lunes, les pélerins y accourent en grand nombre pour y brûler de l'encens, par crainte plutôt que par dévotion, car le dieu de ce sanctuaire fait des choses étranges contre lesquelles on cherche protection. Il y a deux ans, à la 4e lune, l'épouse et la fille du Ministre d'Etat Fan-che-ngen furent attaquées, à Sou-tcheu, d'une singulière maladie. Le démon s'empara du corps de la petite fille et fit entendre ces paroles : "Je suis Tcheng-san-tai-tai. Si vous voulez être guéries, vous devez faire vœu de me remplir le corps d'or et de me bâtir un temple; sinon votre vie n'est pas en sûreté." Ces instincts d'avare ne souriaient point à Fan-Che-ngen, et il

Au jour marqué le R. P. Recteur du Séminaire leur distribua les feuilles d'agrégation et leur suspendit au cou par un grand ruban bleu une médaille de la Sainte Vierge et de St. Louis de Gonzague. Cette marque distinctive des enfants de Marie, de rigueur dans toutes les fonctions de Congréganiste est souvent l'occasion d'une victoire sur le respect humain. L'humilité n'est pas plus naturelle à nos Albanais qu'à d'autres, surtout quand ils sont de familles riches et distinguées, comme plusieurs de nos jeunes gens. J'en trouve la preuve dans leur crainte excessive de mal exécuter les cérémonies de leur réception. Il leur semble d'une importance souveraine de faire quand et comme il faut la génuflexion, de savoir donner et recevoir la paix ; ils s'instruisent minutieusement de chaque détail, montrant en tout un vif désir de paraître avec dignité.

Une fois Congréganistes, plusieurs semblent changer non seulement d'habitude et de mœurs, mais encore de nature. Auparavant, par suite de leurs rapports continuels avec les Turcs, ils se faisaient prendre plutôt pour des Mahométans que pour des Chrétiens, maintenant ils sont des modèles de piété.

Tel qui jadis au milieu de ses excès, songeait à suivre l'infâme secte du Prophète, est à cette heure, méconnaissable, et par sa vie pure et sainte, nous édifie tous extrêmement. Tel autre sacrifia généreusement une place qui le faisait vivre mais l'exposait à des occasions dangereuses. Quelques-uns qui depuis des années avaient oublié

nos jeunes Albanais, devenus enfants de Marie depuis un an. Grâces soient rendues au Divin Cœur de Jésus qui nous fournit l'occasion d'établir notre œuvre nouvelle. C'était en 1875; après avoir célébré avec une solennité extraordinaire, inouie même dans ce pays le Centenaire des Apparitions de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite Marie, nous vîmes les fidèles venir plus souvent aux offices dans notre Séminaire, y fréquenter davantage les Sacrements et témoigner la plus grande confiance en nos Pères; aussi dès que nous proposâmes d'ériger une Congrégation dans notre Eglise, on vint de toutes parts s'enrôler sous la bannière de Marie.

Bien des jeunes gens, peu édifiants jusqu'alors demandèrent leur admission les larmes aux yeux, promettant de réformer parfaitement leur vie, et ils tinrent parole.

Comme avant l'âge 14 ans, nul n'était admis dans la Congrégation, plusieurs enfants voulurent néanmoins s'y faire recevoir; ils recoururent à leur Curé, (et vous savez ce qu'il en coûte dans ce pays de faire une pareille démarche); et employèrent diverses autres médiations. Des demandes écartées pour différents motifs, furent renouvelées jusqu'à 5 ou 6 fois.

Enfin le 31 Octobre 1875, 68 jeunes gens furent élus pour fonder la première Congrégation qui ait existé à Scutari et même dans toute l'Albanie. En moins d'une année, ils furent 200. Remarquez qu'une grande rigueur préside à notre choix et qu'une bonne moitié des postulants est refusée.

presseur des Turcs, l'Albanais semble craindre encore de faire paraître ses vrais sentiments religieux; mais nos Congréganistes ne connaissent plus le respect humain. Ils font assez peu de cas des moqueries et des insultes qui leur furent plus d'une fois prodiguées; ils s'attirèrent ainsi l'admiration de leurs persécuteurs, et souvent les portèrent à l'imitation de leurs vertus.

Le bon Dieu voulut aussi se servir d'eux pour déjouer les menées de l'impiété contre nos bons Catholiques. Les libéraux voulant établir une société philanthropique, surent donner à leur programme un si beau vernis de religiosité, qu'ils trompèrent non-seulement plusieurs laïques, mais encore deux des prêtres les plus influents de la Ville, qui accordèrent leur signature avec la plus grande bonne foi du monde. Une personne assez recommandable, recueillait dans le marché public de nombreuses adhésions à cette pièce mensongère. Nos Congréganistes souscrivaient aussi, quand quelques-uns, plus avisés, nous demandèrent conseil à ce sujet. Dès que nous eûmes lu l'adresse en question, elle excita notre défiance, de plus, l'approbation de l'autorité ecclésiastique lui manquait. Notre conseil fut donc d'attendre les avis de Mgr l'Archevêque. Immédiatement avertie par nous, Sa Grandeur partagea nos sentiments. On montra aux Dignitaires de la Congrégation le piège qu'on leur dressait; personne ne signa plus; les adhésions déjà données furent retirées, et les deux prêtres réclamèrent. Le chef de cette oeuvre nouvelle eut beau argumenter avec nos Congréganistes, avec tous ses sophismes.

l'usage des sacrements, s'en approcheint tous les 8 jours ; cependant leurs statuts n'y obligent que tous les mois. Nous religieux, nous restons parfois confondus de leur ferveur et de leur dévotion, quand aux fêtes ils passent des heures ou plutôt des journées entières devant le Très-Saint-Sacrement et l'autel de la Sainte Vierge. Leur attitude est pleine de respect et leur piété est un sujet de joie et d'édification pour tous ceux qui en sont les témoins.

Pour venir aux réunions, que de fois ils doivent sacrifier de leur sommeil et se fatiguer dans les chemins toujours si mal entretenus de ce pays. Plus d'une vocation religieuse s'est déjà fait jour dans notre Association ; des demandes d'admission sont adressées soit à la Compagnie soit à l'Ordre de St. François, mais divers obstacles restent encore à surmonter.

En attendant, le zèle de nos postulants s'exerce déjà à la vie Apostolique ; par leurs exhortations et leurs exemples, ils attirent leurs amis à la Congrégation ou du moins à la pratique de la religion ; grâce à eux, le Bazar public, cette source de tout le mal moral dans cette contrée, a pris un bien meilleur aspect ; certains magasins, jadis abominables, n'entendent plus la moindre parole déplacée ; nos Congréganistes ne souffriraient plus rien de semblable. Ils se sont acquis partout une telle estime que c'est ici la même chose d'être Congréganiste et un véritable homme de confiance. De là vient qu'ils sont préférés à tous pour le service et pour les affaires.

Après avoir subi si longtemps le joug op-

seulement les jours de fête mais encore durant la semaine ce qui les gêne bien parfois.

Une vingtaine de voix, formées au chant Grégorien par le R. P. Musati, relèvent l'éclat de nos fêtes. A la Cathédrale et à l'Eglise paroissiale, on bénit Dieu de ce nouveau secours. Au lieu des deux vieux servants d'autrefois et de quelques petits enfants criant à tue-tête, nos Congréganistes y servent dans un Ordre parfait et chantent convenablement à tous les offices du Dimanche.

Maintenant, dit le peuple, il devient agréable d'aller à l'église, maintenant enfin notre sainte religion paraît dans toute sa Majesté. Monsieur le Curé nous a souvent témoigné tout son contentement. Plusieurs fois aussi nos Chanteurs et nos enfants de chœur se sont mis spontanément à la disposition des Curés des villes voisines, le jour de la fête patronale; le clergé et le peuple furent très-édifiés par ces pieux étrangers.

Souvent ils accompagnent les funérailles des pauvres, en chantant le Psaume Miserere et en aidant le Prêtre en toute chose. Ils commencèrent aussi à faire le Catéchisme aux petits garçons et surent s'attirer un grand nombre d'auditeurs; stimulées par ces succès, quelques pieuses femmes instruisirent de même les petites filles; de son côté, Mr le Curé s'est mis à expliquer le Catéchisme à tout le peuple; grand avantage pour toute la Cité, dû à l'initiative de nos braves jeunes gens. Entr'eux, existent les relations les plus cordiales. Quelqu'un tombe-t-il malade, les dignitaires le visitent fréquemment et prennent de lui le plus

il ne put rien contre la foi simple et ferme de ses adversaires ; il fut même si bien battu qu'à la fin ne se contenant plus, il éclata en injures contre le Pape, les Jésuites et les Prêtres du pays. Cet homme qui durant ces négociations venait avec un de ces suppôts assister à la messe, dans notre Eglise, ne songea plus désormais à chercher fortune près de nous ; mais persuadé que l'affaire n'avancerait nulle part sans l'approbation de l'Ordinaire, il la fit demander. Monseigneur l'Archevêque, ayant modifié le programme, répondit qu'il était heureux de prendre lui-même une part active à cette œuvre de charité chrétienne, qu'il se mettait à la tête de cette institution pieuse afin qu'elle pût rendre ainsi de vrais services au pays. Dès lors le feu des libéraux tomba et bientôt démasqués ils devinrent un objet de répulsion pour toute la population catholique.

Nos Congréganistes rendirent encore un autre service. Autrefois dans cette ville, l'on croyait s'abaisser en répondant la Messe, et en chantant à l'Église ; il n'en est plus ainsi depuis que l'on voit nos jeunes gens tenir à honneur de remplir toutes les fonctions de Clercs, et n'épargner aucune peine pour faire exactement toutes les cérémonies.

Il fait beau les voir réunis le soir dans la chambre du R. P. Jungg s'exercer à faire sans faute tout ce que prescrivent les rubriques, puis revenus chez eux, répéter encore ces exercices et durant une partie de la nuit apprendre les Répons de la Messe. A leurs propres frais ils se sont procurés des soutanes rouges et des surplis et servent à l'autel non-

du Bon Conseil, lundi de la 3e semaine d'Octobre, attire à Scutari un concours immense de pèlerins. Nos Congréganistes, portant tous leur médaille et précédés d'une magnifique bannière, se rendirent processionnellement depuis notre maison jusqu'à la Cathédrale. Là ils se joignirent aux 14 Confréries de Scutari, et assistèrent à la procession générale. Ils firent de même à la Fête-Dieu; leur modestie, leur piété remplirent prêtres et fidèles, de joie et d'édification. En ce seul jour de la Fête-Dieu, nous eûmes 13 nouveaux approbanistes. Un prêtre voulut aussi être affilié à notre Association, lui fit une belle aumône et reçut la feuille d'aggrégation et la médaille.

Un Curé vint parler au R.P. Recteur de son projet d'établir une œuvre semblable et demanda à Rome les pouvoirs nécessaires en pareil cas.

Saint-Louis de Gonzague, patron de nos Congréganistes, fût fêté d'une manière extraordinaire, c'était à qui nous apporterait le plus de fleurs pour orner l'Église, à qui travaillerait le plus pour confectionner les guirlandes et les festons; le R. P. Mariano de Palma nova, Franciscain, Préfet apostolique de l'Epire, fit un excellent panégyrique de Saint-Louis de Gonzague, devant un très nombreux auditoire. En ce jour, eut lieu une conversion remarquable.

Un jeune débauché, attiré dans notre Église par la curiosité, fut tellement touché en considérant l'Angélique figure de Saint-Louis de Gonzague, que ses propres désordres l'accablèrent de honte. Il résolut de mettre fin à ses scandales,

grand soin.

Une faute est-elle commise, elle ne reste pas longtemps impunie. Le Dimanche, après la Messe, Préfet et Dignitaires se réunissent pour traiter les affaires de la Congrégation ; ils appellent le délinquant, mais d'ordinaire celui-ci se présente de lui-même réclamant comme une grâce la punition méritée. Les uns en châtiant font paraître leur zèle et leur charité non moins que les autres leur humilité en acceptant la peine. Le châtiment le plus sensible à tous, c'est d'être séparé des autres, durant la messe du Dimanche, sans la médaille de la Ste Vierge ; être privé de cette marque d'honneur leur est tellement dur qu'ils la redemandent par des prières continuelles. – Croyant avoir égaré sa médaille, un Congréganiste vint s'accuser de cette grande faute et demanda une pénitence exemplaire. Si les manquements sont vraiment graves, les chefs agissent avec vigueur. Le fils d'une des principales familles de Scutari, se vit exclu sans pitié de la Congrégation, pour avoir peu profité de quelques avis. Un autre, après une rixe, ayant été privé pour 4 semaines de l'assistance aux réunions, se tenait près de la porte de la chapelle et demandait grâce en disant : Dieu seul est impeccable ; Saint Pierre pécha 3 fois et Notre-Seigneur lui pardonna aussitôt, ainsi qu'à Sainte Magdeleine ; pardonnez-moi donc aussi. Mais comme on ne condescendit pas à ses supplications, il voulut au moins qu'on ne l'oubliât pas, et il inscrivit sur les murs de sa maison la date du 15 Août, terme de la pénitence imposée. La fête de Notre-Dame

Seigneur, je m'abandonne. Il prononça surtout le nom de Jésus, le soir de sa mort, avec un accent capable de tirer les larmes.

Une heure avant sa mort, on lui présenta de l'eau mêlée d'une liqueur un peu aigre que le médecin avait ordonnée. Quand il en eut pris quelques gouttes il rendit le verre; puis se tournant presque aussitôt vers le Père qui le veillait, il lui dit: Mon Père, est-ce que je n'ai pas manqué à l'obéissance? – Quelques moments avant de rendre le dernier soupir, il parut inquiet et ses mains cherchèrent quelque chose du côté de la muraille. On lui présenta alors divers objets; mais aucun ne lui rendait le calme. Enfin on lui remit son crucifix et il demeura satisfait. Il avait déjà son chapelet enlacé autour de ses mains. Il est probable qu'à ce moment, le bon frère n'avait plus une connaissance complète; c'était donc une conséquence de l'habitude qu'il avait de demander souvent à baiser son crucifix.

Heureuse habitude qui lui a permis de ressembler encore en ce point au B. Berchmans.

Cum his libenter moriar.

Lettre du R. P. Kervennic Recteur de la maison d'Angers, au R. P. Provincial sur les derniers moments du P. Marc Agostini.

Le P. Marc Agostini vient de rendre sa belle âme à Notre Seigneur vers 5h 1/2. Il a beaucoup souffert et cependant n'a presque pas eu

se confessa et depuis persévère dans ses bonnes résolutions.

Mazza. S.J.



France. – Derniers moments du F. Félix Turpin décédé à Laval le 7 Juillet 1877.

Pendant tout le cours de la maladie de poitrine qui l'emporta, le F. Félix Turpin ne fit jamais entendre aucune plainte. Il était plein de reconnaissance pour les moindres services qu'on lui rendait et quand on lui demandait s'il lui manquait quelque chose, il répondait : Rien, je suis très-bien soigné, je suis trop bien.

Environ 15 jours avant sa mort, le Père Recteur lui annonça que Notre-Seigneur allait bientôt lui demander un grand sacrifice. Quel sacrifice, demanda le bon frère, avec une certaine inquiétude ! Le sacrifice de votre vie, répondit le P. Recteur. Alors son visage s'épanouit. Je l'ai déjà fait, répondit-il, je craignais à ce mot de sacrifice qu'il ne s'agît d'un changement de maison, et je n'aurais plus la force de supporter ce déplacement.

Toutes les fois que le Père Recteur le visitait, le bon frère prenait son crucifix et le lui remettait, afin qu'il le lui donnât à baiser. – Quand on récitait devant lui les actes de foi, d'espérance, de charité et de résignation à la mort, il répétait d'une voix forte, malgré son extrême faiblesse ; oui je crois, j'espère dans les mérites de Notre-

finie, je n'eus pas grande difficulté à lui montrer qu'un tel voyage serait une suprême imprudence; "bien, mon Père, votre décision est pour moi l'expression de la volonté de Notre Seigneur"! - Plusieurs fois il m'a recommandé de vous demander pardon du peu d'édification qu'il a donné à ses frères et des peines qu'il a pu vous causer. C'est une mort de prédestiné et en ce moment il a sur les lèvres un sourire céleste. Que le divin maître m'accorde de mourir aussi saintement!

Je vous écris à la hâte, en vous priant d'agréer l'expression de mon respect filial en Notre Seigneur.

C. Kervennic. S.J.

Lettre du P. Méchineau au R. Père Provincial, sur les derniers moments du F. Denys, mort au May dans sa famille.

Angers, 10 Août 1877.

Mon R. P. Provincial.

Je viens compléter le récit très-abrégé que je vous ai donné des derniers moments du F. Denys. La veille de mon arrivée au May, le vendredi par conséquent, ce bon frère encore en pleine possession de son intelligence, reçut le Saint viatique avec de grandes démonstrations de foi et de piété. Il entonna le cantique: Bénissons à jamais, le Seigneur dans ses bienfaits; ses parents craignant pour lui de la fatigue, l'invitèrent à modérer sa joie: "Oh! laissez-moi chanter", leur répondit-il, je suis

l'agonie. Il est mort vraiment dans la paix du Seigneur, après avoir souvent avec animation prononcé les paroles de Jésus expirant: *in manus tuas Domine, commendo spiritum meum*. Cependant il a eu grand peine à se résigner à la mort. Nous faisions une neuvaine à Notre Dame de Lourdes depuis le premier Août, et il espérait guérir. "Je désire vivre, me disait-il hier au soir, non parce que j'ai peur de Notre Seigneur, - Oh! j'espère qu'il sera miséricordieux pour moi! - mais parce que je n'ai rien fait pour lui. Mon grand rêve a toujours été de lui offrir au jugement dernier une riche couronne d'âmes." - Eh bien! mon cher Père, Notre Seigneur se contentera des désirs de votre cœur, et les couronnera comme il eût couronné les actes de cet apostolat que vous rêviez. - "Oh! reprit-il avec une vivacité extraordinaire, j'aime mieux lui présenter des actes que des désirs." Je lui parlai alors de St Stanislas, de St Louis de Gonzague et de Berchmans, qui en cela comme en toute autre chose, avaient dit joyeusement leur suscipe et s'étaient inclinés devant le bon plaisir de Dieu. - "C'est vrai, répondit-il, eh bien! oui, que la volonté de Dieu se fasse en moi!" - Il se croyait encore loin de sa dernière heure. Ce matin même il me faisait appeler durant l'oraison et me demandait "la permission d'aller à Lourdes". - Aller à Lourdes! m'écriai-je stupéfait, mais vous pourriez mourir en route. Et comme il insistait: Je vais dire la messe pour vous, et après la messe je vous dirai ce que Notre Seigneur m'aura inspiré. - La messe

à la Compagnie et à sa famille quand il serait au Ciel, et il donna aussitôt un signe d'intelligence. Vous acceptez-bien, lui dis-je une autre fois le sacrifice de la vie que Notre-Seigneur vous demande. "Oh ! oui, bien certainement". Et quand je lui parlais des prières que l'on faisait pour lui, de l'affection que la Compagnie lui garderait toujours, il souriait, me frappait doucement sur le bras, et me faisait signe de rester assis tout près de lui. Quand je le quittais pour un instant, il devenait inquiet; il me demanda même une fois si je voulais m'en aller. Je le rassurai, en lui disant que je resterais près de lui jusqu'à la fin. Le lundi soir, j'obtins avec bien de la peine qu'on me réveillât à une heure après minuit pour revenir près de mon cher malade. Quand j'arrivai, Mr et Mme Denys, et deux tantes du malade se retirèrent, et je restai seul. J'avais à peine passé une demi-heure près du bon frère, quand je m'aperçus qu'il entrait en agonie. J'appelai Mr et Mme Denys qui revinrent aussitôt: je donnai au malade l'absolution, l'indulgence de la bonne mort; à ce moment le malade eut un peu de connaissance, je vis ses lèvres murmurer les paroles de l'acte de contrition. On profita de ce moment pour appeler les soeurs du malade, et les autres parents venus des environs pour consoler la famille dans sa douleur. Entre 3 et 4 heures on récita les prières des agonisants, puis, quelque temps après, le chapelet et quelques autres prières. Le malade baissait peu à peu, ses bras perpétuellement en mouvement ne s'agitèrent plus.

trop heureux." Il tomba ensuite dans son assoupissement ordinaire, et comme ses parents lui rappelaient son bonheur : Vous avez raison, leur dit-il, vous faites bien de me le dire, je serais capable de l'oublier. Le lendemain, samedi, le délire commença et fut dès lors à peu près continuel. Quand j'arrivai, vers 2 heures de l'après-midi, il eut quelques minutes de connaissance et témoigna une grande joie de voir près de lui un Père de la Compagnie. Je passai près de lui une partie de la soirée, et la nuit suivante jusqu'à trois heures du matin, sans entendre jamais aucune plainte sortir de sa bouche. Le Dimanche, la nuit qui suivit, et le lundi, ce fut à peu près le même état ou d'assoupissement ou d'agitation fébrile.

M. Denys, son excellent père, lui demandait souvent s'il souffrait ; on n'eut jamais d'autre réponse que celle-ci : "Oh ! non, pas maintenant". Avait-il conscience de sa douleur ? voulait-il calmer les inquiétudes de sa famille ? Je ne sais, mais pas un mot de plainte ne lui échappa. Il faut avouer du reste que les moments de connaissance étaient bien rares et bien courts. Seuls, sa mère et moi étions presque toujours compris. Les pensées de la foi, le Sacré Cœur, la Très-Sainte Vierge, les souvenirs de la Compagnie, le rappelaient presque toujours à lui. Je lui dis une fois cette parole des deux Sœurs : *Domine, ecce quam amas, infirmatur.* Il comprit et se mit à sourire. Je le priai aussi de renouveler intérieurement ses vœux, en prononçant pour lui la formule abrégée ; je lui recommandai de penser

Quand j'allai lui faire ma visite d'adieu, il me dit : Voyez, mon Père, ma course aussi s'achève. J'eusse préféré mourir à la place de mon fils ; car lui était encore jeune et pouvait rendre service, mais moi, je ne pourrai plus faire grand'chose. Pourtant non, il me reste quelque chose à faire, vous avez vu mes quatre filles ; plusieurs d'entre elles partiront aussi bientôt. Et déjà j'ai vu mourir mes quatre garçons ! J'ai du moins la consolation de les voir tous s'acheminer vers le ciel d'un pas sûr. Puis il me pria de vous remercier mon Révérend Père, ainsi que le R. de Kersabiec, et les Pères d'Angers qui m'avaient envoyé, et avaient donné précédemment à son Théophile tant de marques d'affection. Ce fut du reste une grande consolation pour toute la famille de voir à côté du malade, du défunt, un représentant de la Compagnie. Quand j'annonçai que je resterais près du malade, on en pleura de joie ; j'ai pu saisir jusqu'à de l'étonnement dans le Clergé, et chez toutes les personnes qui venaient visiter le malade ; ils ne savaient pas toute la tendresse de [illegible] la Compagnie pour ses chers enfants.

Tels furent, mon R. Père, les derniers moments de votre enfant. Ils ont été pour moi une leçon que je veux m'appliquer à mettre en pratique, et qui est celle-ci ; elle est de l'Evangile : *Ubi est thesaurus vester, ibi et cor vestrum erit.*

Le F. Denys aimait par dessus tout Notre-Seigneur et sa Compagnie. Dans ses dernières heures, il a pu oublier tout ; il a gardé son trésor jusqu'à la fin : Jésus et sa Compagnie.

Il eut encore la force de prendre mon chapelet dont je faisais reposer la médaille sur son cœur, pour essayer de le passer à son cou. Je pris le sien qui reposait sur sa poitrine et le lui passai ; il embrassa son crucifix des vœux ; puis je n'obtins plus de signe de connaissance. La mère m'apporta alors un cierge bénit, me priant de le lui faire tenir à la main au dernier moment. Vers 6 heures moins un quart, toute cette belle et chrétienne famille, qui pleurait quoique bien résignée, tomba une dernière fois à genoux ; on soutint le cierge à la main du mourant, puis il expira. On récita le De profundis, et le père du défunt vint lui-même fermer les yeux de son enfant. Tous vinrent l'embrasser en pleurant ; je lui passai entre les mains le chapelet et le crucifix et j'allai dire à son intention la Sainte Messe.

Monsieur Denys trouva ensuite dans son cœur de Père et de Chrétien la force d'aider à ensevelir son enfant. On l'exposa sur son lit, selon l'usage de la Compagnie. Il était beau et souriant ; et sa seule vue consolait déjà sa famille. Pour moi, je m'estime heureux d'avoir été le témoin d'une belle mort et d'une grande résignation.

Sept prêtres de la paroisse et des environs assistèrent à son enterrement ; une partie notable de la population du bourg suivit aussi le cortège funèbre jusqu'au cimetière. Le père du défunt succomba à la fatigue ce jour même, et il eut la nouvelle douleur de ne pouvoir accompagner son fils à sa dernière demeure.

avant-hier encore, quoique déjà muni des derniers sacrements, préparant sa méditation pour le lendemain, Motu proprio.

Il dit le jour même de sa mort : comme je n'ai pu faire les pénitences usitées au réfectoire à cause de ma surveillance, je veux en ce moment une bonne fois demander pardon à la Communauté, pour toutes les fautes commises pendant le cours de l'année. Ensuite, il indiqua le lieu où se trouvait son livre de règles, se le fit donner, et comme le B. Berchmans muni de ses tria carissima il attendit le moment suprême. Il pria jusqu'au dernier soupir d'une prière pleine d'ardeur et d'amour. Elle fut interrompue seulement par un cri du cœur, lorsque se levant autant que ses forces le lui permettaient il s'écria ! jusqu'à cinq reprises : Je viens ! Je viens !.

Cette mort inattendue quoique prévue, dans un tel âge, pour un homme plein d'espérances et dans de telles conditions, votre Révérence le comprendra facilement, nous a tous frappés singulièrement. Mon Révérend Père votre affection pour notre bien-aimé frère, nous est bien connue, c'est pour cela que je me suis permis de faire un peu au long la relation de ses derniers moments, et de recommander son âme aux prières de Votre Révérence et de tous les Pères et Frères de France qui l'ont connu.

In unione SS. C.
Servus in X°.
J. Boelen. S. J.

Un. union de Vos SS. SS.

L. Méchineau. S.J.



Hollande. – Lettre du P. J. Boelen au R. P. Mourier, sur les derniers moments du F. Guillaume Winkelhagen. –

Culembourg, 21 Août, 1877.

Mon R. Père P.C.

Chargé par le Révérend Père Recteur de vous communiquer une triste nouvelle, j'ai hâte de m'acquitter de cet office ; ou, pour mieux dire, Mon Révérend Père, c'est avec une véritable joie en Notre-Seigneur, que je vous écris ces quelques lignes. Car, c'est bien à la douce mort de notre bien-aimé frère Guillaume Winkelhagen, ou jamais qu'on peut s'écrier : Moriatur anima mea morte justorum. Notre R. P. Recteur nous a répété bien des fois, que jamais il n'a vu mourir quelqu'un des nôtres d'une mort si douce, si pleine de résignation, si exempte de toute crainte. Ayant le plein usage de sa raison, notre cher défunt n'a cessé de s'offrir en holocauste au Sacré Cœur pour les péchés du monde ; mots, qu'il a répétés plus de 30 fois, sans jamais y ajouter : et pour mes péchés.

Vous savez combien il était scrupuleux observateur des règles, aussi ce fut avec une véritable admiration, que notre R. P. Recteur le trouva

— Supplément — (1)

Mission de Nan-King.

Principaux faits accomplis dans la Mission, depuis le mois de Septembre 1876, jusqu'au mois de Juin 1877.

---

(1) *Nous avons reçu trop tard pour les insérer dans ce numéro deux documents : la relation des missionnaires et une lettre du P. Bobet qui nous apprennent les prétextes et les incidents de la persécution ; leur place serait avant les lettres du P. Seckinger.*

Les missionnaires du Kiang-nan ont maintes fois signalé l'agitation insolite, qui régnait en 1876, dans les contrées où ils exercent le ministère apostolique ; ils ont dit que les populations païennes effrayées par la coupe des queues, l'apparition des hommes de papier et des diables oppresseurs, dénonçaient les chrétiens comme les auteurs de tous ces sortilèges et les poursuivaient avec fureur. Nous rappelons ici ces souvenirs, parce que les premiers faits que nous avons à raconter, appartiennent encore à cette période de trouble.

La partie orientale de la Mission de Nan-King eut surtout à souffrir de la haine des païens

sur leurs propres barques, dont on fit l'inventaire. Les objets de piété, excitèrent la colère des païens, et causèrent bientôt la perte de ceux qui les possédaient. Les prisonniers conduits à Sou-tsen y subirent un jugement, où les tortures jouèrent un grand rôle. Le missionnaire résidant dans la ville fit d'inutiles efforts pour démontrer l'injustice des accusations portées contre eux et obtenir leur élargissement; et le 11 septembre, 3 d'entre eux furent décapités, comme coupables d'avoir lancé des hommes de papier.

Cinq mois plus tard, le 25 février 1877, la *Gazette de Pékin* publia un rapport dans lequel Ou-yuen-ping, Gouverneur général du Kiang-sou prétendait démontrer la justice de cette procédure.

L'arrestation opérée le 26 août révélait aux pêcheurs chrétiens les dangers qu'ils avaient à redouter de la part des païens, et, le 30 du même mois, 70 à 80 familles appartenant aux chrétientés de Sou-tsen, Yang-Ka-Kiao et Kouen-sè arrivaient à Zi-Ka-Wei, pour y chercher un refuge contre la persécution. Ce premier mouvement d'émigration ne tarda pas à augmenter, et le nombre des barques atteignit le chiffre de 169, 129 d'entre elles s'arrêtèrent à Zi-Ka-Wei, les 40 autres se rendirent à Chang-hai.

A Ousi, les pêcheurs étaient encore dans une position plus critique; 500 de leurs barques stationnaient en face de l'église de Sè-li-Kiao; elles avaient tout à redouter de la fureur des payens et ne pouvaient s'écarter pour jeter leurs filets. Ce désœuvrement forcé amena la misère,

et les pêcheurs chrétiens, qui y tiennent une place considérable, en furent les premières victimes. Ils lançaient en l'air, disait-on, des hommes de papier qui, longs de quelques centimètres seulement et doués d'un pouvoir magique, coupaient la queue des Chinois. Cette opération, si elle n'était paralysée par des charmes, dont les bonzes avaient le secret et le profit, amenait infailliblement dans l'espace de trois jours la mort de l'homme ou de l'enfant à queue coupée.

Les pêcheurs avaient sur leurs barques des rameaux bénits, ornés suivant la coutume de la Mission, de figures d'anges en papier découpé, d'images de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge. Aux yeux des païens, ces objets devinrent autant de personnages ou de démons doués d'une puissance magique, et obéissant aveuglément aux caprices haineux des chrétiens, qui se faisaient un jeu de les lancer en l'air pour nuire au peuple.

Une panique générale s'empara des esprits. Les villes de Sou-tcheou, Tsang-tcheou, Ou-si, Kiang-yn, Tsong-zo, Ta-tsang, et les bourgs du Kiang-sou méridional rivalisaient de crainte et ne connaissaient plus le repos; les missionnaires qui parcouraient ces contrées et les correspondants des journaux suivaient jour par jour les phases de cette crise et leurs lettres venaient les redire à Chang-hai.

Le 26 Août, 4 barques de pêcheurs chrétiens furent arrêtées, à quelque distance de Sé-Kia-tsen, par des paysans, qui les soupçonnaient de recéler des hommes de papier. Hommes, femmes et enfants furent immédiatement garottés et conduits au village

île, né en 1602 et baptisé en 1638, à Chang-hai, par le P. Brancati dans l'église du Lao-tien-tchou-tang.

Il est temps de parler de la Mission occidentale. Nous revenons tout d'abord aux affaires de Ning-Ko-fou. On se rappelle que le 16 Août 1876, le Vice-roi Chen fit afficher à la porte de son palais de Nan-King une proclamation qui n'était autre chose qu'un véritable mandat d'arrêt lancé contre Ho-Kiu et les principaux chefs des troubles survenus, le mois précédent dans la Préfecture de Ning-Ko-fou. Cet acte permettait d'espérer une prompte justice et l'on se disait que les assassins du P. Ouang et des autres victimes de la persécution recevraient la peine due à leurs crimes. Ces prévisions ont été trompées.

En effet, le procès commencé, Chen ne tarda pas à écarter tout témoignage favorable aux chrétiens, il rejeta absolument l'intervention des missionnaires et des représentants de la France; il déclara que les affaires de Ning-Ko-fou, s'étaient passées entre Chinois et que par conséquent l'intervention des agents diplomatiques français n'était pas acceptable devant les tribunaux. Cette déclaration était contraire aux Traités, mais il fallut la subir

A Nan-King, nos ennemis ne restaient pas inactifs. Un pamphlet infâme publié contre la religion et les missionnaires se distribuait gratis et on le glissait même dans les maisons.

Cependant le procès s'instruisait devant les tribunaux où les ennemis des chrétiens avaient

et les sapèques firent défaut aux pêcheurs ; le riz leur manqua ; les missionnaires et quelques chrétiens charitables durent ouvrir leur bourse pour les nourrir. Cet état de choses dura environ six semaines ; et, après maints pourparlers avec les mandarins, les barques munies de passeports, purent enfin regagner leurs stations de pêche, et se livrer à leurs travaux habituels.

Dans les villes et les bourgs on apercevait des croix tracées à la chaux sur les murs ou les portes des maisons ; et, par une étrange contradiction, les païens choisissaient cet emblême sacré pour se prémunir contre les sortilèges des chrétiens: ils attribuaient ainsi à la Religion du Maître du Ciel le pouvoir de nuire et de protéger contre ses propres maléfices. Les pêcheurs n'étaient pas seuls exposés à la haine du paganisme ; les autres chrétiens étaient également en butte à des avanies que les étroites limites assignées à ce travail ne nous permettent pas de raconter. C'est au milieu de ces pénibles épreuves que s'écoulèrent pour les missionnaires et leurs ouailles les derniers mois de l'année 1876.

Le calme se rétablit peu à peu ; les queues n'eurent plus aucun incident à déplorer ; les hommes de papier cessèrent de paraître dans l'air et les diables oppresseurs consentirent enfin à ne plus troubler le sommeil des paysans et des citadins effarés. Les missionnaires exercèrent alors, comme aux jours de paix, les fonctions de leur ministère, et à Tsong-ming, ils célébrèrent le 16 Janvier, au milieu d'un grand concours de peuple, le 200e anniversaire de la mort de Zi-Ki-ieu, premier chrétien de cette

ils refusèrent nettement de reconnaître que le Père Ouang fut un assassin. Ce témoignage dicté par la conscience, n'était point celui qu'attendaient les juges. Pè-houei-tsin et Tchen-lao-iao eurent dès lors les chaînes aux pieds et aux mains, et on les conduisit dans la prison réservée aux criminels condamnés à la peine Capitale. C'était assez leur dire le sort qui les attendait, s'ils continuaient à nier la culpabilité du missionnaire. Dans les séances suivantes, vaincus par les tortures auxquelles on les soumettait, ils firent l'aveu fatal qu'on exigeait d'eux; et, s'il faut en croire les personnes qui ont eu accès aux tribunaux et auprès des prisonniers, Tchen-lao-iao aurait même déclaré qu'il avait pris part aux prétendus assassinats commis par le Père. Ho-Kin triomphait, et il eut alors une si grande confiance dans le succès de sa cause, qu'il signa avec ses complices un écrit, par lequel il offrait sa tête au bourreau, dans le cas où quelqu'un prouverait la fausseté de l'accusation d'un double assassinat, commis par le Père Ouang.

Mei-Ki-tchao voulut alors terminer le procès: "Nous avons, disait-il, le témoignage des Chrétiens. Le P. Ouang a tué deux hommes, lui et son catéchiste Yang ont été tués; de part et d'autres il y a deux vies contre deux vies. On peut s'en tenir là." Ainsi raisonnait le Trésorier général, mais le Vice-roi ne fut pas de cet avis, et fit continuer la procédure.

Ces faits se passaient au mois d'octobre. Le R. P. Foucault, alors Supérieur général de la Mission, voyant qu'un verdict ne tarderait pas à être prononcé et qu'il serait infamant pour la mémoire du P. Ouang, indignement calomnié, partit pour Nan-King

seuls le droit de se faire entendre. Parmi les juges, on distinguait un homme connu depuis longtemps pour sa haine contre le christianisme ; nous voulons parler du Trésorier général Mei-Ki-tchao. A l'époque du massacre de Tien-tsin, les placards incendiaires affichés sur les murs de Nan-King, les croix tracées à la chaux sur le pavé des rues pour reconnaître les chrétiens et les tentatives faites pour incendier la Résidence des Missionnaires étaient en partie son œuvre. Mei-Ki-tchao était donc d'avance hostile aux persécutés de Ning-Ko-fou, et il prêta volontiers l'oreille aux calomnies inventées par Ho-Kin. Celui-ci accusait d'abord le P. Ouang d'avoir maltraité deux hommes, et il ajoutait qu'on ignorait encore s'ils étaient morts ou en vie, n'osant donner plus de force à cette calomnie. Comme elle fut accueillie favorablement par Mei-Ki-tchao, il la formula bientôt avec plus d'énergie et déclara que le P. Ouang était un assassin et que le 11 Juillet, deux jours avant sa mort, il avait tué 2 hommes. Le Trésorier général put alors tirer une conclusion conforme à la loi chinoise et dire : de chaque côté il y a eu deux hommes tués ; païens et chrétiens n'ont aucune raison de se plaindre.

Toutefois il fallait prouver le fait attesté par Ho-Kin. On fit donc venir de Lo-tsen Pé-houé-tsin, Catéchiste du P. Ouang et Tchen-lao-iao son palefrenier ; ils étaient appelés à Nan-King comme témoins, et, à leur arrivée on les emprisonna. Cela n'était pas fait pour leur inspirer une grande confiance, et ils ne tardèrent pas à comprendre ce qu'on exigeait d'eux. Au premier interrogatoire,

Deux mots maintenant sur la cause de cette mort. Dans la séance du 6 septembre, Mei-Ki-tchao avait eu le triste courage de faire comparaître à sa barre la propre fille de Pé-houei-tsen, agée seulement de 11 ans, et il lui arracha contre son père des témoignages pleins de fausseté. Agenouillée dans le tribunal et tremblant à la vue des Mandarins, elle répondit d'abord au Trésorier général qu'elle ne comprenait pas le sens des paroles qui lui étaient adressées. On les lui expliqua; puis on lui demanda si son père avait réellement lancé en l'air des hommes de papier. Une réponse négative lui attira des menaces, et elle se mit à pleurer. Mei-Ki-tchao lui défendit de donner cours à ses larmes; pour éviter les soufflets et les coups qui l'attendaient, elle affirma ce qu'elle avait d'abord nié; et cette seconde déposition arrachée à la peur fut la cause de la mort de son malheureux père. - Quant à Tchen-lao-iao, il a dû prendre la route de l'exil. — Aujourd'hui le procès de Nan-King est fini, et ces quelques lignes n'en sont qu'un faible résumé; on sent toutefois en les lisant que la justice des hommes nous a fait défaut; un jour viendra sans doute où celle de Dieu aura son cours.

Ho-Kin est rentré dans ses foyers avec un globule supérieur à celui qu'il portait autrefois. Le général Fang-tong-lin, l'instigateur de la persécution au Ning-Ko-fou, conserve son commandement comme par le passé, et la Gazette de Pékin annonçait dans son numéro du 31 Mars, la nomination de Mei-Ki-tchao à la dignité de Gouverneur général de la province du Tché-Kiang.

afin de tenter une démarche auprès du Vice-roi. Chen, lui fit dire qu'il pouvait se rassurer et que l'affaire serait jugée selon la justice. Cette réponse était une fin de non recevoir; mais il fallut s'en contenter. Les démarches subséquentes de Mr le Consul général et de Mgr le Ministre de France furent également inutiles.

Le procès continua. Fang-Kia-fang, sous-préfet de Kien-ping fut envoyé par le Vice-roi à Lo-tsen pour y constater les prétendus assassinats commis par le P. Ouang. Il y arriva le 11 Novembre; le lendemain 12, il se rendit à la Résidence des missionnaires; et se dirigeant vers l'endroit où le Père avait été brûlé, il y prit des cendres mêlées de terre et en remplit deux panniers de jonc, il répéta le même manège au bûcher du Catéchiste Yang et partit pour Nan-King, où les cendres de ces deux victimes de la persécution furent reçues comme celles des deux hommes tués et brûlés par le Père Ouang..

Ho-Kiu ne tarda pas à être mis hors de cause; les portes de la prison s'ouvrirent devant lui, et il rentra triomphant dans son pays. Deux persécuteurs de second rang, nommés Hou-sien-sé et Chen-tse-Kou furent décapités le 31 Janvier 1877. Après l'exécution, les têtes de ces deux coupables furent rendues à leurs cadavres, et leurs dépouilles mortelles déposées dans des cercueils, reprirent la route du Ning-Ko-fou.

Le même jour la tête de Pé-houi-tsin tombait sous le glaive du bourreau, ses restes furent inhumés sur une petite colline située en face de notre résidence de Nan-King; mais sa tête fut envoyée au pays de Kien-Ping.

et pria Mr le Ministre de France de vouloir bien réclamer une indemnité. La liste fut communiquée au Tsong-li-yamen, qui l'expédia au Vice-roi de Nan-King. L'indemnité fut acceptée en principe et Chen chargea un mandarin nommé Koué-ta-jen de parcourir le Ning-Ko-fou et d'examiner si les propriétés des missionnaires avait été légitimement acquises et quelles dégâts elles avaient subis. Koué-ta-jen, pour prendre ses informations, n'interrogea guère que des gens qui avaient pris part à la persécution et écouta sans discernement tout ce qu'ils voulurent bien lui dire. Ses conclusions étaient que les missionnaires demandaient une indemnité trop considérable; il avait surtout une idée fixe et il ne pouvait admettre qu'on réclamât pour des maisons une somme plus élevée que le prix d'achat. On lui répondit qu'à l'époque où les missionnaires en avaient fait l'acquisition, ces maisons se vendaient à vil prix et qu'en outre elles avaient exigé des réparations souvent bien supérieures au prix d'achat. On ajoutait qu'on ne tenait nullement à l'indemnité et que si le Vice-roi voulait rétablir ces maisons sur leur ancien pied, ou en donner d'autres en échange, les missionnaires ne réclameraient pas une seule sapèque. Koué-ta-jen ne trouvait rien à répliquer; mais la question n'est point encore résolue.

Qu'en est-il des Chrétiens? Pour eux aussi une indemnité a été demandée, mais le Vice-roi refuse nettement de l'accorder; bien plus, ils ne sont point à l'abri de nouveaux pillages. En visitant l'école de Yn-tsen, Koué-ta-jen demanda à ceux qui l'accompagnaient, si elle avait été dévas-

X.

Que deviennent les missionnaires du Ning-Ko-fou? S'ils avaient écoutés certains conseils de prudence, ils ne seraient jamais retournés dans une contrée où le peuple, disait-on, ne leur permettrait plus d'habiter. Mais ils sont habitués à suivre d'autres inspirations, et ils n'ont pas eu lieu de s'en repentir.

Les Mandarins mettaient tout en œuvre pour les empêcher de rentrer sur le terrain de la persécution et le 27 Septembre, le P. Chen-enl était déjà installé à Ning-Ko-fou. Le 12 Octobre, le P. Le Cornec écrivait de cette Ville, et les autres Pères regagnaient peu à peu leurs postes respectifs. Les fonctionnaires du gouvernement étaient ébahis d'une pareille hardiesse, car ils avaient cru que le pays était à jamais délivré des prédicateurs de la Religion du Maître du Ciel. Pour obéir aux instructions qu'ils recevaient de haut lieu, ils se mirent à donner des conseils et apprirent aux missionnaires "*que le cœur des populations n'était pas calme*", et que la prudence exigeait la cessation de tout voyage dans les campagnes. Les Pères le remercièrent de ses charitables avis; mais ils se mirent en marche pour parcourir les villages selon les exigences des ministères. Comme aux jours qui précédèrent la persécution, aujourd'hui encore, ils voyagent librement dans la Contrée de Ning-Ko-fou.

Quant aux Chrétiens, ils ne jouissent point encore d'une entière liberté, et ils ont à subir maintes vexations de la part des païens.

Restait une question à régler et ce n'était pas la moins difficile. 34 Kongsou avaient été pillés, détruits ou brûlés; Le R.P. Chauvin en envoya une liste détaillée à la Légation de France à Péking,

vexations auxquelles les missionnaires n'ont pas toujours pu apporter remède. A cette première épreuve en a succédé une seconde et un pamphlet intitulé: "Rejet des doctrines perverses et proclamation de la vérité", circule aujourd'hui parmi les populations des sous-préfectures de Ho-chan et de Yu-chan. Cet écrit anonyme dirigé contre le christianisme, qu'il appelle religion perverse, commence par la reproduction de la 7e Instruction de l'empereur Yong-tchong. Ce persécuteur de l'église de Chine, a laissé dans ses pages, que les mandarins sont chargés d'expliquer au peuple, une phrase odieuse, qui depuis près de deux siècles sert de thème à tous les ennemis des missionnaires; il compare le christianisme au culte reconnu par l'Etat et l'appelle hétérodoxe. Appuyés sur cette épithète, les Lettrés ont toujours à leur disposition un texte impérial et légal, qu'ils peuvent développer pour flétrir la Religion chrétienne et la rendre odieuse. On se demande parfois en Europe pourquoi les missionnaires et les chrétiens n'ont point trouvé dans le Traité de Tien-tsin, une garantie nécessaire pour le libre exercice du culte catholique; l'Instruction de Yong-Tchong est là pour répondre à cette question. Et ne pourra-t-on pas obtenir un jour, que la législation de l'empire, ne vienne plus contredire les traités signés par le Souverain!

Le susdit pamphlet fait une horrible peinture des mœurs des missionnaires et des chrétiens. L'imagination ordurière des Lettrés, qui l'ont écrit, se donne libre carrière dans ces pages ignobles, et les récits immondes qu'on y rencontre, atteignent à un cynisme, dont la corruption païenne possède

tée. Le chrétien qui l'habite se permit de dire: "Cette maison est encore en bon état; mais nos objets ont été volés" — Que dis-tu là, homme impudent! répliqua Houé-ta-jen; tu oses encore parler de tes objets! Le traité de Tien-tsin a cependant été signé en faveur des chrétiens comme dans l'intérêt des missionnaires; mais hélas! il n'est pas facile d'en obtenir l'exécution. — Les épreuves n'ont point fait défaut non plus dans les autres contrées de la mission Occidentale.

A Oué-ngan, les rumeurs les plus infâmes circulaient contre les missionnaires; on disait bien haut que dans la cour de leur Résidence chacun pouvait voir trois femmes pendues, avec le ventre ouvert et les mamelles coupées, et pour mettre le comble à ces infamies, les Pères avaient arraché le cœur de leurs victimes. Un bonze, coupeur de queues, déclarait en plein tribunal, que les missionnaires de Tchen-Kiang l'avaient envoyé exercer au loin son industrie homicide. Les mandarins, moins hostiles au Christianisme que ceux de Ning-Ko-fou, le firent décapiter, et leur visite domiciliaire à la Résidence mit fin aux rumeurs hostiles qui circulaient depuis quelques jours contre nous. Malgré ces difficultés les missionnaires de la Section de Yang-tchéou ont vu augmenter le nombre de leurs catéchumènes, et ont administré le baptême à un certain nombre d'adultes.

La Section de Ngan-King a eu aussi ses heures de lutte. Les mangeurs d'herbe ont été poursuivis à outrance dans le district de Yng-chan par les agents des mandarins, et les chrétiens qui avaient jadis appartenu à cette secte ont eu à souffrir des

Extrait d'une lettre du P. Bobet au P. Monfort.

.... Aujourd'hui nous vivons en paix avec tout le monde, païens et chrétiens. Les païens, malgré les succès qu'ils ont obtenus devant les tribunaux pour les massacres et pillages de l'an dernier à pareille époque, malgré les résistances des mandarins à nous rendre justice, les païens, dis-je, ne poursuivent pas leurs avantages. Il est vrai que l'on s'en défie; et, cette année, tous les Pères de la partie Ouest ne viennent point ici en vacances: ils se réunissent quelques jours à Nan-King, et retournent chacun dans sa section: la présence du Père Européen fait plus d'effet, est bien plus sûre que toutes les promesses des tribunaux.

Si c'était uniquement la haine de la religion qui causât ces désastres, ce serait un signe de ressemblance intime avec le Divin Maître; et comme vous le dites, la Résurrection suit de près la Passion, nous espérerions d'assez prompts résultats. Mais la haine de l'étranger comme tel, des jalousies, vengeances particulières, et autres choses se mêlent à tout cela, et nous font calomnier et poursuivre sous tous les prétextes. Nous ne sommes donc point encore à la veille d'entamer en masse les païens, de lutter avec succès contre le démon. Dieu veuille nous ramener tous ceux qui ont apostasié et tous les catéchumènes qui ont fui à l'occasion de la persécution! J'entends dire qu'on va recevoir quelques indemnités pour les pillages et incendies des maisons; mais la

seule le secret. Viennent ensuite les autres calomnies, qui depuis deux siècles parcourent toutes les provinces: les missionnaires arrachent le cœur et les yeux de ceux qui tombent entre leurs mains, etc., et aujourd'hui leur industrie favorite est la coupe des queues.

Les auteurs arrivent ensuite aux conclusions: selon eux, les missionnaires et les chrétiens forment dans l'empire une race perverse, qu'il faut extirper à tout prix, et le moment est venu de mettre ce projet à exécution. Puis on donne des règlements pour le faire réussir. Chose remarquable! l'Association anti-chrétienne du Ning-Ko-fou a suivi les règlements indiqués dans ce libelle.

A Tong-men, dans le Ou-yuen-hien, le soir de la Pentecôte, église, missionnaires et chrétiens, ont eu un assaut à subir de la part des païens; on voulait brûler l'église et tuer le missionnaire. La puissance de Dieu, à défaut de l'autorité des mandarins, a détourné les malheurs qui allaient fondre sur cette chrétienté.

Tels sont les principaux évènements, arrivés depuis 9 mois, dans la Mission de Nan-King. Ils nous montre la vérité de une parole des Actes des Apôtres. *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.*



nécessité indispensable. Il se donna mille peines pour la trouver et pour l'acquérir. A force de recherches il découvrit aux portes de Paris, sur la Paroisse de Clamart, une propriété en vente qui lui parut répondre pleinement à ses vues. Elle se composait de deux enclos séparés par un mur. Le premier enclos, donnant sur la rue Fauveau, renferme un châlet habité jadis par Mr de Melun. Le second, terrain inculte terminé par un taillis fourré, est attenant à la forêt de Clamart. L'ensemble des deux enclos forme un rectangle de 30 à 40 mètres de large sur 220 à 230 mètres de long. Le supérieur du P. Bienville l'encourageait, ses frères lui prêtaient un bienveillant concours, des amis dévoués, prêtres et laïques, venaient de se constituer en société civile, à l'effet d'acquérir ladite propriété et d'y construire une maison convenable, assez vaste pour loger 40 à 50 personnes. Tout allait bien, quand Dieu permit le fatal accident que l'on sait, et hâta pour l'excellent Père le jour de la récompense. Cependant une consolation fut ménagée à son cœur d'apôtre: on lui apporta, on lui lut le contrat de vente, et sur son lit de mort, il eut la joie d'y apposer sa signature, et d'assurer ainsi l'œuvre des retraites. Il ne lui restait plus qu'à faire le sacrifice de sa vie; il le fit généreusement pour les prêtres qu'il avait tant aimés, puis il mourut dans la paix du Seigneur le 17 août 1876.

Le deuil fut grand parmi ses nombreux amis. N'allait-on pas abandonner l'œuvre si heureusement commencée? Ces craintes furent bientôt dissipées. Comment la Compagnie de Jésus aurait-elle laissé périr cette œuvre créée par l'un de ses enfants

mémoire des assassinés comme celle du P. Ouang demeure officiellement condamnée, comme chargés de crimes.

Pour nous autres, insulaires de Tsom-minn, nous n'avons point eu à nous plaindre des païens. Les lettrés ont bien essayé des pamphlets et des calomnies pendant les mois de Septembre, Octobre et Novembre; mais ils n'ont point réussi; et moi, qui ai passé tant de fois par la ville principale, y ai demeuré à bien des reprises plusieurs jours, je n'ai jamais reçu de mauvaises paroles ou remarqué de signes menaçants. Dieu a permis sans doute cette paix, pour nous laisser le temps de faire l'obligatoire de nos œuvres; car l'ouvrage a été dur pour deux; et des tracasseries de la part des païens nous eussent mis dans l'impossibilité de tout faire.

Après demain, je retourne dans cette île, au moins pour tenir la place pendant que le P. Rossi va venir lui-même en vacances; car nous avons dû prendre séparément nos jours de repos. (D.A.)



Paris. – La Villa Manrèse.

Ceux des Nôtres qui ont vécu dans ces dernières années avec le P. P. Bienville, savent combien il a travaillé pour donner une base solide à son œuvre des retraites ecclésiastiques. Une maison spécialement appropriée à cette destination devenait d'une

qui devaient se succéder en ce lieu choisi par la Providence.

Dès le lendemain, 16 Juillet, 1877, cinq Prêtres s'y réunissaient pour suivre les exercices de Saint Ignace, sous la Direction du P. Rabussier. La semaine suivante, cinq des Nôtres venaient à leur tour de Paris s'enfermer dans la nouvelle solitude pour y faire leur retraite annuelle. Depuis lors, jusqu'à ce jour 6 octobre, sept retraites collectives ont eu lieu, 70 Prêtres, des hommes du monde, des jeunes gens, des séminaristes, des Frères, en tout 110 retraitants, non compris les nôtres, se sont succédé presque sans interruption. Déjà l'on sent quel bien cette maison est appelée à faire dans l'avenir. On en jugera mieux encore par le témoignage des Retraitants eux-mêmes, Prêtres, religieux, hommes du monde, qui ne peuvent contenir leur joie ni taire leur bonheur. Parmi leurs résolutions, celle de revenir encore, de revenir tous les ans à la Villa Manrèse est des plus communes; beaucoup y ajoutent celle de faire la retraite du mois dans cette solitude où ils ont goûté une paix si douce.

Il faut avouer que la Villa Manrèse possède de précieux avantages qu'on trouve difficilement réunis. La solitude, la pureté de l'air, la proximité du bois, reposent l'âme et la préparent au recueillement. La maison s'aperçoit de fort loin, à cause de sa situation élevée. Parfaitement distribuée dans ses détails, elle est aussi commode à habiter qu'agréable à voir. Sur la façade principale qui regarde le Nord-Est s'étend une belle terrasse, d'où l'œil embrasse un immense horizon, et jouit du magni-

et si visiblement bénie de Dieu ! Rien ne fut donc interrompu, et pour ne parler que de la maison de Clamart, on se mit sans délai en devoir d'en préparer la construction. Cette maison, dans son ensemble, aura un corps de bâtiment central avec porche à colonnes, et double pavillon aux ailes. Elle occupera le milieu du second enclos. Il n'y a de construit jusqu'à présent que le bâtiment central et la partie antérieure du pavillon de gauche. Quand les ressources le permettront, on terminera le pavillon de gauche qui donnera un réfectoire, et on construira le pavillon de droite où se trouvera la chapelle. Les travaux n'avaient pu commencer qu'au mois de Novembre ; mais, grâce à la douceur exceptionnelle de l'hiver, ils marchèrent vite. Le 28 Décembre, Mr l'abbé d'Hulst, vicaire général, bénissait la première pierre ; il était assisté du R. P. Pitot, supérieur de la résidence de la Rue de Sèvres, de Mr l'abbé de Valois, Chanoine honoraire de Paris, et l'un des administrateurs de la société civile, de Mr l'abbé Ansault, alors curé de Clamart, et du P. Moirebeau, nouveau Directeur des retraites. Le 21 Juin 1877, ce dernier s'installait avec deux Frères Coadjuteurs dans l'ancienne habitation située au bas de la propriété ; le St Sacrifice y était offert et Notre Seigneur, en la fête de Saint Louis de Gonzague, prenait possession d'un petit sanctuaire provisoire. Le mois suivant nous pûmes entrer en jouissance de la Villa Manrèse : ainsi appellerons-nous désormais la nouvelle maison. Notre divin Maître y fit son entrée solennelle le 15 juillet, fête de nos 40 Martyrs ; et nous mîmes sou/

de Girardin, Mr Taillandier, Curé de St Augustin et Mr Gallet, son 1er vicaire, Mr de Valois, chanoine honoraire, Mr Victor de Bonniot, chanoine, Mr Auguste de Bonniot 2e Vicaire de St Séverin, Mr Lelen, Aumônier des Oiseaux, Mr Joly, 2e Vicaire de Passy, Mr Pinault, aumônier des sœurs de St Joseph, tous membres de la société propriétaire, ainsi que Mr Raimbault, laïque, auquel revient la plus grande part dans l'œuvre commune. Il convient de signaler encore Mr de Forceville, curé de Clamart, dont nous avons à nous louer sous tous les rapports. Mr le Docteur Michaud, Chrétien fervent et ami dévoué, enfin Mr Marchand, notre digne architecte, qui a fait preuve d'une si rare intelligence des convenances religieuses dans l'ensemble de ses dispositions.

Tous les détails de la Fête avaient été prévus et réglés entre Mr l'abbé Lagarde, 1er Vicaire général, et le R.P. Supérieur. A 2 heures, Son Eminence arrivait à la porte du Chalet, accompagnée de son grand vicaire, et de son secrétaire particulier, Mr Reulet. Elle fut reçue avec toutes les démonstrations du respect et de la reconnaissance par le R.P. Supérieur et les personnes de distinction qui s'étaient jointes à lui. Les prêtres retraitants, au nombre de 18, avec le reste de l'assistance, s'étaient échelonnés le long de l'allée montante qui conduit à Manrèse. La plus grande simplicité présida à la réception, à la procession, à la fête tout entière, qui eut au plus haut degré le cachet d'une fête de famille. On voyait, on sentait un Père au milieu de ses enfants.

Entrée à la Chapelle, après quelques instants

fique panorama de toute la ville de Paris et des campagnes environnantes. La façade opposée, tournée vers le Sud-Ouest, a pour horizon le bois de Clamart qui la domine avec ses lignes de verdure; mais autant cet horizon est borné dans son étendue, autant il est calme et invite à la méditation. L'enclos jusque-là agreste et informe, au moins dans sa partie supérieure, a subi une métamorphose complète et le goût le plus exquis a présidé à la disposition de ses diverses parties. Outre ces avantages qui lui sont propres, la Villa Manrèse doit à la proximité du bois un grand surcroît de valeur. Un mur seulement l'en sépare avec une porte de communication. Pour un retraitant rien n'est délicieux comme ce bois aux longues allées, aux nombreux sentiers qui s'enfoncent sous l'ombre des grands arbres et dans le silence de la plus profonde solitude. Comme il est aisé de se recueillir et de s'entretenir avec Dieu seul! Il n'y a qu'une voix à cet égard.

Cependant la Villa Manrèse n'avait pas encore reçu la bénédiction épiscopale. Ce retard avait pour cause principale la maladie de Mgr l'archevêque de Larisse qui devait présider la cérémonie. Le premier Pasteur du Diocèse voulut bien remplacer son digne Coadjuteur, et bénir lui-même une maison destinée à la sanctification de son clergé. La cérémonie fut fixée au vendredi 28 septembre à 2 heures de l'après midi. Des lettres de convocation adressées à MM les actionnaires de la société, à nos amis, aux Recteurs des autres maisons, réunirent une assistance aussi nombreuse que choisie. Parmi les étrangers, on voyait au premier rang Monseigneur

de vous voir ici; ce n'est pas pour moi, c'est bien pour Dieu que vous y êtes. Vous ne saviez pas que cette fête dût avoir lieu. Ah! vous avez bien fait. Quelle bonne chose que la retraite, surtout pour un Prêtre qui exerce le ministère à Paris, dans cette ville où règne tant d'agitation, où il est si facile de se dissiper, si difficile de se recueillir! Quand j'habitai la Province, et que mes affaires m'appelaient à Paris, je n'étais pas plus tôt arrivé, que j'aurais voulu en être reparti: le bruit m'étourdissait, m'était insupportable. Il en fut de même dans les premiers temps, depuis que par la volonté de Dieu, j'en suis devenu archevêque. Le temps, il est vrai, finit par triompher de tout; maintenant je n'y fais plus attention. Malgré cela cependant, on se fatigue au milieu d'un tumulte si bruyant et l'on a besoin de s'en éloigner durant quelques jours pour se reposer et se refaire le corps et l'âme dans un lieu calme et solitaire; on a besoin de se décharger du soin des autres, pour être tout entier à Dieu et à soi-même. Le lieu où nous sommes est très bien choisi pour celui qui désire cette tranquille solitude. On y respire un air pur, on y trouve Dieu et avec Dieu la santé de l'âme et du corps, ainsi que l'Eglise le dit quelque part dans l'office du Carême, en parlant du jeûne. Le bon Père qui s'occupait des retraites aurait voulu que je me chargeasse de cette fondation; souvent il est venu me tenter à ce sujet; mais quoique j'approuvasse très-fort la chose, j'avais trop d'affaires sur les bras pour en ajouter une nouvelle, et d'ailleurs les moyens me manquaient. Les Pères Jésuites s'en chargèrent, et comme ils sont très-habiles, (et très-dévoués, murmura tout bas un prêtre), ils en furent

d'adoration, Son Eminence entonna le *Veni Creator* qui fut continué par l'assistance; puis Monseigneur chanta cette belle formule de Bénédiction, dans laquelle l'Église appelle sur une maison et sur ses habitants l'abondance de toutes les grâces spirituelles et de tous les biens temporels. Alors sortirent M.rs les retraitants pour aller chacun dans leur chambre attendre, porte ouverte, le passage et la Bénédiction du Prélat. Le Cardinal les suivit aspergeant d'eau bénite les corridors et les chambres d'étage en étage et aussi les Retraitants qui l'attendaient à genoux.

L'aspersion finie, pendant que le vénérable Prélat se reposait quelques instants dans la chambre du R. P. Supérieur, on lui montrait le beau panorama de sa ville de Paris: "Paris, dit-il alors, Paris, c'est beau, c'est grand; mais que de bruit dans cette ville et que d'âmes qui s'y perdent!" On le reconduisit à la chapelle, et après le chant du Sub tuum, s'étant placé au fauteuil qu'on lui avait préparé sur le marche-pied de l'autel, il adressa aux Prêtres rangés autour de lui une de ces allocutions simples et paternelles qui lui sont familières et qui ont tant de grâce sur ses lèvres. Les prêtres seuls étaient présents. Ses premières paroles furent pour ceux qui étaient en retraite:

" Messieurs, leur dit-il, vous êtes donc venus faire votre retraite à Manrèse; j'approuve beaucoup le nom donné à cette maison. Cela ne veut pas dire qu'avant St Ignace on n'ait pas fait de retraites, mais il est vrai de dire que c'est lui qui en a rédigé les règles et répandu l'usage; le mouvement est parti de Manrèse. Je suis donc heureux

des Prêtres étaient fidèles chaque année à faire leur retraite, que tous même avaient cette bonne habitude, tant la nécessité en est grande : je le leur dis ; mais j'ajoutai, ce qui est vrai, que la volonté, quelque bonne qu'elle soit, à cause de notre faiblesse naturelle, a besoin souvent d'être soutenue par la force de la règle pour ne pas négliger certaines pratiques d'ailleurs très-importantes. Si elles sont laissées entièrement à la conscience de chacun, il arrive qu'un obstacle se rencontre, on diffère, et souvent à force de différer, on en perd l'habitude. Une règle au contraire vous rappelle au devoir et maintient une pratique dont les conséquences sont si graves. Je n'ai voulu faire qu'une règle, non un commandement, puisque je n'y ai attaché aucune censure ; mais cette règle est entrée dans le corps de la discipline ; mes Prêtres le savent, et ils ont à cœur de l'observer". Voilà, Messieurs, ce que j'ai répondu. Messieurs, le terme de ma vie approche ; à mon âge, il est temps que je pense à me préparer à la mort. Bientôt ma carrière sera finie et mon court passage au milieu de vous n'aura laissé aucun souvenir ; j'ai fait si peu ; je serai vite oublié ; mais la retraite continuera de se faire après moi ; et quand des Prêtres, ici par exemple, se trouveront réunis pour en suivre les exercices, et que la grâce agissant sur leur cœur ils en sentiront le bienfait, alors ils se rappelleront le Cardinal Guibert et la règle établie par ses soins, et ils prieront pour moi. Cette pensée me console. J'aurai bien peu à présenter au tribunal de Dieu qui soit digne de récompense ; j'espère cependant,

bientôt venus à bout. Je désire que mes Prêtres profitent d'un si grand avantage; je ne cesse de m'applaudir d'avoir établi cette règle pour tous de faire leur retraite chaque année. Ce n'est pas qu'ils soient tenus de la faire ici ou là plutôt qu'ailleurs; pourvu qu'ils y soient fidèles, qu'ils la fassent à Paris ou en Province dans une maison religieuse; il importe peu. Mais je le répète: la retraite est nécessaire, nous en avons tous besoin, les plus fervents eux-mêmes sont les premiers à le sentir. D'ailleurs, Messieurs, puisque les méchants ont fait de Paris leur capitale et que cette ville est un foyer si actif d'impiété et de scandale pour le monde entier, n'est-il pas juste que les bons y soient meilleurs et plus zélés pour le service de Dieu que partout ailleurs, et que le clergé surtout qui doit marcher à leur tête, se distingue par sa piété, sa régularité, son amour pour l'Église? Le monde entier a les yeux tournés vers Paris; c'est Paris que l'on regarde pour prendre modèle sur lui. Déjà, Messieurs, l'on sait en Province qu'ici tous les Prêtres font chaque année leur retraite; on en est très-édifié. Un Évêque m'écrivait depuis peu à ce sujet et me félicitait de mon bonheur, d'avoir un clergé si obéissant, si pieux, si régulier, dont aucun membre ne manque de faire sa retraite; il me témoignait le désir qu'il avait d'établir la même règle dans son Diocèse et me demandait quelques avis à cet égard. Il m'était facile de lui répondre: "Monseigneur, lui dis-je, avec mes Prêtres il a suffi d'un mot; ce mot a été compris. Je n'ai pas eu besoin de commander; je devais supposer que la plupart

Table des Matières.

quoique je sois un pécheur, qu'il me tiendra compte du bien qu'auront fait à beaucoup de prêtres et de fidèles les saints exercices de la retraite. Maintenant je vous donne ma bénédiction .....

Tel fut, au moins en substance, le discours de Monseigneur. On le conduisit ensuite jusqu'au bois de Clamart et il put se convaincre par ses propres yeux des heureuses conditions de succès réunies à la Villa Manrèse. _ Il félicita en passant Monsieur Raimbaud d'avoir fait un si bon usage de ses deniers, Mr l'architecte de l'intelligence avec laquelle il avait pourvu à toutes les convenances d'une maison de retraite. Il prédit au R. P. Supérieur beaucoup de retraitants laïques. On le reconduisit jusqu'à la grande porte de l'établissement où se fit la séparation. Son Eminence se retira pleinement satisfaite, ajoutant gracieusement que quand ses forces ne lui permettraient plus de suivre les exercices de la retraite pastorale, elle viendrait se reposer dans la solitude de Clamart. Cette fête laissera un doux souvenir à tous ceux qui y ont assisté; il n'en est pas un seul qui ne se soit montré heureux d'y avoir pris part.







